

L.E. CHRÉTIEN

LA VOCATION
DE ROBERT-LOUIS
STEVENSON



LIBRAIRIE HACHETTE

1930

Thèse Paris.

L.-E. CHRÉTIEN

La Vocation

de Robert-Louis

Stevenson



LIBRAIRIE HACHETTE

1930

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE
TRADUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS
Y COMPRIS LA SUÈDE, LA NORVÈGE ET LE
DANEMARK

COPYRIGHT BY HACHETTE 1930

IMPRIMERIE DELTRIEUX ET JOYEUX
2, RUE DENFERT-ROCHEREAU - ALGER

A M. Paul Bourget,

A travers notre Méditerranée, je suis les pas de Stevenson : vous êtes l'écrivain français à qui de Vailima il manifesta sa sympathie intellectuelle. Votre réponse égarée, la distance et sa mort prématurée n'ont pas voulu que vos subtiles affinités fussent plus étroitement associées. Sur ces rivages d'Afrique où plane encore l'ombre de St Augustin, vous m'avez adressé le témoignage de votre singulière estime pour son noble cœur et ses instincts héroïques.

Je vous dédie cette modeste étude universitaire, non dénuée des mêmes sympathies, ne doutant pas de votre très bienveillant accueil.

LOUIS-EMILE CHRETIEN.

La Vocation de Robert-Louis Stevenson

Etude de psychologie littéraire

THÈSE DE DOCTORAT ÈS LETTRES
présentée devant la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris

PAR

L.-E. CHRÉTIEN
Professeur au Collège colonial de Bône

1930



Avant-Propos

Pendant près de vingt ans, de 1875 à 1894, Robert Louis Stevenson a exprimé sa façon de concevoir la vie de vingt façons diverses. Il s'est confessé et il a évoqué d'autres existences que la sienne. Il a écrit des essais et des vers, toute une gamme d'impressions, de tours pédestres, de randonnées en canot, en navire d'émigrant, en chemin de fer ou en yacht. Son décor allait de l'Oise et de l'Escaut jusqu'aux îles reculées du Pacifique. Il a entretenu avec ses amis une correspondance pleine de boutades et d'idées. Il avait essayé le théâtre; mais la célébrité ne lui était venue qu'avec ses romans. Ceux-ci étaient de maintes sortes : le roman extravagant, le roman policier, le roman juvénile, le roman symbolique ou philosophique, le roman d'aventures, le roman historique, le roman exotique, le roman panoramique. Et son milieu évoluait de l'Ecosse aux atolls des Archipels, du XIII^e siècle jusqu'à nos jours, du milieu esthète parisien jusqu'à la vie sauvage. En outre, Stevenson a pris position vis-à-vis de diverses questions qui l'avaient touché. Il a écrit des lettres aux journaux et publié des livres sur la situation de l'Eglise d'Ecosse, sur l'honorabilité du Père Damien, missionnaire belge, sur les incidents internationaux de Samoa, etc.

Son œuvre est aussi peu homogène que possible. Ses meilleurs romans sont sans doute inachevés. La perfection de certains aspects de ses plus solides ouvrages fait ressortir la fêlure de quelques défauts qui s'y trouvent toujours. Rien qui ressemble moins à un

genre décisif et bien arrêté que les trente-cinq volumes de ses ouvrages complets dans l'édition Tusitala de 1924.

Cet édifice léger, et presque aérien de son expression littéraire, ne produit pas l'impression de puissance que donnent la manière et la robuste accumulation d'un Balzac, d'un Dickens ou d'un Scott. Mais, à la bien concevoir, l'œuvre de Robert-Louis Stevenson est une force d'une aussi grande valeur. Il faut simplement changer la métaphore pour l'apprécier. C'est à l'insaisissable instabilité de la mer qu'il faut la comparer. Comme celle-ci, elle demeure. De l'onde amère, elle a la fluidité, les aspects variés, le charme et la perfidie. Elle a son flux et son reflux ; elle coule et revient toujours ; elle attire ceux qui se penchent un instant et les engloutit dans ses profondeurs glauques et transparentes...

Par son style, par la confession de son art, Stevenson a réagi contre une tendance à l'aspect gothique, et bientôt à la phraséologie brumeuse et confuse qui prévalait avant lui. Il a donné l'exemple d'une expression nerveuse. Mais est-ce là sa position essentielle ?

Stevenson n'est pas un penseur social : il n'est ni socialiste, ni impérialiste. Il n'a pas l'ostentation du système. Il trompe par sa pétulance et son entrain prime-sautier. Il semble ressusciter simplement la spontanéité de la jeunesse. Il était capable de dire des choses profondes dans cette délicieuse « Heartbreak house » de la société intellectuelle anglaise d'avant-guerre qu'il avait contribué à créer. Il y avait l'affectation mâle et la sincérité même de l'héroïsme qui gênait un peu le vieil utilitarisme aux sordides calculs.

Mais sans être un penseur philosophique, avec sa violence de subjectivité, avec son rêve éveillé, avec son affirmation d'individualisme, malade, exilé, et mort, il a

(1) Pièce de Bernard Shaw.

opéré une trouée dans l'idéologie britannique. Cette trouée est comme un portique de marbre et d'or qui sert de majestueuse issue au siècle de la Reine Victoria, et de façade aux temps nouveaux.

Pour ériger cette œuvre, avant même d'être un écrivain, il lui fallait être un homme. Longtemps, il n'a été que cela : un homme qui ne s'intéressait peut-être pas assez aux grandes conceptions sociales, mais qui s'adonnait avec un enthousiasme mystique au développement de son âme. Cette âme, il l'a cultivée, il l'a protégée au travers des années d'attente, d'inquiétude et de silencieux labeur. Quand il est arrivé au débouché de son effort, mieux qu'un héros de Carlyle il était armé pour la bataille.

Le continuel renouveau de faveur après des éclipses imperceptibles que connaît depuis sa mort, en 1894, l'œuvre de Robert-Louis Stevenson, son influence qui a dépassé les limites de son pays, l'intérêt et la curiosité que suscite le souvenir de sa personnalité, la controverse et la critique elle-même, tout fortifie désormais la certitude de la place considérable qu'il occupe définitivement dans la littérature.

Ne fallait-il pas le prévoir, à constater le nombre de monographies de détail, d'études de ses différents aspects, de souvenirs personnels, d'appréciations littéraires, qu'il tendait toujours à susciter en Angleterre et aux Etats-Unis ?

Et cependant, malgré l'intérêt qu'il présente pour l'éclaircissement de l'évolution moderne, malgré le grand développement des études anglaises chez nous, on ne peut pas dire que Robert-Louis Stevenson ait suscité encore en France toute la curiosité qu'il mérite.

Dans cette voie, nous eussions été presque un pionnier si tout récemment d'ailleurs, et après même que notre propre étude fut achevée, l'excellent écrivain qu'est M. J.-M. Carré ne nous avait donné, dans la série des Hommes Illustres où venait de paraître celle de

Beaconsfield, par André Maurois, une Vie de Stevenson extrêmement brillante et pittoresque.

Son livre est évidemment écrit pour intéresser de nombreux lecteurs. Non qu'il se soit contenté de produire une « biographie romancée ». C'est un reproche dont il se défend à juste titre. Derrière l'exécution littéraire, il y a dans l'œuvre de M. J.-M. Carré un souci de documentation que seul un spécialiste comme nous peut apprécier à sa valeur. Non seulement M. J.-M. Carré a voyagé aussi loin que la Californie pour reconnaître un très grand nombre de scènes de l'existence qu'il décrit, mais il apporte parfois des précisions qu'on ne trouve même pas encore dans les grandes biographies anglaises. Faut-il remarquer que M. J.-M. Carré a placé à la fin de ce volume destiné au grand public une biographie fort érudite que nous avons admirée ?

Mais, malgré sa documentation sérieuse, on ne peut dire que le livre de M. J.-M. Carré soit une étude proprement psychologique. L'objet de la série littéraire pour laquelle il travaillait ne le lui interdisait-il pas complètement ? Le grand public français n'entrevoit guère la psychologie anglaise, et les problèmes généraux de l'évolution d'Outre-Manche ou d'Outre-Atlantique qu'approximativement. C'est pourquoi, M. J.-M. Carré a dû mettre son décor et son évocation de Stevenson à la portée de ses lecteurs. Son œuvre y gagne autant qu'elle en souffre. Elle acquiert davantage de force à émouvoir, mais elle se résigne à une inexactitude de départ, à une impossibilité inhérente d'interprétation de l'âme intime qui lui fait perdre constamment sa véracité et sa mise au point sur le Stevenson véritable.

Notre tentative ne fait donc nullement double emploi avec sa séduisante peinture qui a, de plus, l'indéniable mérite d'allumer une curiosité, de placer définitivement Stevenson parmi nous.

Pour d'autres raisons, ce que nous présentons se distingue de ce qui a été fait en Angleterre ou aux États

Unis. Notre étude n'est pas essentiellement une biographie. Nous n'avions pas de faits nouveaux à apporter, pas de révélations supplémentaires. Si nous suivons le plan biographique, c'est qu'il nous a paru le meilleur pour la solidité de l'exposé. Nous n'étudions ni la foi, ni la religion, ni la personnalité de Stevenson en particulier, ni son amour des voyages, comme l'ont fait MM. M. Muirhead, J.-M. Genung, John Kelman ou Dawson par exemple. Nous ne nous attaquons pas non plus à une conception traditionnelle de Stevenson, comme M. S. Helman dans son « Stevenson Myth ». Nous n'opérons ni par synthèse à priori, ni par réaction. En un mot, nous procédons d'un retour volontaire à « la table rase ».

Sur cette « table rase », il y a, faut-il le dire, aujourd'hui un très grand nombre de documents. C'est principalement sur eux que nous nous appuyons dans notre effort d'éclaircissements et de fixation.

Nous n'avons d'ailleurs pas eu l'ambition de dissoudre toute complexité. Car il y a dans la physionomie de Stevenson une singulière ambiguïté. Pouvions-nous tout classer, tout définir formellement, alors que continuellement intervient une mystérieuse qualité d'évolution et de mouvement ?

Nous étudions donc simplement les aspects de R.-L. Stevenson comme on suit le cours d'un fleuve de sa source à la mer.

Nous avons, certes, consacré un très gros effort à caractériser les circonstances et les incidents de sa formation. A ceci, il y avait plusieurs raisons. Tout d'abord, indépendamment de ce qu'il y a chez lui de particulier, nous pensons que c'est la seule manière d'assurer la solidité du point de départ, c'est la seule méthode qui permette de situer les impressions ultérieures dans le plan de la psychologie réelle de l'homme.

Si nous n'avions eu qu'à écrire une Vie, nous n'aurions pas eu tant de minutie. Dans une thèse, il nous

semblait nécessaire d'apporter toutes les précisions. Telle qu'elle est établie, elle ne nous paraît pas sombrer absolument dans l'analyse.

Mais il y avait des raisons particulières à notre insistance dans le cas de Stevenson. Qu'on songe à l'importance que tiennent ses impressions d'enfant et d'adolescent dans son œuvre d'âge mûr. Un très grand nombre d'essais en ont tiré leur inspiration, et la plupart de ses romans ont leurs incidents concentrés autour d'une psychologie juvénile. Si, comme le dit le Professeur Droppers, « Stevenson a ramené le sens de l'aventure dans la vie humaine », (1) n'est-ce point là sur l'enfant qu'il s'appuie ?

Il était tout indiqué d'ailleurs de nous appuyer sur ses réminiscences et ses confessions. A certains égards peu d'auteurs sont aussi autobiographiques que lui. Faut-il craindre, comme il arrive parfois, d'y puiser des indications mensongères, des témoignages tendancieux ? Les confidences d'un écrivain peuvent toujours être infirmées ou confirmées par ce que nous connaissons de sa vie par ailleurs. Mais il ne semble pas que le manque de véracité soit le défaut de Stevenson. Il est rarement complètement explicite. Comme nous le mettrons en lumière, il est enclin à la réserve, à la réticence au milieu de ses plus sincères abandons. Mais il n'est pas dominé par la verve de l'imagination. La sobriété n'est pas seulement dans son style. Ses romans ne sont pas encombrés de ces considérations morales ou sociales qui se mêlent chez certains écrivains à la narration d'événements imaginaires. Mais, s'il n'y a pas d'essais dans ses romans, il n'y a pas non plus de romans introduits dans ses essais ou ses lettres pour en corser quelque peu la substance. Il nous paraît essentiellement de bonne foi. Avec toutes ses étroitesse et

(1) « An Estimate of the place and influence of Stevenson » in March Number 1887 of the Harvard Monthly. « Stevenson has brought back the sense of adventure into life. »

son romanesque, il nous paraît assez lucide et clairvoyant. Il construit sur un fonds de qualités introspectives qu'il faut indéniablement reconnaître. Nous en avons tiré parti.

Puissions-nous ne pas avoir déserté, malgré le caractère un peu spécialisé de notre étude quelques-unes de ces qualités françaises qu'il appréciait si bien : la netteté d'exécution, qui ne se confond pas d'ailleurs avec une présentation schématique et brutale, le sens des nuances et le goût des idées.

Sans être un penseur social, de son point de vue individualiste et occasionnel, au fil de ses aventures morales, Stevenson en a manié assez, en a concrétisé davantage pour que cela puisse constituer en définitive le principal intérêt de cette étude psychologique.

Mais qu'on ne se le dissimule pas, quelle que soit l'attention que nous leur avons consacrée, ces idées qui naissent de l'expérience, qui s'affirment de façon empirique ne seront jamais coordonnées en système. La tentative faite par Stevenson lui-même n'a-t-elle pas avorté avec « Morale laïque » restée inachevée. Et ce fragment déjà, reflétait-il tout son auteur ?

A la vérité, Stevenson possédait mieux qu'une religion, mieux qu'une philosophie, mieux qu'une personnalité. Il ne représentait pas une attitude, mais une possibilité de réflexes qui engendraient tour à tour des émotions et des idées, des idées qui tendaient invinciblement vers l'action, ou à défaut vers l'image.

N'est-ce point cette plénitude de subconscient qui l'a fait s'écrier quelque part triomphalement : « Les médicaments sur ma cheminée ne colorent pas ma vision de la vie ? »

A la lumière des grands courants de pensée auxquels il se rattache, nous l'avons scruté. Notre familiarité ancienne avec quelques-uns des écrivains qu'il a aimés et dont il a subi l'influence ne nous a pas été inutile. Notre intime appréciation des lieux où il est né et où

il a passé tant d'années, de ceux où il est venu chercher de nouvelles inspirations n'est pas sans se refléter dans notre ouvrage. Avons-nous réalisé une étude objective, ou nous sommes-nous contenté d'une assimilation subjective ? Nous ne le savons guère. Peu importe. Nous espérons que notre étude ne sera pas le dernier mot. En particulier, nous avons renoncé, tout au moins dans ce livre, à le suivre au-delà de son départ d'Angleterre en 1887. Car malgré son peu d'années, cette phase si intéressante eût sans doute constitué une tâche presque aussi importante que celle que nous avons achevée. Mais peut-être notre effort sera-t-il susceptible de faire mieux comprendre, tout au moins pour les étudiants de cette génération, la qualité des problèmes et des situations en face desquels il s'est trouvé. Nous n'avons pas été au-delà des réactions de son tempérament. Car pour ce qui est de leur retentissement et des effets avec lesquels ils ont concordé dans l'évolution anglo-américaine, cela nous eût encore entraîné trop loin.

Il nous faut ici adresser nos remerciements à M. Lloyd Osbourne, le fils adoptif et le collaborateur de Stevenson, qui non seulement a bien voulu nous autoriser à puiser dans l'œuvre de Stevenson autant que dans la sienne, mais nous a fourni quelquefois des renseignements très importants pour nous.

Notre respectueuse gratitude va à M. le Professeur Legouis, de notre vieille Sorbonne, dont la haute tolérance, les conseils pleins d'expérience nous ont seuls permis de persévérer dans notre effort.

Il nous est infiniment agréable de pouvoir placer ici le nom de M. le Professeur L. Cazamian dont l'affectionnée bienveillance, qui date de longues années, ne nous a jamais fait défaut.

A Hippône d'Afrique, novembre 1929.

LOUIS-EMILE CHRETIEN.

Pour la bibliographie, nous ne saurions mieux faire que de renvoyer à celle qu'a établie M. J.-M. Carré,

à la fin de son volume : « *La Vie de Robert-Louis Stevenson* », 1929, Librairie Gallimard, n° 28 de la série des « Vies des hommes illustres ».

Nous nous permettrons simplement d'y ajouter le très intéressant chapitre que consacre à Stevenson M. Jules Douady, dans son livre : « *La Mer et les Poètes anglais* », Hachette, 1912, et, d'une façon plus générale, l'aperçu qu'en donne M. L. Cazamian, dans le cadre de « *L'histoire de la littérature anglaise* », en collaboration avec M. Legouis, Hachette, 1926, ainsi que les réflexions de G. K. Chesterton, dans « *The Victorian Age in literature* » Home University library.



Première Partie

— L'Enfance —
et les débuts
de l'adolescence



I

LA FAMILLE D'EDIMBOURG ET LE PROBLÈME ANCESTRAL

**La famille bourgeoise. Une lignée d'ingénieurs.
Le pasteur de Colinton et les Balfour. Les
ancêtres obscurs d'une paroisse de l'Ouest.
Les origines celtiques.**

Les parents de Robert-Louis Stevenson, dans leur maison d'Howard Place, d'Inverleith Terrace, ou d'Heriot Row dans la Basse Ville d'Edimbourg se croyaient bien à l'abri de ce que Tennyson, le poète victorien, appelle dédaigneusement « Les accès aveugles et hystériques du Celte » (1).

M. Thomas Stevenson semblait, en effet, bien représentatif de la bourgeoisie des Basses Terres, où l'on se flattait de posséder les qualités soi-disant saxonnes. Carlyle, né au Sud d'Edimbourg, n'avait-il pas affirmé : « L'un des hommes de race saxonne les plus importants au XVIII^e siècle était un paysan de l'Ayrshire, nommé Robert Burns. Oui, j'ose le dire, c'était là un spécimen de vraie force saxonne » (2). Et si Robert Burns était un Saxon indiscutable (3), il était impossible de ne pas concéder cette prétention à tout homme dont

(1) The wild hyterics of the Gelt. (Maud).

(2) One of the most considerable Saxon men of the eighteenth century was an Ayrshire peasant named Robert Burns. Yes, I will say, here too was a piece of the right Saxon stuff. (The hero as man of letters - Burns).

(3) Carlyle avait-il pris la peine de s'assurer de l'hérédité de Burns ? La thèse d'Angellier, qui fait autorité même en Ecosse, nous révèle au contraire que la mère de Burns tout au moins semble avoir été de race celtique avérée. Voir p. 5.

le nom n'était pas trop clairement marqué du sceau de la langue gaëlique. L'Irlandais toujours en effervescence, toujours mécontent, vaguement idolâtre, était le type authentique du Celte. Tous les sujets éclairés, vigoureux, disciplinés, et bons Protestants de la reine Victoria pouvaient être comptés parmi les Saxons.

A ce titre, le père de Robert-Louis Stevenson était donc un Saxon par opposition aux éléments de population archaïque qui subsistaient dans les Hautes-Terres. Du pacifique et industrieux habitant des Basses Terres, il avait l'apparence physique robuste, un peu pesante, le caractère morose, doucement obstiné. Il possédait incontestablement cette qualité extérieure en quelque sorte, pour laquelle le dialecte écossais emploie le mot intraduisible de « dourness ». Avec l'instinct du travail ordonné, le besoin de la réussite, il avait une tendresse et une sentimentalité cachées sous des dehors un peu brusques. C'était un Ecossais honoré, respecté, et en tous points digne d'être imité.

Le nom de Stevenson était d'ailleurs déjà connu avantageusement en Ecosse, et même au dehors. Robert Stevenson, le grand-père de Robert-Louis, avait fait, en 1814, comme Ingénieur du Service des phares du Nord, une tournée d'inspection, en compagnie de Walter Scott, Shériff du Comté de Selkirk, et de plusieurs autres shériffs. Walter Scott, magistrat d'un comté non maritime, ne faisait pas partie du « Board of Northern Lights ». Il était là avec des collègues qui en faisaient partie. Ils avaient visité sur le voilier « Pharos » la côte Ouest où sont les îles, et étaient remontés jusqu'aux Shetlands. Plus tard, Scott avait écrit « Le Pirate » et M. Robert Stevenson, « attaché à la Commission pour lui fournir l'appui de ses conseils techniques » était flatteusement mentionné dans la Préface du roman dont l'action se déroule dans les régions visitées ensemble.

(1) En 1821, à Abbotsford.

Mais l'œuvre du grand-père, le premier d'une solide famille d'ingénieurs, était suffisamment en évidence pour se passer de la publicité de Walter Scott. Né à Glasgow, son père mort prématurément aux Antilles, il avait épousé la fille que Thomas Smith, le second mari de sa propre mère, avait eu d'un mariage antérieur. Entreprenant, inventif et capable, il avait, dès 1796, succédé à son beau-père, dont il était doublement le beau-fils, comme directeur technique de ce Service des phares du Nord qui commençait à prendre beaucoup d'extension. Cette position de confiance, il l'avait conservée 47 ans, d'abord seul, puis avec un de ses fils comme adjoint. Celui-ci était précisément Thomas, le père de notre écrivain. Au cours de ce demi-siècle d'activité professionnelle, traçant un magnifique exemple à ses successeurs, il avait établi des plans parfois fort audacieux et originaux, réalisant la construction de 23 phares (1). Son chef-d'œuvre était le fameux Bell-Rock, dans le Forfarshire. Ses travaux étaient d'autant plus remarquables qu'il y avait peu de précédents. Mais à cela ne s'était pas limité son effort. Il avait introduit de nombreux perfectionnements dans les procédés d'éclairage. Il était l'inventeur du système dit catoptrique. Sa compétence atteinte à force de pratique et d'expérience le faisait consulter pour la construction des ponts, des canaux et des premières voies ferrées.

Quand, en 1843, déjà âgé de 71 ans, il se démit de ses fonctions en faveur d'un de ses trois fils (il lui restait également deux filles sur les treize enfants qu'il avait eus), le prestige des Stevenson était indiscutable à Edimbourg, la capitale administrative, où ses fonctions l'avaient appelé à résider.

Thomas avait alors 25 ans. En 1848, c'est-à-dire à l'âge de 30 ans, il épousa Miss Margaret Isabella Balfour, jeune fille grande et blonde, d'un caractère aimable, la dernière des treize enfants du vieux pasteur

(1) *Your Records of a family of Engineers*. Tusi vol. 19.

de l'Eglise Presbytérienne, de la paroisse de Colinton, à quelques kilomètres d'Edimbourg, sur le ruisseau de Leith.

Le fait que le Révérend Pasteur Lewis Balfour pouvait se targuer d'être l'arrière petit-fils, par sa mère, du Pasteur George Smith, de Galton, rendu notoire par les vers de Burns dans son poème « la Sainte Foire » :

Smith entame ses froides harangues (1)
Sur la conduite et la morale

indique, qu'en surcroît de sa situation ecclésiastique si respectée en Ecosse, il appartenait sans conteste à la vieille bourgeoisie du pays.

Ainsi, les parents de notre écrivain allaient de pair avec les meilleures familles d'Edimbourg. Par sa profession, au surplus, M. Thomas Stevenson avait des relations très étendues au dehors, notamment avec les sheriffs des comtés maritimes, avec les membres des Commissions parlementaires ou administratives à Londres devant lesquelles il comparaisait personnellement.

L'ingénieur, avec sa jeune épouse habita tout d'abord une maison de bonne apparence, 8 Howard Place, où Robert-Louis Stevenson naquit le 13 novembre 1850, deux ans après le mariage. Après un court séjour 1 Inverleith Terrace, ils s'installèrent définitivement 17, Heriot Row.

C'était une maison à deux étages, avec un sous-sol affecté aux cuisines et aux offices comme sont généralement établies les demeures bourgeoises en Grande Bretagne. C'est un peu le genre d'habitation dans laquelle s'installa Carlyle à Chelsea. Le quartier d'Edimbourg, où vivaient les Stevenson, était le plus moderne, et c'est pourquoi il est appelé la Nouvelle Ville, le plus prisé à proximité du centre.

(1) The Holy Fair : Smith opens out his cauld harangues
On practice and on morals.

Les moyens de la famille étaient amples, et il n'y avait aucune raison de voir la vie en triste, sinon que c'était la caractéristique des siens, nous dira Stevenson, « de ne pas croire au lendemain et d'envisager le futur d'une façon pessimiste » (1).

Ce n'était pas le cas des Balfour et de la mère. Mais c'était la tendance du père. Celui-ci, nous dira Stevenson, « était un homme nettement religieux et non pieux. Ses sentiments étaient tragiques. C'était un penseur tragique ». Il mourut d'ailleurs, ayant, il est vrai, atteint un certain âge, d'usure cérébrale évidente.

Tels étaient les proches et les caractéristiques héréditaires ostensibles. Mais, si s'évadant de ce cercle relativement restreint de la filiation bourgeoise des Stevenson, on tentait de remonter plus loin en arrière, on atteignait presque aussitôt, à une ou deux générations du grand-père, la foule de ces paysans obscurs, dont « la froide pénurie réprima la noble ardeur », ainsi que l'exprime Thomas Gray méditant sur un cimetière de campagne.

Robert Stevenson, le fondateur de cette nouvelle famille d'ingénieurs du XIX^e siècle, était le fils d'un petit fermier de l'ouest. Longtemps, ses ancêtres avaient habité la paroisse de Neilston, à dix mille au Sud-Ouest du port de Glasgow.

L'ancêtre maternel du Révérend Lewis Balfour avait été pasteur dans une paroisse semblable. Ce qu'était la vie dans les villages de l'ouest vers la deuxième moitié du XVIII^e siècle nous a été conservé d'une façon assez précise et vivante par John Galt dans ses *Annales d'une Paroisse* (1821). Il ne faut pas s'exagérer la sévérité du milieu. Certes, la religion enseignée est le calvinisme, mais les mœurs sont patriarcales, les gens

(1) *Letters* p. 132. Vol. 5. The « loss » of our family (to use my grand father's expression) is that we are disbelievers in the morrow. The future is always black to us.

(2) *Letters* Vol. III p. 124. My father was a distinctly religious man, but not a pious. His sentiments were tragic. He was a tragic thinker.

d'un naturel souvent brutal et il y a de curieux contrastes entre la théorie et la pratique. Dans le village de Dalmailing évoqué par John Galt, comme dans celui de Ballantrae ressuscité par Stevenson, on pratique largement la contrebande. A Dalmailing, il y a une école de danse et les mariages imprudents sont ce qui manque peut-être le moins.

Tel devait être Neilston. De ce village, ainsi que de beaucoup d'autres, au début de l'époque de la grande expansion industrielle, avaient émigré vers la ville qui, d'importance médiocre, devait devenir l'une des agglomérations les plus considérables du Royaume Uni, un très grand nombre de cultivateurs. Beaucoup en se transportant de la campagne à la ville, n'étaient pas sortis de leur médiocrité d'existence antérieure. Robert Stevenson avait réussi à se classer dans la bourgeoisie.

Il est intéressant de noter, comme l'a fait Stevenson lui-même, cet épanouissement subit des facultés mentales chez deux ou trois personnes, qui culmine avec l'apparition du grand écrivain, après « une perpétuation obscure de la lignée à travers les siècles » (1). Elle est si obscure, que même en y consacrant du temps, on ne peut distinguer bientôt, en remontant les années, les nombreux Stevenson les uns des autres. Ils ne se manifestent pas même par des méfaits. L'absence de particularités individuelles les confond tous dans l'histoire de la race.

Ne serait-il pas infiniment agréable d'accepter la thèse que soutient le compatriote de Stevenson, M. Steuart, au nom incontestablement gaélique, de la prédominance d'une hérédité française chez le grand auteur écossais ? Mais, ce serait à notre sens absolument fausser l'aspect de sa personnalité.

(1) Letters Vol. V p. 165 - to R.A.M Stevenson : « What a singular thing is this undistinguished perpetuation of a family throughout the centuries, and the sudden bursting forth of character and capacity that began with our grand father, »

Certes, depuis l'Essai de 1887 (*Le Presbytère*) où Stevenson, déjà préoccupé par ce problème de l'hérédité examinait avec désinvolture une série d'hypothèses, suggérant on ne sait pourquoi, « un barbier français, venu à St Andrews avec le Cardinal Beattie de retour du Continent » parmi ses ancêtres, une précision de cette nature a été fournie. Il semble établi que parmi les ascendants de plus en plus nombreux que tout homme possède dans le recul du passé se trouve vraiment dans la lignée maternelle des Balfour, un aïeul français en la personne d'un émigré sans doute de religion calviniste, un certain Lizours ou Lizouris.

Mais d'un détail de cette nature saurait-il être tiré les moindres conclusions psychologiques ? Avoir, par hasard un Français ou une Française parmi ses ascendants est une particularité susceptible d'être relevée chez un très grand nombre de gens en Ecosse et en Angleterre. Inversement, on pourrait souvent noter de pareilles rencontres d'une physionomie venue de l'étranger dans l'histoire anecdotique de maintes familles françaises.

Mais un tel incident a-t-il nécessairement un retentissement caractéristique quelconque ? La nationalité n'est qu'un attribut psychologique instable. C'est la conséquence de la vie dans un milieu. Elle se résume dans une tournure d'esprit assez facilement acquise, et assez facilement perdue à la génération suivante lorsque le milieu qui l'a construite est définitivement changé.

D'ailleurs, dire d'un ascendant de Stevenson qu'il était de nationalité française, ce n'est le décrire ni dans sa race, ni dans son tempérament, ni dans ses ressources intellectuelles. C'est nous présenter un homme de paille, sans signification aucune.

Faut-il admettre que cet obscur cousinage des petits fermiers de Nether Carsewell, dans la paroisse de Neils-ton ne constitue pas toute la race dont leur descendant

illustre est issu ? Faut-il admettre qu'avec les Balfour, d'autres éléments peuvent intervenir dans l'hérédité de Stevenson ? C'est probable.

Mais il est beaucoup plus important de se préoccuper d'élucider vraiment le problème de la race à laquelle ceux-ci sont susceptibles d'appartenir. Nous ne nous contenterons pas avec Carlyle de proclamer Robert Burns un type Saxon indubitable. Pour nous, le problème est toujours ouvert. La langue d'un peuple n'est pas l'indication de sa race. Celle-ci est un trait qu'on doit rechercher en lui-même et pour lui-même, car il a sa valeur.

L'ethnographie la plus récente envisage l'existence de trois races occidentales : la nordique, l'alpine et la méridionale. La race méridionale, par l'Irlande et l'Ecosse, serait d'ailleurs remontée vers le nord, et celle du nord se serait rabattue vers le Sud quelquefois. Mais en Grande Bretagne, la vieille opposition entre la race dite celtique ou gaëlique et la race germanique ou anglo-saxonne correspond à une réalité beaucoup plus vivante. C'est en ces termes que la question doit être posée. La persistance d'une langue celtique, de coutumes et de mœurs celtiques en Irlande, au Pays de Galles, et dans les Hautes Terres d'Ecosse donne une démonstration concrète de la différence des races.

L'opinion généralement admise sous la pression des apologistes de la supériorité anglo-saxonne est que la race celtique ne s'est maintenue que là où a subsisté sa langue. Aussi, les Hautes Terres seraient évidemment habitées par des Gaëls. Mais les Basses Terres qui parlent un dialecte semblable à l'Anglais, où l'élément germanique est considérablement envahi par les vocables français de la conquête normande seraient foncièrement anglo-saxonnes. La théorie est trop simpliste.

Les Gaëls sont les habitants autochtones de la Plaine comme de la montagne. Il y a eu dans la plaine des invasions anglo-saxonnes et scandinaves. Mais ces

peuplements ont-ils éliminé les Gaëls ? Le gaélique, dans tous les cas, prétendra Stevenson, était parlé il y a à peine un siècle et demi dans le comté de Fife, et guère plus de temps avant dans celui de Galloway (1). La langue celtique régresse sans qu'il y ait eu recul simultané de la population, et ceci nous enseigne qu'au point de vue race, les Basses Terres sont peut-être plus gaéliques que certains veulent le croire.

La Plaine, avec les habitudes de vie qu'elle détermine, a son action sur les hommes, à quelque race qu'ils appartiennent. Ces modifications nous masquent les affinités. Mais d'autres facteurs contribuent à déguiser la véritable physionomie des Basses Terres. Beaucoup de membres des clans des montagnes se sont établis depuis deux siècles et même davantage dans les Basses Terres. Aujourd'hui, en sortant de leur pays natal, ils conservent leur nom. Il n'en était pas de même antérieurement, surtout lorsque leur désignation patronymique était sous le coup d'un ostracisme politique. Ce fut souvent le cas. Tel fut celui des Mac Gregor au XVIII^e siècle. Ils adoptaient d'autres noms, d'autant plus facilement qu'ils n'avaient pas notre notion moderne du nom de famille. Ainsi, souvent l'état civil d'individus descendus dans la plaine s'est fondé, malgré leurs attaches gaéliques avec des vocables saxons.

Il semble qu'il y ait eu une possibilité de rattacher le nom de Stevenson précisément à un membre du clan proscrit de Rob Roy (2). Mais, en ce qui concerne notre écrivain tout au moins, l'hypothèse n'a pu être retenue. Il faut se contenter de la notion d'une forte influence celtique, qui malgré les progrès de la langue adverse, pèse sur les Basses Terres de façons multiples.

Les affinités celtiques se sont-elles affirmées chez Stevenson d'une façon exceptionnelle ? Le critique anglais Swinnerton (3), non sans sarcasme, l'accuse.

(1) Voir Letters Vol. 4 p. 151 febr. 92 to Colvin.

(2) Voir note Colvin. Letters Vol. V. page 16.

(3) Frank Swinnerton : R. L. Stevenson (1914).

« d'être un écossais normal. ». Et c'est de ce point de vue qu'il a lui-même confessé ses préférences certaines. Il ira jusqu'à écrire : « Sortez-vous de la tête l'hérésie anglo-saxonne; ils ont introduit leur langue, ils ont à peine modifié la race ; c'est seulement dans les comtés de Berwick et de Roxburgh qu'ils ont influé sur les noms de lieux. Les Scandinaves ont plus agi sur l'Ecosse que les Angles. Quant aux Saxons, ils ne sont jamais venus » (1). La particularité vaut d'être relevée. A la différence de Carlyle, Stevenson, avec tout son pays et toute sa race s'est classé ostensiblement du côté des Celtes.

Le nom de Balfour, celui de son grand-père maternel, qu'il a donné dans un de ses romans écossais à une famille habitant les Basses Terres, est-il, comme il l'explique, un nom Gaélique ? Il aurait là une confirmation de l'hypothèse sur laquelle l'appuie le choix de Stevenson.

Il décrira encore son père lui-même comme un Celte : « L'amour, la colère et l'indignation apparaissaient en lui et se traduisaient violemment en métaphores, comme ce que nous lisons des races méridionales ». (2)

Ainsi, il semble que doive être renversée l'opinion qui avait cours à Edimbourg et dans la maison de ses parents au moment de sa naissance. Ni la langue, ni la culture, ni la force de persuasion ne peuvent absolument éliminer les forces toujours latentes de la race. Quoiqu'on se plaise à laisser croire, il est incontestable que, pour une variété de causes, il y a dans la population des Basses Terres une proportion suffisante d'éléments celtiques pour qu'on doive s'attendre à une recrudes-

(1) Letters Vol. V p. 166 to R.A.M.S., Sept. 94. — Get the Anglo-Saxon heresy out of your head ; they superimposed their language, they scarce modified the race ; only in Berwickshire and Roxburgh have they very largely affected the place names. The Scandinavians did much more to Scotland than the Angles. The Saxons didn't come.

(2) P. 70. Memories and Portraits. Thomas Stevenson. Love, anger and indignation shone through him and broke in imagery, like what we read of Southern races.

cence normale des dispositions ancestrales chez un certain nombre d'individus. C'est un cas bien conforme aux lois de l'évolution physiologique des êtres que ce retour à un type primitif bien marqué, et c'est une qualité généralement bien appréciée que cette affirmation plus intégrale, et cette incarnation plus vigoureuse d'une race véritable.

Il semble, dans tous les cas, que quelque chose de semblable ait pu se produire en ce qui concerne R.-L. Stevenson. Les manifestations en ont été d'autant plus palpables que, comme nous le verrons, rien dans son éducation n'a su enchaîner ces forces latentes, et que beaucoup de particularités étaient, au contraire, de nature à en favoriser l'éclosion. Peut-être était-il nécessaire de marquer cet aspect de Stevenson dès le début de notre étude.

II

LES PREMIÈRES ANNÉES D'ENFANCE ET LES SUGGESTIONS RELIGIEUSES DE LA FAMILLE

La nourrice Cummie. Le Covenant. Le Catéchisme presbytérien, La tension mentale précoce. L'enfance pathologique.

Différents de leurs parents, le père et la mère de Robert-Louis Stevenson n'eurent pas treize enfants. C'est une circonstance capitale du développement psychologique de leur fils que celui-ci fut un enfant unique, et, comme Robinson Crusoe dans son île déserte, à la fois le seul sujet et le souverain absolu de la tiède et confortable « nursery » où s'écoula son enfance.

M. Thomas Stevenson, en raison de ses obligations professionnelles, était souvent absent, en voyages d'inspection des phares, en tournées de surveillance de travaux en cours, en déplacement à Londres pour des démarches se rapportant à son Administration.

Sa femme, qui devait néanmoins atteindre un âge assez avancé, était d'une santé fragile. Elle était souvent alitée, supportant mal l'hiver précoce, interminable, la dure saison de semi-obscurité du Nord, avec la pluie, le brouillard, de ce climat maritime qui viennent encore affaiblir les quelques heures de jour sans soleil. Elle dut vite chercher le soulagement d'une résidence intermittente un peu plus au Sud, ou même sur la côte d'Azur.

Le fils choyé hérita sans doute de cette délicatesse de constitution; dès ses plus jeunes années, il fut en proie

aux bronchites répétées. Peut-être les soins qui lui furent donnés ne furent-ils pas éclairés ? On ne sut pas l'entraîner progressivement et lui faire mener la vie et le régime qui convenaient. Bref, soit l'absence d'exercice, la rareté du plein air, soit que ses fréquentes indispositions eussent affecté sa sensibilité en même temps que son état général, il se révéla extrêmement impressionnable, parfois coléreux à l'excès. Il y eut chez lui une surexcitation cérébrale excessive.

Depuis l'âge de dix mois, pour suppléer aux défaillances inévitables des soins de sa mère, il eut, attachée à sa minuscule personne, une jeune femme qui resta toujours au service de la famille. La position des domestiques, au bon vieux temps, était autre chose que celle d'une personne à gages. Il y avait des liens moraux. C'était particulièrement le cas en Ecosse (1). Alison Cunningham, familièrement appelée Cummie, déploya dans sa tâche tout le dévouement d'une mère. Comme un véritable membre de la famille, elle conçut de l'affection pour l'enfant. Ses soins furent marqués d'un caractère original et d'une influence.

C'est toujours le même problème des origines ancestrales qui revient. Nous nous trouvons en présence de gens qui ne portent pas les noms conventionnels des clans gaéliques. Ils sont des Basses Terres, ou tout au moins du pied ou des pentes des collines. Ils parlent un dialecte saxon fortement gallicisé, comme l'Anglais. Leur état civil peut s'interpréter en consonnances saxonnes. Mais il y a dans leur tempérament un tour imaginaire et passionné, des penchants intellectuels et artistiques inconscients qui font beaucoup plus songer à des Celtes, à des Gallois, à des Irlandais, à des « *clanmen* » des Hautes Terres.

Cœur tendre et âme simple. Cummie était une Presbytérienne sans compromission. Elle s'élançait vers les

(1) Voir *Reminiscences of Scottish life and character* - Dean Ramsay, où il y a un chapitre spécial à ce sujet.

hauteurs de l'Absolu. Elle vibrait de toute la chaleur de son instinct. Ce qui animait son imagination, en dehors des affections ordinaires, c'était la Bible certes, mais c'était surtout le souvenir des Covenantaires. Les Covenantaires ! La clef d'un aspect du nationalisme écossais ! Longtemps, très longtemps après l'achèvement de leur épopée de fanatisme et de violence, ils ne sont point morts dans l'imagination du peuple. Leur mouvement qui n'était, pas plus que le hussisme, dépourvu de conséquences sociales, qui a suscité tant de prêcheurs de plein air, tant d'audacieux hommes d'action, capables de s'avancer jusqu'au crime, tant de suaves chanteurs d'hymnes de grâce, quoique désormais assoupi, couve encore dans les Basses Terres chez les Alison Cummingham. Les cimetières ne contiennent-ils pas ces tombes des saints et des martyrs édifiées par les mains de Robert Paterson, le tailleur de pierres ambulante surnommé « Old Mortality », appellation que le Roman de Walter Scott a rendue partout célèbre ? Ne sont-elles pas marquées d'inscriptions pieuses que le temps hélas efface ? Mais elles ne sont pas effacées des cœurs.

On s'étonnera moins de l'enthousiasme de la nourrice de Stevenson à songer que le nom de Woodrow, l'obscur historien d'un mouvement si étroit, si régional, mais qui a ses fidèles, est allé servir de prénom à un Président de la puissante République des Etats-Unis d'origine écossaise, et que c'est précisément celui-là qui, en créant sa Ligue des Nations à Genève, en a profité pour employer encore le nom de Covenant !

« Le Pacte d'Union », ou Covenant d'Ecosse, n'a pas seulement ses historiens comme Woodrow, il a ses superstitions populaires qui entourent ses champions d'un halo céleste, et ses adversaires — tel le fameux Claverhouse, Vicomte de Dundee, — d'une lueur sinistre d'enfer. Il a sa littérature, négligée certes par le grand public anglais, mais chérie des experts et des élus. La poigne des Indépendants, qui grâce au génie de Crom-

well, domina l'Angleterre par le fer et la discipline militaire, n'a-t-elle pas laissé dans son sillage son Bunyan et son Milton ? Les Covenantaires ont été moins heureux. Ils n'ont jamais triomphé, et ils n'ont jamais produit que des auteurs secondaires : M'Cheyne, Walker, Shield, qui manient d'ailleurs indistinctement la prose et le vers. Ces œuvres sont moins connues que la simple Ballade de Walter Scott en faveur de leur adversaire « Bonny Dundee ». (1) Mais, dans le cercle restreint de leur influence, elles égalent les plus grandioses.

La ferveur de la légende épique du Pacte d'Union constituait sans doute la seule initiation à la vie intellectuelle de l'honnête fille des Basses Terres qui servait de nourrice à « Lou » comme elle appelait Robert-Louis Stevenson. Quand elle essaya de le distraire et de l'intéresser, ce fut par ses histoires et ses hymnes favoris, qui reflétaient le monde de ses préoccupations et de ses simples pensées. Il y avait, dans tout ce fatras, bien des actions concrètes, bien des enchantements dramatiques susceptibles de river l'attention d'un enfant qui gardait la chambre.

Comme beaucoup de gens dans un pays où l'ambition de prêcher et d'exhorter est répandue dans toutes les classes de la population, où le plus modeste tisserand peut acquérir un ascendant par ses discours bibliques, Cummie possédait une diction efficace et dramatique. C'était un prêcheur de plein air (2) installé à demeure dans la nursery.

L'imagination de l'enfant fut saturée de ce folk-lore. Des histoires semblables à celles qui ont cours aux veillées des villages de jadis se mêlaient aux grands récits bibliques, à la lecture de rigueur des passages les plus impressionnants des livres saints. Ainsi fût capturée l'existence naissante par des images vigoureuses et tyrranniques de toutes sortes.

(1) The Doorn of Devergoil, Walter Scott : To the Lords of Convention 'twas Claver'se who spoke.

(2) Field - preacher.

Non seulement on lui lut, ou bientôt, précocement il put lire lui-même la saisissante allégorie du Voyage du Pèlerin, de Bunyan, ferblantier ambulant, mais il put contempler, avec des yeux agrandis d'épouvante, les nombreuses illustrations de l'ouvrage. Et les situations du héros lui devinrent bientôt familières.

Une telle imprégnation de la sensibilité fiévreuse d'un jeune enfant n'était peut-être pas une chose très sage. Mais c'était une pratique répandue. Ce n'était pas plus dangereux certes que la méthode qui consiste, dans certaines provinces, à donner de très bonne heure aux nourrissons des rasades d'eau-de-vie. L'Ecosse réserve ces stimulants pour plus tard. Stevenson se contentait alors du « porridge » traditionnel, la bouillie de gruau d'avoine, nourriture fortifiante d'un pays pauvre.

La tendance à ébranler l'imagination de leur fils ne pouvait guère trouver de frein chez les parents. Certes, M. Thomas Stevenson n'avait aucune sympathie pour les excitations démagogiques. Il n'était même pas libéral. Il était nettement Tory, et conservateur en politique. Il n'était peut-être pas très strict quant aux prescriptions de discipline religieuse. Il y avait des gens plus rigides que lui. Cummie était de ceux-là, et déplorait dans la nursery qu'il se laissât aller à jouer aux cartes après dîner. Pourtant, il était Presbytérien convaincu. Il observait le Sabbath. Il allait presque régulièrement au sermon du dimanche. Mais, il faut se souvenir qu'à peu de générations en arrière, il était de la classe paysanne de l'Ecosse, et son cœur allait toujours pareillement aux Covenantaires.

Cet état d'esprit était évidemment en étrange contradiction avec ses idées politiques. Les Tories n'avaient-ils pas été les persécuteurs des Covenantaires ? Ceux-ci avaient été nettement appuyés par les Whigs. Le parti aristocratique était synonyme d'Episcopat, pour ne pas dire de Romanisme. Il y avait eu un renversement singulier de la fortune des Stevenson, petits fermiers de Nether Carsewell, paroisse de Neiston, près

de Glasgöw. Mais on n'avait pas pu changer toutes les convictions, ni les mettre toutes d'accord.

Le zèle covenantaire du père de Stevenson n'avait peut-être pas la virulence de Cummie. Mais c'était un zèle qu'il approuvait. L'Eglise Presbytérienne écossaise n'était-elle pas reconnue comme religion d'Etat en grande partie sur les bases arrêtées dans le Pacte? A son tour l'Eglise épiscopale hiérarchisée et liturgique représentait l'innovation, la formule subversive de l'ordre établi. Et la discipline officielle, par une singulière métamorphose et un singulier rapprochement, était Covenantaire et conservatrice. Il y avait une part d'empirisme anglo-saxon dans l'état d'esprit du chef de famille d'Herriot Row, mais il y avait aussi une raison écossaise dans la juxtaposition de ces attitudes psychologiques entièrement différentes. Le torysme d'aujourd'hui était la conséquence de l'insurrection d'hier. La bourgeoisie d'Edimbourg était la suite de la petite paysannerie de Nether Carsewell.

C'est dans ces conditions que Robert-Louis Stevenson fut initié aux dogmes de l'Eglise Presbytérienne d'Ecosse dès qu'on put les graver dans sa mémoire.

Une raison logique et presque légale, admirablement juridique, une intelligence française, celle de Jean Calvin, natif de Noyon-en-Valois, étudiant d'Orléans, et dictateur spirituel de Genève, est à la base de cette théologie.

Plus hardi, plus radical, plus intellectuel que Luther, l'auteur de l'Institution de la Religion chrétienne, appuyée sur St Paul et sur St Augustin a reconstruit une Eglise « primitive ». Chaque année, en Ecosse, le Synode solennel des pasteurs assure la discipline religieuse et sociale, rectifie les erreurs, et prend toutes décisions utiles. Le Presbytérianisme répudie la liturgie, les prières pour les morts, l'invocation des saints, le culte des images, qu'il qualifie de superstitions païennes, l'utilisation des enchantements et des charmes de l'art, c'est-à-dire de la musique et de la peinture, et met tout son

effet dans la vigueur et l'ordonnement du sermon. La déclamation est le seul art resté licite. On en a abusé.

En attendant de pouvoir suivre ces exposés, le jeune fidèle prend connaissance des vérités élémentaires au moyen d'un catéchisme (1) qui affirme la Prescience de Dieu, l'existence du Péché, l'alternative d'un Paradis et d'un Enfer sans Purgatoire intermédiaire. La théorie de la Prédestination est accompagnée de celle de l'élection, c'est-à-dire de la grâce divine accordée en dehors de tout mérite, idée d'une récompense arbitraire correspondant à celle d'un Dieu terrible. Nulle religion n'est plus grandiose, plus écrasante pour l'homme et la pensée. Le tableau qu'elle présente n'est peut-être pas adapté à la psychologie enfantine. Mais, comme le remarque Stevenson, il y trouve dans un style solennel, calme et sévère, « un véritable modèle d'expression inconsciemment artistique d'une pensée austère ».

Stevenson apprit de plus à composer lui-même des prières ferventes et, dans son propre besoin, à se tourner seul vers Dieu. Il apprit également à maintenir la discipline des exercices religieux, telle la prière du soir avant de s'endormir. Il eut une ardente vie intérieure à l'âge où la nature devrait simplement végéter et croître.

Mais le lait des lions qu'il suçait était-il trop fort pour son tempérament d'enfant impressionnable ? Était-il au surplus trop persuadé de se laisser emmailletter, de garder la chambre à la moindre alerte ? Était-il trop claquemuré, trop dissuadé d'une saine activité physique jugée dangereuse ? Ce frein mis au développement spontané de ses instincts violents de garçon appelait-il des manifestations pathologiques ?

Nous avons parlé d'une cérébration excessive. Elle se manifestait de toutes manières.

Il nous a décrit l'attrait qu'exerçait alors pour lui « ce vaste monde sur le bord duquel il se trouvait » et qui lui était interdit. Il aspirait à s'aventurer. Le front

(1) dit « The lesser catechism ».

collé à la vitre de sa chambre chaude et bien close, il scrutait la nuit, le brouillard. En suivant des yeux l'homme qui passait pour allumer les réverbères, le passant, il rêvait de s'en aller, lui aussi. Il soupirait pour des occasions d'incidents, d'événements, d'agitations de toutes sortes dans des pays lointains, étrangers, mystérieux. Ainsi éclosait une âme utopique et solitaire, repliée sur elle-même, tendue vers l'impossible.

Il avait des souffrances plus réelles. Comme il l'écrira plus tard (1), « mon enfance ne fut pas sans côtés pénibles. Ce fut une expérience pleine de fièvre, de cauchemars, d'insomnies, de journées douloureuses et de nuits interminables, et je ne puis parler des jardins qu'avec moins d'autorité que de cet autre pays des oreillers et des couvertures. » (2)

Ce qu'il voyait, la nuit, lorsqu'il était couché dans sa chambre, il nous l'a rendu de façon intense dans ces vers des Nouveaux Poèmes, qui nous font songer à Léopardi, au poète de l'inquiétude plutôt qu'au protagoniste de la joie et de l'activité qu'il semblera ultérieurement.

« Je me souviens de ces ans et j'aime mon enfance
[évanouie,

...Et cependant, si cela se pouvait,

Je ne voudrais pas la revivre...

Est-ce que je ne sais pas comment la nuit sur mon lit

L'obscurité profonde m'emprisonnait de si près

Comment mon petit cœur s'élançait vers les choses

[mauvaises,

(1) Letters Vol. p. 45 29 March 1885. My childhood was in reality a very mixed experience, full of fever, nightmare, insomnia, painful days and interminable nights, and I can speak with less authority of gardens than of that other « land of counterpanes ».

(2) Stormy Nights New Poems I recollect and love my perished childhood.

P. 243. Vol. III and if it could be.

Would not recall it....

Do I not know how nightly on my bed

The palpable close darkness shutting round me

Comment toutes les possibilités du péché
 Qui étaient alors connues de mon innocence
 M'enserraient trop étroitement,
 Et comment mon âme battait
 Contre les barreaux de la cage de pureté où j'étais
 [tenu ;

Comment — les yeux fixes,
 La lèvre enfiévrée entre les doigts
 J'inventais pour moi seul de nouvelles sortes de cri-
 [mes,

Je me représentais avec effort et difficulté
 Ce mystère du mal que les toiles d'araignées de la
 [société,
 Les aimables discrétions de l'éducation
 Avaient rendu pour moi un mystère tyrannique. »

Curiosité exacerbée, imagination surchauffée dans un corps prisonnier des précautions morales et physiques dont on l'entourait, voilà un aspect de Stevenson enfant. Il tirera de son expérience de ses efforts spontanés de fantaisie enfantine pour remplir les journées la substance des thèmes du « Child's garden of verse ». Cette confession plus intense et plus personnelle qui fait aussi penser à la franchise de Whitman restera longtemps parmi ses notes intimes. Il semble qu'elle jette une lueur

How my small heart went forth to evil things,
 How all the possibilities of sin
 That were yet present to my innocence
 Bound me too narrowly,
 And how my spirit beat
 The cage of its compulsive purity ;
 How — my eyes fixed,
 My shot lip tremulous between my fingers
 I fashioned for myself new modes of crime,
 Created for myself with pain and labour
 The evil that the cobwebs of society,
 The comely secrecies of education
 Had made an itching mystery to meward.

qui ne pouvait se trouver dans ses poèmes pour enfants.

Par ailleurs, les premiers rudiments de l'instruction, la lecture, l'écriture, le calcul lui furent longtemps enseignés à la maison. Quand il fut enfin envoyé à une école de façon intermittente, il s'y montra timide, peu désireux de frayer avec ses camarades, et par conséquent assez mal vu d'eux. Vis-à-vis des maîtres, c'était autre chose.

Les réactions nocturnes de sa sensibilité étaient telles qu'il a pu, vers la quarantaine, les décrire encore ainsi : « Les deux principaux ennuis de son existence très étroite — le désagrément terre à terre et quotidien des tâches scolaires et l'horreur lointaine et plus vague de l'Enfer et du jour du jugement — étaient souvent confondus pour lui en un effroyable cauchemar. Il croyait se trouver debout devant le Grand Trône Blanc ; il était appelé, pauvre petit, à réciter quelques formules verbales dont sa destinée dépendait, sa langue s'arrêtait, la mémoire lui faisait défaut, l'Enfer s'entrouvrait pour lui ; et il s'éveillait, s'accrochant aux montants des rideaux, les genoux recroquevillés jusqu'au menton » (1).

Cette enfance dorlotée et soumise en même temps à des influences trop fortes, aux prises avec des images et des émotions trop violentes n'était en effet pas véritablement heureuse.

Peut-être y a-t-il quelque exagération dans ces peintures ? Et sans doute toute son existence n'était-elle pas remplie par ces cauchemars et ces angoisses. Mais il fallait qu'elles tinssent néanmoins une place importante dans ses souvenirs pour qu'il y soit si souvent revenu,

(1) A Chapter on dreams - Further Memories p. 42 - The two chief troubles of his very narrow existence - the practical and every day trouble of school tasks and the ultimate - and airy one of hell and judgment - were often confounded together into one appalling nightmare. He seemed to himself to stand before the Great White Throne ; he was called on, poor little devil, to recite some forms of words on which his destiny depended ; his tongue stuck, his memory was blank, hell gasped for him ; and he would awake, clinging to the curtain rods with his knees to his chin.

et avec tant d'épouvante encore, dans leur évocation lointaine.

M. Steuart, le dernier biographe de Stevenson, qui signale ce défaut capital de l'éducation première de l'écrivain, nous dit « Qu'il aurait mieux valu pour lui, et peut-être aussi pour la littérature, qu'il eût été de bonne heure envoyé jouer au cerceau dehors avec les autres enfants. » (1) Ne sont-ce point justement les particularités un peu exceptionnelles de son développement qui ont le plus fortement contribué à nous donner Robert-Louis Stevenson ? Il est difficile en somme de critiquer âprement une forme d'éducation qui a produit ce résultat. Dans quelle mesure, même avec leurs excès de précautions, ses parents n'ont-ils pas sauvé la vie à un enfant malingre, nous ne pouvons guère le savoir. Mais, en ce faisant, ils l'ont rendu exceptionnel.

Stevenson profite des avantages et souffre des inconvénients d'une multitude de circonstances. Les fautes de ses parents autant que les facilités qu'ils offrent à un enfant unique, tout concourt à faire de lui un être à part. Et il finit par aimer cette position et à se fortifier dans ce rôle auquel il est habitué. C'est la source d'un subjectivisme intense en dehors duquel on ne le voit plus très bien. Privé de cette qualité, il eût été tout autre et peut-être un homme médiocre dans la sphère où il se serait avancé. La personnalité de Stevenson est indissociable de l'aspect de ces jeunes années.

(1) Steuart - Stevenson p. 47 Vol. I. « It would have been better for Stevenson, better perhaps for literature had he been sent out with a hoop and thrust into rough and tumble contact with the other boys ».

III

NOUVEAUX ASPECTS DE L'ENFANCE

Le presbytère. Les voyages. Le manque d'assiduité scolaire. Originalité du père. La théorie de l'inspiration. Contraste avec le système anglais.

Il ne faut néanmoins pas se représenter l'enfance de Stevenson sous des couleurs entièrement tragiques. Pendant toutes ses tendres années, le Presbytère de Colinton, où habitait son grand-père maternel, Lewis Balfour, à proximité d'Edimbourg, fut un rendez-vous familial très fréquenté. Stevenson n'était point seul au monde. Son père et sa mère avaient trop de frères et de sœurs pour qu'il n'y eût pas une quantité de cousins et de cousines. Et en vérité, il en avait à Edimbourg plus de trente. « Lou » était souvent avec les uns ou avec les autres au Presbytère de Colinton.

« C'était un lieu qui ne ressemblait à aucun autre : le jardin, divisé en provinces par une grande haie de hêtres et dominé par l'église, et la terrasse du cimetière où les tombes étaient drues ; ...des lauriers et de grands ifs faisaient ailleurs une agréable horreur d'ombres ; le bruit de l'eau partout et le bruit des moulins ; des oiseaux dans tous les buissons et de tous les coins du bois penchés sur nous faisant retentir leurs notes au point de faire vibrer l'atmosphère, et au milieu le Presbytère. » (1)

(1) P. 52. *Memories and Portraits. The Manse* — It was a place in that time like no other ; the garden cut into provinces by a great hedge of beech, and overlooked by the church and the terrace of great yews making elsewhere a pleasing horror of shade ; ...the churchyard where the tombs were thick ; ...laurels and the sound of water every where, and the sound of mills ; the birds on every bush and from every corner of the over hanging woods pealing out their notes until the air throbbed with them ; and in the midst of this, the Manse.

On faisait naturellement d'interminables parties. On pouvait s'imaginer être enfoncé dans de vastes solitudes. Pour des enfants, un jardin est vite une forêt vierge. Au sortir de quelque lecture, on s'y figure être dans la situation de Robinson Crusoe. La proximité des sauvages donne la chair de poule. Quelquefois, ce sont les rêveries solitaires qui alternent avec les amusements avec les cousins et cousines.

Quand on avait réintégré Heriot Row, et qu'une indisposition vous réduisait encore à errer « au pays des couvertures et des édredons », il y avait de quoi donner essor à son imagination sans avoir recours aux sombres fureurs des Covenantaires de Cunnmie.

A la mort du grand-père, qui survint lorsque Robert-Louis eut l'âge de dix ans, quand la cure passa naturellement à un successeur, les parents prirent l'habitude de louer pour quelques mois une villa sur l'une des plages, tour à tour, qui bordent l'estuaire près duquel est bâtie Edimbourg.

La plus proche est Portobello, dont le nom suggère un port des Antilles. Et la localité tire aussi son nom d'un premier résident qui avait pris part à la capture de cette ville au XVIII^e siècle. Puis, vient Musselburgh, où l'on pêche les moules. La dernière plage, et la plus appréciée peut-être est North Berwick, à proximité du rocher de Bass. Ce sont des plages de sable agréables aux enfants, avec un voisinage de bruyères et de collines sauvages très pittoresques. Les grandes personnes y trouvent des golf-links, et toutes sortes de distractions. De nombreuses familles de la capitale écossaise y vont villégiaturer. Les Stevenson séjournèrent tantôt à l'une tantôt à l'autre. Quand l'âge vint, leur fils fut réfractaire au golf, institution nationale pourtant, mais il apprit à ramer, à monter à cheval et à danser.

Ces divers séjours ne furent pas les seuls qui rompirent la monotonie d'Heriot Row. Comme c'est souvent le cas en Grande-Bretagne, ils étaient assez enclins aux voyages, aux déplacements. M. Thomas Steven-

son partait seul accomplir ses tournées. Mais la santé de Mme Stevenson laissant à désirer, elle allait de son côté passer quelque temps dans le Sud de l'Angleterre. « Lou » passa avec elle deux printemps à Torquay, dans le Devonshire, pays des pommiers en fleurs, réputé pour la douceur de son climat réchauffé par le courant du Gulf-Stream.

Une année même, lorsqu'il eut treize ans, sa mère l'emmena sur la Côte d'Azur. De là, on alla en Italie. Stevenson n'avait pas l'âge qui lui permit encore de tirer de cette visite toutes les impressions qu'il eût recueillies plus tard. Gênes, Venise, Rome, Naples, défilerent devant lui. Tout au moins, il connut le charme inattendu pour celui qui vient du Nord, de l'hiver méditerranéen, la douceur des oliviers et l'aspect exotique des grands palmiers près des flots bleus. Mais un gamin de cet âge est beaucoup plus à l'affût d'incidents que de paysages. Avec sa mère, hélas, il traînait plus ou moins partout autour de lui cette respectabilité puritaine et écossaise, cette odeur de Bible dans laquelle il n'y avait point d'encens, et qui s'allie si difficilement au parfum des roses et des mimosas.

Ils revinrent par l'Allemagne, ce qui leur permit de suivre le cours du grand Rhin historique, tout entier aux églises, aux châteaux, aux vieilles cités de l'art ogival dans le décor majestueux de la nature.

On voit qu'il n'était pas tout à fait sevré des joies des grands horizons. N'y a-t-il pas coïncidence dans cette éducation avec celle d'un autre écrivain, né il est vrai dans le Sud de l'Angleterre, mais comme Stevenson, de parents écossais et presbytériens, et comme lui fils unique. On ne saurait évidemment parler de méthode là où il n'y a, certes, qu'inconscient empirisme. Mais on ne peut expliquer uniquement par une rencontre fortuite ce qu'il y a ici d'analogie au cas de John Ruskin.

Et l'assiduité scolaire, dira-t-on ? Sûrement des parents aussi sérieux que ces rigides Presbytériens ont dû s'appliquer à donner à leur fils des habitudes d'oc-

cupations bien réglées. Où peut-on mieux qu'en classe s'accoutumer au respect, à l'obéissance, à la discipline des tâches, à la régularité des associations mentales ?

De ce côté, en ce qui concerne la formation scolaire de Stevenson, beaucoup plus que chez Ruskin, il y a un laisser-aller flagrant.

L'enfant fut entraîné à rester délibérément en marge des obligations scolaires. Il finit, sans qu'on eût d'intention bien arrêtée, par échapper étrangement à l'emprise de cette machine efficace qu'est l'école. Elle n'imprima pas en lui sa structure, et cette particularité aura ou en bien ou en mal les plus extraordinaires conséquences sur sa vie.

L'Ecosse se targue à juste titre de posséder d'excellentes institutions scolaires. Edimbourg, en particulier, en est extrêmement bien pourvue. Elles pouvaient être d'autant plus acceptables qu'à la différence de l'Angleterre où les élèves sont internes dans les établissements similaires, il s'agissait d'y être externe. C'est la forme la plus adoucie de la servitude enfantine.

Stevenson, à l'âge de onze ans, fut bien envoyé à l'Academy, l'un des meilleurs établissements secondaires, à proximité de la demeure paternelle. Là allaient beaucoup d'enfants de la meilleure bourgeoisie. C'était la préparation à l'Université.

Il n'y resta qu'un an. Cette médiocre fréquentation lui permit plus tard d'être considéré comme un ancien élève, d'assister aux banquets amicaux et d'y prononcer des allocutions. Mais, pour l'instant, il ne sembla guère s'attacher à l'Academy. Il avait une habitude de langage sarcastique qui ne le faisait pas toujours apprécier (1). Des indispositions plus ou moins fréquentes en hiver l'éloignèrent de ses cours, et peu à peu, il finit par abandonner.

Son père, d'ailleurs, ne croyait guère à la nécessité d'une formation scolaire régulière. Selon l'expression

(1) Souvenir rapporté personnellement en 1911 par le Dr Mackay, ancien Professeur à l'Academy.

de Stevenson, lui-même « n'avait jamais été dans ses études qu'un parfait flâneur » (1), et pourtant, sans avoir appris le latin en classe, il se targuait de le lire. Il avait ses auteurs préférés : Vossius, Lactantius et le Cardinal Bona, que bien peu de gens sans doute lisaient en dehors de lui, et c'était peut-être la raison de son choix. Il confessait volontiers son ignorance du grec. Il était surtout ingénieur.

Mais tout constructeur de phares, tout inventeur de procédés d'éclairages qu'il fût, il s'appuyait aussi peu que possible sur des connaissances apprises en classe ou à l'Université. Il exerçait même sans diplôme. Dans ses travaux, qui semblaient exiger des connaissances scientifiques pour être menés à bien, « une perspicacité naturelle, un sentiment instinctif des lois optiques, et une grande puissance de concentration mentale le conduisaient à de justes conclusions; mais, pour calculer la formule nécessaire pour les instruments qu'il avait conçus, il devait se reposer sur l'aide des autres » (2). Cette méthode de conduire des travaux est assez accréditée en Grande Bretagne. Mais déjà, M. Thomas Stevenson était quelque peu de la vieille école puisqu'à l'époque où son fils atteignit les vingt ans, le Service des phares exigeait un diplôme de ses ingénieurs.

Dans tous les cas, c'est sur ces bases d'habitudes concrètes et de tâtonnement que le père de Stevenson avait fait sa carrière. Il n'y avait pas mal réussi. Stevenson nous dira qu'il avait écrit des livres techniques « connus jusqu'au Pérou », qu'il avait perfectionné de nombreux mécanismes et instruments nécessaires aux phares. Dans ce domaine, certes, « Fresnel avait beaucoup fait ». Il avait arrêté l'appareil fixe producteur de lumière sur un principe qui semblait impossible à améliorer; et cependant Thomas Stevenson s'était mis sur les rangs et il avait introduit la même perfection dans la lumière

(1) *Memories and Portraits* - Thomas Stevenson.

(2) *id.*

tournaïte. » Il serait trop long d'énumérer tous les projets qu'il devait mener à bien, « la construction de Skerryvore, le plus beau des phares de haute mer » (1) avec son frère Alan, Le Poulet et le Dhu Heartach avec son frère David. Il devait établir des ports d'aménagement difficile, et toujours trouver la solution ingénieuse.

Tout cela, sans avoir travaillé en classe, sans être passé par l'Université, en succédant simplement à son père ! M. Thomas Stevenson était la démonstration vivante de l'inutilité des études !

Pourquoi son fils ne marcherait-il pas de même sur ses traces ? Pourquoi ne serait-il pas guidé lui aussi en temps opportun par cette sorte d'inspiration mystérieuse que possédaient les Stevenson (2).

Ainsi, le père de Robert-Louis Stevenson n'entrevit-il pas de dangers à ce que son jeune fils entrât dans la vie en parfait désœuvré, évitant les classes. Sans doute, la santé de l'enfant ne permettait pas toujours de l'astreindre à l'assiduité. Mais l'excuse était fréquente. Sa santé eût-elle été meilleure, il n'est pas certain qu'une pression efficace eût été exercée sur lui. La seule chance qu'ait pu avoir Stevenson d'être élevé normalement était que M. Thomas Stevenson se fut trouvé comme son père en face d'une nombreuse famille d'enfants à tenir en ordre. Mais Robert-Louis était fils unique. Cet enfant en liberté était un si faible dérangement...

Les tendances morales de l'Ecosse produisaient ainsi leurs pleines conséquences.

Le jeune Anglais de bonne famille, par tradition et par conviction, est envoyé loin de chez lui, à Eton, à Rugby. Pensionnaire, il est soumis à des règles de discipline collective, il subit la contrainte latente du voisin, le contact et le conflit avec des caractères variés, ceux de ses camarades et de ses aînés. On se façonne

(1) Thomas Stevenson. *Memories and Portraits*.

(2) Il avait même écrit un livre de théologie.

les uns les autres. La conscience se forme socialement. L'individu ne peut jamais s'isoler. Peu à peu, il subit l'empreinte du milieu. C'est l'effet recherché dans cette méthode d'éducation. Les résultats scolaires semblent moins précieux même que l'acquisition d'une série ordonnée d'habitudes mentales et d'associations d'idées. Il ne pourra jamais s'en dégager complètement. Voilà les cadres du développement de sa personnalité déjà tracés. Les émotions sont normalisées, et presque standardisées. Il y a une mesure de succès personnel à s'identifier davantage à l'esprit moyen de ce milieu. On y brille à l'affirmer avec aisance et vigueur.

Ce système est la création spontanée de l'Eglise anglicane. Dans l'absence de méthode préconçue, dans la discontinuité qui préside à la direction de la période scolaire de la vie de Stevenson, on devine la présence de cet esprit de dissidence, qui croit à la possibilité de l'improvisation individuelle, à ce qu'on appelle l'inspiration, par opposition aux résultats de l'Education. L'état d'esprit des Covenantaires ne couve pas seulement pas dans les campagnes. Il est dans la maison d'Heriot Row. Les Stevenson n'ont jamais été de solides bourgeois anglais désireux de s'élever jusqu'au contact aristocratique. Ils sont restés écossais, avec tout ce que cela implique d'avantages et de limitations.

Une seule fois, pour des raisons de pure commodité, sans aucune arrière pensée de méthode ou de discipline, au cours d'une absence de sa mère dans le Midi de la France, son père en tournée, on avait imaginé de placer Stevenson dans une école anglaise, à Springgrove, près de Londres.

Est-ce là qu'il se rendit compte pour la première fois qu'un Ecossais se sent quelque peu étranger en Angleterre ? (1) On ne put l'y maintenir plus d'un trimestre. Il assaillit son père de tant de lettres pathétiques que le rigide presbytérien, l'homme du Nord aux manières

(1) *The foreigner at home* (essay).

brusques succomba tout à fait. C'était un sentimental. Il fit lui-même le voyage pour aller chercher le jeune « Lou » et le ramener à la maison.

M. Steuart remarque : « Dans son enfance, Stevenson échappa toujours à ce contact vigoureux avec les autres garçons qui forme une partie si rude et si effective de l'éducation masculine. De bonne heure, ce fut une plante de serre » (1).

S'il fut une plante de serre, celle-ci dût être singulièrement tenace, et peu encline à s'étioler d'elle-même. C'était une liane exubérante, ou plutôt même une de ces fleurs dangereuses, attirantes, comme celles qu'a imaginées H.-G. Wells dans un de ses dramatiques et ingénieux récits, qui trouvant dans la serre plus de liberté qu'au dehors, et dans l'atmosphère confinée peut-être quelques-unes des qualités de la forêt ancestrale, allait subitement un jour développer ses rameaux, et épanouir ses fleurs à travers les vitres brisées.

(1) P. 47 Vol. I « from the first he was a pot house plant ».

IV

LA VIE IMAGINATIVE INTÉRIEURE

Les sources familiales des plaisirs d'imagination de L. R. S. Les deux sous en noir et quatre sous en couleurs. Les mille et une nuits. Les Romans dans la maison.

L'inconvénient le plus grave quand un enfant est quelque peu oisif et néanmoins retenu de courir hardiment au plein air résulte de son trop de loisir. S'il a un peu d'imagination, il le remplira par une familiarité de chimères.

Il ne suffisait pas des sombres évocations de la nourrice Cummie, des hymnes covenantaires, des images du catéchisme. Quand l'enfant nerveux et surexcité ne pouvait trouver le sommeil, on avait recours aux talents de M. Thomas Stevenson. Celui-ci savait mimer et conter.

La discipline calviniste des ancêtres eût-elle autorisé l'usage, pour ne pas dire l'abus, des facultés d'imagination pour des fins aussi puériles ? Avant J.-M. Barrie, son compatriote, M. Thomas Stevenson se délectait des possibilités du cycle héroïque de Peter Pan. Elles servirent d'antidote aux visions trop tragiques de l'initiation religieuse de l'enfant. ..

N'était-ce pas déjà en dissiper quelque peu le prestige et l'ascendant de réalité ? L'ingénieur des phares, parce qu'il était conservateur, et qu'il aimait à discuter gravement sur les questions de théologie, parce qu'il avait ses grands galas d'austérité quand il lisait des auteurs latins qui n'étaient ni Horace ni Ovide, se croyait un Presbytérien de vieille roche. Ce sentiment

qui devait s'imposer au dehors n'était point partagé par Cumnie. Elle acceptait bien l'imagination profane dans la nursery, mais quand M. Thomas Stevenson, oublieux des préceptes rigoristes, se laissait aller à jouer aux cartes après dîner, l'appréhension des pièges du démon la reprenait. Avec l'enfant, on se mettait à genoux, et l'on priait avec ferveur. Elle sentait obscurément que l'ennemi était dans la place. Mais il était mieux installé qu'elle ne s'en rendait compte.

N'était-ce pas l'époque où la bourgeoisie même puritaine et presbytérienne ne savait plus résister à l'attrait de la littérature d'imagination mise à la mode par Walter Scott ? La tendance s'élargissait, et Ruskin, dans un style de prophète, prétendait définitivement réconcilier l'art et le protestantisme le plus strict.

Aussi, lisait-on des romans dans la maison d'Heriot Row. Ce n'était pas une ostentation, et on s'en abstenait même le dimanche; mais l'occupation n'était pas non plus furtive. Un dignitaire de l'Eglise épiscopale d'Angleterre, M. Charles Kingsley, en écrivait de très alléchants. Beaucoup d'auteurs étaient encore suffisamment moraux et suffisamment chrétiens. Mais que restait-il en somme de l'ancien point de vue minutieux, et catégorique avec cette largeur d'esprit inquiétante ?

Circonstance à laquelle on ne prenait pas garde : on lisait des romans comme autrefois on eût lu la Bible en famille. On lisait le soir, à haute voix. « Mes aînés, écrivait Stevenson, avaient l'habitude de lire des romans à haute voix; et je puis encore me souvenir de quatre passages différents que j'ai entendus avant d'avoir dix ans, avec le même plaisir intense et durable. » (1) Et, comme le trait rapporté en témoigne, ces lectures ne furent pas sans exercer de bonne heure leurs suggestions sur l'imagination de l'enfant déjà surexcitée par une foule de causes.

(1) P. 120. A Gossip on Romance. Memories and Portraits « My elders used to read novels aloud; and I can still remember four different passages which I heard, before I was ten, with the same keen and lasting pleasure. »

Certes, les rayons de la Bibliothèque paternelle contenait bien en évidence des livres plus ingrats et austères, plus conformes dans leur génie à l'orthodoxie presbytérienne. Les romans étaient modestement cachés dans les coins et sur les côtés (1). Mais cet alignement de façade représentait-il bien une hiérarchie d'influence ?

Ces lectures, ces images furent en quelque sorte l'étincelle fatale où s'alluma la curiosité de sa jeune âme avide de sensations que lui refusait son existence relativement monotone. Il contracta là la première habitude des Paradis artificiels pour sortir de l'ennui ou contrebalancer les premières terreurs de l'Enfer religieux.

Lisait-on ainsi le soir des romans, au Presbytère de Colinton, chez le Révérend Pasteur Lewis Balfour dont Mme Stevenson était la plus jeune fille ? C'est peut probable. Et pourtant...

« Un jour, j'apportai à la maison un beau volume c'était la traduction des Mille et une nuits de Burton. J'étais plongé dans l'histoire du Bossu quand mon grand père (il avait la réputation d'être plutôt strict) entra derrière moi. Je fus paralysé de terreur. Mais, au lieu de m'ordonner de renvoyer le livre, il dit qu'il aurait voulu être à ma place » (2).

Les Mille et une Nuits, même consciencieusement ex purgés de cet élément de candide sensualité que l'on trouve aussi dans la Bible, ne contiennent pas trace d'un élément moral ou intellectuel dans la traduction de Burton. Il n'y a rien, dans tous les cas, de chrétien. Et le Presbytérien sévère avouait le plaisir d'une telle

(1) P. 5 Further Memories - My father's library was a spot of some austerity...

(2) P. 105 (A penny plain...) Memories and Portraits. «... when I brought back with me the Arabian Entertainments in the fat old double - columned volume with the prints. I was just well into the story of the Hunchback, I remember, when my clergyman - grand father (a man we counted pretty stiff) came in behind me. I grew blind with terror. But instead of ordering the book away he said he envied me. Ah, well he might ! »

lecture ! Il enviait à la jeunesse ses distractions profanes, et jusqu'à cette frivolité...

Le Pasteur Lewis Balfour n'était peut-être pas aussi étroit qu'il s'était fait la réputation de l'être à Colinton. Il y était le représentant officiel d'une certaine discipline. Celle-ci s'était-elle relâchée ce jour là — il avait quatre vingts ans — en faveur de son petit-fils, l'enfant de sa plus jeune fille ? Était-ce exceptionnel ? Peut-être, après tout, sur certains aspects des dogmes, n'était-il pas aussi convaincu que ses prédécesseurs ?

L'enfant jugeait bien dans ses appréhensions. Les Mille et une Nuits, malgré les suppressions, étaient pleines au travers de toute leur fantasmagorie, d'un amour sensuel, d'un amour effréné, exclusif de la vie en contradiction avec le mépris qu'en affichaient les doctrines calvinistes qu'on lui enseignait par ailleurs.

Cette lecture permise, et cet état d'esprit, bien mieux — envié — que pouvait-on lui interdire ? En fait, que lui interdit-on ?

Sous l'égide tutélaire d'un libraire qui vendait des livres pieux, Stevenson avait fait connaissance, sans qu'on songeât à intervenir, avec d'aussi enivrantes possibilités d'exaltation (1).

De la confortable demeure de ses parents, on atteignait tout de suite la route qui mène à Leith, où se trouve le port, et la mer. « Le samedi », nous dit-il (car on n'y allait pas le dimanche consacré au Sabbath, — « nous faisons une promenade en famille pour aller voir les navires ».

Les navires ! Suggestion de l'inconnu immense, des voyages, des aventures, des incidents qu'on trouve dans les romans, et des dangers qu'on peut courir, des exploits qu'on peut accomplir. C'était la porte ouverte sur la vie. Leith était le Porche d'Or du rêve. « Et depuis ce temps là, j'ai aimé les navires comme on aime le Bourgogne ou le lever de l'aurore. Rien que cet at-

(1) A partir de 1857. Balfour p. 48.

trait du monde lointain était suffisant pour les emprendre d'un prestige sacré » (1).

Mais, il ne fut bientôt plus nécessaire d'aller en famille jusqu'à Leith pour déployer les ailes de son imagination. En suivant Leith Walk, on passait devant une certaine boutique de libraire.

Là, dans la vitrine était exposé de façon permanente un théâtre d'enfant avec tous les accessoires. « La librairie », si l'on y pénétrait — et il y pénétra bientôt — « était sombre et sentait la Bible » (2). Mais on y vendait des feuilles illustrées semblables à nos images d'Epinal qui étaient censées être des pièces à monter chez soi. Le libraire avait un air d'autorité qui faisait peur aux enfants. Mais c'était un charme que cette audace à entrer et à acheter. Pour « deux sous en noir et pour quatre sous en couleur », on se procurait une pièce de théâtre. Le théâtre, quelle idée de défi à la sévérité puritaine !

Si elle était en noir, on pouvait la colorier soi-même : c'était presque de la peinture et de l'art.

Stevenson n'était pas le seul à céder à l'attraction de ce qu'offrait cette boutique. Elle était « comme un aimant irrésistible pour tout ce qui porte le nom de garçon. Ils ne pouvaient passer devant, ni, y étant entrés, la laisser. C'était un lieu assiégé ; les boutiquiers, comme les Juifs reconstruisant Salem, avaient une double tâche. Ils nous retenaient à distance ; ils nous regardaient de travers, nous arrachaient chaque pièce des mains avant de nous en confier une autre... » (3)

Signe des temps, éveil de la jeunesse à de nouvelles

(1) P. 103 (A penny plain...) *Memories and Portraits*. « When upon any Saturday we made a party to behold the ships, we passed that corner ; and since in those days I loved a ship as a man loves Burgundy or daybreak, this of itself had been enough to hallow it. »

(2) « That shop, which was dark and smelt of Bible. »

(3) P. 104 (A penny plain...) *Memories and Portraits*. « That shop... was a loadstone rock for all that bore the name of boy. They could not pass it by, nor having entered, leave it. It was a place besieged ; the shopmen like the Jews rebuilding Salem, had a double task. They kept us at the stick's end, frowned us down, snatched each play out of our hand ere we were trusted with another... »

sources d'amusement ? Non, la jeunesse écossaise avait toujours eu l'intérêt et la passion de l'aventure, la curiosité aussi. Symbole plutôt de la situation créée par le Presbytérianisme. La sévérité théorique du milieu donnait du prix, et du charme à la vie. L'exagération de la vertu donne presque de l'attrait au vice. L'homme oscille vers les contraires. L'acquisition d'un théâtre d'enfant, des accessoires et du répertoire n'était pas un indice de relâchement. C'était un prétexte de courage.

Stevenson ne fit pas de cet équipement un jeu de société frivole; une sorte de distraction mondaine qui servit à le mettre en vedette auprès d'amis de son âge. Il vivait vraiment pour lui-même et seul en lui-même. Les jeux sont l'initiation des enfants à beaucoup d'associations mentales. Ils sont d'une nature plus sérieuse qu'il ne nous semble. Il en fit, de manière caractéristique, une occupation méditative et solitaire. Il fit là ses classes enfantines de métaphysique de la vie.

Il n'y avait dans ces textes aucune qualité littéraire. La matière de ces librettos édités à Londres était entièrement constituée par de vieux thèmes plus ou moins populaires en Angleterre. Ils n'étaient pas aussi connus en Ecosse. Ils portaient des titres comme « Le vieux coffre de chêne », « Le Meunier et ses garçons, la Servante d'auberge », etc. Ils évoquaient des crimes, des scélératesses. De vrais mélodrames. Il y avait aussi une esquisse de décor pittoresque : des châteaux sur la colline, des coins de forêt, un tournant inquiétant de la grande route au temps des brigands de grand chemin. Une des qualités de ces compositions pour Stevenson était qu'on était sorti de l'Ecosse, de l'atmosphère bourgeoise, rangée et honnête du Presbytérianisme qu'il connaissait. On y était dans une Angleterre, où les aventures semblaient toujours fleurir sous les pachs.

Quelques-uns de ces « deux sous en noir et quatre sous en couleur » ramenaient aussi à ce pays prodigieux et lointain des Mille et une Nuits, où sont les pachas,

les vizirs, les palais enchantés, les gnomes et les génies.

Du point de vue de la critique, ce n'était pas grand chose, ce n'était rien. Et cependant, ces compositions « schématiques, plates, fanfaronnes », d'un art enfantin adonné au sensationnel modifièrent radicalement la position de l'enfant en face de son milieu. Elles l'aidèrent à percer le sens des romans qui arrivaient jusqu'à lui. « Le monde », dira-t-il plaisamment, « était sans beauté devant moi avant que je ne les connusse; mais bientôt il fut coloré de romanesque. » Et de ce goût presque voluptueux du romanesque, il ne se relèvera jamais. Son essai (1) immortalise en quelque sorte, le nom de Skelt, l'artisan de Londres qui fabriquait ces « Deux sous en noir et quatre sous en couleurs ». Par quelle clarté d'exposition, par quelle profondeur de pensée peut-on exercer une plus grande, une plus décisive influence que celle ainsi exercée sur lui ?

Pour une imagination impressionnée de bonne heure par les lueurs de l'enfer et les contortions des damnés, il est certain que l'évocation fréquente du meurtre et de l'effusion naturelle du sang n'avait plus guère rien de terrifiant. « Traîtres gesticulants, combats épileptiques, palais, navires de guerre, forteresses menaçantes » faisaient son bonheur. Ces images de vie intense et violente étaient presque un soulagement à l'horreur passive d'un autre monde. Désormais au moins ses rêves furent empreints de visions moins écrasantes, plus pittoresques et dans l'ensemble plus rassurantes, plus pleines d'intérêt. « Les deux sous en noir et quatre sous en couleur » meublèrent son imagination de leurs défroques et de leurs accessoires qui étaient cependant comme un reflet même de la vie lointaine et mystérieuse encore pour lui.

(1) P. 108 (A penny plain) Memories and Portraits. He stamped himself on my immaturity. The world was plain before I knew him, a poor penny world, but soon it was all coloured with romance.

Mais, au fur et à mesure qu'il prit conscience davantage, ne risquait-il pas de prendre toutes les images dont on avait peuplé la vie de son enfance, l'Enfer, et ses lieux sinistres, la béatitude du Paradis, et la personne de Dieu lui-même comme autant de tableaux d'une série en tous points aussi imaginaires que les inventions théâtrales et impressionnantes des « deux sous en noir et quatre sous en couleur » ?

Est-ce que la cosmogonie, et toute la théodicée de son enfance ne risquaient pas de s'écrouler en même temps que le prestige des planches criardes et schématiques de Skelt, vendues par la même maison où l'on se procurait les Bibles, le catéchisme et les livres pieux, au contact ultérieur de la vivante réalité du monde ?

LOIN DU PRESBYTÉRIANISME BOURGEOIS

Le rôle grandissant des romans. L'initiation artificielle à la vie. L'anarchie intime. Principaux auteurs. L'influence du milieu vraiment national.

La sévérité des Anciens, si l'on voulait maintenir l'idéal puritain, n'avait-elle pas raison de mettre en garde contre les lectures profanes ? Ces œuvres d'imagination que M. Thomas Stevenson avait lues dans un esprit de délassement, produisaient sur l'enfant, et plus tard sur le jeune homme, une impression profonde. Il n'avait qu'à puiser dans la Bibliothèque de son père pour s'évader de son milieu. « Je recherchais, dira-t-il, les intrigues les plus délicieuses que je pouvais évoquer les yeux fermés quand j'étais fatigué de l'Ecosse et de la maison, et de cette prison morne de ma chambre de malade où j'étais si souvent enfermé. » (1) Les conditions même de son existence tendaient à accorder une importance démesurée à cette vie artificielle. Dès son jeune âge, et sans qu'on s'en doutât, la précision puritaine de sa vie morale était déjà ruinée par ces débauches d'imagination. Sans doute, avait-il encore le « Voyage du Pèlerin » à son chevet. Mais il était beaucoup plus sensible à l'imagerie, qu'aux subtilités psychologiques des symboles qu'il interprétait sans doute à

(1) P. 4 Further Memories - Rosa quo locorum - I listened for delightful plots that I might re-enact in play ; and romantic scenes and circumstances that I might call up before me with closed eyes when I was tired of Scotland and of home and of the weary prison chamber in which I lay so long in durance.

sa manière. Ainsi, il était déjà un rebelle à l'ordre établi dans la maison d'Heriot Row.

Une sorte d'hédonisme de violence, à force de galvaniser sa sensibilité s'instituait peu à peu son idéal. Rien n'était plus différent, non seulement, des conceptions bourgeoises qui réglaient l'activité d'une famille respectable à Edimbourg, mais des aperçus puritains, et presbytériens eux-mêmes.

Le Calvinisme condamnait la spontanéité de l'instinct où il voyait une manifestation du péché. A l'effervescence de la vie, il opposait des théories moroses et désabusées. Sans doute, malgré le prestige de Jean Calvin et de John Knox, malgré les efforts des pasteurs, malgré les tentatives d'édification des Anciens, malgré la pression de l'autorité et de l'habitude des gens de bien il s'en fallait que toute ardeur coupable, que toute affinité païenne eût été éliminée de l'Ecosse. A ses cérémonies religieuses les plus austères se mêlait toujours un certain élément de virilité impudente. Chaque génération nouvelle affirmait plus ou moins sa partialité pour des satisfactions que la religion considérait comme méprisables. Car, à chaque printemps de la Nature, la fraîcheur du premier matin de l'Eden semblait encore emplir la Terre et influencer les cœurs. Pour la jeunesse, la vie, en dépit des affirmations contraires, semblait toujours digne d'être vécue.

Plus attrayante encore qu'à quiconque elle paraissait à Robert-Louis Stevenson, qui la voyait à travers le prisme des livres. La vie, c'était exactement tout le contraire de ce qu'on respirait dans l'atmosphère confinée de la confortable demeure d'Heriot Row. Il cherchait à se la représenter. Il s'en faisait déjà une image trépidante et tumultueuse, une image colorée. Il progressait dans la découverte de l'objet constant de sa curiosité. Il étendait sans cesse l'objet de ses lectures avides.

Jusque dans son âge mûr, il restera fidèle à sa croyance à la valeur d'initiation des œuvres d'imagina-

tion. « Elles ne vous écrasent pas sous le poids d'un dogme qu'il faudra plus tard désapprendre ; elles classent et elles clarifient les leçons de la vie », (1) s'écriera-t-il. Les leçons de la vie, ce ne sont pas quelques préceptes de sagesse : c'est le goût exquis ou amer de l'expérience active, c'est le résultat de l'aventure. Il ne se tourne pas vers les penseurs professionnels. Le Capitaine Marryatt, et Daniel de Foe ont plus de poids qu'Addison. Il lut Smollett, il lut Kingsley, Charles Reade, il lut Lord Lytton. Il lut l'intarissable Walter Scott. Il apprécia peu Dickens. Il aura une assez piètre opinion de Thackeray. Mais il aura la naïveté de mordre aux récits extraordinaires de Poë, aux romans policiers de Gaboriau.

Mieux que Walter Scott, un auteur fit sur lui une vive impression : « Je fis, dit-il, la connaissance du Vicomte de Bragelonne d'Alexandre Dumas d'une façon assez indirecte, lorsque, en l'an de grâce 1863, j'eus l'avantage d'étudier certaines assiettes à dessert illustrées dans un hôtel de Nice. Ce nom de d'Artagnan, dans les légendes explicatives, je le saluai déjà comme une vieille connaissance, car je l'avais rencontré l'année précédente, dans un ouvrage de Miss Yonge. Je lus le livre pour la première fois dans une de ces éditions frauduleuses venues de Bruxelles qui pullulaient alors et qui constituaient un si bel alignement de volumes minuscules et soignés. J'appréciai peu ce qu'il y avait d'excellent dans le livre ; mon souvenir le plus vivace est celui de l'exécution d'Eymeric et de Lyodot — ce qui témoigne des médiocres facultés de l'enfant (2) qui pouvait se délecter des déploiements de brutalité de la Place

(1) P. 62 et 63. Tusi 28, *Essays literary and Critical*.

(2) P. III. *Memories and Portraits*. A Gossip on a novel of Dumas. « My acquaintance with the Vicomte began, somewhat indirectly, in the year of grace 1863, when I had the advantage of studying certain illustrated dessert plate, in a hotel at Nice. The name of d'Artagnan in the legends I already saluted like an old friend, for I had met him the year before in a work of Miss Yonge. My first perusal was in one of those pirated edition that swarmed at the time out of Brussels, and ran to such a troop of neat and

de Grève et laisser passer les visites de d'Artagnan aux deux financier ».

Stevenson insistera d'ailleurs sur le manque d'appréciation de ces jeunes années. « L'enfant, pose-t-il en principe, a conscience d'un intérêt non pour la littérature, mais pour la vie. Une appréciation du mot juste, de l'expression élégante ou adroite vient tard. » (1)

A l'un de ses admirateurs français, Marcel Schwob prématurément enlevé aux lettres et qui avait cru dans son œuvre saisir un reflet « de sa solide éducation classique », Stevenson crut devoir affirmer péremptoirement : « Je crains que ma solide éducation classique ne soit mieux décrite, comme celle de Shakespeare par la phrase : très peu de latin et pas de grec. » (2) L'absence d'initiation régulière aux langues classiques doit s'entendre de la façon la plus large. Il est chez lui le symbole de ce manque de véritable direction dans son développement dont nous avons parlé. Sa psychologie intime était réellement un jardin laissé à l'abandon, et susceptible de produire des ronces autant que les fleurs les plus inattendues.

S'il persévéra dans son admiration d'Alexandre Dumas, il ne limitera pas là non plus ses incursions dans la littérature française. Si les Mystères de Paris, d'Eugène Sue firent ses délices, il lut aussi Balzac et surtout Victor Hugo, dont Notre Dame de Paris avait paru depuis longtemps, et dont les Misérables, après l'Homme qui rit et les Travailleurs de la Mer, datait seulement de 1862.

Etait-ce quand même une survivance de ce qu'il y avait au demeurant de puritain dans son éducation ?

dwarfish volumes. I understood little of the merits of the book ; my strongest memory is of the execution of Eymeric and Lyodot, a strange testimony to the dulness of a boy, who could enjoy the rough and tumble in the Place de Grève and forget d'Artagnan's visits to the two financiers ».

(1) Further Mem. p. 1. The child is conscious of an interest not in literature, but in life. A taste for the precise, the adroit or the comely in the use of words comes late »

(2) Letters Vol. 4, p. 50 1891 « I fear my « solide éducation classique » had best be described like Shakespeare's by : « a little latin and no greek ».

Hawthorne exercera sur lui une grosse influence. N'était-il pas comme lui amateur d'émotion et de pittoresque, et ne cherchait-il pas, comme lui, à étreindre la substance de cette qualité indéfinissable qu'on appelle la vie ?

Mais l'instant viendra où l'imagination ainsi échauffée il trouvera aisément, sans se transporter par la pensée dans le temps ou l'espace, un prétexte d'exaltation. Pouvait-il ignorer l'histoire des pierres de sa ville natale ? Pouvait-il être insensible à la grandeur de ses horizons ? Quel témoignage portait Edimbourg, sinon celui de l'apologie d'une vie audacieuse et violente ? Que signifiait ce prénom de Robert qui avait été également celui de son grand-père ? Robert le Diable ! Robert Bruce ! Robert Burns ! Robert Fergusson ! Société peu propice à fortifier la notion de la nécessité d'une vie tranquille ! En dépit d'Heriot Row et de la formule « victorienne » qui triomphe aujourd'hui, il y a certes, autour de lui trop de suggestions qui concordent avec ses aspirations intimes. A humer l'atmosphère historique de l'Ecosse — « un pays à certains égards si différent de l'Angleterre » (1) — un tempérament susceptible de ces puissances d'enthousiasme qui semblent s'être assoupies peut trouver amplement matière à se fortifier. Tant de frissons chevaleresques, tant de sursauts passionnés ont remué ce peuple. Rien de singulier qu'il surgisse ici dans cette âme utopique un sentiment d'attente presque douloureuse et l'espérance de nobles gestes issus d'un grand rêve. Sans sortir de l'Ecosse par l'enchantement des visions intérieures, Stevenson se situe au pôle extrême de son utilitarisme actuel.

Pourquoi chanterait-on « the days of Auld lang Syne », ou « Scots who have with Wallace bled », pourquoi assisterait-on au service de l'Eglise du Covenant, pourquoi admirerait-on le défilé de ces troupes en kilt précédées du fifre et de la cornemuse ? Pourquoi ces ro-

(1) Further Memories p. 53. Walking Tours.

chers tumultueux dans le Parc même d'Holyrood, pourquoi ces bruyères et pourquoi ces landes ? Pourquoi l'immense citadelle des Gaëls qui se profile à l'horizon ? Pourquoi, sinon pour empêcher d'oublier que toute l'âme de l'Ecosse n'est pas renfermée dans l'attitude qu'implique le Catéchisme de l'Eglise presbytérienne, et les pratiques froides et correctes de sa bourgeoisie actuelle plus préoccupée d'industrie et de négoce que du merveilleux attrait d'une existence où passe un souffle d'épopée. Par ce souffle venu des profondeurs des siècles, l'âme de Robert-Louis Stevenson est emportée vers le hasard, vers la vie irrégulière, vers l'inconnu des rencontres, vers les possibilités d'affirmation héroïque du moi.

VI

LA REVANCHE DU CALVINISME

La désintégration de la foi n'exclut pas l'influence de la pression calviniste. Particularités du calviniste. La terrible vertu du silence.

Nous avons dit que la notion anthropomorphique du gouvernement de Dieu qu'on lui avait inculquée tout d'abord fut ruinée de la même façon dans son esprit que les enfants cessent un jour de croire à l'existence de Croquemitaine.

Elle fut ruinée d'autant plus complètement, d'autant plus irrémédiablement, que la doctrine et la théodicée n'avaient jamais touché son cœur, jamais éveillé d'écho personnel. Il avait pu être écrasé par l'autorité du catéchisme, par les déclamations de ceux qui le lui présentaient, une fibre secrète protestait toujours. N'accusera-t-il pas, plus tard, ce catéchisme presbytérien « d'avoir une texture particulièrement irrégulieuse et amoralisée qui ne lui permet pas d'avoir jamais la moindre influence sur l'esprit des enfants ? » (1).

Il faut se rendre compte que la théologie calviniste qu'il vise ici est une chose grandiose et impressionnante. Elle a été conçue, selon l'expression de Faguet, « par l'une des plus vigoureuses intelligences qui aient été, une des plus hautes consciences, surtout par un des plus grands courages qui se soient montrés dans la race humaine. » Et il y a dans sa grandeur une absence de

(1) Letters Vol. II p. 289. Hyères 1883 « the lesser catechism... its peculiarly irreligious and unmoral texture ; from which defect it can never of course, exercise the least influence on the mind of children ».

tendresse humaine, un dédain de la consolation, un stoïcisme imperturbable à accepter les notions les plus écrasantes pour les aspirations du cœur.

Au fur et à mesure qu'il acquérait des facultés d'appréciation consciente, que son pouvoir d'initiative psychologique s'affirmait, Stevenson délaissait donc de plus en plus les aperçus calvinistes. De son initiation au fanatisme d'où était sortie l'Eglise presbytérienne d'Ecosse, il ne conservait qu'un goût pour les attitudes tragiques que l'orientation de ses lectures avait encore développé. Ainsi, il y avait un lien subtil entre cet esthétisme dramatique où il se complaisait et la vieille trame de l'épopée covenantaire qui l'avait fait vibrer.

S'il rejetait cette révélation amère d'un grand esprit lucide que constitue le Calvinisme, il ne s'ensuit pas qu'il perdait définitivement le sentiment du divin. C'est au contraire parce qu'il ne trouvait pas à désaltérer son âme dans la cruelle idéologie qu'il cherchait ailleurs quelque délicieuse fontaine dont il put vraiment s'enivrer.

Situation troublante pour un jeune cœur que d'être ainsi privé de tout appui doctrinaire. Dans son irrésolution et son inexpérience, où trouver aide et sympathie ? Où porter ses confidences de l'âme ?

La conviction calviniste, impérieuse et tranchante, manque complètement d'onction. Elle ne favorise guère les épanchements du cœur, les confessions de faiblesse. Il faut coûte que coûte être fort, ou tout au moins sembler l'être. L'enfer béant pour celui qui hésite ou trébuche paralyse toute possibilité de naturel. Le calviniste est un homme revêtu d'une armure de la tête aux pieds.

Dans les pays favorisés du ciel la gaieté du soleil a pu quelquefois y infuser une âme chantante. Mais sous ce climat maussade du nord où les arbres mêmes sont rabougris, où la nature est rarement en fête, où rien, absolument rien, si ce n'est l'abus des liqueurs fortes, n'incite à l'exubérance, la doctrine calviniste est vraiment lourde à porter.

Quelles que fussent leurs transgressions inconscientes en compagnie de leur siècle et de leur classe sociale, quelles que fussent les latitudes qu'ils se donnassent dans la pratique, malgré la secrète détérioration intime de leur foi, malgré leur faiblesse de caractère, les parents de Robert-Louis Stevenson croyaient encore à l'Absolu du système. Pour eux, il n'y avait pas d'attitude intermédiaire entre porter le témoignage entier de sa soumission à la loi divine, et la complète déclaration d'indépendance qui fait assumer le visage sinistre de Satan.

Ainsi sur ce point, les réactions spontanées de la sensibilité de l'enfant, les réflexions, les doutes de l'adolescent étaient condamnés à se dissimuler complètement.

Sans doute n'était-il pas soumis à la discipline des études, sans doute était-il exempt d'égréner « ce terne latin d'école ». Ses besoins d'extériorisation n'en étaient pas moins très efficacement réprimés.

Certes, il était à une école de bravoure susceptible de développer la confiance en soi-même. Mais c'était aussi une singulière école de conformité dans l'hypocrisie.

Le contact avec le Calvinisme de sa famille et de son milieu ne réussit pas à dessécher et à tarir la source de ses impressions et de ses élans intimes. Mais il impose à ceux-ci une étroitesse, et une rareté d'issues qui en augmente la pression qui condense presque violemment les images où se reflète la vie psychologique, et leur communique une sorte de dynamisme latent.

Il s'en faut donc qu'il échappe à l'influence plastique du Presbytérianisme écossais. Celui-ci le façonne quand bien même il refuse de se situer exactement dans sa doctrine. Il donne une sobriété incisive et dangereuse, une sobriété personnelle à sa spontanéité.

En attendant de produire ses pleins effets, la situation n'est-elle pas admirablement reflétée dans ce passage de la correspondance ultérieure de Stevenson avec son père :

« Nous fîmes un terrible examen de ma conduite en

tant que fils, l'autre soir, et ma femme me dépouilla de toutes mes illusions et me fit admettre que j'en avais été un absolument détestable. D'une chose, en particulier, elle me convainquit à mes propres yeux : il s'agit d'une cruelle réticence qui me dominait alors, et qui, je le confesse, me paralyse encore quand je tente de vous assurer de mon affection. » (1)

Tel fut, dans son cas particulier, le résultat de l'opération de cette ineffable vertu du silence, tant vantée par Carlyle. Elle le marqua de son empreinte. Faut-il s'en réjouir ou le déplorer ?

(1) Letters Vol. 3 p. 56-1885. « We had a dreadful overhauling of my conduct as a son the other night ; and my wife stripped me of my illusions and made me admit I had been a detestable bad one. Of one thing in particular she convicted me in my own eyes : I mean a most unkind reticence which hung on me there and I confess still hangs on me now when I try to assure you that I love you. »

Deuxième partie

**Années
de Transition**



REGARD JETÉ EN ARRIÈRE ET CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES

Les premières manifestations littéraires favorisées par le père. Stevenson apologiste de son absence d'éducation. Insuffisance notoire de la discipline presbytérienne. L'atmosphère d'Edimbourg. L'Ecosse, pays des contrastes absolus.

Stevenson s'est très bien rendu compte des avantages de son éducation, ou plutôt de son absence d'éducation pour l'accomplissement d'une destinée originale, et l'on se demande jusqu'à quel point il n'a pas su inconsciemment favoriser cette méthode.

Il n'avait jamais, disions-nous, rompu en visière avec les directives paternelles. Elles étaient si peu gênantes, bien que M. Thomas Stevenson n'eût jamais envisagé de faire de son fils catégoriquement un artiste ou un écrivain. Presque tous les gens qui se lancent dans la littérature ont une profession. Lui-même, qui avait écrit un ouvrage de théologie écossaise était ingénieur; Dickens était sténographe, Anthony Trollope employé des postes, Kingsley Prébendaire, Charles Reade, avocat, sans compter Walter Scott, homme de loi, éditeur, shériff et greffier, Robert Burns, laboureur, puis employé des douanes. Il n'y avait que Thackeray qui, ayant perdu une grosse fortune, était essentiellement un homme de lettres.

Stevenson avait déjà écrit quelques petites compo-

tions. Une sur Moïse, écrite, ou plutôt paraît-il, dictée à l'âge de six ans, au temps des « deux sous en noir et quatre sous en couleurs » avait fait les délices du cercle familial. Cet enfant unique paraissait unique à tous points de vue. Rien d'extraordinaire à cette admiration puisque cette œuvre précocce n'a pas été jugée indigne de figurer dans les œuvres complètes (1).

Mais l'année qui précéda son entrée à l'Université, pour servir sans doute de contrepoids à la médiocrité de ses études, le 28 novembre 1866, parut, sans nom d'auteur, un ouvrage de 22 pages chez un libraire d'Edimbourg. C'était l'histoire du soulèvement des Pentlands, l'une des dernières convulsions du mouvement Covenantaire. Le jeune Stevenson l'avait écrit sous les yeux enchantés de son père.

Stevenson ne fit donc aucune difficulté pour se faire inscrire à l'Université. Cette occasion lui ouvrait un monde nouveau. Que lui importait les cours plus ou moins sérieux, méthodiques ou solennels des Professeurs. Pouvaient-ils l'empêcher de suivre le fil jusqu'alors ininterrompu de son rêve et de sa fantaisie ? C'était encore un moyen d'attendre. D'attendre quoi ? L'événement décisif qui lui montrerait enfin le chemin de sa destinée extraordinaire. Au fond, il était bien d'accord avec son père. Quelle pression, en dehors de celle du milieu, celui-ci avait-il exercées sur lui, quelle méthode avait-il suivie pour le préparer et commencer dès l'enfance à lui donner des habitudes d'esprit en rapport avec ses espoirs publiquement manifestés de faire de lui un ingénieur des phares comme son grand-père l'avait été ?

M. Thomas Stevenson, nous l'avons montré, — était-ce l'effet de la doctrine de la prédestination, était-ce une certaine originalité ? — croyait beaucoup plus à la valeur de la puissance spontanée d'inspiration qu'aux résultats d'une éducation méthodique.

Mais, si son père ne s'était jamais très bien rendu

(1) *Essays literary and Critical - Juvenilia.*

compte des données du problème de l'éducation, Stevenson, avant qu'il n'eût trente ans nous décrira très bien comment on modifie et comment on modèle le caractère et la volonté d'un enfant, comment on réfrène et on refoule les rêves de l'enfance, comment on lui donne sans coup férir une place dans la société.

« Le gaillard portait à peine des culottes qu'on l'envoya à l'école, non sans quelques coups de fouet ; et il avait à peine terminé ses études qu'on le persuada d'entrer dans un bureau ; et il y a dix à parier contre un qu'on le maria par dessus le marché ; et tout cela s'est fait avant qu'il eût le temps de s'imaginer même qu'il y avait une autre voie ouverte. Rantanplan ! Plan ! Il faut être en classe à l'heure ; il faut faire votre Cornelius Nepos ; il faut avoir les mains propres ; il faut aller en soirée — un jeune homme doit se créer des amis — il faut saisir cette occasion de se trouver un emploi dans une banque... Le tour est joué, mesdames et messieurs ; le jeune baudet sauvage a été dompté et dressé, et maintenant, il est assis en train de faire marcher la plume diligemment. C'est de cette façon que nous faisons des banquiers » (1). Stevenson avait le plus grand mépris pour les banquiers. Était-ce un exemple qu'il avait eu sous les yeux ? C'était le symbole du complet dressage social.

C'est évidemment de cette façon que les parents auraient pu faire de lui presque à coup sûr un ingénieur des phares. Mais de la même façon, il y a mille probabilités pour qu'ils eussent aboli la possibilité de l'écrivain. Qui sème le vent récolte la tempête, dit l'ada-

(1) P. 14 Choice of a profession. Essays literary and Critical « The fellow was hardly in trousers before they whipped him into school ; hardly done with school before they smuggled him into an office ; it is ten to one they have had him married into the bargain ; and all this before he has had time so much as to imagine that there may be any other practicable course. Drum, drum, drum, you must be in time for school ; you must do your Cornelius Nepos ; you must keep your hands clean ; you must go to parties - a young man should make friends ; and finally - you must take this opening in a bank... The trick is performed, ladies and gentlemen ; the wild ass's colt is broken in and now sits diligently scribbling. Thus it is that out of men we make bankers ».

ge : Aux abords de la dix-septième année, leur fils est un jeune baudet sauvage dont le dressage est de plus en plus difficile, pour qui voudrait tenter de le réaliser. Il a d'admirables principes religieux. Ne vient-il pas d'écrire avec zèle et ferveur l'histoire du Soulèvement conventionnaire des Pentland ? C'est précisément le thème de l'insubordination.

En dépit du Presbytérianisme qu'on lui a inculqué, et peut être en raison même de ce Presbytérianisme militant, son imagination et son tempérament sont extraordinairement excités. Il est plein de visions utopiques et de la trépidation artificielle des romans. Sa tête est déjà toute profane, et son cœur sera bientôt gagné.

« L'éducation, telle qu'on la pratique, dira-t-il, est une forme de capture et d'asservissement avec les meilleures intentions du monde ». Fort bien, mais il semble n'y avoir d'autre alternative que l'anarchie complète.

Il est certain que la méthode de l'éducation de Stevenson côtoie des abîmes. Nous savons qu'il en est sorti triomphant, qu'elle lui a peut être permis de développer une puissance analogue au génie. Mais la société n'a pas besoin seulement de Stevenson. Elle a besoin d'employés de banque, et d'ingénieurs des phares. Sans compter qu'à attendre la venue de l'inspiration, pour un être favorisé ; il y a cent mille gens désarmés, adonnés au fanatisme ou au laisser-aller. Rousseau lui-même qui croyait théoriquement aux instincts de la nature humaine a entouré dans « l'Emile », l'éducation de l'enfant d'un luxe de précautions.

M. Thomas Stevenson s'imaginait peut-être que son exemple, et l'air de bon ton d'une famille écossaise, à la fois Presbytérienne et bourgeoise était une garantie suffisante pour assurer la vocation « du jeune baudet sauvage ».

Pourtant, par le simple jeu des influences ressenties à Edimbourg, par la seule lecture de la Bibliothèque de son père, il était déjà secrètement plus ou moins rebel-

le à l'ordre établi. Par sa nature primitive et sauvage d'enfant, il couvait des aspirations désordonnées.

Dans cette grande ville de près de trois cent mille habitants, il se croit isolé au milieu de ses livres. Il ne se doute pas qu'il est, même dans le présent, beaucoup plus près du grand cœur éternel et vibrant de l'Ecosse qu'il ne lui semble. Chez tous, et chez son père lui-même qui approche de la cinquantaine, travaillent inconsciemment des instincts qu'un souffle suffirait peut-être à rallumer.

La grande structure majestueuse de l'Eglise Presbytérienne avec ses sévérités et ses outrances de doctrine a toujours été dans un équilibre assez instable. C'est bâtir sur le sable que de tenter d'abolir la nature humaine. Elle est toujours prête à rebondir.

Heriot Row est sans doute un poste d'observation bien médiocre. Le milieu bourgeois presbytérien et conservateur des dernières années qu'on y entrevoit n'emplit pas toute l'Ecosse. Il domine si peu Edimbourg en réalité ! Derrière cette façade impressionnante de perfection anglo-saxonne bat la large houle de la turbulence humaine. Autour de l'édifice de la théologie presbytérienne, le regard entraîné d'un Hawthorne, comme dans sa Nouvelle Angleterre, pourrait saisir l'éclat sinistre des flammes d'un Enfer aussi éternel que le Ciel. Car Edimbourg, la Cité des justes a ses abîmes insondés d'inconduite et de désordre.

Pour commencer, c'est l'abus effréné des liqueurs fortes : « Dans notre pays de buveurs, dira Stevenson, il y a un certain privilège qui s'attache à l'ivrognerie. Chez nous, en particulier, elle est presque respectable, surtout quand on la compare aux « irrégularités de conduite entre les sexes ». (1)

Mais les « irrégularités entre les sexes » parce que moins publiques, plus risquées sont d'un attrait plus ra-

(1) P. XV. Preface by way of criticism. Familiar Studies. « For, first there is, in our drunken land, a certain privilege extended to drunkenness. In Scotland, in particular, it is almost respectable, above all when compared with « any irregularity between the sexes. »

re, d'une insolence plus subtile et plus secrètement passionnée. L'intrigue amoureuse dénuée de sentiment est la véritable eau de feu des forts.

Les parents de Stevenson avaient-ils eu en l'envoyant à l'Université d'Edimbourg une conscience quelconque des possibilités de défi prodigieux du milieu écossais ? Sans doute, dans ce pays plutôt pauvre, où la propriété est relativement morcelée dans les Basses Terres, on n'y souffre pas de l'exemple d'une aristocratie portée au gaspillage, à l'ostentation du luxe, et à l'immoralité des plaisirs. Le mot écossais « laird » n'est pas du tout synonyme de lord et une énorme, importante, une formidable influence a été laissée aux pasteurs.

Ils ont choisi pour l'infliger au pays une discipline religieuse, froide, tragique, et concentrée, une discipline d'un héroïsme tout intellectuel et abstrait. Mais la démocratie écossaise s'est bien vengée.

L'ascendant militaire du Puritanisme anglais par son succès et par ses revers politiques a plongé successivement le pays du Sud de la Tweed dans des phases de vertu totale et de licence générale. Le Presbytérianisme des bourgeois et des pasteurs a trouvé quelque difficulté à anéantir, ne fut-ce qu'un instant, le parti de « Sir Toby » (1), celui des gâteaux et de la bière.

L'Eglise presbytérienne, avant même d'être une institution religieuse est une institution nationale. Elle est le cadre de toutes les sévérités intellectuelles, aussi bien que de toutes les détentes, et ces détentes semblent plutôt sensuelles, grossières et brutales en proportion de la pression exercée.

Si quelqu'un pouvait en douter, il n'aurait qu'à lire Robert Burns. Ce poète paysan réussit en somme à opprimer plutôt les pasteurs : Peu de poètes ont dans d'autres pays chanté aussi librement, exprimé avec autant d'impudence leur appréciation de l'amour sensuel. Dans la ville même du Synode, la légende de ses dissipations s'étale publiquement sur les demeures qu'il a han-

(1) Personnage de la Nuit des Rois de Shakespeare.

tées. Sa chanson provoquante de « Venant à travers les seigles », ou son Apostrophe à Satan, pleine de sentiments conciliants ont toujours été en vogue. L'anniversaire de leur auteur prend presque l'allure de la commémoration d'une fête nationale. Stevenson lui-même s'est presque brouillé avec sa patrie pour avoir voulu un jour apprécier sévèrement ses incartades.

Sans doute l'atmosphère de l'Ecosse, au siècle de la reine Victoria a subi un remarquable adoucissement, tant dans les rigueurs de la théologie que dans les explosions extérieures d'instincts. Mais la position psychologique de ce peuple n'est-elle pas restée sensiblement la même ? L'Ecosse n'est pas le pays de la via media de l'Eglise anglicane. C'est un milieu de contrastes et d'alternatives extrêmes. La démocratie écossaise s'est bien vengée de l'intellectualité extrême de Calvin. Elle est pleine d'une terrible logique qu'elle brandit volontiers comme une épée à deux tranchants. Et voilà un autre aspect de l'initiation de Robert Louis qui commence avec son entrée à l'Université d'Edimbourg.

II

PREMIER CONTACT AVEC L'UNIVERSITÉ

Carlyle et Stevenson. L'Université. Son caractère et le manque d'assiduité de l'étudiant ingénieur. Quelques professeurs. Swanston. Le costume et le thème de la vie de bohème.

Lorsque, en 1867, à l'âge de dix-sept ans, Stevenson se fit enfin inscrire pour suivre les cours de la section technique de l'Université de sa ville natale, son illustre compatriote Thomas Carlyle était au faite de son influence et de sa célébrité. C'est pourquoi, l'année précédente il avait été élu par les étudiants de sa propre Université, aux fonctions purement honorifiques, mais très recherchées de Lord Rector. C'était évidemment une consécration. Il vint à Edimbourg pour prendre officiellement possession du titre et le 2 Avril 1866, selon la coutume, il avait prononcé un discours en séance solennelle de l'Université.

Comme sujet, il était un peu sorti du Culte des héros. Il en avait choisi un dans le genre assez académique de son partenaire américain, le transcendentaliste Emerson. Il parla « du choix des livres ». Son rôle était évidemment de donner des conseils ; c'était aussi sa manière, et il en donna, à la façon d'un prophète, à tous les étudiants présents ou à venir. Ce morceau, qui selon l'opinion générale, est plutôt faible à la lecture, fut, paraît-il, un triomphe de présentation oratoire. Carlyle n'était-il pas un artiste dramatique avant tout ? Il est vrai que l'Université était décidée à lui faire un succès. Elle le lui fit.

Carlyle, comme Stevenson, admirait les héros, et sa façon de les présenter était assez pittoresque. Il avait un don de mise en scène sensationnelle. Sa bizarrerie volon-

taire était impressionnante. Il avait médusé l'Amérique et l'Angleterre. C'était un compatriote. Allait-il capter l'imagination de Stevenson ?

Malgré leur imposante reproduction dans le *Scotsman*, le grand journal conservateur d'Edimbourg que lisait son père, on ne peut pas dire que les avis du grand homme « sur le choix des livres » aient fait la moindre impression sur Stevenson.

Comprenait-il déjà mieux qu'un autre la faiblesse secrète de ce prophète dont les tragiques attitudes et les sombres métaphores ne semblaient jamais mener nulle part ? Stevenson ne se raccrocha même pas aux harmonieuses apologies de l'art de son disciple Ruskin. Ses héros comme son art étaient déjà en apparence beaucoup plus Cavaliers que Puritain. Par son indifférence relative pour Carlyle, Stevenson se dégage déjà, de ce qui a fini par n'être en somme que la routine d'efforts titaniques mais bien anodins du siècle. Carlyle et Ruskin étaient sans doute très profonds, mais c'était une profondeur dans laquelle on s'enlisait sans pouvoir en sortir. Notre tout jeune Stevenson enfiévré par ses romans aspirait, avec toute l'ardeur d'un adolescent élevé dans une famille trop tranquille, au mouvement, à l'action. Déjà se manifestait chez lui une faculté de décision. Sa flamme n'était pas de celles qui couvent interminablement. Carlyle s'enfermant dans sa pièce de Chelsea aux doubles parois pour vitupérer avec grandiloquence contre la tristesse des temps n'était pas son idéal.

Que signifiait pour lui d'ailleurs d'avoir à suivre les cours de l'Université ?

Aux yeux de M. Thomas Stevenson, le séjour à l'Université était un peu une formalité. Aujourd'hui, il est nécessaire afin d'y pénétrer, d'avoir satisfait à certaines épreuves d'examen. Il faut démontrer au préalable la solidité de ses études secondaires. A cette époque, il n'en était pas de même. Il suffisait d'avoir un âge suffisant, de payer les droits pour être admis.

C'était d'ailleurs une innovation peu admirée peut-

être de M. Thomas Stevenson, que d'exiger ce stage purement théorique et l'obtention d'un diplôme technique de ceux qui exerçaient maintenant sa profession d'ingénieur.

La famille du futur brillant écrivain n'ambitionnait donc pas pour lui en le faisant entrer à l'Université des possibilités d'études classiques, ni même de solides acquisitions dans le domaine des sciences dont on ne sentait pas absolument l'intérêt.

Au fond, le père et le fils n'étaient-ils pas d'accord ? Mais M. Thomas Stevenson espérait néanmoins que de façon ou d'autre son héritier et successeur souhaité pût réussir à obtenir un diplôme dorénavant indispensable.

Robert-Louis Stevenson n'en voyait pas la nécessité. Sans savoir exactement ce qu'il devait faire, il ne lui plaisait pas très bien de se voir attaché à l'exercice d'une profession comme celle de son père.

Le jeune homme n'était pas exactement préparé par ses lectures romanesques, ses villégiatures et ses voyages à faire une sérieuse apparition aux classes de l'Université. Aucune sanction n'y était prise contre les absents. Dans les cours souvent suivis par un très grand nombre d'étudiants, la discipline était quelquefois défectueuse.

Il faut noter, en effet, que le système appliqué dans la plupart des Universités écossaises — Saint-Andrews à part — n'est pas celui de la discipline des Universités anglaises comme Oxford et Cambridge. A Edimbourg, il n'y a pas de résidence d'étudiants dans un collège plein de traditions, hanté par les « tutors ». Point de présence obligatoire aux services religieux ! C'est le régime de la responsabilité de l'individu qui prévaut dans les Universités françaises.

Stevenson y manifesta ses tendances. Il ne s'était pas encore attaqué à l'Eglise. C'était dans la maison familiale une institution très respectée. Mais à sa manière, il s'attaqua à l'Université. Il nous dit qu'il la jugea « com-

me un système d'ennui généralisé et organisé » (1). C'était bien cela pour lui. Il n'y avait pas cet élément sensationnel et émotif dont il était, en dehors des exercices du dimanche, habitué à se gorger libéralement.

Il ne s'agit pas tant d'une horreur involontaire pour les études scientifiques auxquelles il était astreint. Son emploi du temps comprenait également des cours de lettres. Car, en l'absence de tout certificat préalable qui garantît un niveau suffisant de ce côté, le diplôme technique nécessitait des parties de culture générale.

Tout ceci était peut-être la conséquence des modifications que la civilisation avait subie depuis que M. Thomas Stevenson avait pu, sans diplôme, présenter seulement par son père, qui avait exercé dans les mêmes conditions que lui, être admis dans les fonctions d'ingénieur de la Commission des Phares du Nord. Ce n'était pas seulement les progrès de la science, c'était le commencement de la constitution de la bureaucratie dans l'Administration. Triste période que celle où elle s'impose pour des hommes comme Stevenson ou élevés comme lui. Stevenson qui ne sut jamais dater ses lettres, ni prévoir ce qu'il devait faire l'année suivante !

Parce que cela se passait à l'Université peut-être, en dépit du prestige d'Homère et d'Euripide, le jeune étudiant s'abstint complètement d'assister aux classes de Grec. Il est vrai qu'il était bien tard pour en aborder les rudiments. Cette abstention n'eut pas grande importance puisque le Professeur Blackie, par distraction ou par complaisance lui délivra quand même le certificat d'assiduité.

D'autres Professeurs ne prodiguèrent pas aussi libéralement leur signature. Au bout de quelques mois, la carrière technique du jeune Stevenson était déjà fortement compromise, autant dans la section scientifique, qu'en raison de son insuffisance dans les disciplines littéraires.

Pourquoi n'assista-t-il pas aux cours de littérature an-

(1) *Memoir of Fleming Jenking*, p. 127 « Organised boredom ».

glaise ? Il y avait là un homme remarquable. Le Professeur Masson n'a-t-il pas écrit une Vie de Milton qui fait encore autorité, et que Macanlay examine longuement dans un de ses célèbres Essais ? Il est vrai que Macanlay, qui, pourtant, n'est pas trop bref, se plaint de l'insupportable prolixité de Masson, car il ne lui laisse passer aucune possibilité de digression. Il faut qu'il remonte continuellement au déluge. Le Professeur Masson a bien écrit des Souvenirs d'Edimbourg (1), mais on n'y parle pas de Stevenson.

Pour l'obtention de ces certificats d'assiduité, qui tranquillisaient son père, le jeune étudiant fit ses premières armes dans l'exercice des dons de persuasion. Il en obtint suffisamment pour qu'on ne désespérât pas de lui. La profession d'Ingénieur, aux yeux de son père n'était-elle pas le résultat d'une inspiration familiale ? Et dans ce domaine, il convient d'attendre, comme dans un meeting de Quakers, que l'Esprit manifeste tout à coup sa présence. On était résolu à patienter.

Au printemps qui suivit l'inscription de leur fils à l'Université, afin que les villégiatures habituelles n'éloignassent pas leur fils de ses cours comme il s'était éloigné souvent de ses classes, les parents de Stevenson louèrent de façon continue une maison de campagne dans le voisinage d'Edimbourg.

Le lieu choisi fut Swanston, au pied de ces Pentlands où avait éclaté l'insurrection de 1666, et qui barrent l'horizon de la capitale vers le Sud. Les Pentlands sont un peu un prolongement des Highlands. Mais ces collines sauvages de bruyères et de genêts sont aussi l'amorce de ce pays de légende des Borders, où Scott vint chercher le vestige des vieilles Ballades recueillies dans ses «*Scottish Minstrelsiess*». On en est encore bien loin, mais là passent les mêmes bergers, les mêmes conducteurs de troupeaux qui plus au Sud retrouvaient l'amtosphère

(1) *Edinburgh Sketches and Memoirs*, by David Masson.
cité dans la correspondance de Stevenson, Vol. 4, p. 216.

historique des Marches où plane le souvenir des Percy et des Douglas. Les Stevenson commencèrent leurs séjours intermittents à Swanston en Avril 1868.

Mais, avant de goûter la magie de Swanston, Stevenson s'était approché de la vie des étudiants d'Edimbourg. Celle-ci, comme nous l'avons vu n'est pas soumise à la surveillance de la vertueuse Alma Mater, comme c'est le cas d'Oxford ou de Cambridge. Dans ces petites villes de province d'ailleurs, où le monde de l'Université est merveilleusement en vedette, il faut craindre les scandales et les bruits fâcheux. Certes, il y a un degré de tolérance. Mais la Capitale de l'Ecosse est une grande ville où se coudoient toutes les classes. Son Université n'a pas de prétentions aristocratiques. Ses étudiants vont dans tous les milieux. Quelques-uns manifestent une tendance au laisser aller, aux habitudes de beuverie bruyante des étudiants allemands. On les voit sortir tranquillement des bars interlopes de la Haute Ville pour aller assister à un cours. Chacun regagne sa demeure, dans n'importe quel voisinage, dans une ville très étendue, à proximité d'un port où abondent les éléments de passage. Stevenson ne se plongea pas tout de suite dans cette cohue contradictoire. Il était nouveau venu.

Il est certain que l'Angleterre est un pays où, à condition de ne pas choquer visiblement certaines convenances, on peut commettre les plus grandes excentricités personnelles sans attirer une foule autour de soi, et sans paraître susciter la curiosité encombrante. C'est peut-être bien mieux le cas de l'Ecosse. On semble y avoir l'habitude de l'originalité extérieure. Combien de bizarreries et de tics chez les personnages écossais de Walter Scott ! N'est-il pas symptomatique que du temps de Stevenson il y eût à l'Université un professeur qui, dans une ville où tout le monde est habillé à la façon moderne, ne craignît pas d'arpenter la grande rue en kilt des Hautes Terres. Ce n'était pas suffisant pour lui, car il avait trouvé moyen de rendre le costume grotesque en se coiffant d'un chapeau mou ordinaire. Ceci nous est at-

testé par tous les contemporains. Ce personnage qui discourait sur n'importe quoi, « depuis les crocodiles d'Égypte jusqu'à l'Odyssée d'Homère », était le Professeur Blackie. Il ne fut pas le dernier de ces originaux.

Rien de surprenant que le père de Stevenson ait eu l'idée singulière de vêtir son fils d'un costume de velours. C'est une étoffe qui, paraît-il, est chaude l'hiver et fraîche l'été. Stevenson, chez qui l'on appréhendait toujours les rhumes et les refroidissements portait souvent des cheveux d'une longueur extraordinaire. Cultiva-t-il le genre ? Dans tous les cas à la lecture de Murger il se convainquit de son irrésistible cachet d'étudiant parisien, bohème et esthète. Son imagination, déjà tournée par ses romans du côté de la France s'y tourna davantage. Il avait trouvé un rôle. Il ne lui manquait rien d'ailleurs, car son père, par manie ou par calcul, ne lui fournissait que d'insuffisantes quantités d'argent de poche. Ainsi, pouvait-il donner dans la vieille ville de John Knox et du Covenant, à tous ses admirateurs, une édition provinciale des héros de la Vie parisienne. Il y avait un prestige satanique à jouer ce rôle. Byron, l'inventeur de la méthode, est-il jamais retourné « à son lac natal » ou en est-il simplement descendu ? (1)

C'est sous cet aspect destiné à devenir légendaire que Stevenson nous apparaît émergeant des limbes de l'attente et de l'indécision de son adolescence. L'enfant était devenu un jeune homme de très haute taille, mais extrêmement fluet. Son humeur sarcastique et agressive avec les autres garçons, mêlée à une sorte de « dourness » lui donnait un genre sardonique. Il était à la fois pétulant et concentré. Si son accoutrement était un peu singulier il n'était pas non plus très soigné. Avec ses cheveux trop longs, il donnait une impression de débraillé, et cependant sa personne respirait l'acuité et la précision. Il commençait à remuer plus hardiment des pensées, et prendre plus solidement contact avec les choses et avec la vie.

(1) Le vers de « On this day I complete » Byron.

III

RECRUESCENCE DE LA VIE CACHÉE

La femme dans la vie du jeune étudiant. Ses fréquentations plébéiennes. Swanston. Mépris de l'instinct.

M. Stuart nous dit que c'est à Swanston que ce grand jeune homme élevé sans méthode et sans discipline dans des principes rigoristes s'aperçut pour la première fois du charme que ses yeux caressants pouvaient exercer sur les « Scotch lassies », toute la gamme des « Bonnie Mary », des « Nancy », des « Peggy », des « Anna » et des « Polly », qu'a célébrées Robert Burns. Rien de plus dangereux à regarder que les filles d'Ecosse, des Hautes et des Basses Terres ! Rien de plus dangereux aussi pour l'intégrité de leur cœur que ces sortes de baladins, ces curieux « Robbies » (1). Il n'y a pas qu'en Irlande que ceux-ci ont secrètement (2) leur prestige auprès de l'éternel féminin. Il y a suffisamment de sang celtique aux abords d'Edimbourg ! Et peut-être la race saxonne n'est-elle pas non plus sans ses mystérieux instincts ataviques.

On ne peut, sans doute, pas citer d'anecdote précise. Stevenson a écrit des poésies amoureuses (3), mais il n'a pas fondé sa gloire sur ses plaintes, ses adieux ou ses sollicitations aux belles du Lothian comme Burns pour celles de l'Ayrshire. Les souvenirs des irrégularités que le grand « Robbie », a pu commettre dans la capitale

(1) Diminutif de Robert - Robert Burns, Robert Fergusson.

(2) Voir *The Play - boy of the Western World* - by John M. Synge.

(3) publiées en 1915 et 1924 à Boston. Aujourd'hui dans les *New Poems*.

est éternisé par des inscriptions sur les maisons favorisées. Mais au siècle pudibond de la Reine Victoria, une telle légende n'a pu se développer autour de Stevenson. Elle a été réprimée.

Il n'en est pas moins vrai que son penchant aux intrigues féminines, l'attirait que les femmes ont eu pour lui est un fait avéré. Le trait est un de ceux que souligne Meredith dans son personnage de Woodseer (1) des premiers chapitres de son roman « *The Amazing Marriage* » où il a voulu peindre Stevenson. D'ailleurs, écrivant à son cousin quelques mois avant sa mort, celui-ci n'écrivait-il pas en regardant très loin en arrière :

« S'il me fallait recommencer ma vie, je ne sais pas — si jeunesse savait, si vieillesse pouvait — je ne sais pas du tout — je crois que j'essayerais d'honorer le sexe plus religieusement. Le mauvais côté de notre éducation est que le Christianisme ne reconnaît pas et ne sanctifie pas le sexe. Il le regarde de travers, par dessus l'épaule, oppressé pour ainsi dire par des réminiscences d'ermites et d'ascétismes asiatiques. C'est un terrible hiatus dans notre éducation religieuse moderne » (2).

En 1882, il écrira à un jeune étudiant : « Si vous pouvez tenir en ordre vos désirs sexuels, soyez heureux, soyez très heureux (3). Au même, il confessa : « Je crains de ne pas être aussi rigide que vous sur la question de la chasteté ; mais ceci me semble un vrai dilem-

(1) He was of the class of youths, who in apprehension that their bright season may not be permanent chose to fortify it by a systematic contempt of material realities unless they come in the fairest of shapes. Chap. VI. *The Amazing marriage*.

(2) *Letters* Vol. 5. p. 168 Sept. 94, to R.A.M.S. — If y had to begin again - I know not - Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait... I know not all - I believe I should try to honour Sex more religiously. The worst of our education is that Christianity does not recognise and hallow Sex, it looks at it askance, over its shoulder, oppressed as it is by reminiscences of hermits and Asiatic self tortures It is keep your sexual desire in order, be glad, be very glad a terrible hiatus in our modern religions.

(3) *Letters* Vol 2, page 200. To Trevor Haddon 1882. If you can

ne, la vraie malédiction de l'homme dans l'état de notre société... » (1)

Il est à noter que sa répudiation de la nécessité de la chasteté hors mariage est l'une des raisons qui l'ont attiré vers Whitman, et c'est un point de sa doctrine qu'il ne passera jamais sous silence. Il le considère comme une justification de sa propre méthode de vie inaugurée depuis longtemps.

Stevenson trouvait-il des occasions de s'engager dans des intrigues susceptibles d'aboutir à des liaisons plus ou moins éphémères dans ce pays de principes religieux si sévères qu'est l'Ecosse ?

Nous avons précisément eu l'occasion de remarquer tout ce que l'Ecosse renferme de contrastes de cette nature. D'ailleurs, Stevenson lui-même nous a tracé un certain tableau des mœurs rustiques de son pays. Il est vrai qu'il s'applique à l'Ayrshire du temps de Robert Burns.

Mais il vaut d'être rappelé : « Les gars de l'Ayrshire, dès que les animaux étaient rentrés à l'écurie, se mettaient en route, fut-ce par une tempête de neige, l'hiver, et franchissaient de longues distances pour aller porter leur hommage à une belle... » (2) Et il nous cite l'excuse qu'avance Robert Burns : « Les riches ont leur choix d'occupations agréables, ces jeunes gens n'avaient rien que leur heure de tendresse amoureuse le soir » (3).

« C'était sur l'amour et la fréquentation des sexes que cette société rustique était basée... La galanterie était l'essence de la vie dans les collines de l'Ayrshire autant qu'à la Cour de Versailles » (4).

(1) Letters page 203. I am afraid I am not so rigid on chastity : you are probably right in your views ; but this seems to me a dilemma with two horns, the real curse of a man's life in our state of society ; and a Woman too although.

(2) Men and Books - Burns, p. 29. For the lads of Ayrshire, as soon as the day's work was over and the beasts were stabled, would take the road, it might be in a winter tempest, and travel perhaps miles by moss and moorland to spend an hour or two in courtship.

(3) The rich, as Burns himself points out, may have a choice of pleasurable occupations, but these lads had nothing but their "cannie hour at e'en"...

(4) It was upon love and flirtation that this rustic society was built ; gallantry was the essence of life among the Ayrshire hills as well as in the Court of Versailles.

Pourquoi le tempérament écossais aurait-il beaucoup changé ? A la vérité, l'Ecosse qu'a connue Stevenson était la même que celle de Burns. C'est pourquoi ce dernier conserve sa popularité.

Si Stevenson avait fréquenté les milieux bourgeois, il y aurait certainement trouvé une très solide étiquette. Mais ce n'est pas de ce côté qu'il s'aventura. Le mariage le menaçait à la moindre incartade. Ces milieux il les fuit. La pauvreté de sa bourse le réduisit à une société de compagnons limités dans leurs dépenses, et il préféra bientôt l'intérêt de cette société à toute autre. Il y trouva plus de facilités pour la satisfaction de ses goûts d'intrigue amoureuse réaliste.

Le personnage de Meredith, incarnation de Stevenson que nous citons plus haut dira avec un peu d'exagération : « Mes camarades d'Université étaient des colporteurs, des ferblantiers (1) des chemineaux, des laboureurs, des choucas et des corbeaux. Un volume de nos Poètes et une histoire de la Philosophie composaient ma bibliothèque. J'avais très peu d'argent, et de cette façon il me fallait apprendre à vivre dans l'oisiveté à peu de frais » (2).

Il est peut-être difficile de mieux évoquer le Stevenson de ces années. Dans tous les cas, à Swanston, nous savons comment il fréquenta le vieux jardinier écossais, Robert Young, dont il nous a tracé le portrait (3). Mais c'est surtout John Todd, « le plus vieux berger des Pentlands » qui fit sur lui une impression. « John Todd se souvenait du temps où l'on menait encore les troupeaux à de longues distances et où les pistes de parcours, qui sont maintenant verdies par l'herbe et solitaires à travers la lande de bruyères étaient des routes très fréquentées. Il avait souvent conduit des troupeaux de

(1) Il faut remarquer que c'était la profession de Bunyan.

(2) *The Amazing Marriage*. Th. VIII. — My college fellows were hawkers, tinkers, tramps, and ploughmen, choughs and crows. A volume of our Poets and the History of Philosophy composed my library. I had scarce any money so I learnt how to idle inexpensively.

(3) An old Scotch gardener. *Memories and Portraits*.

moutons jusqu'en Angleterre, dormant sur les coteaux avec sa caravane ; et selon lui, c'était une rude affaire, non dépourvue de dangers... Des crimes étaient commis, des moutons dérobés ; des bergers dévalisés et frappés » (1).

John Todd parlait « le plus riche dialecte écossais qu'il eût jamais entendu. » Pour le chroniqueur de la révolte des Pentlands de 1666, c'était un intéressant compagnon que John Todd. Avec lui, les sombres ardeurs, la force primitive et sauvage d'autrefois semblaient encore hanter la lande, et Stevenson se souviendra de ces heures en écrivant certains chapitres évocateurs du « Weir of Hermiston » (2).

Mais ce n'était point le seul intérêt du séjour à Swans-ton. Il y en avait d'autres. « En hiver, nous dit-il, je revenais souvent à la nuit tombante de l'une de mes patrouilles avec le berger ; un visage ami m'accueillait à la porte ; un épagneul écossais détalait me chercher mes pantoufles au premier étage ; et je m'asseyais afin de passer une longue et solitaire soirée sous la lampe à lire le Vicomte de Bragelonne... Je me levais, et tirant les rideaux j'apercevais la neige et les houx brillants qui parsemaient un jardin écossais, ainsi que la lune qui éclairait les collines blanches » (3).

Nous anticipons un peu, car il ne pourra passer des

(1) Pastoral. Mem. and Portr. p. 45. John Todd, when I knew him was already the oldest shepherd on the Pentlands... He remembered the droving days, when the drove roads, that now lie green and solitary through the heath, were thronged thoroughfares. He had himself often marched flocks into England, sleeping on the hillsides with his caravan ; and by his account it was a rough business, not without danger. The drove roads lay apart from habitations... Crimes were committed sheep filched and drovers robbed and beaten.

Cf. Similar incident described in Kidnapped.

(2) Chapter VI. Remembrance from Glencorse Church. Voir Lettres Vol. V, p. 28.

(3) P. III. Memories and Portraits. A Gossip on a Novel of Dumas « I would return in the early night from one of my patrols with the shepherd ; a friendly face would meet me in the door, a friendly retriever scurry upstairs to fetch my slippers ; and I would sit down with the Vicomte for a long, solitary, lamplight evening by the fire... I would rise from my book and pull the blind aside, and see the snow and the glittering hollies chequer a Scotch garden, and the winter moonlight brighten the white hills.

soirées d'hiver à Swanston qu'en 1868-69, la maison n'ayant été louée qu'à partir d'avril, la première année, et avant cette époque, il aura passé l'été dans des lieux qui étaient destinés également à se graver dans sa mémoire.

Dans tous les cas, que ce fût au printemps, ou dans l'hiver qui suivit, il est certain que Stevenson ne limitait pas à Swanston ses fréquentations à John Todd ou au vieux jardinier écossais. Comme Archie, dans la solitude d'Hermiston, il trouvait un attrait à rencontrer furtivement quelque modeste Kirstie.

Il y a dans le dernier chapitre de son dernier roman, une scène d'une intensité telle qu'elle semble plus qu'aucune autre vécue. Il n'en put jamais écrire d'autre, car quelques heures après, il tombait foudroyé pour une congestion cérébrale. Nous la rappelons aux admirateurs de Stevenson.

« Archie courut à elle. Il prit dans ses bras la pauvre enfant, et elle se serra contre sa poitrine comme sur le sein d'une mère et l'étreignit de ses mains qui étaient fortes comme des étaux. Il sentit tout son corps secoué par l'angoisse du désespoir et il eut pitié d'elle au delà de toute expression. Il eut pitié et en même temps il eut peur, une peur affolante de cette machine explosive entre ses bras, dont il ne comprenait pas les rouages et dont il avait détraqué le fonctionnement. Et, comme se déchirait pour lui le rideau d'illusion de l'enfance, il vit pour la première fois le visage ambigu de la femme telle qu'elle est réellement... Il cherchait en vain dans ses souvenirs : il ne trouvait pas de raisons, cela lui semblait une convulsion insensée de ce qu'il y a de plus primitif dans l'être... (1)

(1) P. 124. *The Weir of Hermiston. At the Weaver's stone.*

Archie ran to her. He took the poor child in his arms, and she nestled to his breast as to a mother's and clasped him in her hands that were strong like vices. He felt her whole body shaken by the throes of distress, and had pity upon her beyond speech. Pity, and at the same time a bewildered fear of this explosive machine in his arms, whose works he did not understand, and yet had been tampering with. There arose from before him the curtains of boyhood and he saw for the first time the ambiguous face of woman as she is. In

Est-ce aux abords de l'église de Glencorse, dans la mélancolique étendue de la lande que Stevenson connut pour la première fois cet aspect bouleversé et presque terrifiant du Péché sur le visage de la femme ?

C'est fort probable. Mais s'il eut réellement lieu, ce contact trop intime avec cette « machine explosive » de la femme eut plutôt pour résultat de fortifier en lui un certain mépris de l'instinct. Son éducation lui avait appris « à regarder le sexe par dessus l'épaule ». C'était un terrible hiatus que ce manque de confiance dans le ressort des attitudes « théâtrales » et chevaleresques, dont l'entourait l'Ecosse bourgeoise et presbytérienne. Chauds de cœurs, pleins de sentiments passionnés, mais habitués à les réprimer ! Burns lui-même — Stevenson nous l'a prouvé — n'a pu échapper à la psychologie cauteleuse. L'attrait violent et incompréhensible du sexe s'exprima chez Robert-Louis Stevenson longtemps par la joie secrète d'un thème de vie furtive et dangereuse. Cette ivresse là n'est pas de celles qui s'étalent au grand jour. Non peut-être pas tant à cause de la pudibonderie que de la honte du sentiment, qui est au fond la vraie honte de l'instinct et de la nature qu'enseigne le Puritanisme. Les instincts brutaux n'ont jamais honte à se déployer sans grâce.

vain he looked back. It seemed unprovoked, a wilful convulsion of brute nature.

Ce n'est pas le seul incident de l'existence réelle de Stevenson à Edimbourg et à Swanston qui serait attribué à Archie. Ce roman du Weir of Heruiston est le plus fort parce qu'il est le plus révélateur.

IV

LE DÉVELOPPEMENT INTELLECTUEL

Les amis. Robert Alan Mowbray Stevenson. Fleming Jenkin. Son intimité, ses vues. Les représentations théâtrales. La vie d'Edimbourg.

Dans un fragment d'Autobiographie (1) que nous avons déjà cité, Stevenson dit : « Je date le tournant de ma vie de trois circonstances : le développement instinctif, la venue des amis, et l'étude de Walt Whitman. »

Nous avons quelque peu parlé de son développement spontané dans l'environnement de son milieu. Il est temps d'aborder le sujet de la venue des amis. Le seul membre de sa famille avec lequel Stevenson sympathisa complètement fut son cousin Robert Alan Mowbray, dont le père était également de la lignée paternelle, c'est-à-dire un Stevenson. Robert Alan Mowbray avait trois ans de plus que Robert Louis. Il semble avoir reçu une éducation plus régulière et plus méthodique que ce dernier. Il avait été élevé selon la méthode anglaise, et en Angleterre même, d'abord au collège de Windermere, ensuite à Cambridge, Sidney Sussex College (2). Bob, comme il était appelé familièrement possédait une grande vivacité naturelle, il était doué de goûts artistiques. A vingt ans, il devait être déjà un brillant causeur. Dans sa galerie de portraits de son essai sur la conversation, Stevenson, l'a décrit sous le surnom de Spring-heel'd

(1) P. 86 à 94. *Life of R.L.S.* by Graham Balfour 1922.

(2) Balfour, p. 88, Note.

Jack : « Je n'ai jamais connu quelqu'un qui mêlât si largement les ingrédients possibles de la conversation... Je ne sais ce qu'il y a de plus remarquable, l'in vraisemblable lucidité de ses conclusions, l'éloquence humoristique de son langage, ou sa vigueur de méthode, pour faire entrer toute la vie dans les étroites limites de son sujets, retournant la salade de la conversation comme un dieu enivré » (1). Bob, par sa versatilité intellectuelle, par sa fantaisie qui lui servait d'exemple et de stimulant, a exercé une grande influence sur Stevenson. Mais il est difficile de la définir, car les deux cousins étaient aptes à se renvoyer la balle. De très bonne heure, ils commencèrent à se fréquenter et à correspondre. Car l'apparition de Bob à Edimbourg ne pouvait jamais être qu'intermittente, puisqu'il poursuivait ses études ailleurs. Ainsi, Stevenson était la plupart du temps laissé à ses propres ressources et le retour de son cousin n'en pouvait être que mieux apprécié. Par son contact véritable avec les milieux intellectuels du dehors, malgré les déplacements et les villégiatures avec sa famille, le séduisant Bob lui apportait le choc des idées et des préoccupations de l'Angleterre, il ébranlait déjà la routine d'Edimbourg.

L'inscription de Stevenson à l'Université lui fut l'occasion de faire une autre connaissance. Comme Robert Alan Mowbray Stevenson, Fleming Jenkin fait partie de la galerie des portraits de l'essai sur la Conversation et les causeurs. « Cockshot est autre chose que Burly, mais extrêmement intéressant, et sa conversation a été pour moi le manger et le boire de longues soirées. Sa manière est sèche et son choix des mots n'est pas très vaste. Ce qui le caractérise c'est la fermeté de son continuel qui-vive et sa fougue. Vous ne pouvez rien mettre en

(1) P. 76. *Talk and Talkers*, part I *Memories and Portraits* « The very best talker with me, is one I shall call Spring heel'd Jack. I say so because I never knew any one who mingled so largely the possible ingredients of converse. I know not which is more remarkable ; the insane lucidity of his conclusions, the humorous eloquence of his language, or his power of method bringing the whole of life into the focus of the subject treated, mixing the conversational salad like a drunken god.... »

avant sans qu'il n'ait une théorie toute prête ou n'en ait bientôt une en chantier » (1).

Stevenson avait fait une apparition aux cours du Professeur Fleming Jenkin. « Son air était peu en sa faveur en tant que professeur ; nul, et un étudiant moins que tout autre n'eût été impressionné par son extérieur. Plutôt de faible stature, remarquablement laid, ayant une apparence de jeunesse et des manières presque enfantines... verbeux et paradoxal... un étudiant ne lui eût jamais concédé l'autorité académique. Cependant il avait ce ressort qui faisait régner l'ordre dans sa classe. Je ne me souviens pas qu'il m'y ait jamais adressé la parole : au moindre signe d'agitation, son regard tombait sur moi et j'étais calmé. Un tel exploit est comparativement facilement dans une classe peu nombreuse ; mais je me suis mal tenu dans de plus petites classes encore, et sous des yeux plus auguste que les siens... »

« ...C'était un homme dont on cherchait à éviter le reproche. J'étais enclin à considérer n'importe quel professeur comme une plaisanterie, et Fleming comme une plaisanterie particulièrement amusante... Je ne fus pas capable de suivre ses classes ; pour une raison ou une autre, je n'osai pas me mal tenir, ce qui était ma distraction habituelle » (2).

(1) P. 78. *Talks and talkers Part I Memories and Portraits*. « Cock-shot is a different article, but vastly entertaining, and has been meat and drink to me for many a long evening. His manner is dry, brisk and pertinacious, and the choice of words not much. The point about him is his extraordinary readiness and spirit. You can propound nothing but he has either a theory about it ready made, or will have one instantly on the stocks. »

(2) P. 127. *Memoir of Fleming Jenkins* Test XIX. - « His presence was against him as a professor ; no one, least of all students, would have been moved to respect him at first sight : rather short in stature, markedly plain, boyishly young in manner, cocking his head like a terrier... full of words, full of paradox... a student would never regard him as academical. Yet he had that fibre in him that order always existed in his class-room. I do not remember that he ever addressed me in language ; at the least sign of unrest, his eye would fall on me and I was quelled. Such a feat was comparatively easy in a small class : but I have misbehaved in smaller classes and untler eyes more Olympian than Fleming Jenkin's. He was a man from whose reproof one shrank... I was inclined to regard any professor as a Joke, and Fleming as a particularly good joke... I was not able to follow his lectures ; I somehow dared not misconduct myself, as was my customary solace. »

Fleming Jenkin, d'origine galloise et de religion calviniste, ingénieur comme M. Thomas Stevenson, et spécialisé, non dans les phares, mais dans la pose et la réparation des câbles sous-marins, après une vie mouvementée et des voyages nécessités par sa profession était venu s'installer à Edimbourg avec sa famille, en 1868. Il occupait une chaire scientifique en rapport avec ses connaissances et ses cours étaient de ceux qu'aurait du suivre Stevenson ; il fournit avec répugnance — car c'était un puritain — un certificat d'assiduité de complaisance. Il n'en fournit pas d'autres.

Que trouva-t-il dans ce mauvais étudiant, dont plus tard il fut l'un des parrains avec Sir Leslie Stephen, au Savile Club de Londres, pour qu'il l'invitât chez lui d'autorité ? Il est vrai que le père du jeune homme pouvait, avec les meilleurs raisons, être considéré comme un de ses plus proches collègues. Ainsi commença une intimité où Fleming Jenkin joua un peu le rôle que joue Lord Justice Clerk dans « The Weir of Hermiston ». M. Thomas Stevenson n'était pas tout à fait à Lord Braxfield, ni Fleming Jenkin un Glenalmond. Mais le parallélisme saute aux yeux. Fleming fut le confident des inquiétudes intellectuelles du jeune Stevenson, et il y répondit avec beaucoup de largeur d'esprit, et une facilité à adapter les doctrines et les dogmes aux données scientifiques du siècle qui fut pour Stevenson une leçon.

Il insistera sur ce fait : Fleming Jenkin était un Puritain quand il le connut. Il évolua progressivement. Et cependant, quand il était encore vraiment Puritain, sa maison était un lieu de distractions presque mondaines. La manie du Professeur de la section technique était une manie littéraire. Il organisait chez lui des représentations théâtrales. Milton, ce champion ardent de la réforme, ce logicien extrémiste n'a-t-il pas écrit au moins un Masque ? Fleming avait de larges sympathies. Ayant vécu en France, il connaissait le théâtre d'Emile Augier. Il appréciait Racine. Avait-il le moindre mérite à tâcher

de monter une pièce d'Aristophane ou d'Eschyle ? (1) Shakespeare allait de soi.

Stevenson débuta comme souffleur. Mais comme Shakespeare, il n'atteignit jamais les rôles les plus importants. L'essentiel fut qu'une série de pièces passassent sous ses yeux. Étudier une pièce pour la faire jouer, n'est-ce pas la mettre en valeur et tâcher de s'en pénétrer ? Le jeune « baudet sauvage » se pénétra presque inconsciemment des beautés de la meilleure série d'ouvrages d'imagination qui lui fut peut-être jamais tombée sous les yeux jusqu'alors.

Cela ne s'accomplit pas d'un seul coup. En attendant, son père, caressant toujours la chimère de le voir prendre pied dans l'exercice de sa profession, prit des mesures pour lui faire faire un stage pratique dans ses chantiers de construction de phares. Pour cela, il fallait quitter les Basses Terres et le voisinage d'Edimbourg. Le meilleur moment été l'été, pendant les vacances, quand l'Université suspend ses cours pendant de longues semaines. Cette époque ne tarda pas.

Stevenson n'alla guère au delà de Fleming Jenkin dans le développement de ses relations mondaines à Edimbourg. Si son père lui dit « qu'un jeune homme doit se faire des amis », ses conseils ne furent guère écoutés, encore moins suivis. Mais lui donna-t-on ces conseils ?

Il semble que le jeune homme ne se mêlât pas trop d'abord aux autres étudiants de l'Université. Jusqu'à vingt ans, nous dira sa femme, il était encore considérablement sous la tutelle de sa famille (3). Cependant, il trouvait déjà bien moyen d'y échapper. La méthode était de le priver presque totalement d'argent de poche. Mais comment pouvait-on lui interdire de choisir ses façons de passer le temps ? Les cours de l'Université ou tout au-

(1) Dans les traductions de Hookham Frere et de Lewis Campbell.

(2) Voir Fleming's *theatricals* p. 123. Fleming's *Memoir* Tusi 19.

(3) Prefatory note to the *Inland Voyage*, p. XIV.

tre prétexte étaient une excuse que d'ailleurs il n'eut même pas à fournir. Il semble qu'il ait eu vite un passe-partout qui lui permit de rentrer à toute heure (1). Prît-il tout de suite l'habitude des flâneries dans les wynds de la Vieille Ville, ou dans les quartiers du Bas Carlton, de fréquenter les tavernes d'Avocate Close, ou celles du port de Leith où l'on entrevoyait, où l'on coudoyait même des gens de toutes sortes ? Mais la vie de Stevenson n'avait pas que ces ressources. Il avait encore et plus que jamais les livres. Il lisait, et même déjà il écrivait sur des cahiers qu'il avait toujours dans sa poche.

N'entrevit-il jamais quelque jeune fille de son milieu qui fit battre son cœur ? Il y a un nom qui revient au moins deux fois (2), celui de Flora, qui semble être associé dans sa mémoire à de chastes impressions de jeunesse. Et voilà comment une existence d'oisiveté organisée peut être pleine de sensations fugaces, de distractions mêlées, et de plaisirs plus dangereux et plus violents entre Edimbourg et Swanston.

(1) Le régime d'une famille bourgeoise d'Edimbourg dans « *the Misadventures of John Nicholson* », Vol. 13 *Tusitala* ; *Fragments, The Recluse*, p. 239, Vol. 16.

(2) *Misadventures of John Nicholson* - St-Ives.

AUX PAYS DES PHARES DU NORD

Le thème de la civilisation. Les suggestions de la vieille Ecosse. Archaïsme et modernisme. Faible attrait des travaux pratiques. Les influences du Nord. Nouveau thème de la vie cachée. Premières sensations mystiques.

Le stage dans ses chantiers que son père lui imposait à partir de l'été de 1868 qui suivit sa fréquentation plus ou moins scrupuleuse de l'Université fut, pour Stevenson, l'occasion de s'initier aux impressions d'un pays qu'il ne connaissait pas encore.

Le jeune homme n'était familiarisé qu'avec les prosaïques Basses Terres. C'est la région la plus policée et la plus laborieuse de l'Ecosse. Elle constitue le pivot de la production et de l'économie nationale. Mais ses coins romantiques et pittoresques sont un peu noyés dans l'atmosphère de progrès et de civilisation. Dans la plaine du Sud, malgré les quelques landes et les quelques collines, qui suggèrent parfois l'imminence d'autre chose, on a partout le spectacle d'une population précise et frugale qui cherche à tirer le meilleur parti possible d'un sol suffisamment fertile, mais dans les conditions d'un climat plutôt ingrat.

La région des îles de l'Ouest où Stevenson alla principalement passer l'été au cours des années suivantes se distingue des Hautes Terres par son caractère, plus maritime encore que montagneux, et par sa population beaucoup plus mêlée. Mais son accès relativement difficile à cette époque lui conservait un aspect archaïque. Le décor naturel en est farouche et merveilleux. Cependant, elle ne manque pas non plus d'associations histori-

ques qui rehaussent encore l'effet que peut produire un site sur le spectateur non dépourvu d'enthousiasme et d'imagination.

S' imagine-t-on, à voir cette île d'Iona, près du Ross of Mull, qu'elle est la plus vieille, et peut-être la plus illustre capitale du Christianisme de la Grande-Bretagne tout entière ?

Trente ans avant que le Moine Augustin n'y pénétrât par la côte du Klent. St-Colomba, venu d'Irlande, avait construit une église et un monastère à Iona, d'où il avait d'abord christianisé les Pictes, son Eglise s'avancant toujours vers l'Est et vers le Nord, et redescendant au Sud jusqu'en Angleterre. C'était l'époque où l'Eglise d'Irlande, à l'abri des invasions, semblait être le dernier refuge de la civilisation antique. St-Colomba avait réussi dans sa tâche de conquête pacifique. Et longtemps, autour de son église de 563, les rois d'Ecosse successifs avaient désiré recevoir leur sépulture. A côté d'eux avaient été ensevelis même des Rois de Norvège. On vient encore visiter ces vieilles tombes royales émouvantes dans leur simplicité dans le voisinage de la houle du large, des archipels déchiquetés et des côtes à l'Est échancrées profondément par des sortes de fiords.

Depuis St-Colomba, pour la possession de ces îles déshéritées, sur lesquelles un tel vent souffle, qu'en dehors de la pauvreté du sol la culture y est à peine possible, des races glorieuses se sont affrontées sans arrêt.

Ici, c'est la petite île de Staffa où se trouvent les célèbres grottes de Fingal, le héros de la mythologie gaëlique, évoqué pour nous dans les poèmes d'Ossian. Un peu plus loin, c'est là qu'a passé l'infatigable Kanut le grand, le conquérant scandinave.

Partout, se sont déroulées de terribles batailles entre Celtes et Vikings. Et quand cette fureur s'est apaisée, une Principauté féodale s'est instituée, qui a eu quelquefois l'ambition de dominer l'Ecosse. Son dernier Seigneur, chanté par Walter Scott n'a été vaincu par la

puissance d'Edimbourg qu'en 1493, avant que Jacques IV enivré d'orgueil n'allât tomber à Flodden.

Mais quand ce n'étaient pas leur vassaux, c'étaient leurs ennemis du dehors qui, sur cette frontière maritime menaçaient les rois d'Ecosse. Faut-il rappeler l'attaque d'Hsakon, le roi de Norvège, dont la flotte formidable fut, comme l'Armada, dispersée par la tempête, le combat de Largs dans l'Ayrshire, et la mort du téméraire monarque ?

Les descendants de Robert Bruce s'étaient maintenus sur ces régions à travers ce passé turbulent. Bien mieux, ils avaient incorporé à ces fiefs de langue erse ou gaëlique, les plus lointaines Orcades et les Shetland de population scandinaves apportées en dot en 1468 à Jacques II par la fameuse Marguerite de Danemark.

Voilà ce qu'évoquent ces régions pour une âme et une imagination écossaise. Ces îles sont pleines de bruit et de mouvement. Elles sont pleines de rêves, pleines de superstitions. Christianisme et paganisme, Scandinaves ou Gaëls d'hier, tout y demeure proche et encore puissant de frissons et de hantises.

Le jeune Stevenson y alla pour voir construire, et aider peut-être un jour à construire, des ports, des jetées, et principalement des phares. Est-ce que depuis trois quarts de siècle ce n'était pas la tâche des Stevenson de tirer toutes les conséquences du développement de la civilisation industrielle ? Est-ce que ce n'était pas cette civilisation industrielle qui avait permis à la race obscure des Stevenson de sortir de leurs villages, d'affluer à Glasgow, et de devenir quelquefois des gens en vue.

Le spectacle qu'on avait sous les yeux était bien digne d'inspirer l'enthousiasme et l'émerveillement. Qu'étaient ces événements épiques dont ces lieux avaient été le théâtre impassible en face de cette prodigieuse puissance d'asservissement de la nature aux besoins de l'homme qui s'affirmait ? Cette côte de rochers sauvages, ces passes entre les îlots balayés par les courants, ces

réécifs à fleur d'eau étaient rendus inoffensifs à la navigation. Grâce à la persévérance, à l'ingéniosité des hommes de confiance de la Commission des phares du Nord, ces régions jadis barbares et inhospitalières étaient de plus en plus minutieusement jalonnées de ports bien conditionnés, de feux marins judicieusement conçus. Tout était balisé, repéré, inventorié. Quelle conquête du passé pouvait se comparer à cette œuvre de patience ? Dans les lieux les plus écartés, dans les sites les plus farouches, une Administration fonctionnait, amenait l'outillage, les hommes et les matériaux, et le phare édifié continuait à fonctionner au milieu de la brume, de la solitude et des plus terribles tempêtes.

Ce qui se faisait dans l'extrême Nord de la Grande-Bretagne à des latitudes qui marquent vraiment la limite de l'extension de la société humaine se faisait partout. Fleming Jenkin avait procédé à un autre travail, celui de la pose de câbles dans la Méditerranée, au Portugal, et dans la direction des Antilles. Ceci était par excellence l'entreprise moderne. Stevenson était témoin, dans ces régions qui étaient proprement le fief des Stevenson, la sphère de leurs ambitions et de leurs initiatives, d'un épisode émouvant de la grande besogne d'aménagement et d'édification de l'Empire britannique.

Stevenson vit-il tout cela ? Nul doute qu'il le vit. Il avait lu Whitman qui chante déjà « le fardeau de l'homme blanc » (1), la gloire et la poésie de la civilisation industrielle. Il avait lu Herbert Spencer qui préconise une organisation de la vie fondée sur la science, et qui insiste sur la valeur des activités concrètes et extérieures. Il avait lu Victor Hugo et ses *Travailleurs de la Mer* dans lequel le thème de la lutte de l'homme contre la Nature est si clairement symbolisé. Toutes ces idées étaient d'ailleurs éparées. Stevenson n'avait pas besoin que vînt Kipling, et qu'il chantât les Phares de Haute mer, les Câbles sous-marins, les Ports, et les grands

(1) *The White man's burden. The five Nations 1903. Kipling.*

navires pour connaître cet aspect de la force créatrice de l'Angleterre.

Ces ambitions ne lui parurent pas antipathiques. Il n'y avait rien qui lui interdit d'être ingénieur. Mais il était personnellement dans une situation très gênante.

Ses proches ancêtres s'étaient trop illustrés, avaient accompli déjà trop d'exploits dans cet ordre d'activités pour qu'il pût espérer aller au delà de ce qu'ils avaient fait. Dans la perspective de leurs vies successives, le dernier venu, était déjà moins grand que le premier. Thomas Stevenson, malgré son travail et son ingéniosité ne semblait pas valoir son père Robert, le fondateur de la dynastie. Il y avait peut-être un élément de découragement à marcher sur leurs traces. Était-il singulier qu'au bout de trois quarts de siècle d'enthousiasme le descendant commençât à être blasé ? Ces travaux, ces préoccupations avec lesquelles il était trop familier finissaient peu à peu par prendre l'allure d'une routine.

La vie ne procède-t-elle pas autant par réactions que par rigoureux enchaînements. C'est parce qu'il en était trop plein pour commencer que les inspirations de son père et de son grand-père ne l'enchantèrent pas autant qu'un autre. Pour lui, les phares, les ports, les câbles sous-marins manquaient de nouveauté. N'était-ce pas la besogne ordinaire ? Et au fond, quelle que soit la grandeur du but assigné, toutes les tâches pour lesquelles s'accumulent des modèles et des précédents ne finissent-elles pas par en arriver là ?

Son stage pratique sur les chantiers de son père se poursuivit trois étés, ceux des années 1868, 1869 et 1870. Là encore on ne tenta pas trop énergiquement de dresser « ce jeune baudet sauvage ». Il semble qu'il ait été plutôt en spectateur qu'en partenaire actif et responsable d'un détail quelconque des travaux. N'y avait-il pas encore quelque chose de nature à affaiblir le ressort psychologique de l'ambition dans cette position d'un jeune homme, qui, pour peu qu'il feignît de s'intéresser et de

donner des ordres obtiendrait facilement, rien qu'à la désirer la situation la plus en vue ?

L'absence d'orientation scolaire, et de prise intellectuelle chez un enfant et chez un jeune homme jouissant dans sa sphère d'un prestige social était d'autant plus déplorable que Stevenson ne semble pas avoir montré cette aptitude pour les occupations concrètes que manifestent la plupart des intelligences médiocres.

L'accès aux fonctions d'ingénieur de la Commission des phares était barré d'obstacles à la fois trop infimes pour inviter à l'effort, et trop désagréables pour qu'il entreprit joyeusement de les surmonter, aussi bien dans les chantiers de travaux que dans les classes de l'Université.

Ces étés passés dans les îles et sur les côtes furent pour Stevenson l'occasion de s'instruire. Il emportait des livres. Il fut accrédité auprès de personnes du meilleur rang que connaissait son père. Il voyageait dans le vapeur *Pharos* de l'Administration. Que d'occasions de contempler des sites fameux ! Il alla aux Orcades et aux Shetlands, il vécut à Wick, près du Cap Duncansby, à la pointe nord extrême de la Grande Bretagne. Il vit Staffa, Iona. Il s'arrêta longtemps et plusieurs fois dans la petite île d'Erraid.

A Wick, il vit les tentatives faites pour construire un port. Ces travaux ne devaient conduire à rien. Car, ce fut là presque l'unique échec de la vie d'ingénieur de M. Thomas Stevenson. Sur cette côte tournée vers l'Océan glacial plus que vers la mer du Nord, « la mer se montra trop forte pour les inventions humaines, et après toute une série d'expédients encore inusités et employés sur une échelle hypercyclopéenne, la tentative dut être délaissée. » (1) Tout ce qu'avait si laborieusement assemblé l'ingéniosité et la patience humaine, ne tarda pas

(1) P. 66. *Memories and Portraits. Thomas Stevenson.* Many harbours were successively carried out ; and, the harbour of Wick, the chief disaster of my father's life, was a failure ; the sea proved too strong for men's arts, and after expedients hitherto unthought of, and on a scale hyper-cyclopean, the work must be deserted and now stands a ruin.

d'ailleurs à être emporté. Stevenson n'assista pas à cette déconfiture. Il ne connut que la période des espoirs.

Mais ce ne sont pas vraiment les impressions tirées des réminiscences historiques qui eussent enchanté un Walter Scott, ni celles du spectacle de cette lutte titanique en maints endroits qu'il visita qui frappèrent vraiment son esprit. Tout cet aspect lui était trop familier. Les lettres qu'il avait l'occasion d'adresser à sa famille ne reflètent aucune exaltation ; elles ne contiennent aucun développement littéraire sur les thèmes à sa portée.

C'est seulement quelques années plus tard que, dans un essai, (1) il nous fera une confidence, une confession des influences psychologiques qui s'exercèrent alors sur lui. Parlant de son séjour à Wick, il dira :

« Revenant par la pensée à quelques souvenirs personnels, je fus étonné de trouver combien je suis redevable aux impressions dont ce séjour a été l'occasion ; six semaines dans ce coin désagréable avaient plus fait, il me semblait, pour éveiller et pour façonner ma sensibilité que de nombreuses années en des lieux qui cadraient plus exactement avec mes propres penchants. Le pays auquel je fais allusion était un plateau uni et sans arbres que les vents cinglaient, et coupaient de leur fouet acéré. Sur des kilomètres et des kilomètres, c'était toujours pareil. Une rivière, en vérité se jetait bien dans la mer près de la ville où je résidais, mais la vallée de la rivière était plate et nue sur une aussi grande longueur que j'eus jamais le courage de la remonter ? » (2)

Il semblerait qu'il fût difficile de tirer de ce spectacle une impression bien différente de celle que fait exprimer

(1) The enjoyment of unpleasant places. *Virginibus*.

(2) P. 177. Looking back the other day on some recollections of my own, I was astonished to find how much I owed to such a residence ; six weeks in one unpleasant country side had done more it seemed to quicken and educate my sensibilities than many years in places that jumped more nearly with my inclination. The country to which I refer was a level and treeless plateau, over which the winds cut like a whip. For miles on miles it was the same. A river indeed, fell into the sea near the town where I resided, but the valley of the river was shallow and bald as far up as ever I had the heart to follow it.

Léopardi au dernier porte parole de la Vie, dans son fameux poème : *La ginestra o il fiore del deserto* (1). Et il y a peut-être un peu de ce sentiment chez Stevenson.

Pour celui qui avait connu la joie de vivre de la Méditerranée — et il le rappelle dans son *Essai* — quelle évocation d'une puissance grandiose, mais quel effroyable symbole morale que cette vision d'une destruction si méthodique de la vie que « chaque fois que la terre en trouvait l'occasion elle avait l'air de rester en friche. » (2) Dans ce paysage dévasté, quel tableau de ce qu'on est convenu d'appeler la religieuse austérité du Nord.

Comment Stevenson réagit-il en face d'elle ? Par une communion plus profonde avec les forces qui étaient, non au dehors, mais en lui-même. « Le plaisir était d'être à l'abri du vent, de le conserver présent à la pensée continuellement, et de se serrer très fort sur le refuge. Et ce n'était que sur le bord de la mer qu'on pouvait trouver de tels endroits abrités. Entre les noirs promontoires qui semblent rongés par les vers, il y a de petites criques, de petites anses bien protégées du vent et des commotions de la mer au dehors. » (3).

Ce n'était pas absolument le silence. « Le craquement intermittent des cosses de genêts au soleil de l'après-midi possédait l'ouïe » (4). Quelle suggestion émouvante de vie craintive et cachée, de vie persistante, opiniâtre et profonde comme la sienne que ce craquement qui seul la décelait dans cette illusion de calme. Quel pouvoir de volupté dans ce thème de vie secrète audacieusement repliée sur elle-même. Ici, son état d'âme rejoignait son attente développée par ses lectures roma-

(1) *Canti*. XXXIX.

(2) P. 178, Whenever it had a chance it seemed to lie fallow.

(3) *D°* p. 180. « The pleasure was to be out of the wind and to keep it in memory all the time and hug oneself upon the shelter. And it was only by the sea that any such sheltered places were to be found. Between the black worm-eaten headlands there are little bights and havens well screened from the wind and the commotion of the external sea ».

(4) *Unpleasant places*. *Virginibus* p. 182: « The desultory crackling of the whin pods in the afternoon sun usurped the ear. »

nesques. La présence latente du Danger avivait l'émotion subtil de l'être et créait une délicieuse subjectivité.

« Là, dans le Nord, exposé aux vents et aux rafales, j'ai trouvé peut-être ma plus forte sensation de paix. La mer m'y apparut grande et calme pour la première fois » (1).

Cette initiation si sobre, si résignée, à ce qu'il y a d'insondable, d'immense, d'éternel dans le mystère de l'Homme et de la Nature nous paraît en effet bien symptomatique de la subjectivité de Stevenson. Là, elle est presque entièrement dépouillée de la richesse et de l'exubérance verbale des perceptions romantiques d'un Walter Scott. Au travers de la vision brutalement concrète on est frappé de la qualité abstraite et presque métaphysique de la sensation qu'elle a fait naître. Cet état d'âme élémentaire qui s'identifie à une expression si indigente et pourtant si ramassée en elle-même et si intense du potentiel de la vie ouvre des perspectives de communions presque mystiques. Rien de singulier que Stevenson ne put jamais apprécier le transcendantalisme à grand orchestre du Pirate. A ces heures de recueillement dans une étrange et rare solitude encore remplie des échos tumultueux d'une agitation qui ne peut être jamais réellement éteinte, Stevenson s'abreuve à la source mystérieuse de son inspiration. Elle lui révèle sans qu'il puisse peut-être les préciser les véritables affinités de son âme et de son tempérament. Elles sont individualistes et religieuses, à jamais marquées de la curieuse puissance d'appréciation de la vie que possède celui qui a quelque peu goûté à l'influence desséchante du calvinisme et à la désolation du Nord.

(2) D^e p. 182. There in the bleak and gusty North I received perhaps my strongest impression of peace. I saw the sea to be great and calm.

VI

TOUT PRÈS DE LA NATURE ÉTERNELLE

Le scaphandrier. La petite île d'Erraid. Les grands travaux. Le chantier et le voisinage de la nature sauvage. Impressions de la mer. Triomphe de la vie subjective.

Les moments passés au bord de la mer, dans l'abri des anses de rochers noirs et rongés par les vers ne furent pas la seule expérience psychologique que le séjour à Wick ou à Anstruther lui offrait. Il éprouva une autre impression de silence et de solitude du moi lorsqu'il effectua une plongée sous le casque du scaphandrier.

Ses parents lui avaient peut-être trop interdit ce qui leur paraissait une audace ou un danger. Mais le jeune homme insista si bien que le spécialiste chargé de cette curieuse méthode d'exploration des fonds consentit à le faire descendre et à l'accompagner. Stevenson remonta émerveillé du spectacle sous marin. Il s'étonna de l'impression de légèreté qu'il ressentait à se mouvoir dans l'eau, revêtu de ces lourds vêtements, chaussé de plomb. (1)

Ce fut seulement pendant l'été de 1869 qu'il s'en alla jusqu'aux Shetlands, dont l'atmosphère sociale, les beautés naturelles, avec une certaine couleur archaïque sont évoquées dans le roman de Walter Scott composé comme conséquence du voyage de 1814.

Mais le lieu qui tient la plus large place dans ses impressions de ces années, est sans doute la petite île d'Erraid, près d'Iona, l'île de St-Coloniba, également à peu de distance de Staffa, celle de Fingal, et dans une région

(1) P. 24. Tusi 30. The education of an engineer.

relativement voisine de l'Irlande d'où s'avance dans la mer la fameuse Chaussée des Géants.

Non seulement il a fait de cette île le sujet d'un Essai : « Un îlot écossais », mais il l'a évoquée deux fois, d'abord dans sa nouvelle des « Joyeux lurons » et dans un épisode d'« Enlevé ».

« La petite île d'Earraid », dira-t-il, dans son Essai « se trouve tout près de la pointe Sud-Ouest du Ross of Mull : le détroit d'Iona d'un côté, au travers duquel on peut apercevoir l'île et l'église de St-Colomba, la mer libre de l'autre où vous pouvez distinguer par une journée claire et houleuse la nappe blanche des brisants sur les nombreux rochers à fleur d'eau. Je l'aperçus pour la première fois, où je me souviens de l'avoir aperçue pour la première fois, encadrée par l'œil de bœuf d'un hublot de cabine, la mer formant sur ses rives une nappe parfaitement unie comme les eaux d'un lac, et la lumière incolore de l'aube mettant en relief les accidents de sa surface couverte de bruyère et de rochers épars. Il n'y avait alors qu'une seule maison, grossièrement bâtie de pierres sèches, à laquelle on accédait par une jetée de bois d'épaves. Il devait être de grand matin, car nous étions en été, et à cette époque de l'année, dans cette latitude, c'est à peine s'il y a interruption du jour; mais, même à cette heure là, il s'élevait de la maison une fumée de tourbe qui m'arrivait par dessus la baie; et les filles du petit fermier étaient déjà dehors, en jupes courtes, pieds nus, et pouvaient être aperçues dans l'eau jusqu'à mi-jambe le long de la jetée. » (1)

(1) P. 60. Memories and Portraits. « The little isle of Earraid lies close in to the South west corner of the Ross of Mull : the Sound of Iona on one side, across which you may see the isle and church of Columba ; the open sea to the other, where you shall be able to mark, on a clear, surfy day, the breakers running white on many sunken rocks. I first saw it, or first remembered seeing it framed in the round bull's eye of a cabin port, the sea lying smooth along its shores like the waters of a lake, the colourless, clear light of the early morning making plain its hearthery and rocky hummocks. There stood upon it, in these days, a single rude house of uncemented stones, approached by a pier of wreckwood. It must have been very early for it was then summer ; and in summer, in that latitude day scarcely withdraws ; but even at that hour the house was making a sweet smoke of peat which came to me over the bay, and the bare-legged daughters of the cotter were wading by the pier. »

Cette vision, avec la simplicité archaïque des mœurs n'avait-elle pas son charme ?

Le vapeur *Pharos* — depuis *Walter Scott*, la Commission des Phares avait suivi le progrès — ne faisait pas une visite d'agrément. Il s'agissait d'exécuter un programme de travaux.

« Au large, à quelques quinze milles, un certain rocher noir, battu par les lames de l'Atlantique, se dressait comme une sorte de poste avancé du récif du *Torran*. Il fallait là allumer une étoile pour servir de guide aux marins. Mais comme le rocher était petit et difficile d'accès, loin de la terre ferme, le travail devait prendre des années, et mon père cherchait une base d'opérations d'où l'on put tirer la pierre et la tailler ; où les ouvriers pouvaient être campés, et l'allège mise à l'ancre avec quelques garanties de sécurité » (1).

Stevenson assista à ces préliminaires : « Le jour de notre arrivée, nous visitâmes l'île dans les embarcations, nous pénétrâmes très avant dans le « *Trou du Violon* », jetant progressivement la sonde ; et ayant étudié toutes les possibilités des lieux, fîmes choix de l'entrée septentrionale, qui devait servir de bases à nos opérations. » (2)

On se fait une idée de leur importance au changement survenu dans l'île lorsqu'il revint la visiter quelques mois après. Earaid était transformé en un chantier extrêmement actif.

(1) P. 60. *Memoirs of an islet. Memories and Portraits.* « Fifteen miles away to seaward a certain black rock stood environed by the Atlantic rollers, the outpost of the *Torran* reefs. Here was a tower to be built, and a star lighted, for the conduct of seamen. But as the rock was small, and hard of access, and far from land, the work would be one of years ; and my father was now looking for a shore station, where the stones might be quarried, and dressed, the men live, and the tender, with some degree of safety, lie at anchor ».

(2) P. 60 *do.* The same day we visited the shores of the isle in the ship's boats ; rowed deep into the *Fiddler's Hole*, sounding as we went ; and having taken stock of all possible accomodation, pitched on the northern inlet as the scene of operations.

(3) *Do* and behold ! there was now a pier of stone, there were rows of cottages, an iron house for the resident engineer, wooden bothies for the men, a stage where the courses of the tower were put together experimentally, and behind the settlement a great gash in the hillside where granite was quarried.

« Il y avait maintenant une jetée en pierre, des grues circulantes, des lignes de rail, une rue bordée de maisons basses, une habitation en tôle pour l'ingénieur du district, des chaumières en bois pour le personnel, un échafaudage où les assises de la tour étaient mises à l'essai; et derrière le camp, il y avait un éventrement de la colline d'où le granit était tiré. »

C'était pendant l'été de 1870. Stevenson s'approcha souvent du Dha-Heartach, que l'on construisait sur son dangereux récif. Les hommes y travaillaient dans des caissons. De ce voisinage, on apercevait la nuit, les lumières des phares déjà construits : le Skerryvore et le Rhuval. Il se pénétrait des émotions qu'excite la présence perpétuelle du danger de la mer, des tempêtes, des courants, du brouillard. Il était dans un milieu de candeur populaire, silencieusement accessible à la poésie qui se dégage de l'immensité des grandes forces naturelles.

« Mais c'était à Earraid elle-même que je me plaisais principalement. Le camp de nos travaux n'étendait guère son atmosphère au dehors de ses limites; derrière le sommet du premier tertre, le sol était encore vierge, le monde s'effaçait, et l'aspect des choses n'était point changé par aucune initiative de l'homme... » La nature y était plus ancienne que lui; les Celtes l'avaient trouvée telle à leur venue dans ces parages, et telle encore les Norsemen, ces aventuriers des mers, ou les prêtres de St-Colomba. » (1) Nuls lieux n'étaient plus richement évocateurs du néant de la vie des siècles. Stevenson retrouvait les éternelles sensations qui furent celles de l'homme à sa création; c'était pour lui comme le premier éveil des sens aux premiers matins de l'Eden. Et cette délicieuse et sauvage solitude était un Eden pour lui.

(1) P. 63. *Memoirs of an islet. Mem. and Port.* But it was in Earraid it self that I delighted chiefly. The lighthouse settlement scarce encroached beyond its fences; over the top of the first brae the ground was all virgin, the world all shut out, the face of things unchanged by any of man's doings. Here was no living presence... It was older than man; it was found so by incoming Celts and seafaring Norsemen, and Columba's priests.

C'était une zone de calme et de santé, de plénitude de soi-même, loin du vaste tourbillon du monde.

Comme on possédait bien son âme et sa pensée, dans cet asile, ce refuge, au milieu des rochers et des tourbières, parmi les aspects changeants de la mer et de l'île, tantôt morne et désolée sous un ciel de nuages, tantôt glorieuse sous le soleil, tantôt terrifiante parmi les éclairs et les orages mêlés à l'assaut des lames.

Était-ce là la vocation d'un ingénieur ? M. Thomas Stevenson ne pouvait voir un estuaire, un site de rochers sur la mer, un chenal ou un tourbillon sans être capable de rester planté des heures à combiner mentalement ce qu'il faudrait faire pour l'annexer à la civilisation. Sa préoccupation était de trouver des procédés pour endiguer, pour construire, et pour éclairer. Son fils ne voyait que le côté subjectif. Après avoir épuisé tout ce que le premier coup d'œil pouvait lui fournir d'impressions visuelles et d'états d'âme, son orientation personnelle s'écartait de ces travaux pour lesquels il ne pouvait se passionner, et dont il se refusait à approfondir les rudiments.

« Il y avait un autre jeune homme à Earraid, dira-t-il, et nous étions souvent ensemble, prenant des bains, escaladant les rochers, essayant de gouverner un bateau à voile... Mais la plus grande partie de notre temps, nous la passions dans le grand désert inexploré de l'avenir, nous demandant ce qu'il adviendrait de nous, et tendant l'oreille avec surprise au son de nos voix dans le vestibule vide de la jeunesse. » (1)

Cette vie était-elle entièrement une flânerie ? Certes, le soir, il lisait et sans doute s'exerçait-il déjà vaguement à écrire ce qui lui plaisait. Mais les matériaux de

(1) *Memories and Portraits* p. 64. A Scotch Islet.

« There was another young man on Earraid in those days and we were much together, bathing, clambering on the boulders, trying to sail a boat and spinning round instead in the oily whirlpools of the roost. But the most part of the time we spoke of the great unchartered desert of our future ; wondering together what should there befall us ; hearing with surprise the sound of our own voices in the empty vestibule of youth ».

la personnalité s'accumulent sans qu'on y prenne garde souvent dans ces occasions de liberté et d'attente. C'est ce qui lui était arrivé déjà à Edimbourg, et dans la solitude de Wick. Son évolution spirituelle se poursuivait encore. Au moins, il n'était pas encombré par les affirmations des dogmes de son enfance. Il ne subissait aucune pression. Il était retourné à « la table rase ». Mais son esprit n'était pas aussi en friche qu'il semblait. Il ne s'intéressait pas vraiment aux tâches qu'il avait directement sous les yeux. Mais il n'avait pas absolument perdu tout contact avec le vaste monde.

C'était, nous dit-il, l'époque de la guerre franco-allemande. Le canon tonnait sur les champs de bataille de l'Est de la France. Il leur arrivait des événements européens d'irrégulières nouvelles. Et Stevenson s'asseyait dans l'île et songeait à la guerre, au bruit des batailles lointaines, à la douleur des blessés et à la lassitude des soldats couvrant des marches forcées. « Et je pensais aussi à cette autre guerre qui est aussi vieille que l'humanité, et est en vérité la vie même de l'homme : la guerre sans merci, l'engrenage et la servitude effroyable de la concurrence : le labeur de soixante-dix ans, le pain chèrement acheté, les honneurs précaires, les périls et les pièges et la maigre récompense. » (1)

Entre le tumulte des vieilles guerres, et l'aridité des tâches d'aujourd'hui, que valait-il mieux choisir ?

(1) P. 64 d°. In that year cannon were roaring for days together on French battlefields, and I would sit in the isle (I call it mine after the use of lovers) and think upon the war, and the loudness of these far-away battles and the pain of the men's wounds, and the weariness of their march. And I would think too of that other war which is as old as mankind, and is indeed the life of man : the unsparing war, the grinding slavery of competition ; the toll of seventy years, dear-bought bread, precarious honour, the perils and pitfalls and the poor rewards.

VII

PREMIERS INDICES DE LA VOCATION

L'éducation de la Nature et le Style. Mysticisme intellectuel. Similarité et dissemblance des vocations du père et du fils.

Quand Stevenson commença-t-il à écrire ? Avant même d'entrer à l'Université, avec son « Histoire du soulèvement des Pentlands », il était déjà, quoique anonyme, un auteur imprimé. Il ne retrouva pas tout de suite l'occasion de faire une nouvelle apparition à la devanture d'un libraire. Et cependant, il continua à s'évertuer de sa plume avec une patience et une abnégation bien méritoires.

« Pendant toute mon enfance et ma jeunesse, dit-il, j'étais connu et montré du doigt comme le type même de l'oisif ; et cependant, j'étais toujours occupé à mes propres fins, qui étaient d'apprendre à écrire. J'avais toujours deux livres dans la poche, l'un pour lire et l'autre pour écrire. Quand je me promenais, mon esprit était sans cesse actif, tâchant de trouver les mots convenables pour décrire ce que je voyais. Quand je m'asseyais au bord de la route, ou je lisais, ou je tenais à la main un cahier de deux sous et un crayon, et je notais les traits du paysage, ou je le célébrais en quelques strophes maladroites. Ainsi, je vivais de mots. Et ce que j'écrivais ainsi sans utilité ultérieure, était écrit à titre d'entraînement. Ce n'était pas tant que je désirais être un auteur (quoique je le désirasse aussi), mais que j'avais fait

vœu d'apprendre à écrire. C'était une faculté qui me tentait... » (1)

Pour un jeune homme réduit à de faibles quantités d'argent de poche, c'était une occupation peu coûteuse, et qui n'était pas démunie d'un certain prestige. C'était un exercice éminemment intellectuel, et qui, pratiqué de cette façon, avait l'avantage de faciliter un tête à tête avec la nature. Les environs d'Edimbourg, et la proximité même de l'Université ne sont pas dépourvus de charme. Le lac de Duddingston où l'on patine l'hiver, le pic voisin d'Arthur's Seat, la Colline de Blackford sont des sites admirablement sauvages aux portes d'une grande ville. Mais il y avait la maison des Pentland, il y avait le paysage de Queen's ferry (2). Que dire des facilités offertes par les séjours à Anstruther, à Earraid, à Wick, ou dans les Shetlands ?

Mais ce ne furent pas pour Stevenson les seules occasions d'observer les différents aspects de la nature. Un des premiers fragments qui nous soit resté de lui fut écrit à Dunoon dans les Highlands, en 1870. Il visita le pays où son cousin Bob était ou avait été en pension, et il écrivait, au cours de ces années, un Essai intitulé : *Cockermouth and Keswick*, qui nous transporte au pays des lacs, la patrie de Wordsworth. Cette région est plus proche d'Edimbourg que ne le sont les îles où son père construisait des phares, ou que les Highlands. C'est pourtant dans cette étude précoce qu'il notera la grande différence entre l'Ecosse et l'Angleterre.

(1) *Memories and Portraits*, P. 28. A college Magazine. « All through youth and boyhood, I was known and pointed out for the pattern of an idler ; and yet I was always busy on my own private end, which was to learn to write. I kept always two books in my pocket, one to read, one to write in. As I walked, my mind was busy fitting what I saw with appropriate words ; when I sat by the roadside, I would either read, or a pencil and a penny version-book would be in my hand to note down the features of the scene or commemorate it in some halting stanzas. Thus I lived with words. And what I thus wrote was for no ulterior use, it was written consciously for practice. It was not so much that I wished to be an author (though I wished that too) as that I had vowed that I would learn to write. It was a proficiency that tempted me ; and I practised to acquire it, as men learn to whittle, in a wager with myself. »

(2) Signalé dans *A. Gossip ou Romance*, P. 122. *Mem. and Portraits*. Utilisé dans *Kidnapped*.

Mais son biographe, M. Graham Balfour, nous signale bien d'autres œuvres qui n'ont pas été publiées, *Voces Fidelium*, *The King's Pardon*, *Edward Daven*, etc (1).

Ce travail ne fut pas effectué absolument au hasard. Dans « *Un magazine d'Université* (2), il nous dira : « Toutes les fois que je lisais un livre ou un passage qui me plaisaient particulièrement, dans lequel une chose était dite, ou un effet rendu avec une grande convenance de langage, dans lequel il y avait ou quelque vigueur apparente ou quelque heureuse distinction dans le style, il me fallait m'asseoir aussitôt, me mettre à singer cette qualité... J'ai ainsi diligemment imité tour à tour : Hazlitt, Lamb, Wordsworth, Sir Thomas Browne, De Foe, Hawthorne, Montaigne, Baudelaire et Obermann » (3). Stevenson affirmera, au contraire, n'avoir jamais lu de cette manière les essayistes de l'école vraiment classique d'Addison.

Peut-être anticipons-nous un peu pour certains de ces écrivains. Où faut-il fixer un arrêt à ces sortes d'influence sur Stevenson ? Jusqu'à la fin de sa vie, sans cesser d'être lui-même, il essaiera d'adapter son style à son sujet, et tentera toujours de perfectionner son expression et sa manière.

D'un autre côté, il est certain que Stevenson eut d'assez bonne heure les yeux fixés sur la nature. Et s'il s'intéressa à la femme, qu'y découvrit-il, sinon également, les réactions d'instincts violents, primitifs et sauvages.

A Wick, à Earraid, ou aux environs d'Edimbourg, c'est dans ce contact plus mystique encore qu'intellectuel que se développa son tempérament. Replié intérieurement sur lui-même, une qualité analytique d'introspec-

(1) P. 104. *Life of R.L.S. Graham Balfour*.

(2) *Mem. and Portraits*.

(3) P. 28. *A College Mag. Memories and Portraits*. Whenever I read a book or a passage that particularly pleased me, in which a thing was said, or an effect rendered with propriety, in which there was either some conspicuous force or some happy distinction in the style, I must sit down at once and ape that quality... I have thus played the sedulous ape to Hazlitt, to Lamb, to Wordsworth, to Sir Thomas Browne, to De foe, to Hawthorne, to Beaudelaire and to O bermann.

tion colore le jeu des sensations pures, et le sépare des véritables impressionnistes. Mais avec ceux-ci, il a de profondes affinités.

N'est-ce point le puritain Emerson qui a dit « Considéré philosophiquement, l'univers se compose de la Nature et de l'Âme ? » (1) Stevenson se faisait aussi cette idée que « l'Art est une nature qui a passé par l'alambic de l'homme » (2). Et c'est pourquoi, dans ses imitations de jeunesse, il s'évertuait aux transformations des alambics. Mais, il aurait certainement affirmé que « nous avons plus d'affinités avec la nature que nous ne pouvons les exprimer à volonté. » (3)

Une certaine tendance scientifique dans ses études et dans son milieu contribuait sans doute à accentuer chez lui le discernement d'une discipline, d'un agencement ordonné dans toutes les manifestations des forces naturelles, et jusque dans la structure organique des spectacles pittoresques que l'Univers lui offrait.

Ces exercices de notation littéraire qui l'obligeaient à regarder et à s'exprimer ne constituaient-ils pas en marge de la société, en marge des formes arrêtées une véritable formule d'éducation libérale ? Sans doute, elle impliquait le loisir, la possibilité d'attente. Mais ce pouvoir d'attente avait-il jamais manqué aux Stevenson ?

C'était dans une autre branche la méthode même de formation technique du père et du grand-père. Dans le « Mariage extravagant » de Meredith, Gower Woodseer, qui est dans les premiers chapitres l'évocation de Stevenson, dit très bien : « Mon père... est un prédicateur dissident... Lui et moi, nous poursuivons la sagesse dans des sentiers différents... »

La vocation intellectuelle du travail ne peut-elle se manifester que sous une seule forme ? N'y a-t-il pas d'autre objet d'activité que l'étude des marées et la cons-

(1) Nature. Philosophically considered, the universe is composed of Nature and the Soul.

(2) De Thus is Art, a nature passed through the alembic of man.

(3) De We know more about Nature than we can at will communicate.

truction des phares ? « L'esprit souffle où il veut », dit la Bible. Il souffle aussi dans la direction qui lui plaît. Stevenson observait la nature autant que son père. Mais c'était pour ajuster des pensées et des mots, plutôt que des boulons et des pierres. Et à sa façon, il aspirait à édifier des phares, à jalonner l'obscurité de lumières. Mais il ne s'agissait pas des Mers, il s'agissait des profondeurs de la Conscience. Et avant de jeter une clarté dans celle des autres, il s'essayait à percer les complexités de la sienne.

Il y parvenait médiocrement. Mais c'est déjà quelque chose que de s'évertuer à voir, à penser et à dire.

VIII

STEVENSON ET LA DÉCADENCE INTELLECTUELLE D'EDIMBOURG

**L'Edimbourg de Stevenson. Regard en arrière
La décadence intellectuelle du moment. Le
provincialisme. Les discussions religieuses,
L'ambiance rationaliste. La résistance du
subconscient chez Stevenson.**

L'étudiant rêveur et désabusé de l'activité moderne trouva bien à Edimbourg la perspective d'un tabouret de dessinateur, ou d'un fauteuil imposant dans les bureaux de son père. Il y trouva difficilement le milieu approprié au développement et à l'éclosion de sa personnalité comme Musset en avait trouvé un dans le Paris de 1830. Stevenson trouva peut-être l'équivalent de Mimi Pinson. Il trouva quelques amis et quelques compagnons. Mais il ne trouva pas le mouvement qui était capable d'orienter ses capacités pour la production littéraire. Dans l'Edimbourg de ces années d'Université, de 1868 à 1871, il avait l'impression, à quelques exceptions près, de vivre au milieu des Philistins.

Il n'y avait pas que les îles de l'Ouest où le tumulte des vieilles guerres se fût éteint. La plénitude violente et le fracas des forces de vie, de volupté et de mort semblait avoir déserté la capitale. Où était le temps où Henrysoun écrivait « The Bludy Serk » : où William Dunbar composait sa fameuse « Ballad for the Makeris » ou le poème du « Thistle and the Rose ». Quel glorieux Ronsard venu de la France de la Renaissance ho-

norait Edimbourg de sa présence. Où était même le vieux Drummond or Hawthornden, le Pétrarque de l'Écosse, l'ami de Ben Jonson ?

Y avait-il une éclipse ? Elle n'était pas la conséquence de l'amoindrissement du prestige politique. La grandeur littéraire de la capitale avait survécu au Royaume indépendant. Cent ans auparavant, quand Adam Smith, le fondateur de l'Économie politique moderne était l'ornement de la Cité commerciale de Glasgow, Edimbourg avait David Hume, Dugald Stuart (1) et l'historien Robertson.

Bien mieux, n'était-ce pas l'époque où avait surgi encore des profondeurs paysannes de l'Ayrshire ce laboureur inspiré qu'on idolâtrait toujours ? Robert Burns. Presque à lui seul, il avait constitué un mouvement de Renaissance au pays des aïeux passionnés. Et sans se soucier de ce que ses opinions politiques ou philosophiques pouvaient avoir de détestable pour des Presbytériens rigides, autant que sa riche verve amoureuse, Edimbourg se souvenant avec ivresse des nobles chevauchées d'antan avec les Bruce et les Douglas, et des grandes actions d'hier, avec le jeune Chevalier, avec Montrose, avec Bonnie Dundee lui avait décerné la couronne de lauriers dont Rome avait jadis couronné le Tasse.

C'était l'époque où Edimbourg avait construit la ville neuve, et où, pour mériter son surnom d'Athènes du Nord, elle avait prodigué les frontons grecs et les colonnes dans ses nouveaux édifices publics. L'Academy, où Stevenson avait fait ses premières classes et d'autres monuments que l'on voit encore dans les jardins de Prince's Street, tristes cependant sous le ciel gris et pluvieux, avec leurs pierres ternies par les aménités du climat, rappellent ces hautes aspirations. Ils affirment que la Ville Neuve n'est pas seulement une conception Hanovrienne qui se fond insensiblement dans celle de la

(1) Hume (1711-1776) Robertson (1721-1793) Dugald Stuard (1753-1828).

bourgeoisie victorienne. Elle est marquée d'une ferveur.

Que dire de la génération qui avait suivi ? De cette pléiade audacieuse des « critiques écossais », qui, dans la Revue d'Edimbourg, au Blackwood Magazine imposaient froidement leur loi à l'Angleterre ? Ils avaient expliqué à Keats comment il fallait écrire des vers. Et Keats en avait pâli. On leur avait reproché sa mort. Byron — qui pourtant avait dans les veines un sang écossais dont il était orgueilleux — leur avait consacré une longue diatribe en vers (1). C'était, pour la plupart, des avocats d'Edimbourg. Et parmi ceux-ci, beaucoup étaient devenus de grands hommes politiques britanniques. Mais les bords du Forth étaient toujours leur point de ralliement. Ils s'appelaient Jeffrey, Sidney Smith, Brougham, Lockhart, Christophe North. Ils avaient été rejoints par le berger d'Ettrick, James Hogg. Et le plus grand essayiste, qui prétendait être aussi le plus grand styliste anglais, Thomas de Quincey, avait été attiré, tel un papillon par l'éclat de la lampe, dans cette capitale des lettres qu'était Edimbourg en 1823.

Mais cette Pléiade même n'était rien. Un homme de loi de la ville, un fonctionnaire logé dans Castle Street avait, sans daigner aller se fixer à Londres, opéré une révolution dans la littérature européenne. Les représentants de l'aristocratie anglaise avaient pris plaisir à le fréquenter. Où le nom de Walter Scott est-il ignoré ? Grâce à lui de modestes villages d'Ecosse étaient mieux connus que de grandes capitales. D'Edimbourg et de son voisinage immédiat, il avait lancé sur le monde, après ses poèmes, ses Romans historiques.

Mais où sont les neiges d'autan ? interrogeait tristement Villon dans sa Ballade. Stevenson pouvait se poser la même question. La gloire de Robert Burns ou de Walter Scott durait encore. Où étaient les successeurs

(1) English Poets and Scotch Reviewers.

des « Critiques écossaises » ? Edimbourg semblait prendre un cachet de ville étroite et provinciale. Carlyle y était bien rentré prononcer un discours parce qu'il venait seulement d'y être honoré d'un titre. Mais quand il n'était que simple maître d'école, ou vivant en ermite à Craigenputtock, l'Ecosse l'avait-elle encouragé et soutenu ? Avait-elle trouvé un éditeur à Sartor Resartus ? Sans qu'Edimbourg y fit seulement attention, il avait traversé la frontière. Il était allé rejoindre le grand courant de la vie anglaise. Il s'était fixé à Chelsea, ce quartier de Londres, sur les bords de la Tamise. Il ne pouvait en être autrement puisque la vieille capitale de son enfance n'était plus capable par elle-même d'accueillir le génie de ses fils.

Ce n'est pas que le vieux calvinisme écossais ne s'agitât quelque peu à Edimbourg. Il était même dans les affres de la perplexité. Il s'agissait de prendre parti pour l'United Free Church ou pour The Free United Church, l'Eglise libre et unie, ou l'Eglise unie et libre. Aucune question de dogme ne les séparait. Il ne s'agissait naturellement pas de mettre en doute comme Emerson descendant d'une magnifique lignée de pasteurs puritains l'avait fait, la nécessité de la communion. Il ne s'agissait pas de faire appel à la métaphysique ou à la psychologie pour redonner un renouveau d'inspiration et de vigueur à « l'expérience religieuse » de l'humanité. C'était sur une question de détail, celle de la possibilité des rapports entre l'Eglise et l'Etat que la controverse faisait rage. Il y avait beaucoup de sentiment et d'honnêteté déployés de part et d'autres, mais sans beaucoup d'intelligence créatrice.

Avec quel sarcasme Stevenson qui les avait vus nous a dépeint le type de bourgeois influent de sa ville natale : « M. Nicholson. — c'était un homme d'une merveilleuse fermeté — s'était depuis longtemps retranché sur les hauteurs des principes de la séparation des Eglises. En quoi ils consistent (et en dépit de leur air farouche, ils constituent une chose tout à fait innocente), aucune

phrase, aucun mot n'est capable d'en donner une notion susceptible d'être comprise par une intelligence anglaise; mais pour un Écossais, ces questions se révèlent souvent un aliment nutritif et délicieux. M. Nicholson trouvait là le lait des lions. Vers l'époque où les Églises se réunissent dans leurs Synodes à Edimbourg, on le voyait descendre des hauteurs de la vieille Ville en compagnie de plusieurs pasteurs aux cheveux roux; ceux-ci parlaient avec volubilité; et il ne participait au débat que par des signes de tête qui paraissaient des oracles, de brèves dénégations et le spectacle austère de la moue de sa lèvre supérieure. Les noms de Candlish (1) et de Begg (2) revenaient fréquemment dans ces conversations et de temps à autre les échanges de vues portaient sur « the Residuary establishment » et les faits et gestes d'un certain Lee. Un étranger au petit royaume théologique de l'Écosse aurait pu tout entendre sans rien y comprendre le moins du monde. Et M. Nicholson (qui n'était pas un homme stupide) savait cela et en était fier. Il savait qu'il existait un vaste monde extérieur pour lequel les Principes de la Séparation des Églises étaient comme un bavardage de singes perchés sur des arbres, et de ce scepticisme, le journal lui apportait de fraîches bouffées. » (2).

La subjectivité de Stevenson ne coïncidait guère, on le voit, avec celle du bourgeois d'Edimbourg. La sienne

(1) Candlish (1806-1873), Begg (1808-1883) Lee (1804-1868) pasteurs et théologiens écossais. Le premier disciple de Chalmers (1780-1847) qui a été quelquefois comparé à Emerson. Lee essaya d'orienter le Presbytérianisme vers l'Anglicanisme. Il fut professeur de Critique biblique à l'Université d'Edimbourg. En dépit de ses tendances anglicanes qui lui attirèrent l'hostilité des partisans des vieux usages il était plus ou moins rationaliste.

(2) P. 137. The Misadventures of John Nicholson, Vol 13 Tusitala. « His father (Mr Nicholson) — that iron gentleman — had long ago enthroned himself on the heights of the Disruption Principles. What these are (and in spite of their grim name they are quite innocent) no array of terms would render thinkable to the merely English intelligence; but to the Scot they often prove unctuously, nourishing, and Mr Nicholson found in them the milk of lions. About the period when the Churches convene at Edinburg in their annual assemblies, he was to be seen descending the Mound in the company of divers red headed clergymen; these voluble, he only contributing oracular nods brief negatives, and the austere spectacle of his stretched upper lip. The names of Candlish and Begg were frequent in these interviews and occasionally the talk ran on the Residuary Establishment and the doings of one Lee.

s'appuyait sur l'inspiration, sur la puissance latente et mystérieuse de l'âme. Rien de plus instable il est vrai. Car il y a une force dans la puissance rationnelle, dans l'organisation logique des systèmes conçus à priori. Celui de M. Nicholson était appuyé par un talent de diction théâtrale et solennelle dans toutes les Églises d'Edimbourg, par tout le prestige social de la capitale.

Et, cependant, le rêveur de la « table rase » de Wick, ou de la nature omnipotente de Earraid était plus près du grand courant de la pensée anglaise, américaine et européenne, plus près de toutes les affinités mystiques du genre humain tout entier.

Et si Stevenson était réduit à étreindre le refuge de l'isolement pour y faire fleurir son âme, semblable à ces tristes plantes du Nord contraintes à s'abriter dans une anse ou dans le creux d'un rocher, M. Nicholson n'avait pas un moindre besoin de solitude pour affirmer encore la perennité de son point de vue.

« Quand il rentrait dans sa maison bien à lui, à Randolph Crescent, (côté Sud) et fermait la porte derrière lui, son cœur s'emplissait de sécurité. Là, au moins, était une citadelle orthodoxe que ne pouvaient menacer ni les fluctuations de droite, ni celles de gauche. Là vivait une famille où les prières revenaient à la même heure, où la littérature du dimanche était choisie de façon irrécusable, et où l'hôte qui aurait pu manifester quelque tendance à des erreurs d'opinion était remis dans le droit chemin, et où régnait toute la semaine, et se faisait plus pesant encore le dimanche un silence agréable à son oreille et une impression maussade qu'il trouvait conforme à son humeur. »

Il y avait dans la tendance de M. Nicholson, bour-

(1) P. 138. *The Misadventures of John Nicholson*. Vol 13 Tusitala. « And when he entered his own house in Randolph Crescent (south side) and shut the door behind him, his heart swelled with security. Here at least was a citadel unassailable by right-hand defections or left hand extremes. Here was a family where prayers came at the same hour, where the Sabbath literature was unimpeachably selected, where the guest who should have leaned to any false opinion was instantly set down, and over which there reigned all week, and grew denser on Sundays, a silence that was agreeable to his ear, and a gloom that he found comfortable. »

geois d'Edimbourg, cet air d'autorité et de certitude qui avait contribué à asseoir la réputation des « Critiques écossais ». Peut-être, par son culte du silence possédait-il quelques-uns des traits de prédilection du plus grand des idéalistes anglais, Thomas Carlyle. Mais sa manière n'était guère susceptible de servir de stimulant intellectuel ; et de plus sa matière était bien aride, dépourvue des ressources du subconscient. Peut-être aboutissait elle-même à l'abolition de celui-ci (1).

Mais Stevenson était comme Carlyle un homme qui, possédant de vastes richesses de subconscient éprouvait la plus grande répugnance à s'en défaire et à les échanger pour une froide discipline logique. La vision directe, la perception spontanée des choses ne vaut-elle mieux que toutes les formules médiocres des définitions ?

L'indigence et la stérilité de l'activité mentale des milieux bourgeois, de l'orthodoxie presbytérienne n'étaient pas sans avoir pour l'orientation de Stevenson leurs inconvénients. Qu'on songe que si un certain respect des pratiques religieuses, un certain intérêt pour les préoccupations ecclésiastiques avait été remis à la mode en Ecosse depuis la grande panique de la Révolution française, les tendances jacobines qui y avaient connu de si beaux jours n'avaient jamais été entièrement extirpées. Dans le bas peuple, ou chez certains esprits, elles couvaient sous la cendre. C'était comme un nouveau Covenant avec un visage athée. Car ce matérialisme même avait sa flamme, cette soi-disant impiété avait son mysticisme. C'était une puissance d'attraction, créatrice de mirages. Et combien tentants pour un cœur qui repoussait la théologie régnante, combien séduisants pour une imagination déjà déchaînée ! Stevenson, par ses fréquentations plébeiennes était accessible à la contagion de ce mouvement issu des profondeurs démagogiques, du secret tempérament, et de la violence idéologique de l'Ecosse, conséquence directe des aperçus calvinistes. Il y était accessible par réaction spontanée contre les Philistins, contre les dogmes qui l'enserraient encore quoi qu'il

les eût entièrement répudiés. Pour ce jacobinisme comment lui était-il possible de ne pas ressentir une certaine sympathie ? C'était vers lui que les nécessités de sa vie psychologique et de sa résistance à l'extinction de son activité mentale le poussaient avec une logique imperturbable et le jacobinisme l'eût probablement étreint tout entier, si d'autres influences ne s'étaient fort heureusement interposées entre Edimbourg et lui. Il s'agit évidemment des compagnons de son enfance, c'est-à-dire des livres à la société desquels il nous faut à nouveau retourner.

Troisième Partie

**Les débuts de
la recherche
et de
l'affirmation du moi**



**LES LIVRES. UN POINT D'APPUI
DOCTRINAIRE :
L'AMÉRIQUE ET WHITMAN**

**La portée intellectuelle des livres. Les romans
Walt Whitman. Position de Walt Whitman.
Emerson, première étape d'une réorganisa-
tion du Puritanisme La vie intégrale, Aris-
tocratie et bourgeoisie.**

Il est très important de se rendre compte combien les influences du milieu, et les influences sociales en particulier ont toujours été, dès sa tendre enfance profondément contrebalancées ou remaniées par l'influence des livres. Parmi ceux-ci, il faut le rappeler, s'inscrivent en tête les œuvres d'imagination. Dans son essai de 1887 paru dans le *British Weekly* en réponse à une question posée, Stevenson dira : « Les livres qui exercent la plus forte influence et la plus vraie sont les livres d'imagination. Ils n'immobilisent pas la pensée dans un dogme dont elle devra plus tard reconnaître l'inexactitude ; ils n'enseignent pas une leçon qu'il faudra plus tard désapprendre. Ils répètent, ils remanient, ils clarifient les leçons de la vie ; ils nous libèrent de nous-mêmes, ils nous obligent à faire la connaissance des autres ; et ils nous montrent la trame de l'expérience, non comme nous pouvons la voir pour nous-mêmes, mais avec un singulier changement (1) ». Il jètera des noms comme ceux de

(1) *Essays literary and critical* — P. 62. Books that have influenced me — « The most influential books, and the truest in their influence are works of fiction. They do not pin the reader to a dogma which he must afterwards discover to be inexact ; they do not teach him a lesson which he must afterwards unlearn. They repeat, they rearrange, they clarify the lessons of life ; they disengage us from ourselves, they constrain us to make the acquaintance of others ; and they show us the web of experience, not as we can see it for ourselves, but with a singular change. »

Shakespeare, d'Alexandre Dumas, de Bunyan. Il se hâtera d'ajouter : « Mais de l'influence des œuvres d'art on ne peut dire que peu de choses ; elle est profonde et silencieuse comme celle de la nature ; celles-ci nous modèlent par contact ; nous les buvons comme de l'eau et nous sommes modifiés sans savoir comment » (1).

Cette particularité de la genèse des états d'âme de Stevenson a déjà été étudiée (2). Cette influence est surtout prépondérante dans l'enfance. Mais elle se prolongera très tard dans la vie de Stevenson et nous aurons l'occasion d'y revenir sans cesse. Et ce sera cette expérience psychologique qui contribuera le plus, sans doute, à orienter sa vocation de penseur vers le choix de cette méthode d'action : le roman.

Abordant le groupe des livres plus spécifiquement didactiques, Stevenson dira : « Un livre qui a exercé sur moi une très forte influence tomba de bonne heure entre mes mains... les *Essais de Montaigne* » (3). Pour la conservation d'une conscience calviniste intégrale c'était un mauvais livre. Mais c'était inaugurer par un grand livre une série d'influences analogues tant dans la littérature anglaise que dans la littérature française. Pour un futur essayiste, c'était débiter sous les meilleurs auspices.

Stevenson citera encore « le Nouveau Testament, et en particulier l'Evangile selon Saint Mathieu » (4). Cette portion des livres Saints n'est-elle pas le plus sûr antidote au pessimisme biblique dont le Calvinisme contient une si riche et si terrible infusion ?

Mais le livre dont il déclarera qu'« il bouleversa l'idée que je me faisais du monde, fit pour moi sauter dans l'espace mille toiles d'araignées d'illusions éthiques et bourgeoises, et ayant ainsi secoué mon tabernacle de

(1) *Id.* p. 63. « But of works of art little can be said : their influence is profound and silent like the influence of nature : they mould by contact ; we drink them up like water and are bettered, yet know not how. »

(2) Voir chap. 4 et 5.

(3) Books which have influenced me p. 63. *Tust* 28. « A book which has been very influential upon me fell early into my hands... the *Essays of Montaigne*. »

(4) *Id.* p. 64. « The New Testament and in particular the Gospel according to St-Matthew. »

mensonges me replaça sur les robustes fondations des vertus viriles et originelles » (1) est « Feuilles d'Herbes » de Walt Whitman.

L'initiation à Whitman marque peut-être le tournant le plus décisif de la dix-septième ou de la dix-huitième année chez Stevenson. A l'époque de son apparition à l'Université, son âme était constituée d'éléments très contestables. Elle était bien fournie de scepticismes secrets, de réserves de fiertés, de négations de toutes sortes. Mais elle n'entrait de plein pied avec rien. A beaucoup d'égard le jeune homme était un esprit curieusement décadent. Il n'y a dans sa conscience que des susceptibilités incohérentes d'émotions incapables de trouver ou une doctrine ou un milieu convenable à l'épanouissement vigoureux. Il subsiste en lui des vestiges des vieilles formules. Dans son impuissance il possédait tout ce qu'il faut pour faire un vague dilettante ou un raté.

Walt Whitman lui fournit les premiers principes d'organisation mentale. Il permit à la cristallisation de ses instincts et de ses tendances intellectuelles de s'opérer. A ce titre, il mérite d'être défini.

L'apparition du Barde de Manhattan aux Etats-Unis n'est pas un phénomène subit. Il ne faut pas oublier que c'est, comme Carlyle, sous l'égide d'Emerson que Whitman s'est présenté pour la première fois au public. Si le sage de Concord fit bien vite des réserves caractéristiques à la façon un peu désinvolte de Walt Whitman, il n'en est pas moins vrai que celui-ci avait raison de se réclamer de lui. Presque toutes ses audaces sont virtuellement dans Emerson. De la doctrine de celui-ci, il tirait toutes les conséquences, et ce n'était rien moins que la négation apparente du point de vue Puritain de la Nouvelle Angleterre.

A ceci, l'école transcendante n'était point préparée.

(1) d° p. 64. « I come next upon Walt Whitman's *Leaves of grass*, a book of singular service, a book which tumbled the world upside down for me, blew into space a thousand cob webs of genteel and ethical illusion, and having thus shaken my tabernacle of lies set me back again upon a strong foundation of all the original and manly virtues. »

Emerson, le prophète de cette nouvelle culture spirituelle semblait bien se dégager de l'étroitesse calviniste. Mais il la consolidait. Avec une impudence et une audace d'inspiration apparente il était retenu plus qu'il ne s'en rendait compte par des idées innées — avant sa quatorzième année — par son éducation, par sa tradition familiale et par les habitudes sociales de sa classe. Les éléments constitutifs de sa personnalité fortifiaient son ignorance instinctive d'abord, volontaire ensuite de la véritable nature de l'homme. Ainsi, son audace n'effarouchait-elle pas encore. Ce n'étaient que des idées. Mais cette propagande, visait néanmoins avec des réserves silencieuses à la réhabilitation de la vie naturelle, à la négation du Péché. Dans le cadre social d'un milieu fortifié de Puritanisme il cherchait le terrain d'une *Via media*. Environné d'une telle atmosphère, il pouvait négliger les passions et les tentations, s'abstraire du tourbillon aveugle des êtres et instituer dans son sein même une admirable sérénité de point de vue. Son disciple Thoreau s'évertuant à jouer à vivre la vie plus ou moins naturelle des bois, cherchant sur les conseils de son maître à reproduire en lui-même la plénitude de la vie animale, dont l'homme, selon la fable d'Adam et Eve aura't joui à l'Age d'Or conservait sans s'en douter toute la raideur, toute la réserve pudibonde, toute la puissance de concentration morale, toutes les habitudes ascétiques artificielles dont le Puritanisme de la Nouvelle Angleterre s'était fortifié ardemment jadis.

Si le Synode des Eglises d'Ecosse, si M. Nicholson même étaient descendus des hauteurs des Principes pour suivre la voie ouverte de l'autre côté de l'Atlantique par une autre Eglise calviniste, les possibilités d'évolution de Robert-Louis Stevenson eussent peut-être été modifiées. Car il se fut trouvé en face d'une Eglise qui par l'Unitarisme avait déjà renouvelé les vieux dogmes, et qui par l'optimisme d'Emerson cherchait à s'adapter encore, à aller à la rencontre des âmes. Stevenson se fut peut

être détourné de Walt Whitman. Il en fut resté à ses devanciers.

Mais l'Eglise d'Ecosse, par son maintien intégral des vieux principes codifiés, ne pouvait que fournir un aliment à la brutalité de l'opposition matérialiste, scientifique, et athée. C'était peut-être là son but. Il était facilement atteint.

Walt Whitman, comme le Gallois Fleming Jenkin retint certainement Stevenson sur cette pente. Mais il lui fournit néanmoins un système qui allait par ses audaces bien au delà du transcendantalisme d'Emerson ou de Carlyle. Et c'est par ses audaces qui faisaient de lui un véritable négateur du Puritanisme de la Nouvelle Angleterre aussi bien que du Presbytérianisme écossais qu'il excita son enthousiasme. Quelle belle occasion d'être affranchi de la tyrannie maussade et tâtilonne des dogmes qui sentent l'huile de lampe et le mal de tête. Il y avait chez Whitman une puissance dynamique qui, tout en suivant dans le sillage du transcendantalisme bouleversait les conventions tacites du milieu et sa béatitude intellectuelle. Cela s'accordait bien à l'impatience de la jeunesse et à ses instincts secrets. La flamme de Whitman était d'ailleurs suffisamment colorée de jacobinisme écossais, et elle procédait des origines mystiques et démocratique de la religion « tristement dégénérée ».

Stevenson nous a laissé une étude de Whitman qui n'est peut être pas le reflet de ses premières impressions mais qui est intéressante quand même. Elle met en lumière les points les plus permanents de l'influence exercée sur lui.

« Whitman, on ne peut trop tôt l'expliquer, écrit selon un système. Il fut un théoricien de la société avant d'être un poète. Il s'aperçut que quelque chose manquait, et c'est pourquoi il se mit carrément à l'œuvre pour répondre au besoin » (1).

(1) P. 57 Men and Books-Whitman. « Whitman it cannot be too soon explained, writes up to a system. He was a theoriser about society befor he was a poet. He first perceived something wanting and then sat down squarely to supply the want. »

Ce sont donc bien les idées, et les conceptions de Whitman qui enthousiasmèrent Stevenson plus que ses vers.

« Le christianisme déclamatoire (1) du poète américain ne fit pas beaucoup d'impression sur lui. Stevenson était trop de la lignée des raisonneurs presbytériens trop circonspect à sa manière pour s'enivrer de ce genre d'extériorisation sentimentale. Dans sa façon d'envisager Whitman, il y a un Loudon Dodd en face d'un Jim Pinkerton (2). Néanmoins, c'était peut-être un soulagement que cette attache conservée avec l'esprit de la vieille religion.

Ce qui frappa le plus Stevenson, ce fut l'apologie violente de la Vie, sans conditions, sans restrictions, ce fut sa formule, comme il dit, « d'une moralité sans prohibitions; sa politique d'encouragement sur toute la ligne » (3).

Sur un point Whitman rendit à son disciple un service éminent : « Nous avons l'habitude, remarque Stevenson, de pleurnicher sur les circonstances dans lesquelles nous sommes placés. Le grand raffinement de maintes personnes poétiques et distinguées les a rendues incapables de supporter les heurts et les laideurs de la vie ; et elles expriment leur inaptitude avec une grande abondance d'expression.

Cette littérature de malheur, comme l'appelle Whitman, cette maladie de René comme nous aimons à l'appeler est à beaucoup d'égards un phénomène très humiliant et très morbide. De jeunes bourgeois avec trois ou quatre cents livres de rente par an regardent du haut d'un pinnacle de mélancolique expérience tous les hommes mûrs et courageux qui ont osé dire un mot en faveur de la vie depuis le commencement du monde. Ce serait un maigre service de répandre la culture si tel est son aboutisse-

(1) *id.* p. 69 « a sort of ranting Christianity »

(2) Personnages du « Wrecker ».

(3) *id.* p. 62 « his is a morality without a prohibition ; a policy or encouragement all round ».

ment parmi ceux qui sont encore comparativement innocents et de cœur allègre » (1).

De ces possibilités de pessimisme artificiel, Whitman tout au moins tira Stevenson.

Il le libéra des dernières hypocrisies de l'ascétisme puritain dans lesquelles l'idéalisme victorien était d'accord avec Mrs Grundy. Whitman n'a pas de pudibonderie. C'était pour Stevenson un réconfort moral très considérable dans l'état de fait de son existence.

« Des vertus négatives, telles que la tempérance et la chasteté, Whitman a si peu de chose à dire que le lecteur ne peut guère s'étonner s'il laisse tomber un mot ou deux de l'autre côté. En revanche, un homme doit être de race héroïque pour se hausser au niveau défini par Whitman dans la pratique de n'importe quelle vertu positive » (2).

Le XIX^e siècle anglais n'en était-il pas arrivé plus ou moins à restreindre la notion de moralité à la pureté des relations entre les sexes ? C'était peut-être donner de façon morbide à la question sexuelle plus d'importance qu'elle ne mérite. Whitman aux yeux de Stevenson remet les choses à leurs justes proportions « en acceptant sans honte les contradictions et les brutalités qui entrent dans la composition d'un homme et en traitant l'ensemble avec hauteur et magnanimité » (3).

(1) P. 62 Men and Books Whitman « We are accustomed nowadays to a great deal of pining over the circumstances in which we are placed. The great refinement of many poetical gentlemen has rendered them practically unfit for the jostling and ugliness of life, and they record their unfitness at considerable length. This literature of woe, as Whitman calls it, this maladie de René as we like to call it in Europe is in many ways a most humiliating and sickly phenomenon. Young gentlemen with 3 or 400 a year of private means look down from a pinnacle of doleful experience on all the grown and hearty men who have dared to say a good word of life since the beginning of the world... It would be a poor service to spread culture, if this be its result, among the comparatively innocent and cheerful ranks of men. »

(2) P. 69. Men and Books « A man must be a born hero to come up to Whitman's standard as regards the practice of any of the positive virtues ; but of a negative virtue, such as temperance or chastity he has so little to say, that the reader need not be surprised if he drops a word or two on the wrong side. »

(3) P. 62 d°. « By... accepting whitout shame the inconsistencies and brutalities that go to make up man, and yet treating the whole in a high magnanimous spirit. »

Pour un fils de bourgeois écossais et presbytériens, ce point de vue était nouveau. Ses aspirations et sa propre conscience de lui-même lui en révélaient la solidité et la valeur. Mais au fond n'est-ce pas celui de toutes les spontanéités d'instinct ? C'était pour Stevenson une sorte de réhabilitation de l'inconscient. C'était un pas en avant dans la voie de ces deux grandes entités sociales que Matthew Arnold appelle la Populace et le Barbare, le Peuple et l'Aristocratie. Avec ces affinités nouvelles, l'affirmation du tempérament prenait un tour plus noble. Mais avec ces possibilités aventureuses et héroïques introduites dans sa vie, s'il s'évadait de plus en plus de l'idéal de la bourgeoisie de ses origines, il retrouvait peut-être le grand courant des êtres dont le tumulte emplît toute l'histoire de l'Ecosse.

II

LE MILIEU UNIVERSITAIRE ET LES PRÉCOCES TENTATIVES LITTÉRAIRES

Profits personnels de la vie d'étudiant. La Société speculative. L'Edinburgh University Magazine. Ferrier et Brown. Premiers essais. Stevenson critique de la jeunesse écossaise.

L'Université d'Edimbourg, n'était pas pour ce grand jeune homme au subjectivisme aiguise par la prédominance de la vie intérieure un mauvais milieu. L'organisation n'y était guère conçue pour le discipliner. Mais c'était le contact le plus sain peut-être. Car la cohue des étudiants y est riche d'une sève primitive. Dans le « Quadrangle », on ne trouve pas « une clique de gens exclusifs, studieux et cultivés ; l'Université n'y est nullement un bourg pourri des lettres ». Ce n'est pas l'endroit où l'on a tendance à s'enfoncer dans l'élégance de l'inaction. Les réflexes y sont vigoureux et violents. « La vie des étudiants n'a rien de compassé ; elle n'est pas soumise à la nécessité des manières distinguées. » On y a les manières que l'on veut. Stevenson y eut les siennes. Il n'était pas grégaire, était-ce par tempérament ou en sa qualité d'enfant unique avec de faibles antécédents scolaires. Il ne participait pas réellement au rituel de l'Université. Il venait là en curieux. Car il ne pouvait rien prendre au sérieux. Et pourtant c'était un rude engrenage.

Il fréquenta des cours « pour s'y mal tenir ». C'était, croyait-il un amusement personnel. Mais il était dé-

jà bien symptomatique d'en avoir la possibilité. Il ne fut ni le premier, ni le dernier. La tradition dure encore, et l'une des gloires de l'Université d'Edimbourg faisait, il y a quelques années, garder sa classe par des policemen en tenue. La chronique scandaleuse affirme qu'un personnage non moins auguste qui venait en curieux après une réaction jugée trop forte de l'auditoire, se trouva précisément parmi ceux qui furent soudainement expulsés des premiers bancs et se retrouvèrent les quatre fers en l'air dans le vaste Quadrangle.

Stevenson, dit-on, vint pareillement en désœuvré à l'une des grandes bagarres qui sont dans la tradition annuelle. Il regarda et se retrouva bientôt au violon d'où, après y avoir passé la nuit, il fut ramené par son père à la maison. Si non è vero è ben trovato. De spectateur attentif, il avait été promu au rang d'acteur.

Du même coup, il avait découvert un thème qui lui servira en plusieurs occasions. Comme chacun sait, Stevenson fut l'homme marqué par la police. Au milieu d'une foule de voyageurs c'était celui à qui l'on demandait son passeport, et comme de juste, il ne l'avait pas sur lui. Car la police de toutes les nations a besoin de faire des exemples de temps à autre. Après son arrestation dans le Quadrangle, Stevenson eut du moins cet avantage d'être connu officiellement à Edimbourg.

Mais le grand incident qui couronna ultérieurement sa médiocre carrière universitaire, fut sans conteste, son admission à la Speculative Society.

« La Société spéculative, dira-t-il, est une institution d'un âge presque vénérable. Elle a compté parmi ses membres Scott, Brougham, Jeffrey, Horner, Benjamin Constant, Robert Emmet et maintes célébrités locales et hommes de loi. Par un hasard qu'on explique de plusieurs manières, elle a ses locaux dans les bâtiments même de l'Université : une grande salle garnie de tapis d'Orient, décorée de peintures et ressemblant quand elle est éclairée le soir par le feu qui flambe et les lustres, à une magnifique salle à manger ; une bibliothèque pa-

reille à un couloir, les murs bordés de livres derrière leurs cages de treillis métalliques, et un corridor avec une cheminée, des bancs, une table, de nombreux portraits de membres fameux et une tablette murale en l'honneur d'un ancien secrétaire. Là, un membre peut se chauffer et flâner et lire ; là, malgré les décrets du Conseil de l'Université, il peut fumer. Le Conseil de l'Université regarde ces privilèges de travers, il regarde avec aigreur la société tout entière, ce qui semble suggérer un manque d'équilibre chez ces esprits érudits, car le monde, on peut en être certain, estimera beaucoup plus cet antre de lions morts que tous les chiens vivants de l'Université » (1).

La Speculative Society n'a qu'un nombre limité de membres, et un nombre assez restreint, puisqu'on s'arrête au chiffre de trente. L'admission se fait par élection. Stevenson nous a raconté les phases de la sienne qui date du 16 février 1869. Il prit part à quelques débats, puis partit en vacances. Il fréquenta les séances qui ont lieu une fois par semaine toute l'année suivante. Pour lui c'était une oasis dans le désert d'Edimbourg. Et bientôt il laissa passer le bout de l'oreille. Il proposa la publication d'un Magazine à l'instar de ceux que publiaient d'autres universités.

En 1855, William Morris, Burne Jones et Rossetti après avoir fondé la « Fraternité » faisaient paraître

(1) P. 31 Mem. and Portraits. A College Magazine. « The Speculative Society is a body of some antiquity and has counted among its members Scott, Brougham, Jeffrey, Horner Benjamin Constant, Robert Emmet, and many a legal and local celebrity besides. By an accident variously explained, it has its rooms in the very buildings of the University of Edinburgh : a hall, Turkey-carpeted, hung with pictures, looking, when lighted up at night with fire and candle, like some goodly dining-room ; a passage like a library walled with books in their wire cages ; and a corridor with a fire place, benches, a table, many prints of famous members, and a mural tabler to the virtues of a former secretary (Macbean). Here a member can warm himself and loaf and read ; here in defiance of Senatus consults, he can smoke. The Senatus looks askance at these privileges ; looks even with a somewhat vinegar aspect on the whole society ; which argues a lack of proportion in the learned mind, for the world, we may be sure, will prize far higher this haunt of dead lions than all the living dogs of the professorate ». Passage cité par Balfour, p. 77.

The Oxford and Cambridge Magazine qui contenait leurs premières œuvres. Stevenson tenta de les imiter.

À la Société Spéculative, pour cette œuvre ambitieuse, Stevenson ne trouva que deux associés, dont les noms sont seulement sauvés de l'oubli par cette circonstance : James Walter Ferrier, et Robert Glasgow Brown.

J. W. Ferrier doit, après le Professeur Jenkin et le cousin Bob être ajouté à la liste des amis qui tinrent une grande place dans la vie de Stevenson. Il est un exemple de ce qui eût pu arriver à Stevenson.

« Dans sa jeunesse, dira-t-il, il était physiquement très beau, très serein, et très gai, plein de vigoureuses réflexions, et de pensées rares... Il semblait qu'il résidât en lui une facilité inépuisable ; nous le voyions condescendre à jouer avec nous, mais nous envisagions pour lui de plus hautes destinées ; et j'ai été rarement aussi flatté dans mon orgueil que quand il s'assit à la table de mon père, officiellement mon ami » (1).

Cet ami avait des ambitions littéraires. Il publia au moins un roman Mottiscliffe (2) avant que Stevenson n'eût écrit grand chose. Mais la destinée de Ferrier devait plutôt jeter une ombre sur les pensées de Stevenson. « Il nous étonnait, dira celui-ci, par ses saillies spirituelles, innocentes, et inhumaines, et par son humour au style Johnsonien déformé, il démolissait les sentiments honnêtes » (2).

Stevenson fera plus tard allusion à une tragédie dans la vie de Ferrier qui ne semble pas avoir été entièrement à son honneur : « ...un jeune homme splendide mais recherchant la vanité et ne croyant pas au bien ; et en vérité, quelque part dans les hautes mers de la vie

(1) Old Mortality p. 25 Memories and Portraits « In his youth he was most beautiful in person, most serene and genial by disposition, full of racy words and quaint thoughts... Power seemed to reside in him exhaustless ; we saw him stoop to play with us, but held him marked for higher destinies ; and I have rarely had my pride more gratified than when he sat at my father's table, my acknowledged friend... (p. 32) He would astonish us by sallies, witty, innocent and inhuman and by a misapplied Johnsonian pleasantry demolish honest sentiment.

(2) Voir Tusi 28, p. 212 (Earlier works).

avec sa santé, ses espoirs, son patrimoine, et son respect de lui-même sombrèrent misérablement... Il revint à la famille qu'il avait désertée. Des blessures du corps il ne fut jamais guéri ; il mourut misérablement » (1).

Pour l'instant, rien ne faisait prévoir une aussi misérable fin. Et qui eût pu s'imaginer que ce Magazine auquel il condescendait serait son seul titre à la considération émue de la postérité ?

Que Stevenson ait eu plus ou moins en vue de prendre la tête d'un mouvement de rénovation intellectuelle analogue à ce qu'avait été le Preraphaelite brotherhood, ou The Oxford and Cambridge Magazine dans les vieilles Universités anglaises ressort de la tendance des essais qu'il publia.

Il est à noter qu'il ne mit en avant aucun récit, aucune œuvre d'imagination, et très peu de vers (2). S'il se sert de l'ironie comme d'une arme, si le ton est parfois badin, c'est pour mieux pourfendre quelques-uns des défauts de son environnement. Sous un masque de légèreté, il est sérieux.

Après avoir dans le premier numéro examiné ce qu'était la vie des étudiants d'Edimbourg un demi-siècle auparavant (3), Stevenson aborde la question beaucoup plus brûlante de l'étudiant d'aujourd'hui. Il proclame — idée bien calviniste — la dégénérescence du milieu moderne :

« La tendance naturelle de la civilisation est d'oblitérer ces distinctions qui sont le vrai sel de la vie. Toute la vieille et fine saveur professionnelle du langage s'est évaporée... De cette tendance, de cette usure graduelle de la vie dans laquelle tout ce qui est particulier et caractéristique est poli jusqu'à l'effacement, jusqu'à ce que le monde entier commence à nous glisser entre les doigts

(1) *Old Mortality* p. 32. A noble figure of a youth, but following vanity and incredulous of good ; and sure enough some where on the high seas of life, with his health, his hopes, his patrimony and his selfrespect, miserably went down.

(2) *The Lightkeeper*.

(3) *Edinburgh Students in 1824*, p. 135. *Tusi* 25. C'est l'époque où de Quincey habitait Edimbourg.

comme un sable fluide, il ressort que nous ne devons plus diviser les étudiants en étudiants en droit, en théologie et en médecine » (1).

S'il ne sait pas tracer de démarcation entre eux, il prétend avoir découvert le principe de leur identité.

« Au milieu de cette uniformité des caractères, la gravité de tous les visages n'est pas le trait le moins commun. Le joyeux étudiant en médecine ne court plus impatientement par les clairs matins d'hiver se réfugier sur les pentes escarpées de la colline d'Arthur's Seat, où il entendait les cloches des églises préluder et grossir et puis s'éteindre au-dessous de lui dans l'amoncellement des fumées de la Cité. Il ne rompt pas le Sabbath pour si peu de chose » (2). Et si l'étudiant en médecine lui-même a ce visage de carême, aujourd'hui « un air maussade et solennel pèse sur tout le Quadrilatère de l'Université » (3).

Et pourtant, y aurait-il surcroît d'application ? Non « Aucun des étudiants ne semble trouver plaisir à ses études — aucun amour pédantesque de tel sujet ne fait briller les yeux — la science et le savoir ne sont que des moyens d'atteindre à un gagne-pain, à une carrière qu'ils ont choisie tranquillement et qu'ils poursuivent solennellement » (4).

(1) Tusi 25. The Modern Student p. 140. The natural tendency of civilisation is to obliterate those distinctions which are the best salt of life. All the fine old professional flavour in language has evaporated ... From this tendency, from this gradual attrition of life in which every thing pointed and characteristic is being rubbed down till the whole world begins to slip between our fingers in smooth undistinguishable sands, it follows that we must not... follow this simple division of students into Law, Divinity and medical.

(2) P. 141. The Modern Student Tusi 25. « And in the midst of all this weary sameness, not the least common feature is the gravity of every face. No more does the merry medical run eagerly in the clear winter morning up the rugged sides of Arthur's Seat, and hear the church bells begin and thicken and die away below him among the gathered smoke of the city. He will not break Sunday to so little purpose ».

(3) d° p. 142. Solemnity broods heavily over the enclosure of the Quadrangle.

(4) d° p. 142. But none of the students seem to find any relish for their studies — no pedantic love of this subject or that lights up their eyes — science and learning are only means for a livelihood, which they have considerably embraced and which they solemnly pursue.

« Telle est l'impression laissée dans l'esprit de n'importe quel étudiant qui observe par un trop grand nombre de ses camarades. Ils semblent tous être des vieillards glacés ; et l'on s'arrête à considérer comment un tel état de chose a été atteint » (1).

Il semble d'ailleurs que nul n'échappe à la contagion. « Les jeunes gens dissolus ne sont pas moins guindés. La solennité même dans la dissipation est le mot d'ordre, et ils s'en vont au démon avec une perversité sérieuse, un rationalisme systématique dans l'immoralité qui eût surpris les simples pécheurs de jadis... » (2).

« Les dandies ne sont pas moins éteints... leur promenade le long de Prince's Street accomplie par manière d'acquit » manque à révéler la moindre chaleur de tempérament. « Le flirt est pour eux un grand devoir social, une obligation fatigante qu'ils exécutent de la même façon froide et officielle » (3).

Et Stevenson étudiera les moyens de resusciter en quelque sorte la conviction de vivre et l'animation dans ce morne milieu. Il prétendra qu'on manque d'esprit de corps, que les étudiants se dispersent en faibles groupes et en coteries. Dans l'essai suivant, il en viendra à proposer la fondation d'une « Debating Society » sous les auspices des autorités universitaires. « Un tel club, dit-il, pourrait parvenir peut-être à rivaliser avec The Union à Cambridge, et The Union à Oxford » (4). Rien n'indique mieux sa préoccupation d'imiter à Edimbourg ce qu'avaient fait Morris, Burnes et Rossetti avec leur Oxford and Cambridge University Magazine en 1855.

(1) P. 144. This is the impression left on the mind of any observing student by too many of his fellows. They seem all frigid old men ; and one pauses to think how such an unnatural state of matters is produced.

(2) P. 143. The Modern Student, Tusi 25 « nor are the fast men less constrained. Soberness, even in dissipation is the order of the day ; and they go to the devil with a perverse seriousness, a systematic rationalism of wickedness that would have surprised the simple sinners of old .

(3) P. 142 de The dandies are no less subdued... Their perfunctory march along Prince's Street... Flirtation is to them a great social duty, a painful obligation which they perform on every occasion in the same chill official manner.

(4) de p. 153. Such a club might end perhaps, by rivalling « the Union at Cambridge and the Union at Oxford ».

Mais de ses efforts il ne sortira rien, absolument rien. Il envoya une copie du premier numéro « à la belle qui régnait alors sur son cœur et qui fit, ajoute-t-il, tout ce qu'elle put pour le briser » (1). Il semble insinuer, du moins en ce qui concerne la prose du Magazine que de ce côté le succès fut mince.

Il ne fut guère supérieur du côté du public. Pourtant, le Magazine était en bonne place dans la vitrine des imprimeurs-libraires. C'étaient les frères Livingstone, et leur boutique était justement le long des bâtiments de l'Université, côté extérieur. On ne pouvait sortir des cours sans apercevoir le Magazine. Il ne tentait personne, malgré sa couverture jaune et ses quatre numéros successifs.

En dehors « Des étudiants d'Edimbourg en 1824 » de « L'étudiant d'aujourd'hui considéré d'une façon générale » ; « Des Sociétés de discussion » Stevenson publia « Un vieux jardinier écossais », esquisse d'une connaissance de Swanston. La « Philosophie des parapluie » marche sur les traces de la Philosophie des Vêtements de Carlyle dans le Sartor Resartus. Mais Stevenson a la phrase de Swift dans son essai sur le Manche à balai plutôt que celle de Carlyle, et cet essai, qui fait du parapluie le symbole de la respectabilité bourgeoise pourrait fort bien passer pour une parodie, car il ne manque pas d'effets volontairement burlesques. « La philosophie de la nomenclature », dissertation sur l'influence des noms est dans la même veine avec la même verve plus sérieuse.

Commencé en janvier 1871, le Magazine cessa de paraître en Avril. Il y avait eu quatre numéros, et le dernier n'était sorti que difficilement.

Les étudiants d'Edimbourg comme Stevenson les avait décrits avaient-ils besoin d'un Club littéraire, et d'un Magazine ? Quelles que fussent leurs qualités et leurs mérites, ils ne voyaient que le côté pratique et uti-

(1) P. 35. Memories and Portraits. « I had bent a copy to the lady with whom my heart was at that time somewhat engaged and who did all that in her lay to break it. »

litaire de leur séjour à l'Université. Il s'agissait d'obtenir un diplôme ou un titre qui leur donnât droit à un poste ou une fonction. Stevenson ne leur en indiquait guère la voie. Mais n'était-ce pas une chose singulière que ce fut un étudiant de la section technique qui s'avisât de faire sous leurs yeux de la littérature ?

Stevenson avait-il espéré réaliser un miracle ? En relatant dans son premier numéro l'échec de son prédécesseur en 1824, le *Lapsus Linguae* ou le *College Tatler*, ne prévoyait-il pas l'insuccès de sa tentative ? Même avec l'appui du merveilleux Ferrier, *The Edinburgh University Magazine* de 1871 n'approcha que de très loin de l'influence exercée par *The Oxford and Cambridge Magazine* de 1855.

Dans tous les cas, il se contenta plus tard en racontant ces souvenirs de cette réflexion : « Je me dis que l'heure n'était pas encore venue et que je n'étais point prêt et je me remis au travail avec mes cahiers (1) étant retombé en un seul jour de la position d'auteur imprimé à celle d'un modeste étudiant aux œuvres manuscrites encore sans éditeur » (2).

Il avait néanmoins fait quelques pas dans la voie. Il avait affirmé publiquement ses capacités et sa vocation. Mais Stevenson n'était point voué au succès précoce d'un Dickens, ou surtout d'un Kipling. Il lui restait beaucoup de chemin à parcourir avant de trouver sa formule et surtout l'occasion qui lui permit de la faire apprécier.

(1) Voir chap. 14.

(2) P. 36. *Memories and Portraits*. « I told myself that the time was not yet ripe, nor the man ready, and to work I went again with my penny version-books, having fallen back in one day from the printed author to the manuscript student. »

III

L'ORIENTATION VERS LE BARREAU ET L'INFLUENCE CROISSANTE D'EDIMBOURG

Les adieux de Stevenson à la profession de son père. Le Barreau. Motifs du choix. Le stage chez un homme de loi et les études. Dissipations de Stevenson.

C'est au moment où expirait en Avril l'« Edinburgh University Magazine » que Stevenson lut le 27 mars 1871 une communication éminemment scientifique et technique sur « Une nouvelle forme de lumière intermittente » devant la Scottish Society of Arts. Pour ce travail, Stevenson obtint une médaille d'argent. Son père fut ravi à la fois de l'intérêt manifesté par son fils et de ce succès. Sa vocation s'était-elle enfin éveillée ? Depuis plus de trois ans à l'Université, il avait passé trois étés dans les chantiers de la Commission des Phares. Déjà cinq Stevenson, grand-père, père, oncles et consins avaient exercé brillamment leurs fonctions d'ingénieurs. Allait-il être le sixième ?

Beaucoup de personnes le crurent. Mais cette communication n'était dans la pensée de Stevenson qu'un exercice de style et le succès remporté qu'une satisfaction d'amour-propre.

Quelques jours après cette apothéose, Stevenson rompit enfin vis-à-vis de son père un peu de son silence hypocrite. Au cours d'une promenade, il dessilla les yeux de celui-ci. Il n'était pas difficile de montrer l'inanité des prétendues études à l'Université. Il lui avoua le faible intérêt qu'il portait aux travaux techniques. L'ingé-

nieur en fut probablement atterré, mais il semble s'être rendu à l'évidence. Le nom de son fils ne serait jamais inscrit à la suite de ceux de Robert, d'Alan, de David, et de Thomas. La catastrophe n'était point irrémédiable d'ailleurs. La récusation de Robert-Louis ne mettait pas un point final à l'activité des Stevenson. Le fils unique du ménage d'Heriot Row avait des cousins susceptibles de fournir des ingénieurs à la Commission des Phares. L'un d'eux David-Alan maintint encore sur ce terrain le prestige familial pour cette génération.

Mais que faire, si Stevenson n'était point ingénieur ? Il était difficile même pour lui de concevoir des possibilités de réussite dans une carrière strictement littéraire à Edimbourg. Son père accepta qu'il se destinât au Barreau. Nul arrangement ne semblait plus satisfaisant. Presque tous les critiques ou essayistes écossais de jadis étaient avocats. Walter Scott avait pratiqué longtemps cette profession qui lui avait permis d'être fonctionnaire magnifiquement appointé. Imiter cet exemple n'était-il pas la meilleure manière de concevoir la littérature à Edimbourg.

Mais, si l'on y avait bien songé, Stevenson n'était pas plus près de se faire admettre comme avocat que de se faire accréditer comme ingénieur. En Ecosse, comme en Angleterre il n'y a, à proprement parler, pas de faculté de Droit. Mais si n'importe quel titre universitaire correspondant permet, avec un stage professionnel, et quelques formalités d'être autorisé à plaider il faut au moins avoir quelques pièces de cette nature à l'appui. Stevenson n'en avait aucune. Il n'avait pris aucun grade dans ses études techniques.

Il ne pouvait suppléer à cette lacune de son dossier qu'en subissant une série d'épreuves de culture générale où figurait notamment du latin, du français et de la littérature. Avec ses habitudes et ses antécédents, c'était un obstacle plus difficile à franchir que pour un autre peut-être.

Ce changement d'orientation eut du moins pour con-

séquence de le faire évoluer vers un nouveau milieu, celui de la basoche. La Société Spéculative formait d'ailleurs une transition. Et dans cette Société Spéculative il prit aussi une importance de plus en plus considérable. Était-ce sa nouvelle situation de candidat au Barreau, était-ce sa tentative même avortée de créer un Magazine ? Dès 1872, il fut élu Président de cette Société dans laquelle quelques années auparavant, il avait pénétré le cœur battant d'émotion.

Dans tous les cas, il ne fut même plus astreint à faire semblant de fréquenter quelques cours. Il dirigea sa préparation comme bon lui sembla. C'était le plein épanouissement du système qui l'avait toujours guidé.

A la liste de ses amis doit être ajouté maintenant Charles Baxter. Celui-ci était destiné à faire une très honorable carrière d'homme de loi, et à demeurer à Edimbourg le confident et l'homme de confiance de Stevenson. Il nous a été représenté comme un causeur très disert, et il dut être un jeune homme très ouvert et très animé. Dans tous les cas lui et Stevenson furent bientôt inséparables.

L'orientation vers le Barreau mit Stevenson davantage en contact avec tout ce groupe des aspirants hommes de loi, clercs, étudiants en médecine, dont la vie n'était pas toujours très édifiante. Il nous en a donné quelques aperçus. Dans un fragment, le Reclus, il fait parler rétrospectivement un de ceux-ci :

« J'avais alors 22 ans, j'étais étudiant en médecine à Edimbourg, déjà quelque peu endetté, et déjà (quoique je n'ose difficilement dire comment) plus ou moins habitué aux dissipations et aux dépenses... Mon père était le Révérend John Kirkwood, d'Edimbourg, un homme bien connu pour la sévérité de sa vie et le ton de ses prédications... En ce qui concerne l'argent de poche, il me donnait une somme dérisoire et insuffisante pour la position de son fils. Et quand une fois je pris la liberté de protester, il m'accabla de cette question : « Si je vous donnais davantage, pourriez-vous me promettre de

régler vos dépenses comme je le souhaiterais ? » Je ne répondis pas immédiatement, mais quand je le fis, ce fut avec véracité. « Non, dis-je » (1).

Mais, est-ce en la démunissant le plus possible d'argent que l'on peut interdire à la jeunesse de commettre des sottises ? Stevenson par la bouche de son héros imaginaire, nous en donne un exemple. Un jour « j'avais quelques shillings en poche ; dans une salle de billard de St-Andrews Street j'eus bientôt quadruplé cette somme au jeu des pyramides, et la salle de billard étant presque porte à porte avec une agence de pari au courses, je plaçai le montant sur un cheval. Vers cinq heures de l'après-midi le lendemain, j'avais 30 livres à ma disposition, six fois autant que j'avais jamais envisagé de dépenser. Je n'étais pas un mauvais jeune homme quoique un peu libertin... Jusqu'à cette maudite nuit, je n'avais jamais su ce que c'est que d'être complètement pris de boisson... Je revins à moi couché dans ce que je crus tout d'abord être mon lit, était-ce la nuit du même jour ou la suivante, je ne l'ai jamais su, mais mes trente livres avaient disparu... » (2). Jamie Kirkwood s'était trompé, dit-il, de quartier et de maison pour rentrer chez lui !

(1) P. 239. Tusi 16. — The Story of a Recluse. « I was then two and twenty years of age, a medical student of the University already somewhat involved with debt, and already more or less (although I can scarce tell how) used to costly dissipations... My father was the Rev John Kirkwood of Edinburgh, a man very well known for the rigour of his life and the tenor of his pulpit ministrations... In the matter of pocket money, he gave me a pittance insufficient for his son's position, and when upon one occasion, I took the liberty to protest, he brought me up with this home thrust of inquiry : « Should I give you more, Jamie, will you promise me it shall be spent as I should wish ? » I did not answer quickly but when I did it was truly : « No », said I. »

(2) P. 239 Tusi 16. — « I had a few shillings in my pocket : in a billiard room in St-Andrews Street, I had shortly quadrupled this amount at pyramids, and the billiard room being almost next door to a betting agency, I staked the amount on the hazard of a race. At about five in the afternoon of the next day, I was the possessor of some 30 pounds, six times as much as I had ever dreamed of spending. I was not a bad young man, although a little loose. I may have been merry and lazy ; until that cursed night I had never known what it was to be overpowered with drink ; so it is possible I was overpowered the more completely. I have never clearly been aware of where I went or what I did... I came to myself in bed, whether it was that night or the next I have never known, only the thirty pounds were gone. »

Un autre amusement était le « howff » de Carlton Hill. « Le howff de Carlton Hill était un restaurant borgne où ne se passait, dit-on, rien d'extraordinaire. Mais le tenancier gardait son établissement ouvert à des heures interdites de la nuit. On y était constamment menacé d'une râfle de la police. C'était donc un endroit à fréquenter pour acquérir une réputation d'esprit fort.

En voici une description. « Tout au pied de Carlton Hill monte un étroit boyau, moitié rue, moitié ruelle. Son sommet débouche en plein sur la prison et son autre extrémité plonge dans les taudis sans soleil du Bas Carlton. D'un côté la montée est surplombée par les rochers de la colline, et de l'autre par un vieux cimetière. Entre eux, c'est le creux d'une tranchée faiblement éclairée la nuit, peu fréquentée le jour, et quand elle dépasse l'étendue des tombes, bordée de maisons sombres et louches. L'une de celles-ci était le restaurant de nuit. » Si l'on entrait, on se trouvait aussitôt « dans une pièce éclairée par des becs de gaz bruyants, avec des tables couvertes de nappes sales où l'on mangeait quelque repas plutôt grossier. On y rencontrait en particulier de jeunes membres du Barreau en état d'ébriété » (1).

Telle était l'idée que ces jeunes gens se faisaient du libertinage. Il suffisait qu'une occupation fût illicite pour qu'elle acquit un prestige de romanesque. Par un concours de circonstances morales dans lesquelles le milieu Presbytérien jouait un rôle, la débauche tournait le dos à la vie élégante et délicieusement sensuelle. Cet aspect brutal des mœurs libérées des restrictions, ils l'acceptaient, ils le cultivaient. Ou plutôt ne connaissaient-ils pas d'autre alternative ?

(1) John Nicholson. — Tusi 13. — Close under Carlton Hill there runs a certain narrow avenue, part street, part byroad. The head of it faces the doors of the prison ; its tail descends into the sunless slums of the Low Carlton. On one hand it is overhung by the crags of the hill, on the other by an old grave-yard. Between the two the roadway runs in a trench, sparsely lighted at night, sparsely frequented by day, and bordered when it has cleared the space of tombs by dingy and ambiguous houses... A room lighted by noisy gas-jets, beside a dirty table-cloth engaged on a coarse meal and in the company of several tipsy members of the junior bar, »

Mais les occasions d'irrégularité ne manquaient pas pour celui qui les recherchait. Et Stevenson était de ceux-là. Ces « flirtations » étaient empreintes d'un certain cynisme qui tendait à les priver de toute grâce. Cette manière d'envisager la femme n'a que trop tendance à accentuer le contraste entre la vertu et le vice, à mettre la femme ou trop près ou trop loin de l'instinct de l'homme, à faire ressortir indûment le côté impérieux et brutal de ce dernier.

La vie d'Edimbourg pour un homme comme Stevenson ne représentait pas la vie idyllique des premiers âges sous l'œil bienveillant des Dieux. Rien n'était moins le temple de l'innocence et de la pureté. Où peut-on mieux s'imprégner des réactions psychologiques contradictoires du Puritanisme que dans la capitale du Presbytérianisme ? Et celles-ci ne sont-elles pas un véritable microcosme du soi-disant monde Anglo-Saxon ?

Plus tard, Stevenson confessa à un ami avec une de ses lacunes artistiques une des particularités de sa sensibilité acquise pendant ces années d'Edimbourg. « La difficulté dans une histoire amoureuse qui insiste vraiment sur l'amour est de n'avoir à utiliser qu'une seule corde ; elle est susceptible de maintes notes, mais le fait essentiel est toujours le même, et le sentiment étant très intense et déjà très manipulé dans les lettres exige positivement un peu d'attifage et d'ennoblissement. Chez un écrivain aussi prosaïque et terre à terre, que moi, et avec ma rectitude de point de vue, tout ceci me pousse vers une certaine révélation grossière — positivement même vers une minutie d'intimité bien plus déplorable... Avec tout mon romanesque je suis un réaliste et un esprit prosaïque et un amateur très fanatique des sensations physiques élémentaires carrément et expressément rendues » (1).

(1) P. 184. Letters, vol. 4 to olvin 92. The difficulty in a love yarn which dwells at all on love is the dwelling on one string ; it is manifold, I grant, but the root fact is unchanged and the sentiment being very intense and already much handled in letters, positively calls for a little pawing and gracing. With a writer of my prosaic

C'est dans le même esprit qu'il écrira à J. M. Barrie, l'auteur de *Peter Pan* « le petit garçon qui ne voulait pas grandir ». Nous sommes écossais tous les deux, et je le suspecte, tous les deux des écossais renforcés ; ma qualité écossaise tend à devenir intermittente mais elle est quelquefois eripypelitus (sic), si telle est l'orthographe. Enfin, il me semble que nous avons tous deux fait notre stage dans la métropole des vents : la « métropole grise » de notre Virgile et je considère ceci comme un lien durable. Aucun lieu ne marque autant son homme au fer rouge » (1).

Edimbourg serait-elle une vaste « Public School » pour adultes d'une certaine classe ? Stevenson y trouva un peu tard peut-être une partie de sa discipline mentale et de sa formation psychologique. Et cependant, comme beaucoup d'élèves d'une Public School il ne put jamais tout à fait se réconcilier avec le système. Il voyait toujours quelque chose au delà, un plus vaste horizon. Ce n'était peut-être pas tant le souvenir d'Earraid, de Wick ou d'ailleurs. C'était peut-être un réflexe normal de sa constitution et de sa nature.

literalness and pertinency of point of view this all shoves towards grossness — positively even towards the far more damnable closeness ...but with all my romance, I am a realist and a prosaist and a most fanatical lover of plain physical sensations plainly and expressly rendered ; hence my perils. To do love in the same spirit as I did (for instance) David Balfour's fatigue in the heather, my dear sir, there were grossness ready made. And hence, how to sugar ?

(1) P. 151. Letters. Vol. 4 feb. 92. « We are both Scotch besides, and I suspect both rather Scotty Scots ; my own Scotchness tends to intermittency but is at times eripypellus — if that be rightly spelt. Lastly, I have gathered we had both made our stages in the metropolis of the winds our Virgil's « grey metropolis » and I count that a lasting bond. No place so brands a man.

IV

L'ÉBULLITION INTELLECTUELLE DE LA JEUNESSE ET LES CONTACTS ÉLARGIS

Occupations sédentaires. Nouvelles influences : Spencer et Huxley. Le jacobinisme de Stevenson. La L. J. L. Le séjour en Allemagne : Frankfort, Baden, la Forêt Noire.

Si la carrière d'ingénieur impliquait une sorte d'apprentissage en pleine nature, ce à deux pas d'elle dans des sites pittoresques et sauvages, la carrière d'homme de loi s'ouvrait par un stage beaucoup plus sédentaire. Il s'agissait de passer son temps dans une étude. Celle de MM. Skene et Peacock, échut à Stevenson. L'organisation judiciaire et la terminologie écossaises ne sont pas tout à fait semblables à celles de l'Angleterre. Les fonctions de Writers to the Signet qu'exerçaient ces derniers se rattachent à de vieilles traditions et les apparentent plutôt aux avoués.

Il est utile de noter que M. Skene en dehors de son travail professionnel s'était fait une notoriété à Edimbourg par ses recherches historiques et par un livre sur l'Ecosse celtique. Mais il y eut si peu de contact entre Stevenson et ses principaux qu'il passa tout à fait inaperçu de M. Skene.

Les besognes du stage avaient cet avantage d'être rétribuées. A vrai dire, il s'agissait surtout de copier des actes. Walter Scott, naturellement actif de sa plume, même de cette façon purement mécanique s'était, comme beaucoup d'autres, procuré là dans sa jeunesse les som-

mes que peut-être lui refusait son père. Stevenson, bien que très à l'étroit ne semble pas avoir fait grand effort pour augmenter ses ressources d'argent de poche. C'est un trait de son caractère que cette absence d'industrie terre à terre, et ce long pouvoir d'attente de l'épanouissement de ses véritables facultés.

Pour une multitude de raisons, Stevenson fut, plus qu'à aucune autre période de son existence soumis aux influences combinées de ses lectures et de la vie qu'on pouvait seulement mener dans la Capitale du Presbytérianisme, la triste Athènes du Nord, la Métropole des Vents, familièrement appelée « Old Reekie » aussi, depuis Robert Burns à cause de ses fumées et de ses brouillards.

Cette vie partagée entre l'atmosphère bourgeoise d'Herriot Row et les dissipations du dehors, entre Edimbourg et Swanston était relativement sédentaire avons nous dit.

Les sujets qu'il lui fallait travailler n'étaient pas tous très intéressants. Mais Stevenson sortait facilement du cadre de son programme. Et à cet égard, même la médiocrité des questions, les thèmes purement procéduriers et juridiques servaient peut-être à attirer son attention sur des problèmes plus vastes qui les contiennent et les dominent. Pour certains esprits les détails du droit éveillent un intérêt pour la sociologie et la philosophie.

Stevenson semble avoir lu beaucoup dans cette direction. Mais le penseur qui produisit sur lui la plus forte impression fut incontestablement Herbert Spencer. « Bientôt après ma découverte de Whitman, je tombai sous l'influence d'Herbert Spencer » (1), dira-t-il.

Cette circonstance n'a rien de singulier. Herbert Spencer est bien représentatif d'un certain courant intellectuel en Grande-Bretagne. Sa vogue y a été considérable.

Stevenson le dira encore (2) : « Dans quelle

(1) P. 64. *Tusi. Books that have influenced me*. Close upon the back of my discovery of Whitman I came under the influence of Herbert Spencer.

(2) En 1887.

mesure sa vaste structure soutiendra-t-elle l'épreuve du temps, dans quelles proportions est-elle faite d'argile et de bronze, il serait intéressant de le rechercher. Mais ses phrases, si elles sont sèches sont toujours viriles et honnêtes ; ses pages sont animées d'une joie hautement abstraite, dénudée d'ornement comme un symbole algébrique, mais toujours allègre ; et le lecteur trouvera là un caput mortuum de sentiment religieux, avec peu de ses grâces, mais avec presque tout l'essentiel ; et ces deux qualités le rendent aussi sain que sa vigueur intellectuelle en fait un écrivain stimulant » (1).

Ce qui recommanda Herbert Spencer à Stevenson était ce qui le recommandait à l'Angleterre : l'enthousiasme de la science; un certain air de Puritanisme austère, une apologie de l'individualisme et du progrès matériel. Ses origines « non conformistes », ses tendances à la fois rationalistes et mystiques, leur concordance avec les affirmations jacobines du dernier siècle sur le progrès humain, les droits naturels le recommandaient encore bien davantage à un Ecossais.

Qu'on ajoute que Spencer avait débuté comme ingénieur, et que comme Stevenson il avait abandonné les réalisations concrètes pour se tourner vers la sphère des constructions abstraites ou verbales. Ce mélange d'imagination créatrice et de savoir scientifique qui le caractérise, sa faculté d'organiser un point de vue, sa systématisation à priori séduisait alors tant de gens, à plus forte raison un jeune homme.

Chez ce positiviste, l'affectation d'une cosmogonie, fournissait habilement un substitut à la vision calviniste du monde. A l'époque de Darwin, il parlait en termes d'évolution.

Tout concourait à en faire un prophète à Birmin-

(1) P. 64 d° — How much of his vast structure will bear the touch of time, how much is clay and how much brass, it were curious to inquire. But his words, if dry, are always manly and honest ; there dwells in his pages a spirit of highly abstract joy, plucked naked like an algebraic symbol, but still joyful ; and the reader will find there a caput-mortuum of piety, with little indeed of its loveliness, but with most of its essentials ; and these two qualities make him a wholesome, as his intellectual vigour makes him a bracing writer.

gham ou à Edimbourg pour des esprits impatientes de la morne tyrannie des vieux dogmes, même renouvelés par Carlyle. A certains égards, n'était-il pas l'antidote de la fureur de dramatisation et de la poésie du malheur du tragique Ecossais ?

Ce ne fut qu'en 1884, que Herbert Spencer, afin de résister au développement de l'idéologie socialiste, passa curieusement du Radicalisme qui l'accueillait au Parti conservateur qui semblait le centre de la résistance individualiste.

A l'époque où son influence s'exerça sur Stevenson, il semblait être à l'avant-garde des audaces de la pensée. Nul doute qu'il ne favorisât une affectation de hardi radicalisme politique, religieux, et social. Mais les aspirations de la jeunesse sont incohérentes, utopiques, vagues et grandiloquentes.

L'intérêt rétrospectif de la Révolution française était encore dans l'air. Il y avait quelques rumeurs de républicanisme en Angleterre. Stevenson comme peut-être de ses amis, s'éprit d'une certaine phraséologie sans grande signification pratique.

Quand Huxley, le célèbre Professeur de Sciences naturelles de Londres attira l'attention du grand public par ses incursions dans le domaine de la philosophie, de la sociologie, de la théologie, Stevenson comme beaucoup de ses contemporains prit parti pour lui. Huxley ne marquait-il pas une réaction contre la tyrannie du parti de la routine mentale ? Et comment un esprit ouvert à toutes les suggestions de l'intelligence pouvait-il ne pas généreusement accueillir d'Edimbourg tout ce qui était insolent et fort ?

Il semble que quelques-unes des connaissances de Stevenson, principalement de la basoche, se fussent assez régulièrement réunies dans une taverne à proximité de l'Ancien Parlement House devenu Palais de Justice. C'était dans une ruelle appelée Advocate's Close, dans la Haute et Vieille Ville, non loin du Quadrangle de l'Université. Là, on discutait, on échangeait des vues avec

passion. Sans doute on y rencontrait Charles Baxter et plusieurs autres. Et c'est ainsi qu'en futurs hommes de loi, ils rédigèrent les statuts d'une soi-disant société secrète d'idéologues et de réformateurs. Qui n'aurait voulu être à leur place ? Ils étaient tous jeunes, très jeunes...

Parmi les sujets pour lesquels il était prévu des épreuves à l'examen d'admission au Barreau se trouvait le Français. Stevenson semble avoir eu déjà une connaissance assez étendue de cette langue dans laquelle il lisait au moins des romans. On lui reprocha aux interrogations de n'en pas très bien connaître la grammaire. Mais il ne paraît pas avoir connu davantage la grammaire de sa propre langue qu'il parlait tous les jours avec ses parents, avec ses proches et avec ses amis, et qui était le dialecte du Lothian. Le dialecte du Lothian n'est pas celui de l'Ayrshire et de Burns. Mais c'est la langue de Dunbar. Il avait appris l'Anglais par la lecture des grands auteurs, en tête desquels il fallait inscrire le catéchisme de l'Eglise Presbytérienne, les sermons, les cours et les discussions intellectuelles relevées. Il aimait aussi à pratiquer le français.

Pourtant, lorsqu'il s'agit de sortir un peu d'Ecosse, ce ne fut pas vers la France qu'il se tourna. Depuis qu'il avait renoncé à être ingénieur des phares en Avril 1871, et même depuis l'été précédent, il n'était guère sorti d'Edimbourg et de Swanston que pour une excursion au pays des lacs et un voyage à Cambridge, où son cousin Robert, familièrement Bob, était étudiant. C'était mener une vie vraiment casanière pour Robert-Louis Stevenson.

Vers l'été de 1872, on agita la question d'un séjour en Allemagne. Celle-ci était le pôle magnétique du grand écossais Thomas Carlyle. L'Allemagne avait d'ailleurs en Grande-Bretagne pour plusieurs raisons un grand prestige intellectuel.

Parmi ceux qui, comme Stevenson se proposaient d'être admis au Barreau se trouvait un certain Simpson, le fils d'un chirurgien célèbre, largement pourvu d'argent

et avec lequel il se lia d'amitié. Il est impossible de trouver un plus grand contraste extérieur entre deux habitants d'une même ville, aspirant à la même profession qu'entre Robert-Louis Stevenson, et Sir Walter Grindlay Simpson, baronet. Car Simpson, héritant de son père était baronet. Il était d'ailleurs parfaitement correct dans sa tenue et sa mise. Stevenson était extrêmement négligé, avec une affectation d'esthétisme. Simpson était lourd. Stevenson était mince, dégingandé, très grand. Il était vif, avec une esprit de décision rapide. Simpson était réservé et circonspect à un degré presque comique, « ne prenant jamais de résolution sans examiner la question envisagée sous tous ses aspects de la façon la plus sérieuse » (1).

Mais cette froideur de méthode personnelle n'était pas le signe d'une âme mesquine. « Son indulgence pour les erreurs des autres était presque du cynisme ». Type peut-être aussi extravagant dans son genre que l'était Stevenson.

Tous deux avaient formé le désir de profiter des mois de liberté des vacances pour quitter Edimbourg et aller suivre les cours de droit et de philosophie organisés dans quelque Université allemande. C'était une façon de sortir de la misérable procédure et des chétifs manuels. Et c'est ainsi que par Bruxelles, Stevenson rejoignit son ami à Frankfür am Mein.

Mais le projet initial de poursuivre des études de vacances dans quelque Université allemande rencontrait l'opposition des parents de Stevenson. Ils ne voulaient pas que leur fils courût le risque d'échapper à leur tutelle. Peut-être se faisaient-ils des illusions quant à l'efficacité de celle-ci à Edimbourg même. Ils permirent simplement un séjour de quelques semaines avec Sir W. Simpson sur un pied modeste dans la vieille ville libre,

(1) P. XIV Pref. Note Tust 17 Mrs S. : « Sir W. Simpson was a reticent, cautious man who came to no decision until the question involved had been carefully examined on all sides. — d° Indeed his leniency towards the faults of others very nearly touched the bounds of cynicism ».

jadis le siège de la Diète de la Confédération germanique, riche en souvenirs et en monuments.

Frankfort sur le Mein est la ville natale de Goethe, et une partie de la jeunesse de celui-ci s'y est déroulée. A ce titre, les lieux étaient intéressants à visiter. Mais il y avait une nuance entre la familiarité dans laquelle Thackeray en quittant l'Université avait vécu vis-à-vis du poète lui-même à Weimar plus de trente ans auparavant et ce séjour modeste. Stevenson et Stimpson ne menèrent pas la brillante vie mondaine de l'étudiant de Trinity College sur le point bientôt de se préparer au Barreau. Ce fut pour eux simplement l'occasion de se frotter un peu d'Allemand.

Stevenson lut la vie de Goethe dans la biographie anglaise de Lewes, l'ami de George Eliot, qui datait de 1855. Ce livre eut sur lui une profonde influence. Il le cite précisément (1) après Spencer dans son essai de 1887 sur « les livres qui m'ont influencé. » Il ajoute d'ailleurs : « Je ne connais personne que j'admire moins que Goethe, il me semble le résumé même de tous les péchés du génie, fracturant les portes de la vie privée et blessant à la légère des amis dans cette prodigieuse indiscretion de Werther... » (2).

Stevenson rejoignit bientôt ses parents dans la ville d'eau de Baden-Baden où ils l'avaient suivi en Allemagne.

Le grand charme de cette villégiature était la proximité de la Forêt Noire. Il trouvait là un paysage cher à Meredith. Et c'est précisément dans ce site de la Forêt Noire et de Baden que l'auteur du Mariage extravagant évoquera sous les traits de Gower Woodseer, « the natural philosopher », la physionomie de Robert-Louis Stevenson de ses années de jeunesse, vingt ans plus tard.

Peut-être est-ce là que Stevenson inaugura sa pratique

(1) *Tusi* 28 p. 65.

(2) *do* « I know no one whom I less admire than Goethe ; he seems a very epitome of the sins of genius, breaking open the doors of private life and wantonly wounding friends, in that crowning offense of Werther ».

des tours pédestres comme l'avait fait Keats. Du moins, ce fut sa première tentative de cette espèce à l'étranger, car il avait déjà parcouru le pays des lacs de cette façon.

Il dut remplir de notes et d'observations plus d'un de ces cahiers de deux sous qu'il traînait partout avec lui et dont nous avons déjà parlé (1). Les conserva-t-il ? Il se servira en tout cas de ses impressions dans son roman de Prince Othon, d'abord appelé « le Royaume de la forêt ». Mais le Prince Othon était bien loin devant lui alors. Et ces promenades ne constituaient qu'une heureuse diversion à la routine de sa vie de Swanston et d'Edimbourg et de ses études. Car il n'apparaissait aucune indication de la manière dont il pût accéder à la littérature.

Quand Stevenson écrivit à Edimbourg ou revint dans la capitale écossaise, pour continuer sa préparation au Barreau, à défaut de connaissances très étendues, il put néanmoins parler de l'Allemagne comme un homme qui y était allé. Nul doute que cette particularité ne constituât un mérite.

(1) Voir chapitre VII, 2^e partie.

CONSÉQUENCE DES NOUVEAUX DÉVELOPPEMENTS CONFLIT FAMILIAL

Fin du système de réticence intellectuelle avec son père. Soucis de véracité de Stevenson. Nécessité des convictions individuelles. Stevenson fidèle quand même à l'inspiration du protestantisme. Sa résistance de conscience. Nouvel aspect de Stevenson. Sa persévérance au travail.

Avant le début de février 1872, c'est-à-dire peu de mois après le retour d'Allemagne, M. Thomas Stevenson découvrit par hasard dans la maison une copie des soi-disant statuts de la pseudo société secrète de la taverne d'Advocate's Close, sous les initiales mystérieuses de L. J. L. Les buts de ce groupement limité à six personnes y étaient énoncés. On n'y proposait pas comme Shelley l'avait fait publiquement à Oxford soixante ans auparavant le développement de l'athéisme. Mais quelques phrases sur la liberté de pensée, l'affranchissement des préjugés parurent singulières à M. Thomas Stevenson. Il posa probablement pour la première fois à son fils des questions précises sur ses croyances et sur ses idées morales, politiques et sociales. Stevenson répondit avec franchise. Et il fut tout à fait clair que le jeune homme répudiait catégoriquement la théologie rigoureuse et le point de vue strictement conservateur et bourgeois d'Herriot Row. Cette révélation s'abattit sur le père comme un coup de foudre. Car il était implicitement admis que les idées arrêtées pour lui-même par M. Thomas Stevenson

étaient et devaient être celles de son fils. Le père vit tout à coup celui-ci engagé dans une voie dangereuse.

A la vérité, le jeune homme n'était pas sur un lit de roses. Son ami Sidney Colvin le représente très justement en proie « à divers courants et diverses tendances qui se rencontraient en lui, s'opposant l'une à l'autre dans sa personnalité à moitié formée, avec une très grande dépense de force morale et physique » (1).

Il avait depuis quelques années confié ses doutes concernant la véracité des doctrines qu'on lui avait enseignées dans sa famille à Fleming Jenkin. Stevenson nous a rapporté ces débats dans son « Mémoire de Fleming Jenkin ». Ce dernier était un croyant. Il répondait avec le bon sens d'un homme expérimenté qui a vu s'apaiser bien des excès intellectuels de la jeunesse. Puritain de fond, il était, malgré sa résidence à Edimbourg beaucoup plus près des néo-calvinistes américains, Emerson, Hawthorne et Thoreau que du dogmatisme rigide et des adaptations conservatrices et bourgeoises de l'Eglise écossaise. Il montrait au jeune homme comment on pouvait concilier les données de la foi et de la science en faisant parler aux doctrines un langage plus conforme au siècle. Ainsi pouvait-il toucher la sensibilité et l'intelligence du jeune sceptique. Nul doute que la leçon ne fut pas tout à fait perdue.

Mais le milieu écossais était-il très favorable à développer le respect des pratiques religieuses? Dans son essai de février 1871, c'est-à-dire de deux ans auparavant dans « l'Edinburgh Magazine » Stevenson nous avait décrit l'état des croyances chez les étudiants d'Edimbourg « considérés de façon générale ».

« L'étudiant en théologie, par exemple, doit-être officiellement un croyant ; et comme la foi est malheureusement considérée par beaucoup comme une confession de faiblesse, il lui faut plutôt choisir entre deux façons

(1) Letters Vol. I Introductory Note p. 8 — There met in him various strains and elements which were in these days pulling against one another in his half-formed being at a great expense of spirit and body. (Sidney Colvin).

de dorer la pilule orthodoxe désagréable au palais. Quelques-uns l'avalent dans une légère gelée de métaphysique ; car c'est déjà quelque chose que de croire en Dieu sur l'affirmation de quelque philosophe à vous décrocher la mâchoire, quoique ce soit une véritable flétrissure que de croire en lui sur sa propre autorité. D'autres encore (et nous pensons que c'est la pire méthode) trouvant la grammaire allemande plutôt aride au goût assaisonnent eux-mêmes leur petite hérésie pour prouver leur indépendance et ils répudient l'une des doctrines cardinales afin de pouvoir conserver toutes les autres sans se faire moquer d'eux » (1).

Si les étudiants en théologie, les futurs pasteurs étaient tels, que devaient être les autres ? Et sans doute, R.-L. Stevenson n'avait pas constitué tout seul cette odieuse L. J. L. Les idées qu'il développait habituellement étaient si peu choquantes aux oreilles de ses camarades étudiants, que la Société Spéculative, pourtant d'un recrutement reconnu pour choisi, l'avait élu président. Il semble bien que Stevenson ait pensé avec son milieu et son âge.

« Certes, j'aime la solennité romantique de la jeunesse », écrira-t-il plus tard à une amie qui lui parlait alors de la nouvelle génération. « Nous étions exactement aussi solennels qu'eux en faveur de l'athéisme, des étoiles et de l'humanité, mais nous étions du côté de la croyance dans tous les cas — nous considérions l'athéisme et la sociologie (dont nul d'entre nous, ni personne d'ailleurs ne connaissait rien) comme un Evangile et une règle de fer pour la conduite de la vie. Ce qui est apte à vous in-

(1) Tusi 25 p. 141 — « The Divinity Student, for example, must be an avowed believer ; and as this, in the present day, is unhappily considered by many as a confession of weakness, he is fain to choose one of two ways of gilding the distasteful orthodox bolus. Some swallow it in a thin jelly of metaphysics ; for it is even a credit to believe in God on the evidence of some crackjaw philosopher, although it is a decided slur to believe in him on his own authority. Others again (and this we think the worst method) finding German grammar a somewhat dry morsel run their little heresy as a proof of independence, and deny one of the cardinal doctrines that they may hold the others without being laughed at ».

triguer au premier abord chez les jeunes d'aujourd'hui, c'est qu'avec des problèmes si vacillants et si risqués toujours près de leur cœur ils ne soient entraînés à plonger vers un Niagara de Dissolution. Mais souvenez-vous de la grande timidité pratique de la jeunesse. J'étais un jeune homme particulièrement brave — et je plongeais dans des aventures et des expériences et je courais des risques dont le souvenir me surprend encore. Mais moi, Dieu, dans quelle crainte j'étais de cette étrange mécanique aveugle au milieu de laquelle je me trouvais ; et avec quel cœur oppressé et quels poumons vides je touchais une nouvelle manivelle et j'attendais les conséquences. Je ne veux pas dire que je ne crains plus la vie ; je la crains ; et cette terreur (pour un aventurier comme moi) est encore une des plus grandes joies de l'existence. Mais c'était différent certes, quand j'étais encore ceint de la robe inestimable de l'inexpérience ; alors la crainte était exquise et profonde » (1).

On sent très bien tous les éléments qui concouraient ainsi à éloigner Stevenson de la stricte orthodoxie bourgeoise et conservatrice, à l'inciter à trouver son chemin lui-même. Ce n'était que le résultat des données de sa psychologie au développement de laquelle nous avons assisté.

Ainsi avait-il beaucoup tâtonné, dans le cercle des

(1) P. 234 Letters Vol. 4 August 88 to Mrs Fairchild. — Well, I love the romantic solemnity of youth ; and even in this form, although not without laughter I have to love it still. They are such ducks. But what are they made of ? We were just as solemn as that about atheism and the stars and humanity ; but we were all for belief anyway — we held atheism and sociology (of which none of us, nor indeed anybody knew any thing) for a gospel and an iron rule of conduct. What is apt to puzzle one at first sight in the New Youth is that with such rickety and risky problems always at heart they should not plunge down a Niagara of Dissolution. But let us remember the high practical timidity of youth. I was a particularly brave boy — and plunged into adventures and experiments and ran risks that it still surprises me to recall. But dear me, what a fear I was in of that strange blind machinery in the midst of which I stood ; and with what a compressed heart and what empty lungs I would touch a new crank and await developments. I do not mean to say I do not fear life still ; — I do, and that terror (for an adventurer like myself) is still one of the chief joys of living. But it was different indeed while I was yet girt with the priceless robe of inexperience ; then the fear was exquisite and infinite.

idées à sa portée. Il avait probablement été républicain, et il nous dira qu'il a été socialiste (1). Avait-il besoin même des encouragements d'Huxley pour se croire athée? Le matérialisme n'était-il pas une des plus ordinaires alternatives philosophiques à la religion officielle d'Edimbourg? Toutes ces hardiesses de pensées ne constituaient guère un danger. A moins de grandes crises sociales, il y a chez les hommes un poids suffisant d'habitudes invétérées pour contrebalancer toutes les suggestions hasardeuses des idéologues.

La vérité, c'est qu'il était très difficile à un jeune homme imaginatif et intelligent de ne pas exercer librement sa pensée. Stevenson faisait-il autre chose que de glisser plus ou moins adroitement sur la pente des possibilités psychologiques qu'a organisées le Calvinisme lui-même. Cette doctrine, issue d'une révolte contre l'autorité de la tradition que représentait l'Eglise catholique au XVI^e siècle est essentiellement une construction idéologique individuelle. Son fondateur s'est imposé par son prestige intellectuel, par sa ténacité et son grand courage, il n'a jamais mis en avant aucune prétention à la révélation mystique. Presbytériens d'Ecosse, Huguenots de France, et Indépendants d'Angleterre ont marché librement dans la voie tracée par lui.

Il faut avouer que certains représentants les plus en vue de la tradition calviniste avaient donné quelques entorses à la doctrine première! Il suffirait de citer l'Eglise des « Father pilgrims », l'Eglise du Massachusetts passée à l'Unitarianisme. Il suffirait de citer Emerson, l'ami même de Carlyle, passé à un vague déisme, et conservant cependant toute son influence dans les pays protestants.

Robert-Louis Stevenson défendra très bien sa position en face de la pression exercée subitement par son père. Dans plusieurs essais ultérieurs, il est revenu avec insistance sur la question. C'est essentiellement celle que

(1) P. 42 Tusi 25 — Crabbe's Age — For my part I look back to the time when I was a Socialist with something like regret.

traite Calvin dans sa fameuse « Excuse du Noble Seigneur Jacques de Bourgogne » : « Avoir dans sa bouche des phrases apprises par cœur n'est pas la même chose que de posséder une opinion, et c'est encore moins la même chose que de s'en être constitué une soi-même » (1), affirmera-t-il. « Personne ne peut envisager le développement de la vie d'un autre pour lui. C'est l'épreuve de la nature et du courage de chacun qu'il lui faut en décider pour lui-même. Chacun à son tour doit affronter et défier le Sphinx » (2).

Stevenson ira jusqu'à faire l'apologie de l'hérésie : « Toute erreur qui n'est pas seulement verbale est une façon vigoureuse d'affirmer que la vérité courante est incomplète. Les sottises de la jeunesse ont une base de raison saine... Les actes les plus anti-sociaux indiquent les défauts de notre société... » (3).

Pour l'amour de Dieu, donnez-moi le jeune homme qui a assez d'intelligence pour faire des sottises. Quant aux autres, l'ironie des faits leur arrachera des mains leur direction d'eux-mêmes et leur fera faire des sottises véritables avec le plus grand sérieux avant que la farce ne soit terminée » (4).

Mais il ne s'agissait pas pour l'instant d'atteindre à de tels développements idéologiques. Quand M. Thomas Stevenson, après des années d'absence de contact, après sa curieuse méthode d'éducation, voulut opérer ce qu'il croyait un redressement des pensées de son fils, il se montra aussi maladroit dans son intervention qu'il

(1) Tusi 25 p. 41 Crabbed Age — To have a catchword in your mouth is not the same thing as to hold an opinion ; still less is it the same thing to have made one for yourself.

(2) Letters Vol. 2 p. 100 June 82 — No man can settle another's life for him. It is the test of the nature and courage of each that he shall decide it for himself. Each in his turn must meet and beard the Sphinx.

(3) P. 48 Tusi 25 — Crabbed Age — All error not merely verbal, is a strong way of stating that the current truth is incomplete. The follies of youth have a basis in sound reason. Their most anti-social acts indicate the defects of society.

(4) P. 49 Tusi Crabbed Age — For God's sake, give me the young man who has brains enough to be a fool. As for the others the irony of facts shall take it out of their hands and make fools of them in downright earnest ere the farce be over.

l'avait été dans son aveugle inertie antérieure. Il pleura, il se jeta aux pieds de son enfant, faisant appel au sentiment pour changer les convictions intellectuelles. Il ne s'aperçut pas que celui-ci manifestait précisément les véritables qualités puritaines : un amour de la droiture et de la véracité qui pouvait aller jusqu'au cynisme. Il ne se rendit pas compte qu'il avait en face de lui un fils qui, à l'époque héroïque du Presbytérianisme, aux jours des prêches furtifs dans l'étendue des sombres bruyères eût pu jouer tout enfant le rôle d'un Heathercat (1). Il ne vit pas qu'il avait affaire à un moderne Révérend Mac Briar (2), ce prédicateur étique et fiévreux, capable malgré sa fragilité physique d'aller jusqu'aux plus terribles limites de la résistance humaine, et de s'évanouir sans plier dans les tortures ordonnées par un Lauderdale.

Ce que furent les scènes familiales, on s'en fait une idée à lire cette note du 2 février 1873 envoyée à son ami Baxter :

« Vendredi soir, après t'avoir quitté, éclata une discussion religieuse avec mon père et ma mère. Elle fut affreuse... Et maintenant, ils sont tous les deux malades, tous les deux aussi silencieux, tous les deux aussi déprimés que si — je ne puis trouver de comparaison. Tu peux te figurer combien c'est agréable pour moi » (3).

Une des accusations que le jeune homme ne pouvait supporter était d'être « un sceptique ». Car malgré tout, ce qui le séparait de l'orthodoxie religieuse de son pays, malgré son abandon de la conception anthropomorphique de Dieu, malgré son renoncement peut-être à la position déiste même, il aimait à se considérer quand même comme un croyant. Et croyant, il l'était à sa manière. Il écrivait à Baxter :

(1) Tusl 16 — Heathercat fragment, p. 143-167.

(2) Old Mortality, Walter Scott principalement Ch. XXXVI.

(3) Letters Vol. I p. 59 — On Friday after leaving you (occurred a religious dispute with father and mother) and now they are both ill, both silent, both as down in the mouth as if — I can find no simile. You may fancy how happy it is for me.

« Ils ne voient pas non plus que ma position n'est pas celle d'un sceptique au cœur léger, que je ne suis pas (comme ils m'appellent) un insouciant infidèle. Je crois autant qu'eux, seulement d'une façon générale en proportions inverses ; je suis, je crois, aussi honnête qu'ils peuvent l'être en ce qu'ils affirment. Je ne suis pas parvenu à mes vues de façon hâtive. Je réserve (comme je le leur ai dit) de nombreux points jusqu'à ce que j'acquière des connaissances plus complètes et je ne pense pas pouvoir être appelé justement un horrible athée » (1).

M. Stuart nous dit que le résultat de cette surexcitation était d'entraîner Stevenson à des plus grands écarts sensuels au dehors, de le plonger plus désespérément dans la dissipation. Ces tendances, Sidney Colvin ne les avait-il pas mises en lumière par la phrase : « les saisons de tentation assiégeant plus vigoureusement le tempérament ardent et poétique et l'entraînant à chercher son réconfort dans les grossières séductions des rues de la cité » (2).

Ces circonstances mises à part, le moment était peut-être assez mal choisi pour abreuver le jeune homme de reproches. Car, il n'est pas douteux qu'il donnait des signes d'une transformation à son avantage. Cette ténacité même avec laquelle il s'accrochait à ses opinions n'était peut-être pas un mauvais indice. Certes, il avait été jadis un élève irrégulier, sceptique et presque rebelle.

Il s'était dérobé impunément à toutes ses tâches. Mais bien qu'il éprouvât toujours de grandes difficultés à se limiter à l'étude d'un programme, il semblait s'orienter vers une discipline de travail personnel toute nouvelle

(1) Letters Vol. I p. 59 — « They don't see either that my game is not the light hearted scoffing ; that I am not (as they call me) a careless infidel. I believe as much as they do, only generally in the inverse ratio ; I am, I think, as honest as they can be in what they hold. I have not come hastily to my views. I reserve (as I told them) many points until I acquire fuller information and do not think I am thus justly to be called « horrible atheist ».

(2) Letters Vol. I p. 8 — Introductory note by Sidney Colvin : « the seasons of temptation most besetting strongly the ardent and poetic temperament, to seek solace among the crude allurements of the city streets.

chez lui, une discipline, une puissance d’application qui le conquerra tout entier.

« Je me souviens d’une époque, écrira-t-il plus tard, où j’étais très oisif. Je vivais et je tirais parti de cette humeur. » Cette période de son existence était déjà close. « Je n’ai aucune idée pourquoi j’ai cessé d’être tel, et cependant je ne crois guère avoir la latitude de le redevenir, c’est une métamorphose de l’être ». Et c’est justement cette métamorphose, ce développement du courage et de la conscience intellectuelle qui déconcertait son père. Il y avait une irritation dans cette surprise. Une force semblable à celles qu’il avait eu la passion et presque la manie d’endiguer, une force comme la mer haussait tous les jours imperceptiblement sa marée irrésistible sous ses yeux. « J’ai fait consciemment mille petits efforts dira Stevenson ; mais la détermination qui en était l’origine m’est venue en dormant et dans le cours de ma croissance. J’ai eu mille petites escarmouches avec moi-même pour me tenir au travail certains matins, et quelquefois l’affaire était chaude ; mais ce grand changement de tactique qui décida de toute cette partie de ma vie et me transforma, de quelqu’un dont la besogne était d’éluder en un autre dont elle était de s’appliquer et de persévérer, il me semble que tout cela est l’œuvre de quelqu’un d’autre... La vie de Goethe m’influença, de même que celle de Balzac. Il me semble que je pourrais découvrir d’autres influences... Je virai de bord comme un navire bien gouverné. Il y avait à la barre ce pilote inconnu que nous appelons Dieu » (1).

(1) P. 89 Tusi 26 — Ethical studies. On Human life — XI Idleness and Industry — I remember a time when I was very idle ; and lived and profited by that humour. I have no idea why I ceased to be so, yet I scare believe I have the power to return to it, it is a change of age. I made consciously a thousand little efforts, but the determination from which these arose came to me while I slept and in the way of growth. I have had a thousand skirmishes to keep myself at work upon particular mornings, and some times the affair was hot, but of that great change of campaign which decided all, this part of my life and turned me from one whose business was to shirk into one whose business was to strive and persevere — it seems as though all that had been done by some one else. The life of Goethe affected me ; so did that of Balzac... I dare say, I could trace some other influences in the change. All I mean is, I was

Et M. Thomas Stevenson s'acharna contre ce pilote inconnu de la Pensée de son fils sans voir tout ce qu'il eût pu lui reprocher avec beaucoup plus de poids et de solidité du côté de la conduite. Si Stevenson trouvait à la maison des repas maussades, une atmosphère de tension morale qui dégénérerait vite en scènes, il se dédommageait au dehors. Jamais sa vie n'avait été aussi peu édifiante que depuis qu'on lui contestait le droit de remuer des idées sur la pente naturelle de son siècle et de la doctrine même dans laquelle il avait été élevé.

Et le jeune homme s'entêtait. Pouvait-il deviner ce que les années révéleront ? M. Thomas Stevenson qui devait mourir comme Swift d'une maladie cérébrale donna l'année suivante des signes, légers il est vrai, mais non équivoques de dérangement mental. Peut-être après tout n'y a-t-il pas d'autre explication aux illogismes et aux contradictions, aux puériles faiblesses et aux entêtements soudains qui présidèrent à la pseudo éducation de Robert-Louis Stevenson.

never conscious of a struggle nor registered a vow, nor seemingly had anything personally to do with the matter. I came about like a well handled ship. There stood at the wheel that unknown steersman whom we call God... (probablement écrit en 1873).

Quatrième Partie

Les

Commencements

de la

destinée littéraire





I

PREMIERS APPUIS D'ANGLETERRE ET LEURS CONSÉQUENCES

Un voyage dans le Suffolk. L'atmosphère des Universités anglaises. Sidney Colvin et Mme Sitwell. Stevenson à Londres. Premier essai. Sa maladie. « Condamné à l'hiver dans le Midi. » La Côte d'Azur et ses bienfaits. Andrew Lang.

Dans le deuxième numéro de « l'Edinburgh University Magazine » Stevenson avait écrit, dès 1871 « De la même façon que l'on envoie un jeune homme dans une Université anglaise pour effacer ses préjugés, on pourrait l'envoyer à Edimbourg pour les renforcer. » C'est dire s'il appréciait peu l'état d'esprit de l'Université de sa ville natale. Depuis, il avait été élu président de la Speculative Society, il avait passé à son retour d'Allemagne, les épreuves préliminaires de l'examen d'admission au Barreau, et aussi tardivement que le mois de mai 1873 il avait fait encore une incursion dans le domaine scientifique en rédigeant une communication pour le « Royal Society of Edinburgh » sur « l'Influence thermale des forêts », communication que lut son père et qui fut insérée dans le recueil des travaux de l'année. Telle était sa carrière.

Un simple séjour de quelques semaines pendant l'été de 1873 chez une cousine du côté maternel, Mrs Churchill Babington, qui avait épousé un pasteur de l'Eglise anglicane pourvu d'un bénéfice dans une paroisse du Suffolk, transforma la situation de fond en comble.

Le Révérend Churchill Babington était non seulement « Rector » de Cockfield, petit village près de Bury St-

Edmond où il résidait au moins pendant l'été, mais Professeur d'Archéologie à l'Université de Cambridge.

Chez lui, Stevensen trouva d'abord une amie de sa femme Mrs Sitwell (1) qui habitait ordinairement Londres, puis un jeune homme de vingt-huit ans, qui avait déjà fait son chemin dans l'Université autant que dans les lettres. C'était Sidney Colvin, Professeur d'esthétique à l'Université de Cambridge, où sa chaire était exactement l'équivalent de celle que le célèbre Ruskin, alors âgé de cinquante-quatre ans occupait à Oxford (2).

Le verdict de ces deux personnes au moins fut si favorable à Stevenson qu'il marqua le début d'une correspondance très active avec Londres. Mrs Sitwell — la future Lady Colvin (3) — fut, dès le retour du jeune homme à Edimbourg le 1^{er} Septembre 1873 la confidente des pensées de celui-ci. C'est ainsi que commença la brillante carrière littéraire de Robert-Louis Stevenson.

L'auteur de *Virginibus Puerisque* citera quelques années plus tard ce passage de Thoreau : « qu'il est nécessaire d'être deux pour dire la vérité, un pour parler et l'autre pour écouter. » « C'est, dit-il, le passage le plus noble et le plus utile que j'ai jamais lu dans n'importe quel auteur moderne » (4).

A Mrs Sitwell, femme délicate et distinguée, il commença à parler en toute franchise. Et l'influence bien-faisante de cette haute amitié, de cette noble appréciation féminine, l'idée qu'elle lui apporta d'un monde, d'une société dans laquelle elle se mouvait si différente de celle d'Edimbourg tourna sa pensée vers Londres.

(1) Mrs Sitwell, comme son hôtesse, était femme d'un pasteur dont elle vivait éloignée ; elle avait un fils de 7 à 8 ans et n'était pas démunie d'une certaine fortune.

(2) Slade Professorship of Art, fondée dans les Universités d'Oxford, Cambridge et Londres par Félix Slade (1789-1768) antiquaire et collectionneur qui laissa également ses collections artistiques au British Museum.

(3) Mais seulement en 1903.

(4) Tusi 25 p. 36 — Virg. Puer. « It takes, says Thoreau, in the noblest and most useful passage I remember to have read in any modern author, two to speak truth — one to speak and another to read ». Cf. Emerson I can say to you what I cannot say to myself.

Il envoya dans la capitale anglaise un premier essai :

La pression nerveuse de ces derniers mois avait-elle miné sa santé ? Était-ce la surexcitation de nouveaux espoirs ou un accident fortuit ? Stevenson tomba malade. Un médecin londonien fut appelé par ses amis, et son examen entraîna des conséquences décisives. Il diagnostiqua un mauvais état général, un état nerveux inquiétant. Les Routes, qui, refusé à la *Saturday Review*, finit par être accepté par *Portfolio*, revue artistique et littéraire que publiait P. G. Hammerton, le futur biographe de Turner.

Mais avant que ne parut cet essai, sous le pseudonyme transparent de L. S. Stoneven, en Novembre, Stevenson facilement qu'à Edimbourg. Cependant sa visite, où il revit Mrs Sitwell et Sidney Colvin et leurs amis eut un résultat inattendu.

était déjà à Londres. Il avait conçu l'idée de se présenter au Barreau de cette capitale où il espérait être reçu plus tard, avec des menaces de phtisie. Il déconseilla très vigoureusement le retour à Edimbourg.

Il y eut un échange de vues avec les parents. Ceux-ci suggérèrent un séjour avec Mme Stevenson à Torquay. Mais le Dr Clarke qui soignait le jeune écossais repoussa catégoriquement de semblables plans. Il indiqua avec autorité la nécessité de changer Stevenson de milieu, de l'éloigner temporairement du cercle familial, de lui donner du large. Il fallait un climat très doux pour passer l'hiver. Il ordonna le transfert immédiat sur la Côte d'Azur. Après quelques difficultés, M. et Mme Stevenson s'inclinèrent.

M. Thomas Stevenson vit les nouveaux amis de son fils. Celui-ci rendit compte de cette entrevue par une lettre à Mrs Sitwell, écrite de Douvres en route pour la France : « Mon père fut très enchanté de vous comme je savais naturellement qu'il le serait ; mais vous et Colvin avez si lamentablement surfait votre solennité que vous avez donné l'occasion d'une théorie entièrement nouvelle de ma maladie. J'ai été dans les pires mains

possibles » ; ma maladie est presque entièrement due à votre société et ainsi de suite. Ne sont-ils pas bien embarrassants ? » (1).

Les parents ne s'alarmèrent pas outre mesure des symptômes qui leur furent signalés. Après les grandes démonstrations de désespoir qui avaient marqué la découverte de ses vues personnelles qui ne cadraient pas exactement avec les leurs, Stevenson fut assez étonné de leur tranquillité sur ce point : « L'admirable placidité de leur esprit ne semble pas du tout dérangée » (2), écrivit-il. Dans tous les cas, il prenait le chemin de Menton, libre de ses propres mouvements. Il avait écrit de Douvres à Mrs Sitwell ; il lui écrivit tous les jours. C'était en vérité son bon ange. Car, grâce à la solennité de Sidney Colvin, le jeune homme, aux yeux de ses parents n'était plus tout à fait un « abominable athée ». Il semblait avoir acquis subitement un statut personnel beaucoup plus élevé.

« Mon premier enthousiasme fut à mon réveil à Orange quand j'ouvris les volets. Un tel flot de soleil et de vie m'inonda tout à coup que je confesse avoir dansé et exprimé bruyamment ma satisfaction », écrivit-il à Londres (3).

De Menton où il était déjà venu dans son enfance, il relate à sa mère les changements survenus depuis leur passage neuf ou dix ans auparavant (4). Mais, le premier moment d'enthousiasme passé, Stevenson se sentit bientôt « placide et inerte ».

Cependant il commença à écrire son essai « Condam-

(1) Letters Vol. I p. 89 — Dover Nov. 5 1873, to Mrs S. « My father was much delighted with you, as I know of course he would be ; but you and Colvin have so lamentably overdone your solemnity that you have given rise to an entirely new theory of my illness. I have been « in the worst possible hands », my illness is almost entirely owing to your Society and so forth. Are they not perplexing people to deal with ?

(2) *id.* p. 88. The admirable placidity of their minds does not seem to be at all perturbed.

(3) Letters Vol. I p. 93 — Mentone Nov. 12 1873 — « My first enthusiasm was on rising at Orange and throwing open the shutters. Such a great living flood of sunshine poured in upon me that I confess to having danced and expressed my satisfaction aloud ».

(4) Voir Lettre Nov. 13 — Letters Vol. I.

né à passer l'hiver dans le Midi » qui utilisait ses impressions de malade et d'hivernant. L'essai sur les Routes avait paru en Novembre dans Portfolio, celui-ci parut en Mai 1874 dans Macmillan's Magazine.

L'intervalle de quelques mois reflète très bien le fait que Stevenson fut long à se rétablir du choc de son effondrement nerveux. Pendant toute cette année 1873, il avait des picotements dans la moëlle. La médication lui fut-elle ordonnée ? Il semble qu'il ait commencé à faire quelque peu appel au stimulant de l'opium.

« Toute la journée d'hier, écrit-il en décembre à Mrs Sitwell, j'ai été sous l'influence de l'opium. J'avais été assez mal en train pendant la nuit, et je pris une dose le matin, et pour la première fois dans ma vie, l'opium produisit son effet sur moi. Je passai une journée de bonheur extrême ; et quand j'allai me coucher, il y avait quelque chose de presque terrifiant dans les plaisirs qui m'assiégèrent dans l'obscurité. De merveilleux frissons m'emplissaient ; et ma tête vacillait de la façon la plus délirante et la plus agréable » (1).

Il ne semble pas qu'il s'y soit adonné dangereusement comme de Quincey ou Coleridge. Il avait d'ailleurs des excuses pour y faire appel. Mais il y a des indices de la présence de l'opium dans sa pharmacopée jusqu'à la fin de sa vie.

Les symptômes qui avaient nécessité son transfert à Menton s'atténuèrent peu à peu. Il vivait dans un hôtel, sur le pied, dit-il, de trois livres par semaine (2), ce qui, en comparaison avec ses moyens antérieurs, lui paraissait énorme. Il était souvent avec deux dames russes. Avec l'une d'elles, il esquissa un flirt, dont il rendait

(1) Letters Vol. I Monday Dec. 1873 to Mrs Sitwell — « All yesterday I was under the influence of opium. I had been rather seedy during the night and took a dose in the morning and for the first time in my life it took effect upon me. I had a day of extraordinary happiness ; and when I went to bed there was something almost terrifying in the pleasures that besieged me in the darkness. Wonderful tremors filled me ; my head swam in the most delicious but enjoyable manner... the recollection is not troubled by any reaction this morning ».

(2) Letters Vol. I p. I.

d'ailleurs naïvement compte à Mrs Sitwell qu'il appelait de façon caractéristique « Sa Madone ». Il alla au Cap Martin et à Monte Carlo où l'entrée de la salle de jeu lui fut interdite. Il prit l'habitude d'un accoutrement de plus en plus romantique. Au lieu d'un pardessus prosaïque, il arborait négligemment une cape à l'espagnol d'un beau bleu.

Sidney Colvin vint quelque temps le rejoindre et lui fit faire la connaissance d'Andrew Lang, alors âgé de vingt-neuf ans. Andrew Lang n'était pas passé par l'Université d'Edimbourg, mais par celle de St Andrew, la vieille cité épiscopale, l'Oxford de l'Ecosse dans le domaine de la culture et de l'éducation. Chez Andrew Lang il y avait comme chez Stevenson, une pointe de vivacité et de versatilité gallique qui suggère un aspect de l'Ecosse qu'un Carlyle était peut-être trop enclin à ne point voir.

Stevenson subissait l'enchantement et la détente morale du climat et du milieu méditerranéen. Comme toujours il forma des projets. Le Prince Galitzine, le parent de Madame Garschine et de sa sœur le persuada presque d'aller étudier le droit à l'Université de Göttingen.

Mais c'était beaucoup plus du côté de la littérature que du droit qu'il se tournait. Il lut ainsi particulièrement George Sand.

Il s'efforça lui aussi d'écrire une œuvre d'imagination, « The Curate of Anstruther's bottle » (1). Il avait séjourné à Anstruther au temps où il se destinait à être ingénieur. Il rédigea une première version d'un essai sur Whitman. Il était alors dans sa grande ferveur d'admiration.

Il commença aussi un essai sur les Romans de Victor Hugo qui après achèvement ultérieur, parut en Août 1874 dans le Cornhill Magazine. Un essai écrit plus tard sur « les Mouvements des jeunes enfants » lui fut dès ce

(1) Mentionnée Letters Vol. I, p. 133.

moment suggéré par l'observation de la jeune Nelitschka âgée de deux ans et demie, la nièce de Mme Garschine.

Mais, surtout, il imagina d'écrire quatre études sur quatre grands écossais Knox, Hume, Burns et Scott. Deux seulement furent exécutées par la suite. Enfin, il esquissa un drame, Diane d'Ephèse, qui devait évoquer la destruction du temple de la déesse par Herostrate.

Dans l'ensemble, il fit preuve de plus de velléités que de puissance créatrice. Et pourtant, on ne peut pas dire qu'il céda à la torpeur dont furent envahis, dans l'île de Circée les compagnons d'Ulysse, ou au pays des lotophages. C'est le signe qu'il avait déjà pris des habitudes de travail.

En avril, après avoir joui du soleil d'hiver, de la vue des oliviers, de la mer bleue, et des palmes, de la conversation mondaine et littéraire, de la liberté de lui-même, dans un cadre tranquille et souriant, Stevenson rasséréné reprit le chemin de l'Ecosse.

En passant à Paris, il retrouva son cousin Alan Mowbray, appelé familièrement Bob. Le 6 avril il était à l'Hôtel St-Romain, rue St-Roch. Là il eût une rechûte qui prouvait que la guérison était loin d'être achevée. Et cependant, il prit son premier contact avec le Paris d'Alexandre Dumas, de Balzac, de Mürger, et de Victor Hugo.

Quand il rentra à Edimbourg, l'atmosphère de la maison paternelle sembla miraculeusement changée. « Nous sommes tous très joyeux ensemble, écrivit-il à Mrs Sitwell, en sorte que c'est un grand point de gagné » (1).

Au fond ses parents subissaient inconsciemment le prestige de ses nouvelles amitiés. Le fait qu'il avait mené en France une vie indépendante, réglant lui-même sa dépense le fortifiait à leurs propres yeux, et ils étaient moins enclins à contester la légitimité de ses vues maintenant qu'ils le voyaient environné d'un halo naissant de

(1) Letters Vol. I, p. 157 — May 74, Swanston — We are all jolly together so that is a great thing gained.

considération sociale. La maison d'Heriot Row n'était pas essentiellement fanatique. Mais il y régnait un soupçon d'ignorance, et un grand respect final pour toutes les puissances établies. La difficulté était de les reconnaître. Pour les parents de Stevenson leur fils était un être bien difficile à déchiffrer. Il faut avouer qu'ils n'étaient pas les seuls à Edimbourg à être déconcertés.

ESSAI DE VIE RANGÉE A EDIMBOURG ET L'INFLUENCE DE Mrs SITWELL

Mrs Sitwell et Stevenson. L'harmonie à Heriot Row. Excursions. Stevenson sérieusement au travail. Ses projets littéraires. Déclin de la phase idéaliste, Stevenson repris par ses dissipations d'Edimbourg.

Stevenson se remit au travail. De Menton, il avait écrit à Mrs Sitwell : « J'ai abandonné tout espoir, toute fantaisie plutôt de faire de la littérature mon but principal : je vois que je n'ai pas assez d'aptitudes. Ma vie sera, si je le puis, ma seule affaire. Je suis désireux de mettre en pratique, plutôt que de prêcher » (1). Ici, nous saisissons sans doute l'influence idéaliste de celle qu'il appelle presque dévotement « sa madone ». Mais le fait d'avoir conçu de telles aspirations dénote une certaine fraîcheur d'âme et des penchants pour le divin. Loin d'être un sceptique ou un cynique Stevenson est essentiellement un croyant, un croyant qui cherche sa foi à travers un immense dédale.

Il eut non seulement plus de tolérance, mais aussi plus de latitude. A son retour à Edimbourg, il put écrire à Mrs Sitwell : « Je me suis arrangé avec ma famille. Je dois recevoir 84 livres par an. J'ai demandé seulement quatre-vingt livres après réflexion sérieuse » (2).

(1) Letters Vol. I Nov. 30 1873 — p. 100 — I have given up all hope, all fancy rather of making literature my hold : I see that I have not capacity enough. My life shall be, if I can make it, my only business. I am desirous to practise, now rather than to preach.

(2) Letters Vol. I p. 157 May 74 — I have made an arrangement with my people : I am to have 84 pounds a year. I only asked for 30 pounds on mature reflection.

D'ailleurs ne pouvait-il pas bientôt espérer tirer profit de ses travaux littéraires ? Après avoir passé le mois de mai à Swanston, il retourna à Londres. En se targuant de son projet d'essai sur John Knox, il sollicita par Leslie Stephen d'être reçu par Carlyle. Mais celui-ci ne possédait pas ces trésors de patience et d'indulgence pour les jeunes qui distinguèrent quelques grands hommes. Il refusa de connaître Stevenson avant d'avoir lu l'essai qui ne parut qu'à la fin de l'année suivante.

Mais ce séjour fort bref à Londres eut cependant ses excellents résultats : Stevenson prit contact, sous le patronage de Sidney Colvin avec quelques milieux intellectuels. Il connut notamment Leslie Stephen. Surtout, il revit Mrs. Sitwell qui lui ouvrit un monde nouveau. Avec elle il visita les Musées londoniens, et notamment the British Museum où les Marbres du Parthenon produisirent sur lui une impression durable. Longtemps, il parla de cette vision d'art grec qui évoque un si merveilleux équilibre des forces dissociées par sa culture. Il emporta pour orner sa chambre à Edimbourg quelques reproductions de ces bas-reliefs qui, mieux que les vers de Keats, parlent à l'âme et aux sens, et font de l'amour un sentiment si naturel dans l'attrait réciproque des belles femmes pour les beaux guerriers. C'était une nouvelle audace que d'amener dans un appartement d'Heriot Row d'où les images des saints étaient elles-mêmes bannies, celles de ces femmes païennes aux larges flancs et aux poitrines robustes. Mais que ne pouvait justifier l'autorité du British Museum où elles étaient exposées ? D'ailleurs, ces formes si parfaites, et si sobres avaient-elles quelque chose de commun avec le désespoir du péché, la conscience de la chute et la faiblesse sensuelle ? N'étaient-elles pas plutôt l'incarnation d'une humanité pour laquelle de tels indices de dégénérescence et de mortalité étaient inconnus ? Qu'était le puritanisme étroit, la pudibonderie morbide en face de cette suggestion de l'âge d'or, et de l'enfance du monde ?

A peine revenu en juin à Edimbourg, Stevenson par

tit avec ses amis Simpson et M. T. Barclay faire une croisière à bord d'un yacht de 16 tonnes, le Héron. Ils restèrent quinze jours dehors, ne s'éloignant guère de l'embouchure du Forth. Occupation saine entre toutes, et qui contribua encore à guérir chez Stevenson les maux du corps et les infirmités de l'âme. Ils revinrent tout imprégnés du parfum âpre et brutal de l'Océan.

Le jeune homme rejoignit sa famille en Angleterre. Son père et sa mère étaient allés à Chester. Avec eux, il alla à Barmouth, puis à Llandudno dans le Pays de Galles. De même qu'il avait parcouru à pied la Forêt Noire, il fit une excursion dans le Buckinghamshire.

En Août parurent à la fois dans le Cornhill Magazine, la grande revue libérale fondée par Thackeray et alors dirigée par Leslie Stephen, la première étude littéraire de Stevenson « sur les Romans de Victor Hugo », et un essai dans Portfolio sur « Les Mouvements des jeunes enfants ».

Rentré à Edimbourg après tous ses déplacements, il semble qu'il se soit remis à préparer sérieusement son admission au Barreau.

« Il faut que je vous décrive ma façon de vivre qui est régulière à un très haut degré, écrivait-il quelques semaines après à Mrs Sitwell. Petit déjeuner à 8 h. 30 ; pendant le petit déjeuner, et tout en fumant ensuite jusqu'à dix heures où je me mets au travail, je lis quelque chose sur la Réforme ; à partir de dix heures je travaille jusqu'à une heure moins un quart ; de une heure à deux heures, je déjeune et je lis un livre sur Schopenhauer ou sur le Positivisme ; de 2 à 3, travail ; de 3 à 6, n'importe quoi ; si je suis rentré avant six heures, je lis quelque chose sur le Japon ; à 6 heures dîner et je fume une pipe avec mon père, et je prends le café jusqu'à 7 h. 30 ; de 7 h. 30 à 9 h. 30, travail ; après cela, on soupe et une pipe à la maison, ou chez Simpson ou Baxter ; je me couche entre 11 heures et minuit » (1).

(1) Letters Vol. I p. 195 to Mrs S. Nov. 1874 — I must tell you about my way of life which is regular to a degree. Breakfast 8.30 ;

On se lève tard à Edimbourg. Le petit déjeuner à 8 h. 30 était dans l'ordre, plutôt matinal que tardif. Les livres sur la Réforme étaient sans doute en vue de l'essai sur Knox. Schopenhauer et le Positivisme correspondaient à son désir d'élargir constamment son horizon.

Si Mrs Sitwell avait conduit Stevenson au British Museum, Sidney Colvin lui avait fait apprécier les estampes japonaises. Ce pays commençait à attirer l'attention des connaisseurs. A cet engouement Stevenson apportera plus tard sa contribution avec son essai sur Yoshida Torajiro, le réformateur martyr.

Il méditait quelques essais qui prirent corps et furent ultérieurement publiés. Mais il conçut également l'ambition d'écrire un roman : « Le Cor de Chasse du Roi Mathias » dont il parle dans ses lettres avec un véritable enthousiasme. Il en rédigea d'assez importants fragments. Mais, comme il lui arriva souvent, il se fatigua du sujet, et il l'abandonna si complètement que tout ce qu'il avait écrit est aujourd'hui perdu.

Quoi qu'il eût perdu toute foi dans la réalité de la Révélation, quoi qu'il fût en révolte contre les dogmes et les règles de conduite de l'Eglise presbytérienne, quoi qu'il interprêtât la conception de Dieu de façon si abstraite qu'on peut se demander s'il méritait encore d'être classé parmi les déistes, il est piquant de constater que Stevenson se considère comme si peu étranger à cette Institution nationale avant tout qu'il écrivit dès Septembre 1874, un « Appel au Clergé de l'Eglise d'Ecosse. »

Cette composition de 11 pages doit être classée à côté des études sur une nouvelle forme de lumière intermittente » ou « sur l'Influence thermale des forêts ». Il ne s'agit pas d'une ressemblance de style, car il est ici labo-

during breakfast and my smoke afterwards till ten when I begin work, I read Reformation ; from ten I work until about a quarter to one ; from one till two I lunch and read a book on Shopenhauer or one on Positivism ; 2 to 3 work ; 3 to 6, anything ; if I am in before 6 I read about Japan ; 6, dinner, and a pipe with father and coffee until 7.30 ; 7.30 to 9, work ; after that either supper and a pipe at home or out to Simpson's or Baxter's ; bed between eleven or twelve ».

rieusement ecclésiastique, déclamatoire et solennel à souhait. Mais ce sont des ouvrages dont la rédaction devait être extrêmement agréable à M. Thomas Stevenson. Et il est certain que l'Appel fut de nature à conquérir son bon vouloir.

En Novembre parut dans Portfolio qui avait reçu son premier essai sur les Routes une autre confession « Sur la façon d'apprécier les lieux désagréables » (1). Il n'y a pas de doute que la personnalité littéraire de Stevenson, quant aux essais du moins se dessine.

Mais il est certain que la vie d'Édimbourg ne convenait ni à ses aspirations ni à ses facultés. Déjà en octobre, de retour de ses nombreuses expéditions de vacances il écrivait à Mrs Sitwell, la Madone : « Oh, comme je hais cette vie infernale que je mène : du travail, du travail, du travail : c'est très bien, c'est amusant ; mais j'ai besoin de femmes autour de moi, et j'ai besoin de plaisir... je déteste vivre comme un ermite » (2). Il songeait évidemment aux gracieuses amitiés féminines de Cockfield, ou de Londres, à celles de Menton, à Mrs Sitwell, à Mme Garschine et à sa sœur dont il ne trouvait aucun équivalent à Édimbourg.

S'il avait pris ses quartiers d'hiver avec des résolutions de sagesse, avec l'espérance d'éviter les sentiers d'antan, de rester en marge des anciens errements, il ne semble pas avoir résisté longtemps à ses penchants. L'influence de Mrs Sitwell était combattue par les vieux souvenirs, par l'atmosphère des grands contrastes brutaux d'Édimbourg. Au bout de quelques semaines, voilà que surgit en lui sa malédiction. Cette sombre ardeur, de péché, de désordre, de désir de défi aux vertus négatives, se ralluma au contact des êtres et des choses de sa ville natale.

(1) On the enjoyment of unpleasant places — Tusi 25 — Other Essays. Voir Chap. 13.

(2) Letters Vol. I p. 190 Oct. 1874. O, I do hate this damned life that I lead, Work, work, work : that's all right, it's amusing, but I want women about me and I want pleasure... I hate living like a hermit ».

Était-ce la réaction physique contre le ciel triste, la pluie quotidienne, le brouillard incessant, la mélancolie accablante des jours d'hiver presque sans lumière ? Était-ce encore la protestation de son tempérament contre une conception d'existence trop régulière, trop rigide autour de lui ? En novembre il écrivait : « L'opium et le vin, et tout ce qui est fatal à l'âme et au corps me tentent l'un après l'autre ». Et il suppliait la Madone londonienne « Oh, ne me lâchez pas la main. Quand je songe que vous êtes seule à me retenir d'une main et à me garantir du gouffre ce qui, hélas ! est vrai » (1).

Où était le Stevenson qui, à Menton, se croyait destiné plutôt à réaliser un idéal de conduite ? Il luttera encore quelque temps. Mais au printemps de 1875, il reconnaîtra loyalement son inaptitude, en phrases touchantes, à la patiente et miséricordieuse Mrs Sitwell :

« Une des choses qui me tourmente est que je crains que vous ne pensiez que je n'écris pas parce que je suis en quelque sorte changé vis-à-vis de vous. Peut-être est-ce vrai ; mais je ne le pense pas ; je sais que je ne puis pas plus me passer de vous que de ma mère jadis ; je me cramponne à vous comme un homme qui se noie se rattrape à une paille. Seulement je suis changé vis-à-vis de moi-même ; toutes mes prétendues vertus, je veux dire l'esprit d'ordre, les qualités civiques et cette sorte de respectabilité dont je m'étais affublé m'abandonnent et fuient au vent à travers l'infini de l'espace. Je ne puis jouer ce rôle ; je suis fait pour le rôle opposé » (2).

Ainsi se termina en quelque sorte la grande expérien-

(1) Letters Vol. I p. 100, late autumn 1874 to Mrs S. « Opium and wine and everything that is death for soul and body tempt me one after another... O don't let go my hand... And then to think of your holding me by one hand, out of the gulph, which, alas : is true ».

(2) Letters Vol. I p. 229. Swanston Spring 75 to Mrs Sitwell « One of the things that keeps me unhappy is just this, that I fear you will think I do not write because I am somehow changed towards you. Perhaps I am ; I think not ; I know I cannot spare you anymore than before my mother ; I cling to you as a drowning man to a straw. Only I am changed to myself ; all my sham goodness, I mean the orderliness, and citizenliness, and sort of respectability that I had laid on is going away down through wind into everlasting space. I cannot play these games ; I am made for the other thing ».

ce idéaliste, et platonique à laquelle avait voulu le hausser Mrs Sitwell. Pourtant, en dehors de l'amitié qui subsista, tout ne fut pas perdu de cette influence. Il avait appris à voir dans la femme la Muse et la confidente, il avait cessé de ne voir en elle que le visage périlleux et angoissé de la créatrice du sentiment du Pêché.

III

UNE ENTRÉE EN SCÈNE : HENLEY

Henley et la décroissance de l'influence de Mrs Sitwell. La réaction antipuritaine en pleine vigueur. Stevenson avocat. Premiers déplacements : Fontainebleau.

Une des raisons les plus décisives de la décroissance de l'influence de Mrs Sitwell reste à examiner. Lors de ses deux passages à Londres en avril et en juin 1874, Stevenson, nouveau venu, avait fait de nombreuses connaissances dans le monde littéraire. Dire qu'il l'avait conquis d'emblée serait fort exagéré. Il avait été très heureux d'être admis au Savile Club sous le parrainage notamment de Colvin, Andrew Lang et du Professeur Fleming Jenkin. Sa réception avait eu lieu le trois juin. Toujours présenté par Colvin, il avait fréquenté la maison de Leslie Stephen, déjà très en vue. Celui-ci, comme il le rappelle dans son essai sur Stevenson n'avait certes pas : « glacé le génie naissant dans son bourgeon » (1). Il avait très bien accueilli Robert Louis Stevenson. Directeur du Cornhill Magazine fondé par Thackeray (2), il y avait publié l'Essai du jeune homme sur « les Romans de Victor Hugo » (3), et était resté en relations très amicales avec lui.

Rien de singulier que, quand l'éminent critique vint en février 1875 faire une conférence à Edimbourg, il alla voir l'homme de lettres qu'il contribuait à lancer. Mais

(1) *Studies of a biographer* — R. L. Stevenson : « I did not nip rising genius in the bud ».

(2) Leslie Stephen, plus tard Sir Leslie devait épouser d'ailleurs la plus jeune fille de Thackeray, Harriet Marion.

(3) Août 1874.

leur causerie ne s'arrêta pas là. Leslie Stephen pria Stevenson de l'accompagner dans une nouvelle visite à un autre de ses collaborateurs. C'est ainsi que dans une modeste salle de l'immense « Edinburgh Infirmary », le fils des excellents bourgeois écossais d'Heriot Row eut la connaissance d'un pauvre malade qui s'appelait W. E. Henley.

Henley n'était guère qu'un an plus âgé que Stevenson, mais avec une puissance de tempérament qui faisait songer au Dr Johnson il était comme rongé de scrofule. Déjà amputé d'une jambe, et menacé toujours par le progrès du mal, il était venu de Londres, se confier misérablement aux soins du célèbre Lister, le protagoniste de l'antiseptie nouvelle. C'est ainsi que sa barbe rousse toujours hérissée, l'autorité de sa parole nerveuse et de ses gestes décisifs, et plus tard quand il fut remis sur pied, le tintement de sa jambe de bois firent incidemment leur entrée dans la vie morose de Robert-Louis Stevenson.

Henley n'avait d'autre profession que celle d'homme de lettres. Il était pauvre, plein d'enthousiasme. Rien que ces circonstances eussent suffi, sur son lit d'hôpital, à le recommander à l'affection de Stevenson. Ce n'était pas sans raisons d'ailleurs qu'il était apprécié de Leslie Stephen. Car il possédait des qualités aussi bien que des défauts qui ont fait de lui un personnage presque légendaire. Son nom est associé à des rumeurs de guerre, à une idéologie dominatrice et conquérante, à des critiques incisives, à des tentatives de revues nouvelles, à des succès, à des revers, à la manifestation d'un courage, d'une franchise et d'un entrain qui, malgré l'exiguité de sa production, en vers ou en prose, ont laissé leur trace ardente dans l'histoire du mouvement intellectuel et littéraire.

La rencontre de Henley et de Stevenson a un peu l'allure de celle de Ronsard et de du Bellay. Derrière ces deux physionomies bizarres se profilaient beaucoup de choses destinées à avoir leur retentissement. Pour l'instant, il ne fait pas de doute que l'expression de ses con-

victions, le contact presque électrisant de sa personnalité portaient un coup terrible à l'influence des idées toutes pieuses de vertu et d'onction dont le libéralisme de Mrs Sitwell avait plus ou moins imprégné la sensibilité « du jeune baudet sauvage ».

Était-ce une forme de résistance à la désolation de sa maladie ? Le siècle était-il mûr pour la réaction qui, depuis le XVI^e siècle, oppose alternative Puritain et Cavalier ? L'Angleterre était-elle encore allée trop loin dans l'effort de répression idéologique des forces spontanées du tempérament ? Il le semble bien à voir ces deux sensibilités qui concordent, celle de Stevenson et celle d'Henley.

Sans doute Stevenson s'est un peu rangé ; il s'efforce de mener à Edimbourg, comme Mrs Sitwell le lui conseille, une existence plus régulière qu'avant son départ pour Menton. Mais déjà nous avons senti son impatience. L'idéal défini par celle qu'il appelle « la Madone » n'a pas les étroitesse intellectuelles du parfait conformisme bourgeois et presbytérien. L'atmosphère harmonieuse et reposante de la « *via media* » anglaise n'est pas dénuée de séduction. Sculptures grecques, estampes japonaises sont des choses sur lesquelles, il fait bon de poser les yeux. Sa correspondance avec Mrs Sitwell, si délicate, si audacieuse, et si pleine d'exquis mouvements de sensibilité est une véritable initiation à des états d'âme qu'il prisera toujours.

Mais où cela le conduit-il ? Nous l'avons vu se plaindre à Mrs Sitwell de la pénurie de mouvement qui obscurcit sa vie personnelle, et l'étirole insensiblement. Il a l'impression que cet apaisement, que cet enchaînement de ses velléités d'action, en face de la pression lente des réalités d'Edimbourg lui est funeste.

Il croit cependant encore à l'excellence de la formule préconisée par Mrs Sitwell. C'est là où Henley intervient et le détrompe. N'avait-il pas d'ailleurs trouvé jadis dans Whitman des bases idéologiques aux indications de son propre tempérament. N'était-il pas à Men-

ton même où il a commencé un essai « conçu dans le style de la plus bruyante exagération d'éloquence juvénile » (1), resté passionnément fidèle à ce prophète ? Il n'est guère nécessaire de déployer beaucoup de force de persuasion pour convaincre Stevenson du peu de valeur de l'exercice des « vertus négatives et de l'extrême importance de la pratique des vertus positives ».

C'est ainsi que Stevenson déserte la voie ouverte par « la Madone », Mrs Sitwell, et change volontairement de rôle (2). Il y aura de nouveau des événements dans sa vie. Mais ce ne sont pas de ceux dont il peut la tenir au courant. Il est de nouveau en proie à la nécessité de la réticence de ce côté. Puisqu'il n'y a plus d'objections théoriques il a tâté fait de reprendre le cours de ses dissipations et de ses irrégularités d'autrefois.

Mais il était de plus en plus le confident d'Henley. Ils se retrouvaient des goûts communs. D'où leur venait à tous deux cette appréciation du costume et du milieu du XVIII^e siècle ? C'était Smollett, c'était Fielding, c'était Laurence Sterne auxquels ils songeaient. Au-dessus de ce pédant d'Addison ils plaçaient Congreve, Farquhar Vanbrugh, Wycherley, les délicieux comiques si souvent décriés sous prétexte de licence et d'immoralité par un siècle tatillon et insupportable. Toutes les possibilités d'une vie en mouvement surgissaient dans l'imagination de Robert-Louis Stevenson.

Jusqu'à sa sortie de l'hôpital, ce qui d'ailleurs exigea des mois, la chambre de Henley devint un point de ralliement. Car Stevenson lui amena ses amis, partageant même sa bourse, lui offrant des livres, qui servaient vite d'aliment à la conversation.

Mais tiré de son désir d'atteindre à la sérénité intellectuelle que Mrs Sitwell lui avait fait entrevoir, Robert-

(1) P. XVII Preface to *Men and Books* — « ... and conceived in the noisiest extreme of youthful eloquence ».

(2) Voir lettre page 184.

Louis Stevenson allait vite aux extrêmes. Car il était repris par les réactions brutales de sa ville natale. Y a-t-il d'autre alternative au Puritanisme intégral que le vigoureux cynisme des transgressions, le défi à l'ordre moral ?

« Si je pouvais partir, et parcourir les contrées,
Par dessus les plaines de la nuit et du jour,
J'arriverais à un pays enfin
Où tous nos péchés et nos chagrins sont passés
Et où nous en avons fini des Dix commandements »

(1), écrira-t-il entre autres. Il ira même jusqu'à dire un peu plus loin : « Et que le Diable emporte les Dix commandements... » (2).

Sans doute il exprimait son impatience de la médiocrité des plaisirs frappés d'ostracisme auxquels il s'adonnait. Et en vérité, il cherchait à s'évader par la pensée. Il semble que se soit cette année-là que Stevenson ait tenté d'écrire son roman « Quand le Diable allait bien » (3), dont l'action se déroulait en Italie, ce pôle opposé à l'Ecosse.

C'est probablement aussi l'époque où, à l'instar d'Henry, il écrira une partie de ces « Nouveaux poèmes » seulement publiés après sa mort. Il cherche à tirer ses intrigues amoureuses des luxuriants écarts vers lesquels il tend. Il cherche à remplir sa vie d'un tumulte d'émotions et de mouvement.

Néanmoins, Stevenson gardait ses relations avec Londres. Il y fit dès le début de cette nouvelle période un voyage. Était-ce la préparation au Barreau ? Il publia très peu, ou tout au moins des œuvres de faible importance : un article sur Béranger dans l'Encyclopédie bri-

(1) P. 156 — New Poems XCVI.

If I could arise and travel away
Over the plains of the night and the day
I should arrive at a land at last
Where all our sins and sorrows are past
And we're done with the Ten Commandments.

(2) And to Hell with...

(3) When the devil was well.

tannique, un examen de l'édition des œuvres de Poe par J. H. Ingram dans l'Academy, dans Portfolio d'Avril un essai : « Un effet d'automne ». Son essai sur « John Knox et ses amitiés féminines », objet de communications à la Speculative Society le 3 Novembre 1874 et le 19 janvier 1875 semble son plus important ouvrage. Il parut dans Macmillan en Septembre et en Octobre.

Au cours de son passage à Londres où il aimait le Savi-
le Club il fit un saut jusqu'à Paris où s'était installé son cousin. Ce fut l'occasion de sa présentation dans les milieux anglo-américains de Fontainebleau. Il n'y séjourna guère, car bientôt il était à Bridge of Alan, près de Sterling, réputé pour ses eaux et la douceur de son climat.

Sur ces entrefaites, au mois de juin 1875, Stevenson, à sa grande joie, fut enfin admis au Barreau de sa ville natale. Il put définitivement porter le titre d'Avocat qu'avaient porté avant lui Scott, Jeffrey, Lockhart, John Wilson et Brougham.

Mais ce ne fut qu'un titre. Il n'en résulta pour lui aucun avantage pratique, ni aucune modification non plus de ses méthodes d'existence. Dégagé des préoccupations d'examen il put seulement s'adonner davantage à ses lectures et à ses travaux littéraires. Car il ne tenta même pas de se consacrer à l'exercice de sa profession. Peut-être était-il trop tard, car avec l'exagération de son allure bohème, et son croissant laisser aller, il suggérait assez peu l'idée qu'Edimbourg se faisait d'un bon avocat.

En principe, il habitait chez ses parents. Il fréquentait ses vieux amis Baxter et Simpson. Mais Henley était à Edimbourg le vrai centre de sa vie intellectuelle. Pourtant, il ne fut pas long à le quitter à nouveau. Après l'arrêt de rigueur à Londres et la Société du Savile Club dont il était de plus en plus l'un des assidus, il fit encore un bond vers Paris. La ville de l'Art et des révolutions déjà entrevue, déjà contemplée dans ses lectures d'Alexandre Dumas à Victor Hugo incontestablement l'attirait comme la lampe les papillons. Plus elle

était décriée comme la Ville du Jacobinisme et du libertinage cynique, plus son prestige de courage à braver les hypocrisies grandissait aux yeux des jeunes générations impatientes du baillon de la vie médiocre et de la grisaille des tristes fumées qui obscurcissaient la vie anglo-saxonne, sans pouvoir éteindre les lueurs sinistres d'enfer au milieu desquelles Stevenson avait vécu à Edimbourg. Si Paris avait hérité des animosités vertueuses qui se plaisaient à affubler la Rome de Léon X et de Raphaël de noms tels que la « Prostituée de Babylone », il avait hérité aussi d'un prestige latent. C'est ce prestige que Thomas Carlyle, le grand protagoniste des influences germaniques avait confessé non sans quelque fureur secrète dans son « Histoire de la Révolution française ».

Car, aux plus belles heures de l'insularité britannique et de sa réaction anti-française, depuis 1830, et bien davantage encore après 1848 on venait à Paris d'Outre-Manche. Au moment même où fleurissait à Oxford la Fraternité pré-raphaëliste, où Ruskin semblait dominer l'esthétique anglaise, si nous en croyons du Maurier, The laird of Cockpen, Taffy et Little Billee (1), avaient déjà leurs ateliers à Paris, où à côté des moulages des marbres d'Elgin dont Stevenson avait la reproduction dans sa chambre, du masque du vrai Dante, et de la Leda de Michel Ange » on faisait aussi des études de nu, et où l'on pratiquait l'art dans un esprit parfaitement profane. Stevenson ne fit donc que suivre une tradition déjà établie, s'engager dans une voie parfaitement tracée, et dans laquelle d'autres sont venus aussi. Si avec son cousin Bob il vint à Paris pas mal d'années après du Maurier, il précédait de dix ans George Moore (1), et sa parfaite adaptation d'une sensibilité irlandaise et catholique.

(1) Héros du roman célèbre de du Maurier : *Trilby*, publié seulement en 1895.

(2) Voir : *Confession of a young man — Memoirs of my dead life*.

IV

NOUVELLE ÉTAPE D'ÉMANCIPATION : FONTAINEBLEAU

La Bohème anglaise à Paris. Stevenson entre Du Maurier et George Moore. Les communautés artistiques de Fontainebleau. Le déclin de l'influence de Ruskin.

On venait à Paris sous toutes sortes de prétextes. Le plus commun était d'étudier la peinture. Le vrai mérite de l'école artistique française était de ne pas prétendre élaborer une inspiration, de se contenter d'enseigner la technique. Un artiste naturellement doué pouvait seulement la mettre à contribution. Mais qu'on réussît ou qu'on échouât, qu'on travaillât ou qu'on flanât, on tirait toujours profit du contact avec la vie française.

Certes on était un peu en marge, dans un milieu assez particulier, celui dont Mürger avait donné, avec beaucoup de fausses couleurs, un scénario très animé. On voyait la vie française sous un angle très restreint. Mais un premier résultat était d'échapper aux conventions arrêtées de la vie anglo-saxonne, de se retrouver un peu plus libre de suivre ses goûts et son instinct. Il y avait mieux, car on ne pouvait manquer de subir le contre-coup de certaines familiarités avec quelques-uns des aspects de nos mœurs et de notre train de vie.

La cuisine par exemple était une révélation. C'était le vin sur la table, les plats habilement préparés, le fromage comme on n'en a pas en Angleterre, mille nuances gastronomiques qui aiguisaient les curiosités dans cette voie. De multiples façons on acquérait des raffinements de vie sensuelle. La raideur et l'ivresse brutale et froide perdaient un peu leur empire. On se dépouillait de l'hé-

ritage morose du puritanisme et des influences du climat de là-bas. On semblait éclore. On n'allait pas bien loin mais c'était toujours quelque chose de gagné.

Du Maurier, dans son célèbre roman de Trilby nous a donné pour une époque légèrement antérieure à la venue de Stevenson d'assez pittoresques aperçus de cette vie parisienne des Anglo-Saxons.

« ...S'il faisait assez beau la plupart allaient dîner au restaurant de la Couronne, tenu par le Père Trin (dans la Rue Monsieur), qui vous donnait ce qu'il avait de meilleur à manger et à boire pour vingt sols parisis ou un franc... De bonnes soupes nourrissantes, des omelettes qui n'étaient que trop savoureuses, des lentilles, des haricots rouges et blancs, de la viande si bien préparée et assaisonnée que vous ne saviez si c'était du bœuf ou du mouton, de la viande ou de la volaille ou du bon hareng rouge, du mauvais même, cela n'avait pas beaucoup d'importance, et l'on ne s'en souciait guère...

Et les mêmes laitues, les radis et le fromage de gruyère que l'on vous servait aux Trois Frères Provençaux... Et vous rencontriez familièrement des modèles des deux

(1) P. 44 du Maurier Trilby Vol. I Tauchnitz — « If it was decently fine, the most of them went off to dine at the Restaurant de la Couronne, kept by the Père Trin, (in the Rue Monsieur) who gave you his best to eat and drink for twenty sols Parisis, or one franc. Good distending soups, omelets that were only too savoury, lentils, red and white beans, meat so dressed and sauced and seasoned that you didn't know whether it was beef or mutton, — flesh, fowl or good red herring — or even bad, for that matter — nor very greatly cared...

And just the same lettuces, radishes, and cheese of Gruyère or Brie as you got at the Trois Frères Provençaux... And you hobnobbed with models, male and female, students of law and medicine, painters and sculptors, workmen and blanchisseuses and grisettes, and found them very good company, and most improving to your French if your French was of the usual British kind, and even to some of your manners, if these were very British indeed. And the evening was innocently wound up with billiards, cards or dominoes at the Café du Luxembourg opposite, or at the théâtre du Luxembourg, in the Rue Madame, to see funny farces with screaming droll Englishmen in them ; or still better, at the Jardin Bullier (la Closerie des Lilas), to see the students dance the cancan or try and dance it yourself, which is not so easy as it seems ; or best of all, at the Théâtre de l'Odéon to see... the Dame aux Camélias ».

sexes, des étudiants en droit et en médecine, des peintres et des sculpteurs, des ouvriers, des blanchisseuses et des grisettes, et vous les trouviez de très bonne compagnie et susceptibles d'améliorer votre français, si celui-ci était du genre britannique habituel et même d'améliorer quelques-unes de vos manières si celles-ci étaient très britanniques vraiment. Et la soirée se terminait de façon innocente par une partie de billard, ou de cartes ou de dominos au café du Luxembourg en face, ou au Théâtre du Luxembourg, dans la rue Madame, où l'on voyait des farces très amusantes avec de drôles d'Anglais qui parlaient en criant, ou encore mieux au Jardin Bullier (la Closerie des Lilas) pour regarder les étudiants danser le cancan, où essayer de le danser vous-même, ce qui n'était pas aussi facile que cela paraît, ou mieux que tout au théâtre de l'Odéon avec « La Dame au Camélia ».

On n'allait pas toujours au restaurant. Quelquefois on restait chez soi et par émulation on s'évertuait — pas toujours heureusement — à l'art culinaire :

« L'Ecossais — nous dira du Maurier — se penchant sur le poêle vous cuisinait des oignons et du bœuf à la mode savoureuse de son pays de façon si habile que vous ne pouviez pas sentir le goût du bœuf à cause des oignons, — ni toujours le goût des oignons à cause de l'ail ! » (1).

Il y avait aussi les flâneries. Rien de plus délicieux qu'un printemps de l'Île de France dans le Paris d'autrefois ou d'aujourd'hui, dans ses jardins fleuris à la française et ses vieux quais, dans la perspective de ses illustres monuments et de ses palais. Un soleil léger baigne les avenues glorieuses de l'existence. Dans les rues, sur les boulevards, dans les boutiques, des femmes gracieuses, coquettement vêtues, avec la satisfaction dans les yeux de se sentir admirées. Le charme de Paris ne va-

(1) d° p. 53 — The laird, bending over the stove, would cook the onions and beef into a savoury Scotch mess so cunningly that you could not taste the beef for the onions — nor always the onions for the garlic.

lait-il pas toutes les analyses tatillonnes de Ruskin, toutes ses Pierres de Venise et toutes ses déclamations ?

« Oh, heureux jours, et heureuses nuits », s'écriera le prédécesseur de Stevenson, « consacrés à l'art et à l'amitié, oh heureux temps où l'argent était rare, mais où l'on avait la jeunesse et l'espoir, et la santé, et la force et la liberté, avec Paris tout entier comme terrain de jeux, et son Vieux Quartier latin, jamais converti, et si cher au cœur comme atelier et comme home... Et jusque là aucune complication d'amour susceptible de tuer la joie » (1).

De la même façon écrira Stevenson plus tard : « Comprenez que j'ai passé beaucoup de mon temps en France et que j'ai aimé votre pays et beaucoup de ses habitants et que je profitais continuellement de ce que votre pays est capable d'enseigner, — respirant plutôt cette atmosphère de l'art qui peut seulement être respirée là » (2).

Mais Paris, et ses quais, et ses restaurants, et ses jardins, et ses perspectives de monuments ne fut réellement pour Stevenson qu'une antichambre dans laquelle il s'attarda quelquefois, mais qu'il se contenta de traverser sans cesse, en route pour un autre endroit. Car, c'est à Fontainebleau plus que dans la capitale qu'il apprécia surtout les printemps et les étés de l'Île de France.

C'était pour lui une sorte de Swanston plus animé, mais dans son genre un ermitage, comme il l'avait été jadis pour Obermann qui en avait inauguré le renom.

Dans les auberges des Villages de la Forêt, on savourait sans doute des créations tout aussi ingénieuses, mais moins frelatées de l'art culinaire français. On était plus entre soi, car l'invasion anglo-saxonne était complète.

(1) P. 54. Trilby, du Maurier (Tauch). — Oh happy days and happy nights, sacred to art and friendship ! oh, happy times or careless impecuniosity, and youth and hope and health and strength and freedom — with all Paris for a playground and its dear old unregenerate Latin quarter for a workshop and a home ! And up to then, no kill joy complication of love !

(2) Letters Vol. 3, p. 308 to Marcel Schwob 1890. Comprehend how I have lived much of my time in France and loved your country, and many of its people, and all the time was learning that which your country has to teach — breathing in rather that atmosphere of art which can only there be breathed ».

Enfin, quelle variété, quel pittoresque, quelle sauvagerie de paysage peut se comparer à ceux de Fontainebleau ?

Mais ce qui attirait une certaine société anglo-américaine dans la Forêt, ce n'étaient pas les sites qu'on eût pu rencontrer ailleurs. C'était la renommée de l'école paysagiste française qui s'y était développée. C'était l'émulation pour le genre de vie que ses grands représentants y avaient mené.

A vrai dire, quand Stevenson, en Avril 1875 commença à devenir un habitué des milieux de la Forêt, la période significative, la période héroïque et créatrice de la grande école était close. Celle-ci, comme on peut s'en rendre compte aujourd'hui au Louvre constitue l'un des plus beaux fleurons de l'Art. Issue du mouvement romantique, elle datait de 1830. Ses meilleurs représentants : Millet, Corot, Daubigny, Diaz, Dupré, Jacque et Troyon, après avoir connu des jours difficiles avaient atteint la gloire, la gloire immense et définitive. Les visiteurs de Fontainebleau en étaient la preuve. Quelques-uns vivaient encore, mais ils étaient presque tous près de mourir (1). Et ils avaient laissé loin derrière eux la plupart des mouvements qu'ils avaient traversés. « Le petit Cénacle, dira Stevenson, était mort et enseveli, Mürger et sa bande de vagabonds aux mille expédients avaient enfin trouvé le repos après tant d'aventures ; la tradition de leur vie réelle avait presque disparu ». Peu à peu disparaissait ce qui avait fait la fortune et l'originalité du Fontainebleau français. Mais la Forêt s'emplissait de nouvelles rumeurs intellectuelles susceptibles de trouver des échos bien loin au dehors.

1875 ! C'est l'année où Stevenson y vint après tant d'autres. Mais c'est aussi l'année où Ruskin prophète d'une religion de l'Art avait senti en Angleterre même souffler le vent de la déroute. C'est en vain qu'il s'était

(1) Diaz 1876, Millet 1875, Daubigny 1878, etc.

(2) P. 107 Tusi 30 — Fontainebleau — The Petit Cénacle was dead and buried, Mürger and his crew of sponging vagabonds were all at rest from their expedients ; the tradition of their real life was nearly lost ».

évertué de longues années, qu'il avait prêché et paraphrasé. La direction des esprits échappe à l'apologiste du Pré-raphaélisme, au Slade Professor of Art de l'Université d'Oxford.

Visitant cette année-là l'exposition annuelle de la Royal Academy à Londres, il vitupère : « Le Salon n'est plus aujourd'hui qu'une illustration à bon marché des événements quotidiens mêlés à autant de bavardages sur le passé et de cancanes sur l'avenir » (1). C'est sa façon d'apprécier les créations de nouveaux mouvements artistiques qui tournent catégoriquement le dos à sa formule.

Encore douze ans d'ailleurs, et dans le domaine littéraire, le public anglais sera mûr pour accueillir les « Departmental Ditties », et les « Plain Tales from the Hills » que le neveu de Burne Jones, Rudyard Kipling allait lancer sur lui des Indes.

Mais dans la ruine et la déconfiture de l'idéologie de Ruskin, Fontainebleau et ses milieux artistiques et littéraires de la Forêt avaient déjà joué et étaient appelés encore à jouer leur rôle.

Stevenson l'interprètera dans ce sens. A Barbizon, à Gretz, à Cernay, à Montigny, on n'échappait pas seulement aux conventions du monde anglo-saxon surnoisement hostile à la libre manifestation du tempérament artistique. On se trouvait dans un milieu intellectuel en réaction consciente.

« En Angleterre, indique Stevenson, trop de peintres et d'écrivains habitent dispersés, sans protection parmi les bourgeois intelligents. Ceux-ci quand ils ne sont pas simplement indifférents lui parlent des buts élevés et de l'influence morale de l'art. Ceci est la ruine du jeune homme » (2). La ruine artistique s'entend. « Les profanes l'inciteront : « Pourquoi n'écrivez-vous pas un

(1) Voir Jacques Bardoux sur Ruskin.

(2) Further Memories, p. 102. Fontainebleau. « Here in England, too many painters and writers dwell dispersed, unshielded among the intelligent bourgeois. These, when they are not merely indifferent, prate to him about the lofty aims and moral influence of art. And this is the lad's ruin ».

grand livre ? Pourquoi ne pas peindre un grand tableau ? » Si son ange gardien n'intervient pas ils le persuaderont de le tenter et il y a dix à parier contre un que sa main est perdue et que son style est falsifié pour la vie » (1).

Quand on a formulé catégoriquement un tel point de vue, on a surmonté la tentation et échappé au risque d'une imitation maladroite de Thomas Carlyle ou de tel autre écrivain en vogue. Mais avant d'en arriver là, il a fallu s'appuyer sur quelque chose pour résister au charme et à la grandiloquence de Ruskin, pour se dérober aux conseils et aux affectueuses persuasions de tous ses disciples subrepticement endoctrinés. En Angleterre ce système commençait à craquer. Mais où pouvait-on mieux s'imprégner des nouvelles tendances qu'à la source même du mouvement ?

(1) P. 102 d° — Outsiders will spur him on. They will say : « Why do you not write a great book ? Paint a great picture ? » If his guardian angel fail him, they may even persuade him to the attempt, and ten to one, his hand is coarsened and his style falsified for life ».

V

ANALYSE DE L'INFLUENCE DE LA FORÊT

Brook Farm. Interprétation anglo-saxonne de la vie simple à Gretz, Barbizon, Cernay, Montigny. La manière passagère de Ste- venson.

Les séjours de Stevenson dans ce qu'il appelle « les communautés artistiques de Fontainebleau » (1), sont un peu son expérience de Brook Farm. A vrai dire, pour les jeunes gens d'Outre-Manche et d'Outre-Atlantique qui s'y trouvaient, la gloire des Millet n'était guère plus qu'un fanion de rassemblement, un point de repère. Nulle crainte qu'ils ne tentassent de s'assimiler l'idéologie française. Ils suivaient les propres voies de leur évolution insulaire ou américaine, utilisant les points d'appui psychologiques et les influences.

L'inspiration des grands paysagistes, des peintres de la terre et du paysan amenés là par la pauvreté jadis autant que par leur dédain des Académies bourgeoises procédait d'un sentiment beaucoup plus naïf que celui qui animait la plupart de ces jeunes esthètes anglo-saxons en réaction compliquée contre l'idéologie néo-calviniste de leur pays.

Et comme il arrive d'ordinaire, ils réagissaient dans le même cercle fatal. Par exemple, ils n'échappaient à la solennité de Ruskin qu'en se réfugiant dans la simplicité de Wordsworth. Inconsciemment ils ne se libéraient de la hantise de Carlyle qu'en lui opposant la sérénité d'Emerson. Tous suivaient les suggestions que

(1) Village communities of painters. *Memories of Fontainebleau* Tusi 30.

pouvait leur fournir leur âme déjà façonnée. Ils s'exilaient dans la Forêt pour réaliser un état d'âme anglo-saxon. Et leur expérience montre bien qu'on ne peut jamais s'affranchir.

Dans la forêt, ils trouvaient quelques-unes des conditions auxquelles ils étaient habitués : des traditions toutes faites, un certain minimum de confort matériel, et une agréable variation de société et de solitude.

Stevenson nous a décrit les divers endroits que l'on fréquentait. Pour lui, ce fut théoriquement Barbizon. A Barbizon, où Millet venait de mourir, et où ses filles habitaient encore, il y avait l'auberge de Siron. Siron, nom fameux, et qu'il a contribué à populariser Outre-Manche et Outre-Atlantique ! Mais en dehors de l'aubergiste, « il n'y avait pas de maître, pas de pontife des arts » (1). Le minimum de règles ! « L'auberge de Siron, cette excellente caserne de rapins était administrée sur des principes faciles... Théoriquement, la maison était ouverte à tous venants ; pratiquement c'était une sorte de club » (2). Telle était du moins la situation avant l'arrivée des Anglo-Saxons. « La rudesse, l'impatience, l'égoïsme plus évident de ceux-ci, et même leur plus ardente amitié démembra rapidement cette petite république » (3). L'auberge de Siron ne pouvait pas fonctionner aussi naïvement, aussi inconsciemment avec eux. Rien de plus symptomatique qu'il fallût déjà employer l'épithète de club pour en expliquer les arcanes.

A côté de Barbizon, il y avait Gretz. « Gretz se trouve en dehors de la Forêt, sur le bord de la claire rivière, le Loing. Elle se targue d'un moulin, d'une vieille église.

(1) Further Memories p. 107 Fontainebleau — At Barbizon there was no master, no pontiff in the art. Palizzi bore rule at Gretz. Cernay had Pelouse. Marlotte boasted Olivier de Penne. Only Barbizon, since the death of Millet was a headless community.

(2) d° p. 109 — « Siron's inn, that excellent artist's barracks, was managed upon easy principles. Theoretically the house was open to all comers ; practically, it was a kind of club... »

(3) d° p. 109. « The roughness, the impatience, the more obvious selfishness, even the more ardent friendship of the Anglo Saxon, speedily dismembered such a commonwealth. »

d'un château et d'un pont (1). Que de sujets de tableaux. Et ils avaient été utilisés !

Il y avait encore Cernay, Marlotte, etc... Là, il y avait des pontifes comme à Gretz où régnait Palizzi, à Cernay Pelouse, et Olivier de Penné à Marlotte.

« Montigny avait été un peu négligée. Stevenson y vit cependant l'artiste américain William H. Low, dont il resta l'ami « installé avec un tonneau de piquette » (2), grâce auquel il recevait les camarades.

Mais quand on a cité les hameaux, il faut toujours revenir à la Forêt. Malgré la proximité de Paris, elle a des sites sauvages ; il n'y a pas que des arbres ; il y a toutes sortes d'aspects variés et presque inattendus. Ici, c'est une mare au milieu des bois, là des étendues de bruyères, des déserts de pierre envahis par le taillis, des grottes, la rivière ; on émerge des pins et des sous-bois pour atteindre un magnifique horizon, d'admirables panoramas. Et tout cela a été peint et repeint par les plus grands noms de l'Ecole paysagiste française du XIX^e siècle, à tel point qu'on ne peut manquer de sentir chaque nuance particulière, chaque révélation du mystère qu'on rencontre dans la Forêt.

Et il était si facile de rejoindre à chaque instant la capitale ! Quel nouveau contraste ! On revenait dans le monde trépidant et nerveux, les cafés, les maisons meublées, les restaurants, les hôtels d'étudiants et de rapins. On voyait toutes sortes de types : des aventuriers, des pseudo-esthètes qui étaient plutôt des ratés ou des ivrognes (3). Et l'on coudoyait les représentants fabuleux de cette vie parisienne évoquée dans Balzac ou dans Eugène Süe.

Beaucoup de ces déracinés volontaires de la vertueuse

(1) Further Mem. p. 109 — Gretz lies out of the Forest down by the bright river. It boasts a mill, an ancient church, a castle and a bridge.

(2) *id.* p. 109. Montigny has been some what neglected. I never knew it inhabited but once when Will H. Low installed himself there with a barrel of piquette.

(3) Cf. le héros de l'Histoire d'un Mensonge, baptisé l'Amiral.

Albion ou de la puritanique Amérique s'évertuaient à imiter quelques-unes des attitudes françaises, à dépouiller le vieil homme. Mais ils ne s'abandonnaient pas entièrement. Ils voulaient bien se donner à eux-mêmes l'illusion, ils n'allaient pas au-delà d'un certain dilettantisme. Vis-à-vis du pays étranger ils se tenaient quand même sur la réserve. Avaient-ils peur de l'amour des grisettes, ou manquaient-ils de talent auprès d'elles ? Il semble que Stevenson ait été plus vertueux à Paris qu'à Edimbourg. Peut-être la « Prostituée de Babylone » offrait-elle à leur curiosité trop de choses nouvelles pour qu'ils pussent se passionner pour la femme. Comme le constate du Maurier : « Jusque-là, aucune préoccupation d'amour pour gâter la joie ».

D'ailleurs, Stevenson ne fit à Fontainebleau ou à Paris que des séjours intermittents. Ce fut sa méthode de passer constamment d'Edimbourg au Savile Club de Londres, et de Londres aux « communautés artistiques de Fontainebleau », de revenir à l'affectation de la bonème parisienne, de rejoindre Henley en Ecosse et de tourner sans cesse dans ce cycle de changements.

Jamais aucun endroit ne le retenait plus d'un mois ou deux. A Edimbourg même, il avait la retraite de Swanton. A Londres, il avait Cambridge où habitait Colvin. C'était une adaptation perpétuelle à des milieux très différents. En sorte qu'il ne peut s'agir pour lui d'une imprégnation lente d'un milieu de prédilection. La grande réalité de sa vie, c'est lui-même, c'est la mystérieuse intimité de son âme dans laquelle il transmue les idées et les impressions, dans laquelle il enmagasine des images et des sentiments recueillis le long des chemins.

Mais Fontainebleau tient une grande place dans les étapes de sa formation. Il corrige assez bien Edimbourg, et chaque fois qu'il revient parmi les wynds et les tavernes de la haute ville, chaque fois qu'il retourne au « Howff de Carlton Hill », il n'est peut-être plus tout à fait le même, quoiqu'il ne soit pas néanmoins absolument un autre.

VI

L'HOMME DE LA ROUTE ET DE LA RIVIÈRE

La fréquence des migrations de Stevenson. Son dédain des paysages grandioses. Le mysticisme de la nature. Ses pérégrinations en Ile de France. Villon. Charles d'Orléans. Le voyage fluvial de la Sambre à l'Oise. Les projets de vie errante. Sa production littéraire. Le parfait bohémianisme.

Après avoir été admis au Barreau, Stevenson revint à Fontainebleau au mois de juillet 1875. Il en partit pour faire une excursion dans la vallée du Loing. Il rentra à Paris et rejoignit ses parents à Wiesbaden. Il passa l'hiver à Edimbourg en la société de Henley et de ses amis. Au mois de janvier, il fit une excursion au pays de Burns et coucha une nuit à Ballantrae. Au printemps, il retourna à Paris et à Fontainebleau. En juillet il était à Edimbourg où il passa quelque temps à Heriot Row avant d'aller à Swanston. A cette époque Henley a quitté l'hôpital et habite une chambre en ville, dans Lothian Road. En août Stevenson fit avec Jenkin une excursion au Loch Carron. Puis il retourna à Fontainebleau. Mais il quitta aussitôt Barbizon pour effectuer avec son ami Simpson une randonnée sur les rivières et les canaux de la Belgique et du Nord de la France. Partis d'Anvers, ils atteignirent Compiègne. De là, ils retournèrent dans la Forêt. L'hiver fut encore passé à Edimbourg. Mais en janvier il est à Londres. En février il est à Grez. Il revient à Edimbourg au printemps pour regagner Fontainebleau ensuite. Il y passe les mois de juin et juillet. Il ne rejoint Edimbourg que pour le quitter. Il suit ses pa-

rents à Penzance et aux Iles Scilly. Il reprend encore le chemin de Paris. Cette fois, son séjour dans la Forêt dure trois mois. Il s'achève seulement en Novembre. Revenu en Ecosse, il passe à peine deux mois à Edinbourg en l'absence d'Henley qui est parti pour Londres. Le 1^{er} janvier 1878, après un arrêt à Londres, Stevenson est à Dieppe. Il passa les premiers mois à Paris, puis à Grez. Il ne franchit la Manche que pour retrouver ses parents à Burford Bridge près de Boxhill, où il fit la connaissance de Meredith. De là, il rejoignit Henley à Londres, où celui-ci pris la direction d'un périodique. Puis il revint à Paris.

On voit par ce tableau la fréquence de ses déplacements. On voit aussi la place que tiennent Paris et Fontainebleau dans sa vie. Mais il est indispensable de comprendre avec quel soin Stevenson entendait cultiver une absence de fixité, la privation de toutes les attaches routinières avec quelque lieu. Ce système est élevé à la hauteur d'un véritable exercice spirituel. Il se constitue un idéal de vie errante.

Dès novembre 1873, où il a publié dans Portfolio son premier essai : « Les Routes », ces tendances sont déjà en germe. Cet essai, qui constitue à certains égards un véritable manifeste et un point de départ nous initie à quelques-unes des directives de sa méthode d'éducation de sa sensibilité. Car il y a peu de doute qu'au cours de ces années Stevenson cherche consciemment à s'assimiler un certain nombre d'états d'âme suggérés par le contact de la nature.

« Aucun amateur ne niera qu'il ne puisse trouver plus de plaisir dans un seul dessin sur lequel il peut rester penché pendant toute une après-midi tranquille et ainsi graduellement se pénétrer des dispositions d'esprit de l'artiste, qu'il n'en peut jamais extraire du chatolement et de l'accumulation d'impressions contradictoires qui le font se retirer fatigué et hébété de quelque fameuse galerie de peinture. Pourtant, ce qui est admis pour l'art ne l'est pas en ce qui concerne les soi-disant beautés na-

turelles : aucun excès de sublime dans le contour des montagnes ou dans les grâces d'une plaine cultivée n'est susceptible d'affaiblir ou de dégrader le palais. Nous ne sommes pas certains cependant que la modération, et un régime suffisamment austère, même en ce qui concerne le paysage ne soient pas salutaires et fortifiants au goût » (1).

C'est le vrai plaisir du « voluptueux de la nature » de ne pas rester frappé de terreur devant un mont Chimborazzo ; de ne pas demeurer assourdi par la grosse caisse de l'orchestre ; mais graduellement de s'initier à quelque beauté nouvelle, d'expérimenter quelque sensation neuve, vague et tranquille qui lui a échappé jusqu'alors. Dans cette assimilation de la nature, comme en toute autre chose, c'est le savoir précis, l'effort persévérant qui font le vrai dilettante... » (2). C'est pourquoi l'étude en devrait être poursuivie à fond et systématiquement. C'est dans cet esprit qu'il engage le lecteur à « s'adonner à quelques-uns des genres les plus tranquilles de paysage anglais. » Ses besoins le détournent ainsi de ce que peut lui offrir l'Ecosse et ses montagnes des hautes terres. C'est dans cet esprit qu'il leur préférera

(1) P. 183. Tusi 25. Roads : No amateur will deny that he can find more pleasure in a single drawing, over which he can sit a whole quiet afternoon and so gradually study himself into humour with the artist than he can ever extract from the dazzle and accumulation of incongruous impressions that send him weary and stupefied out of some famous picture gallery. But what is thus admitted with regard to art is not extended to the (so called) natural beauties : no amount of excess in sublime mountain outline or the graces of cultivated lowland can do anything, it is supposed, to weaken or degrade the palate. We are not at all sure however, that moderation, and a regimen tolerably austere, even in scenery, are not healthful and strenghtening to the taste and that the best school for a lover of nature is not to be found in one of those countries where there is no stage effect — nothing salient or sudden but a quiet spirit of orderly and harmonious beauty pervades all the details.

(2) P. 183. Tusi 25. Roads — This is the true pleasure of your « rural voluptuary » — not to remain awe-stricken before a mount Chimborazzo ; not to sit deafened over the big drum in the orchestra ; but day by day to teach himself some new beauty, to experience some new vague and tranquill sensation that has before evaded him. P. 184 — In this as in everything else, it is the minute knowledge and long continued industry that make the true dilettante. Thus the study of nature should be carried thoroughly and with system. Let the reader then betake himself in the spirit we have recommended to some of the quieter kinds of English landscape.

pour l'instant du moins ce caractère qui a valu à notre pays le surnom si caractéristique de « douce France ».

Dans cet essai, il expose déjà la manière et la façon dont il étudiera plus intimement la nature ; en suivant la route, où « chaque délicate adaptation du contour du sol, chaque petite plongée, chaque détour semble tout imprégné de vie et d'un sens exquis d'équilibre et de beauté » (1). Il célèbre déjà « ce que Walt Whitman appelle l'appel joyeux de la route, le sentiment heureux et vivant de la route » (2).

Plusieurs de ses essais sont bientôt le résultat de ses pérégrinations : Un effet d'automne (Portfolio Avril, Mai 1875), Promenade d'hiver dans les comtés de Carrick et Galloway (inédit jusqu'en 1896). Observations forestières (Cornhill Mai 1876) et enfin Tours pédestres (Cornhill Juin 1876).

Dans ce genre, Stevenson est dans la littérature anglaise en la meilleure compagnie. Point n'est besoin d'aller au-delà de Cobbett et de ses « Rural Rides », parues de 1821 à 1832 dans le *Weekly Register* qu'il éditait. Il y a sur ce sujet un essai célèbre de William Hazlitt, « On going a journey », dans son *Table Talk* (1822). Mais il y a peut-être surtout l'œuvre de George Borrow, *La Bible en Espagne* (1843), *Romany Rye* (1857) et *Lavengro* (1851). Faut-il rappeler le poème de Matthew Arnold : « The Scholar Gipsy » ? Chez lui comme chez George Borrow se trouve entièrement traité le thème de vie nomade que nous verrons prendre de plus en plus d'importance dans l'âme de Stevenson.

Une de ses premières pérégrinations caractéristiques fut celle qu'il accomplit de Barbizon à Châtillon sur Loire en automne 1875. Il l'a contée dans un petit récit intitulé « Epilogue », et qui parut d'abord dans le volume d'« Across the Plains », de 1892, dédié à Paul

(1) P. 185. Tusi 25 — Roads — Every sensitive adjustment to the contour of the ground, every little dip and swerve seems instinct with life and an exquisite sense of balance and beauty.

(2) d° p. 188 — What Whitman calls « the cheerful voice of the public road, the gay, fresh sentiment of the road. »

Bourget. Il partit de l'auberge de Siron avec Sir Walter Simpson, qu'il désigne sous le nom de Cigarette en souvenir d'une autre randonnée effectuée l'année suivante. Lui-même se désigne comme l'Aréthusa. C'étaient respectivement les noms de leurs deux barques dans cette expédition ultérieure. Ici les deux amis sont à pied.

« Ils marchaient séparément : la Cigarette traînant derrière avec quelque philosophie ; le maigre Aréthusa avançant rapidement en tête. Ainsi, ils s'adonnaient chacun à ses propres réflexions en chemin » (1). Ils ne se retrouvaient que le soir à l'auberge, en sorte que « les plaisirs de la société et de la solitude se combinaient pour faire passer la journée. »

« L'Aréthusa employait quelques-unes des heures de l'étape à fabriquer des rondeaux anglais dans le style de Charles d'Orléans (2). L'Aréthusa était peu sagement habillé. Il n'est pas très pointilleux dans son accoutrement ;... s'étant mis en route d'ailleurs subitement, du lieu de l'Europe le moins soucieux de la mode, Barbizon. Sur la tête il portait une calotte de modèle Indien, la dentelle d'or lamentablement usée et ternie. Une chemise de flanelle d'une agréable teinte sombre, que les railleurs qualifiaient de noire ; un léger veston de laine fait par un bon tailleur anglais, un pantalon de toile de confection, et des guêtres de cuir complétaient sa mise » (3).

Stevenson eut des difficultés avec la gendarmerie à Châtillon-sur-Loing, le Châtillon des Coligny, aujourd'hui tranquille chef-lieu de canton. Il atteignit Gien

(1) P. 113. Tusi 17 — Epilogue — They walked separate : the Cigarette plodding behind with some philosophy, the lean Arethusa posting on ahead. Thus they enjoyed his own reflections by the way... and the pleasures of society and solitude combined to fill the day.

(2) The Arethusa employed some of the hours of travel in the concoction of English roundels.

(3) d° p. 113 — The Aréthusa was unwisely dressed. He is no precisian in attire ; ...having set forth indeed, upon a moment's notice from the most unfashionable spot in Europe, Barbizon. On his head, the wore a smoking-cap of Indian work, the gold lace pitifully frayed and tarnished. A flannel shirt of an agreeable dark hue, which the satirical called black ; a light tweed coat made by a good English tailor ; ready made cheap linen trousers and leathern gaiters completed his array.

où il dormit, et passa la Loire. Il n'alla pas beaucoup plus loin, car à Châtillon-sur-Loire, il fut arrêté par un gendarme et conduit devant le commissaire. Quelques réflexions de bon sens parurent au représentant de l'autorité insuffisamment respectueuses, et presque subversives. On inspecta le sac qu'il portait avec lui. « Il contenait une chemise, une paire de souliers, des chaussettes et un pantalon de toile de rechange, un petit nécessaire de toilette, un morceau de savon dans un soulier, deux volumes de la collection Jannet, Poésies de Ch. d'Orléans, et une carte, et un cahier contenant quelques notes en prose et les rondeaux anglais » (1). Il lui manquait malheureusement des papiers. On l'enferma à la geôle d'où il ne fut délivré que par l'arrivée de Sir Walter Simpson, portant un costume authentique de touriste, et muni d'un passeport qui énonçait ses qualités. Après de nouveaux ennuis, il rejoignit Paris et Barbizon.

Tel était le style du voyage à pied de Robert-Louis Stevenson à l'âge de vingt-cinq ans. Quoi qu'il en fût impatient, nul incident ne correspondait davantage à l'ordre de ses pensées. Ce n'était pas seulement Charles d'Orléans, c'était Villon qu'il avait devant les yeux. En remontant la vallée du Loing, ne songeait-il pas : « Quand Villon voyageait (peut-être le long de la même agréable vallée, pour se rendre à son exil à Roussillon), peut-être avait-il la même apparence ? » (2). La maréchaussée était bien excusable de s'y tromper et de confondre l'Avocat d'Edimbourg, issu d'une famille d'ingénieurs, le néo-calviniste en réaction aristocratique audacieuse, avec l'escolier voleur, et piqueur de dés, assassin et très licite gibier pour être pendu jusqu'à ce que mort s'ensuive au grand gibet de Montfaucon.

(1) P. 117. Tusi — Enlologue — The knapsack proved to contain a change of shirts, of shoes, of socks and of linen trousers, a small dressing case, a piece of soap in one of the shoes, 2 volumes of the Collection Jannet lettered Poésies de Ch. d'Orléans, a map, and a version book containing divers notes in prosé and the remarkable English roundels.

(2) P. 113 d° — When Villon journeyed perhaps by the same pleasant valley to his exile at Roussillon, I wonder if he had not something of the same appearance.

Il y a chez Stevenson en même temps qu'une grande passion de sincérité un histrionisme profond qui est une source pour lui d'initiation à toute une variété d'états d'âme.

Avant d'effectuer à nouveau avec Simpson un voyage en France, Stevenson, avons-nous dit, parcourut le pays de Burns et visita un coin des Highlands avec Jenkin. Mais aucune de ces pérégrinations n'a laissé dans la littérature la trace que laissa ce qu'il appela : « An Inland Voyage ». Il ne paraît pas alors avoir connu Thoreau et ses « Deux semaines sur les rivières Concord et Merrimac » : D'ailleurs le voyage sur les rivières et les canaux du nord sur la Cigarette et l'Aréthusa s'accomplissait essentiellement au travers d'un pays parfaitement policé. Aucune suggestion de vie sauvage. Les deux navigateurs semblent avoir produit une impression contradictoire. A Pont-sur-Sambre, à l'auberge, ils furent pris pour des colporteurs. A la Fère, on leur refusa un repas à l'hôtel et ils durent se contenter de dîner « chez Bazin, à l'enseigne de la Croix de Malte ». Singulière déchéance pour des gens qui avaient été priés à dîner à Landrecies par le juge de paix en même temps que le percepteur et le notaire.

Heureusement d'ailleurs qu'il avait ses papiers bien en ordres, car au passage de la frontière, unique étape effectuée par le train en raison du nombre des écluses, à Maubeuge, seul de tous les voyageurs, on lui avait demandé son passeport. « Passer la frontière, s'écrie-t-il, même dans un train est pour l'Aréthusa une affaire compliquée. Il est, pour une raison ou une autre un homme marqué d'avance aux yeux de l'autorité. Partout où il s'avance ses représentants sont rassemblés. Des traités sont solennellement signés... sous ces sauvegardes, des clergymen imposants, des maîtresses d'école, des messieurs en complet gris et toute la foule ordinaire des touristes britanniques voyagent sans encombre d'un air satisfait d'eux-mêmes et cependant la fluette personne de l'Aréthusa est capturée dans leurs mailles tandis que

ces gros poissons poursuivent leur chemin allègrement. S'il voyage sans passeport, il est jeté sans métaphore dans de fétides cachots ; si ses papiers sont en ordre on lui permet de poursuivre son chemin en vérité, mais pas avant d'avoir été humilié par une incrédulité générale. Il est né sujet britannique et pourtant il n'a jamais réussi à persuader un seul fonctionnaire de sa nationalité » (1).

« C'est une mauvaise époque pour ceux qui ont des penchants nomades » (2), dira-t-il non sans complaisance... « Sur ma vie, je ne peux pas le comprendre. Moi aussi j'ai été à l'église à l'appel des cloches, et j'ai pris ma place aux banquets des gens bien pensants ; mais je n'en porte aucune marque. Je suis aussi étrange qu'un Indien de foire pour leurs lunettes officielles » (3).

Il n'y a pas de doute que Stevenson cultive cet affranchissement. Il y met un point d'honneur significatif. Il exulte dans sa subjectivité originale. Il l'exhibe avec une sereine insolence. Et il ne se contente pas de se libérer de ses origines. Il prétend échapper à tout milieu, se constituer une conscience fluide, comme il l'a déjà entrevu dès 1871 lorsqu'il écrivait dans l'*Edinburg University Magazine* : « Celui qui étudie, celui qui en est encore à tâtonner pour trouver ses prémisses devrait tenir son esprit agile et susceptible de nouvelles impressions » (4).

(1) P. 17. Tusi 17 — At Maubeuge — An Inland Voyage : « To pass the frontier, even in a train, is a difficult matter for the Arethusa. He is, somehow or other, a marked man for the official eye. Wherever he journeys, there are the officers gathered together. Treaties are solemnly signed... Under these safeguards, portly clergymen ; school, mistresses, gentlemen in grey tweed suits and all the ruck and rabble of British touristy pour unhindered ; and yet the slim person of the Arethusa is taken in the meshes, while these great fish go on their way rejoicing. If he travels without a passport, he is cast, without any figure into noisome dungeons ; if his papers are in order, he is suffered to go his way, indeed, but not until he has been humiliated by a general incredulity ; he is a born British subject, yet he has never succeeded in persuading a single official of his nationality.

(2) d° p. 28 — It is an evil age for the gipsily inclined among men.

(3) d° p. 18 — For the life of me I cannot understand it. I too have been knoll'd to church and sat at good men's feasts ; but I bear no mark of it. I am as strange as a Jack Indian to their official spectacles.

(4) P. 151. Tusi 25 « He who studies, he who is yet employed in groping for his premises should keep his mind fluent and sensitive ».

C'est dans cette veine qu'il avait persuadé Simpson d'acheter avec lui une péniche pour s'en aller l'été suivant sur les canaux et les rivières de la France de longs jours au fil de l'eau. Pendant qu'il regagnait Edimbourg en octobre 1876 pour y retrouver Henley, la péniche fut confiée à un charpentier de Moret. Il s'agissait de l'aménager pour leur habitation. Elle avait été appelée du nom plaisant « Les Onze Mille Vierges de Cologne ». Mais le projet si bien conçu ne fut jamais mis à exécution. Certaines circonstances psychologiques modérèrent le zèle de Stevenson. Et pour ce qui est de Sir Walter « son premier enthousiasme pour ces randonnées diminua ». Il ne supporta même plus les tours plus réduits, « car il voyait de travers la perspective de prendre la route à pied... Son allure était très compassée, avec des pas très courts et même prudents » (1).

Stevenson privé de compagnon ne renonça pas pour cela aux joies et aux possibilités d'une vie errante et nomade.

Dans son essai « Walking Tours », paru en juin 1876 dans le « Cornhill Magazine », avant d'entreprendre son voyage fluvial, Stevenson avait dit : « Il ne faut pas s'imaginer qu'un tour pédestre soit simplement une meilleure ou une plus mauvaise façon de voir la campagne. Il y a de nombreuses manières d'observer le paysage qui sont tout aussi bonnes : aucune n'est plus saisissante, en dépit des affectations des dilettantes que de le regarder d'un train » (2).

L'essentiel pour lui n'était donc pas dans la manière, mais dans le style du Voyage. Il reproduit volontiers l'affirmation d'Hazlitt dont il est en somme l'humble disciple : « L'essence du voyage est la liberté, la per-

(1) Pref. Note p. 127. Tusi 17. Voyage with a donkey — As time passed, Sir Walter's enthusiasm waned, and besides he looked askance at the idea of taking the road on foot. His gait was very deliberate, with short, even careful steps.

(2) P. 117. Tusi 25 — Walking Tours — It must not be imagined that a walking tour, as some would have us fancy, is merely a better or a worse way of seeing the country. There are many ways of seeing landscape quite as good ; and none more vivid, in spite of the canting dilettantes, than from a railway train.

faite liberté de penser, de sentir, de faire tout ce qui vous plaît ». Comme Hazlitt il est d'avis qu'il faut voyager seul. Et c'est pourquoi même accompagné de Simpson, il insiste pour obtenir, soit à pied, soit en barque, la parfaite indépendance de ses mouvements. Stevenson est à la recherche « de certaines humeurs disposées, de l'espoir et de l'entrain avec lequel la marche commence le matin, et de la paix, de la plénitude spirituelle du repos du soir » (1).

Elargissant la formule, il prendra soin dans ses nombreux déplacements de ne pas se laisser encombrer par le souci des arrangements purement matériels. Il en vint à accentuer encore la simplicité de l'équipement qu'il transportait avec lui. Quand il eut à sa disposition plus d'argent qu'il n'en avait eu primitivement, il adopta le style de voyager sans linge et sans vêtements de rechange, dépouillant au fur et à mesure ce qu'il ne lui convenait plus de porter. C'était sa façon de réaliser la complète indépendance du moi. Il renoncera de plus en plus à se constituer un home, et à le garnir comme d'autres peuvent en être tentés, de livres, de mobilier et d'objets d'art. Le mouvement est pour lui la chose normale. C'est sa façon de s'isoler de la société sans perdre le contact avec la nature et la vie.

(1) P. 117. Tusi 25 W. Tours — But landscape on a walking tour is quite accessory. He who is indeed of the brotherhood does not voyage in quest of the picturesque - but of certain jolly humours - of the hope and spirit with which the march begins in the morning and the peace and spiritual repletion of the evening's rest.

VII

STEVENSON DÉCHAÎNÉ

Ses dissipations scandaleuses en compagnie d'Henley à Edimbourg. Sa vie plus sobre en France. Son affectation de matérialisme. Son attitude essentiellement religieuse : l'exaltation protestante de l'individualité. Les résultats littéraires.

Déjà pendant l'hiver 1874-75, Stevenson dans sa correspondance avec Mrs Sitwell confessait que « l'opium, le vin, et tout ce qui est fatal à l'âme et au corps » le tentaient l'un après l'autre. Nous l'avons vu renoncer à lutter, acceptant ces possibilités de vie intense et désordonnée comme un idéal, se livrant tout entier à la réaction physique et morale contre l'austérité mentale du presbytérianisme bourgeois. Pendant les deux ou trois derniers mois de 1876, après le voyage fluvial, de retour à Edimbourg, au contact d'Henley, mutilé, mais enfin valide hors de l'hôpital, cette apologie en action de la vie brutale et instinctive, la recherche de la femme dans les milieux les moins conventionnels, va s'accroître encore. Le scandale de son existence sera si patent qu'il provoquera la colère de son père. Il n'en résulta pas des discussions théologiques comme avant le départ pour Menton, mais une rupture. Stevenson dut quelque temps quitter Heriot Row. C'était la vie errante qui s'élargissait. Il se réfugia chez Henley qui habitait dans Lothian Road, longue artère qui plonge dans les faubourgs. Là, ils purent mener quelque temps leur vie à leur guise.

Stevenson n'était pourtant pas oisif. Dès décembre paraîtra dans le Cornhill Magazine une très sérieuse étude

sur Charles d'Orléans. Une exposition des œuvres de Ræburn à Edimbourg en octobre l'incitera à écrire une critique fort intéressante par ses hors-d'œuvre sur la vie à Edimbourg à la fin du XVIII^e siècle. D'autres œuvres étaient sur le chantier d'ailleurs. Il y avait des essais en perspective. Il composait des vers. Il avait surtout la relation du Voyage fluvial à écrire d'après les notes qu'il avait toujours l'habitude de prendre.

Quel lien, quelle relation y avait-il entre sa vie d'Edimbourg et celle de l'été en France ? L'atmosphère de l'Ecosse semblait éveiller en lui des instincts plus grossiers et plus violents. Il lui fallait suivre ses penchants dans une attitude de plus audacieux défis, et l'équilibre de ses facultés psychologiques en subissait irrésistiblement les répercussions.

Mais à ces nuances près, son orientation n'était-elle pas la même ? Si en cheminant le long de la vallée du Loing, il se flattait d'une ressemblance avec François Villon, l'étudiant hors la loi, le poète truand, à Edimbourg, il songeait à Deacon Brodie dont depuis 1865 il cherchait à évoquer la vie en partie double : bourgeoise d'un côté, et secrètement audacieuse, violente et passionnée de l'autre. Sur ce thème, il travailla avec Henley à un drame qui, plusieurs fois, refait n'aboutit qu'en 1878 à une version définitive. Sans aller jusqu'à ses extrémités de vol et de meurtre, il tendait à mimer ce rôle pour lui-même comme il mimait la bohème parisienne en France.

Avec toute cette passion d'histrionisme, il y avait chez lui une méthode délibérée d'exaltation de l'inconscient. Relatant son existence au fil des jours sur les canaux et les rivières du Nord de la France, il nous dira dans son Voyage fluvial : « Nous avons cessé entièrement de lire. Quelquefois quand je trouvais un journal, je prenais un plaisir particulier à lire un seul fragment de feuilleton ; mais je ne pus jamais supporter plus de trois numéros du roman ; et même le second était une déception. Dès que l'histoire prenait quelque netteté, elle per-

« avait tout mérite à mes yeux ; seulement une scène isolée, ou comme c'est la manière de ces feuilletons, une demi-scène, sans antécédents et sans suite comme quelque chose dans un rêve avait le don de fixer mon attention » (1). Et tout est à l'avenant. Rien de moins intellectuel que la façon dont lui et Simpson examinent leurs cartes, contemplent le paysage et voient défiler devant eux villes et villages et leurs habitants. Il y a chez Stevenson, dans cette attitude une évolution très marquée depuis l'époque où il écrivait « Les Routes » son premier essai.

Il est cynique dans son affirmation de sa quiétude, et ses préférences pour les jouissances animales. A vrai dire, il s'appuiera sur la phrase de Walt Whitman « En sommes-nous moins immortels ? » pour raconter : « Il n'y avait qu'une chose qui nous absorbait puissamment : c'était le menu des repas... La table a probablement plus de dévôts que l'amour et je sais pour ma part que d'une façon générale la nourriture est dans l'ensemble plus intéressante que le paysage » (2).

Stevenson, en France comme à Edimbourg, a-t-il sombré dans un parfait matérialisme ? On aurait tort de se l'imaginer. Toutes ces affectations ne se trouvent-elles également pas chez le plus avéré des idéalistes ? Stevenson marche dans le sentier d'Emerson. Par le truchement de Whitman il applique ses préceptes qui n'admettent pas d'envolée sans une base réaliste, vivante et terre à terre. Il est en réaction contre la névrose du romantisme et rien de plus.

C'est dans la mesure où il se sent un homme sain, sujet à des tentations, adonné à des écarts de conduite,

(1) P. 91. Tusi 17. *An Inland Voyage* — We ceased reading entirely. Sometimes when I found a newspaper, I took a particular pleasure in reading a single number of the current novel ; but I could never bear more than 3 instalments ; and even the second was a disappointment. As soon as the tale became in any way perspicuous, it lost all merit in my eyes ; only a single scene or as is the way with these feuilletons, half a scene, without antecedent or consequence, like a piece of a dream, had the knack of fixing my interest.

(2) P. 92. Tusi 17 « About one thing we were mightily taken up, and that was eating... But there is a romance about the matter after all. Probably the table has much more devotees than love ; and I am sure that food is much more generally entertaining than scenery.

c'est dans la mesure où il est un homme libre et responsable qu'il se sent possédé par une conscience intime proprement religieuse.

Entre beaucoup d'autres, un passage de l'« *Inland Voyage* » va nous montrer sur quoi elle est fondée et en quoi elle consiste, ainsi que ses relations avec sa psychologie générale, avec son bohémianisme, avec son appréciation de l'inconscient, de la vie dangereuse et violente.

Quand, à Bruxelles, lui et Simpson furent hébergés par le Royal Sport nautique de Belgique, l'un des jeunes gens fait cette réflexion : « Nous sommes tous employés dans le commerce dans la journée, mais le soir, voyez-vous, nous sommes sérieux ». Ce qui peut s'interpréter de plusieurs manières. Mais Stevenson a la sienne : « Telles furent leurs paroles. Ils étaient tous employés aux intérêts mercantiles et frivoles de la Belgique pendant le jour ; mais le soir ils trouvaient quelques heures pour les intérêts sérieux de la vie. Peut-être ai-je une fautive idée de la sagesse. Mais je pense que la remarque était très sage. Ceux qui s'occupent de littérature s'efforcent pendant toute la durée de leurs jours de se débarrasser des notions de seconde main, et des méthodes d'appréciation erronées. C'est leur profession, à la sueur de leur front, à force de réflexion obstinée, de retrouver la vision ancienne et toujours nouvelle, la sensation de la vie, et de discerner ce qu'ils aiment vraiment d'un penchant véritable de ce qu'ils ont simplement pris l'habitude de supporter de façon résignée. Et ces Sportsmen nautiques avaient la distinction inscrite très clairement dans leur cœur. Ils possédaient encore ces perceptions primitives de ce qui est agréable et de ce qui est désagréable, de ce qui est intéressant et de ce qui ne l'est pas, auxquelles ces vieux messieurs envieux songent quand ils parlent d'illusions. Le cauchemar de l'âge mûr, l'étreinte fatale de la coutume privant peu à peu l'âme humaine de ce qu'elle contient de force et de vie, n'avaient pas encore débuté pour ces jeunes gens favorisés des dieux. Ils sa-

vaient encore que l'intérêt qu'ils prenaient à leurs emplois, n'étant que bagatelle en regard de leur affection spontanée, stoïquement patiente pour les sports nautiques. Savoir ce que l'on préfère au lieu de dire humblement Amen à ce que le monde vous conseille d'accepter, c'est réussir à conserver son âme vivante » (1).

La formule a sans doute une qualité mystique réelle : Aucune ne reconnaît une aussi grande valeur aux données de l'inspiration individuelle. C'est la quintessence de ce qu'il y a de meilleur dans la poussée spirituelle du protestantisme. Mais l'attitude qu'elle implique n'est-elle pas foncièrement asociale ? Peut-on faire reposer d'aussi subtiles et d'aussi lourdes responsabilités sur l'individu ? La plupart en seraient écrasés. La poursuite d'une telle doctrine suppose le goût des responsabilités, et au demeurant des qualités psychologiques exceptionnelles, ouvrant des perspectives de réalisations qu'on ne trouve que dans l'existence de ces grands inspirés que dans toutes les Eglises on appelle les saints et les élus. La tentative d'organisation spirituelle de Stevenson participe un

(1) P. 13. Tusi 17 — « We are all employed in commerce during the day ; but in the evening, voyez-vous, nous sommes sérieux ».

« These were the words. They were all employed over the frivolous mercantile concerns of Belgium during the day ; but in the evening they found some hours for the serious concerns of life. I may have a wrong idea of wisdom, but I think that was a very wise remark. People connected with literature and philosophy are busy all days in getting rid of second hand notions and false standards. It is their profession, in the sweat of their brows, by dogged thinking, to recover their old fresh view of life ; and distinguish what they really and originally like from what they have only learned to tolerate perforce. And these Royal Nautical Sportsmen had the distinction still quite legible in their hearts. They had still those clean perceptions of what is nice and nasty, what is interesting and what is dull, which envious old gentlemen refer to as illusions. The nightmare illusion of middle ago, the bear's hug of custom gradually squeezing the life out of a man's soul, had not yet begun for these happy-starr'd young Belgians. They still knew that the interest they took in their business was a trifling affair compared to their spontaneous, long suffering affection for nautical sports. To know what you prefer, instead of humbly saying Amen to what the world tells you you ought to prefer, is to have kept your soul alive. Such a man may be generous ; he may be honest in something more than the commercial sense ; he may love his friends with an elective personal sympathy, and not accept them as an adjunct of the station to which he has been called. He may be a man, in short, acting on his own instincts, keeping in his own shape that God made him in ; and not a mere crank in the social engine house, welded on principles that he does not understand and for purpose that he does not care for ».

peu de cette nature. C'est à ce titre — et le monde protestant de son temps ne s'y est pas trompé — qu'il faut l'envisager. Son ambition ne se justifie que par ce qu'elle peut atteindre de sublime. Rien qui soumette à une plus dure épreuve les qualités du cœur et du caractère, le coup d'œil et l'intelligence, que la pratique de ce que nous appellerons la religion de l'âme, car elle le pousse à s'exposer autant qu'à se garder. Ce n'est pas en se renfermant dans sa tour d'ivoire, c'est par le contact périlleux des êtres et des choses, par la familiarité des idées que l'on peut espérer conserver, non la doctrine morte, mais la foi vivante.

CINQUIÈME PARTIE

**Au tournant décisif
de la vie
et ses
recrudescences
littéraires**



I

SOUS LE SIGNE DE LA VÉRACITÉ DE L'AMOUR

La donation de son père. Embarras d'argent et vie plus large. Mme Osbourne. L'essai sur le sentiment amoureux. La série de Virginibus. Le principe du mariage. Étude sur Villon. Un logement pour la Nuit. Will du Moulin. Premières nouvelles.

La situation de Stevenson après son admission au Barreau s'était insensiblement modifiée, de plusieurs manières. Tout d'abord, il semble qu'à partir du printemps 1876, avant son voyage fluvial, ses moyens aient été notablement agrandis. Il ne s'agit pas bien entendu de ressources provenant de la littérature. Ses essais n'étaient pas encore rétribués. Mais ses biographes, et parmi eux son cousin Graham Balfour affirment qu'à cette époque, son père changea sa pension de 80 livres, octroyée depuis le retour de Menton en une donation globale de 1.000 livres. Stevenson avait plus de vingt-cinq ans, et vers cet âge, M. Thomas Stevenson avait reçu la même somme de son propre père.

Les modalités de cette remise de fonds semblent d'ailleurs assez mystérieuses. Nous savons qu'après avoir habité avec Henley dans Lothian Road, Stevenson fit en janvier une apparition à Londres. Il était, grâce à l'intervention de Sidney Colvin et de Mrs Sitwell en meilleurs termes avec son père, et il aurait du, dans tous les cas avoir un capital à sa disposition. Pourtant, rencontrant Edmund Gosse au Savile Club, il paraît avoir alors sollicité de lui le prêt d'une somme de vingt li-

vres (1). Nous ne trouvons plus trace de ces embarras d'argent pendant quelque temps, mais nous verrons qu'ils réapparaîtront très vite.

Avec ces réserves assez singulières, Stevenson semble avoir mené plus grand train, eu ses coudées plus franches, et une tendance de plus en plus marquée à s'absenter d'Edimbourg et de la maison familiale.

D'ailleurs, un événement très important dans ses conséquences était intervenu dans sa vie. Avant l'hiver 1876 au cours duquel il se livra très ouvertement en compagnie d'Henley dans la capitale écossaise aux écarts de conduite que nous avons signalés il avait fait une rencontre dans les milieux artistiques de la Forêt. Il s'agissait d'une dame américaine, qui, entrevue à Montigny, au moment de son départ pour le voyage-fluvial, se trouvait encore à Grez sur Loing quand il y revint en automne. Sans doute trouvait-il plaisir à sa conversation, car il avait eu avec elle dans la vieille auberge d'interminables tête à tête. Puis, il l'avait accompagnée à Paris à son voyage de retour, avant de rentrer lui-même en Ecosse.

Stevenson se rendit-il exactement compte alors de la qualité du sentiment qu'il éprouvait ? En tout cas, cela ne devait pas tarder. Dès août 1876, il avait publié dans le Cornhill Magazine sous le titre de *Virginibus Puerisque* le premier essai de ce qui devait devenir une série d'études psychologiques et morales. Le point de vue initial prit en février 1877, au sortir de ce fameux hiver d'Edimbourg, un développement inattendu. Le deuxième essai contenait la confession qu'il était tombé amoureux :

« Il n'y a qu'un événement dans la vie qui réellement étonne un homme et dérange brutalement ses notions établies. Tout le reste lui arrive à peu près comme il le

(1) Dans sa dernière lettre, écrite en Déc. 1894, deux jour avant sa mort subite, Stevenson rappelle à son vieil ami Edmond Gosse cette circonstance. Il la situe entre 1876 et 1878, c'est-à-dire au cours de la période durant laquelle il aurait dû avoir les 1000 livres ou leur résidu à sa disposition. Il est vrai qu'il restitua presque aussitôt à Gosse les 20 ou 30 livres ; mais ce fut en apprenant d'un ami commun la situation précaire du prêteur. Voir lettres Vol. 5 p. 183.

prévoyait. Les événements succèdent aux événements avec une agréable variété : ils apportent peu de choses qui soient vraiment surprenantes ou intenses ; ils ne forment entre eux qu'une sorte de fond de décor qui sert d'accompagnement à ses propres pensées ; c'est ainsi qu'il tombe tout naturellement dans la pratique d'une froide méthode de tranquille et souriante curiosité... Quand les écailles lui tombent des yeux, ce n'est pas sans une sorte de désarroi qu'il se retrouve dans une situation très différente. Il a affaire à des émotions qui le dominent au lieu d'antipathies et de préférences semblables à celles au milieu desquelles il a passé ses jours jusqu'alors et il se découvre des possibilités de douleur et de plaisir dont il n'avait pas encore suspecté l'existence. S'éprendre d'amour est la seule aventure illogique, la seule chose que nous soyions tentés de considérer comme surnaturelle dans notre monde raisonnable, terre à terre et banal » (1).

Stevenson, comme de récentes données biographiques ont insisté pour le faire voir (2) et comme nous l'avons continuellement exposé, avait connu les bonnes fortunes dans sa ville même d'Edimbourg ; il y avait eu des liaisons qui lui avaient procuré des impressions. Mais, il était toujours demeuré sur le seul terrain de l'expérience sexuelle.

Ce qu'il entend par amour est d'une autre qualité. Peut-on dire qu'il avait failli s'éprendre de Mrs Sitwell,

(1) P. 21. Tusi 25 — On falling in love — There is only one event in life which really astonishes a man and startles him out of his prepared opinions. Every thing else befalls him very much as he expected. Event succeeds to event with an agreeable variety indeed but with little that is either startling or intense ; they form together no more than a sort of background or running accompaniment to the man's own reflections and he falls naturally into a cool, curious, and smiling habit of mind... p. 22. When at last the scales fall from his eyes, it is not without something of the nature of dismay that the man finds himself in such changed conditions. He has to deal with commanding emotions instead of easy dislikes and preferences in which he has hitherto passed his days and he recognises capabilities for pain and pleasure of which he had not yet suspected the existence. Falling in love is the one illogical adventure the one thing of which we are tempted to think as supernatural in our trite and reasonable world.

(2) George S. Hellman — The Stevenson Myth.

puis de Mme Garschine — toutes, il faut le remarquer des femmes plus âgées que lui, et, par conséquent, plus susceptibles d'un prestige intellectuel ? Trop intimidé par la première, ses sentiments prirent l'habitude d'une affection filiale, presque humblement adoratrice, et cette influence nuisit au développement de la seconde.

Il plut à Stevenson de se représenter l'intérêt conçu pour Mrs Osbourne comme de l'amour. D'une manière semblable, quoique non identique, à celle de Mrs Sitwell ou Mme Garschine, Mrs Osbourne mieux qu'une toute jeune fille semblait avoir des sympathies pour ses occupations intellectuelles. Ce n'était pas là son expérience ordinaire de la femme. De plus, malgré ses trente-six ans, Mrs Osbourne n'était pas dénuée d'apparences physiques susceptibles de répondre à l'attente de son imagination.

L'essai du Cornhill Magazine était une déclaration en règle. Au moment même où il paraissait, Stevenson reprenait la route de la France afin d'atteindre Grez sur Loing où Mrs Osbourne, ayant passé l'hiver à Paris, était revenue résider.

A vrai dire sa situation était singulière. Elle était venue en Europe étudier la peinture afin de s'en faire une ressource. Mais elle n'était point seule. Elle avait avec elle une fille qui approchait de ses dix-sept ans (1), rose, mais mince et fluette. Elle avait un fils âgé de huit ans. On portait encore le deuil, car un frère de ceux-ci était mort l'année précédente, âgé de quatre ans.

Autant par principe que par nécessité, on vivait de la façon la plus simple. Si le jeune Lloyd était légèrement vetu, en sandales et sans chaussettes, c'était parce que la tenue était recommandable, mais aussi parce que les ressources étaient modestes.

Avait-il été sage de quitter la Californie où Mrs Osbourne — c'est là le point capital — avait un mari, qui

(1) Son portrait, en pied, vêtue de noir que l'on voit encore dans l'une des salles de l'Hôtel Cheillon transformé, au milieu de toutes les reliques de cette époque, est-il de Sargent comme l'indique la signature ?

bien qu'avec irrégularité semble avoir gagné assez largement sa vie comme ingénieur dans les entreprises mineures ! Depuis le départ les rapports s'étaient quelquefois tendus, et Mrs Osbourne avait sur le cœur les embarras pécuniaire où elle avait été laissée précisément au moment de la mort du jeune fils Harvey.

Quoi qu'il en soit, Mrs Stevenson, faisant de l'hôtel Chevillon, cet étrange caravansérail d'artistes, son quartier général demeurait toujours en France.

C'est dans ces conditions que Stevenson lui prodiguait ses assurances de parfait attachement, et les publiant même, réitère et prolonge ses séjours dans le milieu où elle vit.

Il s'était assez bien rétabli des manifestations pulmonaires alarmantes qui avaient nécessité son transfert à Menton en Novembre 1873. Depuis il avait passé l'hiver dans le Nord; il avait vécu une vie de yachting, de tours pedestres, de voyages en canot où il s'était dépensé physiquement. Il avait même pu reprendre ses habitudes d'intempérance écossaise et de libertinage. « Il était grand, droit, nous dit-on (1), avec un beau teint rose, des cheveux châtain bouclés, une courte moustache fauve, et des yeux bruns d'un brillant extraordinaire » (2). Il plut autant à Mrs Osbourne qu'à son fils Lloyd. Car Stevenson aimait les enfants. A celui-ci il faisait lire « Le Voyage du Pèlerin » de Bunyan ou « Les histoires d'un grand-père » de Scott que lui avaient lues sa nourrice Cummie jadis. Avec la mère, il échangeait des confidences.

Son retour à Grez en février ne fut pas suivi d'un long séjour. Bien vite il regagna Edimbourg. Mais les mois de juin et de juillet furent intégralement passés, sinon à Grez même, du moins presque toujours dans le voisinage de l'Hôtel Chevillon. Cette apparition fut suivie d'une nouvelle absence. Il alla en effet rejoindre

(1) M. Lloyd Osbourne, à près d'un demi siècle de distance.

(2) P. IX. Pref. Tusi 17 — Stevenson was tall, straight, wellformed with a ruddy complexion, clustering light brown hair, a small tawny moustache and extraordinarily brilliant brown eyes.

ses parents à Penzance pendant quelque temps. Puis il réintégra Gretz sur Loing en septembre. Cette fois, il prolongea son séjour pendant trois mois. Il ne quitta la France que pour Edimbourg où il vécut deux mois l'hiver. Revenu dans la Forêt au début de 1878, il est de moins en moins attiré par sa ville natale où le vide causé par le départ d'Henley accentue encore son isolement intellectuel.

Aussi tend-il plus que jamais à partager son temps entre Grez sur Loing et Paris. Ce n'est pas seulement la présence de celle dont il est aussi sincèrement qu'officiellement amoureux, c'est aussi que Stevenson trouve plaisir à s'imaginer qu'il prend aisément l'habitude d'une existence française. Il s'engoue de notre littérature. Mais sa fréquentation très assidue de son cousin Bob, et d'autres assidus des « communautés artistiques de Fontainebleau » montre qu'il ne perd pas le contact avec les Anglo-Saxons.

Il poursuit d'ailleurs avec une louable activité la série de ses tentatives littéraires. Outre l'essai que nous pouvons intituler « Les surprises de l'Amour » (1) et que nous avons déjà cité, il a publié à Londres, au cours de l'année 1877, « L'excuse des Oisifs » (2) dans le Cornhill Magazine de juillet, et une étude caractéristique sur « François Villon, étudiant, poète et cambrioleur », dans le même périodique de Leslie Stephen, et enfin, sa première nouvelle, issue de cette étude même « Un logement pour la Nuit » dans Temple Bar d'octobre.

« L'Excuse des Oisifs » est un plaidoyer pro domo. Il tente un rapprochement entre les ambitions spirituelles d'une vie désœuvrée et purement méditative, et celles du héros du Voyage du Pèlerin de Bunyan. C'est devant le tribunal solennel de la conscience protestante intégrale qu'il situe ainsi le débat. Comme Bunyan il prend position contre M. l'Homme-du-monde-avisé, aux buts ter-

(1) *On falling in love.*

(2) *An apology for idlers.*

(*Virginitus Puerisque*)

re à terre ou utilitaires. La grande idée est encore pour Stevenson « de conserver son âme vivante ».

L'étude sur Villon, encore qu'elle s'efforce d'être objective laisse apercevoir certaines sympathies pour ceux qui, comme lui, se situent en marge d'un froid formalisme social. La nouvelle où il le met en scène : « Un logement pour la nuit », évoque la qualité dangereuse de la vie du poète vagabond. Dans le conflit idéologique entre le Seigneur de Brisetout et le pauvre escholier, Stevenson tout en rendant aux vertus aristocratiques l'hommage qui leur est dû, fait apercevoir quelques suggestions qui restreignent le sens et la valeur d'une telle assurance personnelle..

« La Porte du Sire de Malétroit », nouvelle publiée en janvier comme « Un logement pour la nuit » dans *Temple Bar*, semble se ressentir de ses sentiments pour Mme Osbourne. L'action se déroule en France, au temps de Villon, mais le décor n'est là que pour amener une situation, un débat intime d'une conscience scrupuleuse sur le problème de l'amour. Les aspirations ardentes et orgueilleuses de la jeunesse y sont aux prises avec le hideux formalisme et la vilaine tyrannie de l'âge. Là encore, il s'agit de savoir si un jeune homme peut continuer à jouir de l'intégrité de son âme, s'il peut la conserver vivante.

En mars, d'ailleurs, parut dans le *Cornhill Magazine* une étude psychologique du même ordre, sous forme d'essai cette fois : « Le vieil âge revêche et la jeunesse ». Avec une certaine sérénité d'analyse, Stevenson après avoir examiné la thèse prudente de l'âge mûr n'en conclut pas moins contre elle. « Si toutes sortes de réserves doivent être faites en ce qui concerne les illusions de la jeunesse, il convient d'en faire également au moins autant pour les désillusions du vieil âge ».

Stevenson confesse qu'il s'est déjà dépouillé d'un certain nombre de formules hâtives. Il a été socialiste (1), dit-il. Il abdique une idéologie trop violemment réfor-

(1) P. 42 *Tusi* 25. *Crabbed Youth and Age*.

matrice. Je me suis convaincu (pour l'instant) que nous ferions mieux de laisser ces grands changements à ce que nous appelons les grandes forces aveugles : leur cécité est tellement plus perspicace que la clairvoyance étroite, partielle et misérablement scrutatrice des hommes » (1). Nouvelle soumission de sa part aux forces de l'inconscient dans la sphère sociale !

Néanmoins il se refuse à entrevoir la nécessité d'une orthodoxie intellectuelle : « Toute erreur qui n'est pas seulement verbale est une façon vigoureuse de crier que la vérité courante est incomplète ». C'est à ce titre qu'il faut largement excuser les hérésies de la jeunesse : « Les folies de celle-ci ont une base de raison saine... Ses actes les plus anti-sociaux indiquent les défauts de notre société » (2). Il est bon que ceux-ci soient soulignés. Stevenson appellera encore longtemps après l'orthodoxie, la conformité, le goût de la respectabilité « le baillon le plus mortel, et la douche la plus froide qu'on puisse administrer aux hommes » (3). C'est dans cet esprit qu'il revendique, même pour ce qu'il peut y avoir chez lui d'erreur et d'imprudence, la liberté de s'orienter en toute plénitude et en toute sincérité d'inspiration.

Il est singulier de voir comment toutes ses œuvres ont un tour autobiographique, et représentent avec un air de détachement artistique une véritable confession, un véritable appel au public.

En ce qui concerne ses relations avec Mrs Osbourne, l'année 1878 brusque la situation.

A quelle époque celle-ci vint-elle « résider à Londres plusieurs mois » avant de s'embarquer en août pour la Californie ? M. Lloyd Osbourne nous a décrit dans une

(1) do « I have convinced myself (for the moment) that we have better leave these great changes to what we call blind forces ; their blindness being so much more perspicacious than the little peering partial eyesight of men.

(2) P. 48. Tusi 25. All error not merely verbal is a strong way of stating that the current truth is incomplete. The follies of youth have a basis in sound reason. Their most anti-social acts indicate the defects of our society ».

(3) P. 32. Tusi 26. « The deadliest gag and wet blanket that can be laid on men (Lay Morals).

de ses préfaces (1) la maison de Chelsea 3 Radnor Street qu'ils habitèrent, chez un ménage d'artistes, les Turners, et où Stevenson vint les voir. Y lut-il la nouvelle Will du moulin, « en manuscrit » (2) avant ou après sa publication dans le Cornhill Magazine de janvier ? Peu importe d'ailleurs.

Il n'est pas d'apologue plus clair et plus significatif que Will du Moulin. Will a vécu dans son enfance avec des désirs et des rêves. Il n'a jamais su prendre la décision qui lui permit de les réaliser. Il s'est résigné à sa vie quotidienne, et quand il en est venu à aimer et à être aimé, il n'a pas su non plus marcher dans le sens de la vie. Insensiblement, et perdant toujours un peu de lui-même, il atteint la vieillesse. Il n'est déjà plus qu'une apparence. La mort l'emporte un jour ironiquement et pour toujours. Il est clair que Stevenson prendra des décisions.

La décision, c'était de ne pas laisser passer la rencontre de Mme Osbourne, de leur attachement mutuel, et de son amour profond et sincère. Mais précisément parce que le sentiment était sérieux, il déroutait un peu ses règles de conduite habituelle.

Stevenson n'était guère enclin à la routine du mariage, à sa respectabilité conventionnelle. Il vient justement d'écrire : « Le mariage, si c'est une institution commode n'est pas du tout héroïque. Il paralyse et ralentit l'esprit d'entreprise des hommes généreux. Dans le mariage un homme devient indolent et égoïste et subit une dégénérescence grasseuse de son être moral » (3).

Par ailleurs, il n'y a pas de doute qu'il n'avait aucun respect superstitieux pour les cérémonies laïques ou religieuses du mariage. Rien de singulier pour un Ecossais d'ailleurs. La loi de son pays n'admet-elle pas la validi-

(1) Pref. by Lloyd Osbourne Tusi 25.

(2) d° p. VIII.

(3) P. 3. Tusi 25. *Virginibus P.I.* — « But marriage, if comfortable, is not at all heroic. It certainly narrows and damps the spirits of generous men. In marriage, a man becomes slack and selfish and undergoes a **fatty** degeneration of his moral being ».

dit d'une parole ? Pourtant, la nécessité d'un mariage public et solennel lui apparut peu à peu.

Comment résister à la pression subtile de la femme ? Comment ne peut-on pas tenir compte de ses préjugés à elle ? « Car, c'est l'objet, dit-il, d'une éducation libérale, non seulement de mettre des obstacles à la compréhension d'un sexe par l'autre, mais d'exalter les divergences de notions. L'homme est une créature qui ne vit pas seulement de pain, mais principalement de phrases toutes faites, et la légère différence entre les sexes est étonnamment renforcée en enseignant une série de formules de conduite aux garçons et une autre aux filles... Ce que le jeune homme fait presque fièrement et comme une virile peccadille, la jeune fille le considérera avec un frisson comme un vice dégradant, ce qui pour elle est une manœuvre de bon sens, il le crachera de sa bouche comme une honte » (1).

On voit que Stevenson est prêt à ne pas accorder au sentiment de la pureté physique de la femme plus d'importance que l'on n'en recherche pour l'homme. Leurs relations lui eussent volontiers apparu sous l'angle d'une expérience psychologique qui devrait fixer d'elle-même sa qualité permanente ou transitoire.

C'est donc comme une concession à un préjugé féminin plus qu'à un sentiment de respectabilité bourgeoise qu'il envisagea le principe du mariage, avec Mme Osbourne devant les yeux. « Quand tout a été dit, l'homme qui se déroberait au mariage est dans le même cas que celui qui fuirait la bataille » (2).

Il est singulier d'ailleurs de voir comme il y a peu de

(1) P. 18 Tusi 25. Virg. But it is the object of a liberal education not only to obscure the knowledge of one sex by another, but to magnify the natural differences between the two. Man is a creature who lives not upon bread alone, but principally by catchwords, and the little rift between the sexes is astonishingly widened by simply teaching one set of catchwords to the girls and another to the boys. What the boy does almost proudly as a manly peccadillo, the girl will shudder at as a debasing vice ; what is to her the mere common sense of tactics, he will spit out of his mouth as shameful.

(2) P. 19. de — And yet, when all has been said, the man who should hold back from marriage is the same case with him who runs away from battle.

Roméo en lui. Pour la raison que ses rapports antérieurs avec la femme ont manqué un peu de sécurité psychologique, il est adonné à une conception démesurément élevée, étonnamment consciencieuse et consciente. « Il y a un personnage dans le Voyage du Pèlerin de Bunyan, certain M. Languit-de-Concupiscence avec lequel nous avons tous des relations » (1), a-t-il confessé. Ce personnage, nous l'avons vu à l'œuvre aux côtés de Stevenson, et il l'a guidé dans pas mal d'aventures purement sexuelles. Il nous fait comprendre que par amour, il entend une passion profondément différente. Il perçoit dans l'attrait qu'exerce sur lui Mme Osbourne une qualité transcendante. Pourtant, il n'ira pas jusqu'à se façonner un idéal platonique. Dans son amour il entend des échos sacrés, mais il ne le veut pas — et c'est très caractéristique de son idéalisme — exempt d'instincts terrestres, de ces instincts primitifs qui, mieux que ce que peut fournir l'amitié, rapprochent étroitement l'homme de la femme et les rendent si nécessaires l'un à l'autre.

A cette conception, digne du « Paradis retrouvé », eut applaudi le grand Milton. Mais Stevenson avait affaire à d'autres esprits moins intimement familiarisés avec les arcanes de la vie subjective, que le grand penseur indépendant qui écrivit un livre en faveur du Divorce et de la Polygamie. Il s'était entouré de gens superficiels et conventionnels — hormis quelques groupes et quelques amis dont le type achevé était son cousin Bob. Après avoir décrit les phénomènes psychologiques qui accompagnent l'éveil du véritable sentiment amoureux, il constatait dans son essai : « Et pendant ce temps, leurs connaissances les regardent avec stupeur » (2). Du côté de sa famille particulièrement, son engouement pour Mme Osbourne ne semble pas avoir été sans lui créer quelques complications.

(1) P. 13 Tusi 25. There is a character in the Pilgrim's Progress, one Mr. Linger after lust, with whom I fancy we are all on speaking terms.

(2) P. 21. Tusi. And all this while their acquaintances look on in stupor.

II

LES PRÉOCCUPATIONS INTIMES ET LA PRODUCTION LITTÉRAIRE

Meredith. Mrs Osbourne à Londres. Stevenson aussi. Henley et la Revue London. Les Nouvelles Mille et Une Nuits. Avec Jenkin à Paris. Départ de Mme Osbourne. Le voyage fluvial, Les notes pittoresques d'Edimbourg. Le voyage dans les Cévennes. Dissipation avec Henley à Londres. Retour à Edimbourg.

Arrivant à Dieppe, le 1^{er} janvier 1878, Stevenson passa les premiers mois de l'année à Paris et dans la Forêt où se trouvaient très certainement Mme Osbourne, sa fille Isobel et son fils. Ses lettres à sa famille (1) donnent tout à fait l'idée de relations affectueuses avec son père et sa mère. A M. Thomas Stevenson, il communique ses impressions de séjour et il aborde mêmes les problèmes religieux toujours très délicats à discuter entre eux.

Sir Sidney Colvin, à propos d'une lettre à Mrs Sitwell, écrite de Barbizon ou de Paris au cours de cette fin d'hiver ou de ce printemps 1878, nous révèle que « le père de Stevenson avait été mis confidentiellement au courant par son fils des nouvelles complications de sa vie — (il s'agit de son dessein d'unir son existence à celle de Mme Osbourne) — et il avait été voir son fils à Paris » (2).

Que résulta-t-il de cette entrevue ? Dans tous les cas nous voyons bientôt Stevenson accompagner son père en Angleterre où ils résident en avril à la fameuse auberge de Burford Bridge, dont il dira plus tard : « L'auber-

(1) Vol. II Letters p. 40. Notice to letter to Mrs Sitwell, dated Barbizon Spring 1878.

(2) Voir Graham Balfour p. 154 à 157. The life of R.L. Stevenson (éd. 1922).

ge de Burford Bridge, avec ses bosquets et son jardin plein de verdure, sa rivière silencieuse et pleine de remous — quoiqu'elle soit déjà connue comme le lieu où Keats écrivit une partie de son *Endymion* et où Nelson eut sa dernière entrevue avec son Emma — semble encore attendre l'événement légendaire approprié » (1).

Près de là, à Boxhill, le célèbre romancier Meredith, âgé alors de cinquante ans était installé depuis treize ans dans sa résidence de Flint Cottage. Grâce à l'intermédiaire d'amis, Stevenson ne fut pas long à faire sa connaissance (2). Meredith qui avait déjà publié quelques-unes de ses œuvres les plus remarquables, et notamment « *The Ordeal of Richard Feverel* » (1859), *Rhoda Fleming* (1865), *Beauchamp's Career* (1875) ne jouissait pas encore du prestige qu'il était destiné à atteindre. Car il devait trouver ses admirateurs plutôt dans la nouvelle que dans l'ancienne génération. Stevenson était de ces jeunes qui l'admiraient (3), et il ne contribua pas peu plus tard, par l'expression de sa ferveur à développer l'importance littéraire de l'auteur de « *Modern Love* » (4).

Dans son roman « *The Amazing Marriage* », écrit quinze ou seize ans après, Meredith a très bien évoqué la physionomie du jeune littérateur qu'il fréquenta pendant cette quinzaine de jours dans ses promenades autour de Boxhill.

Gower Woodseer, le sosie de Stevenson, vante « le charme de la pauvreté avec un revenu fixe très modéré » (5). Et c'est en effet la situation dans laquelle Ste-

(1) P. 121 Tusi 29. A Gossip on Romance — The inn at Burford Bridge, with its arbours and green garden, and silent eddying river though "it is known already as the place where Keats wrote some of his *Endymion* and Nelson parted from his Emma still seems to wait the coming of the appropriate legend.

(2) Voir First meeting between Meredith and Stevenson, by Alice Gordon R.L.S. His work and personality, Colvin 1924.

(3) Voir Saintsbury. Nineteenth Century literature p. 345.

(4) Poèmes de Meredith (1862) qui ont certainement influencé Stevenson.

(5) P. 60. *The Amazing Marriage* (Mickleham edit.). — To Carinthia « he spoke of the charm of poverty upon a settled income of a very small sum of money, the fruit of a compact with the town to agree to his perpetual exclusion from it and to retain his identity, and not be the composite which every townsman was ».

venson, en dépit de la mystérieuse dotation de 1 000 livres qui lui avait été faite par son père deux ans avant, se trouvait alors, soit qu'il l'eût entièrement dissipée en quelques mois, soit qu'on se fut après tout ravisé et qu'on ne la lui eût pas versée intégralement.

Mme Osbourne se trouvait alors à Chelsea comme nous l'avons vu, ou peut-être venait-elle seulement de s'y installer ? Dans tous les cas, c'est à Londres qu'en quittant son père et Meredith, Stevenson alla.

D'ailleurs, il ne cessait de publier. Avec « Un logement pour la nuit », il avait donné sa première nouvelle. En janvier, elle avait été suivie de « Will du Moulin » dans le Cornhill Magazine, et de « la Porte du Sire du Malétroit » dans Temple Bar. Il continuait ses essais avec « Le Vieil Age revêche et la jeunesse », (Cornhill Magazine) en mars, Aes Triplex en Avril. De plus il préparait définitivement l'édition de son premier livre chez Kegan Paul et Cie, « An Inland Voyage » qui devait paraître en mai. Cela seulement eut suffi à l'attirer à Londres. Mais il n'y avait pas que la modeste maison de Chelsea où il pouvait lire ses œuvres. Henley, ne venait-il pas aussi de fonder une revue dont on escomptait merveilles, sous le titre de « London ». Peut-être était-ce la fortune, ou tout au moins l'indépendance ? Il y avait là des possibilités ouvertes d'échapper à la domination capricieuse ou rétrograde, d'Heriot Row.

Dans le numéro du 27 avril de « London » parut un essai de Stevenson, en faveur de l'évolution moderne : « Plaidoyer pour les becs de gaz », puis successivement, le 4 et le 11 mai : « Les Flûtes de Pan » et « El Dorado ». Au mois de juin commença à paraître le premier récit de la série des « Nouvelles Mille et une Nuits ». La publication dura jusqu'au 26 octobre. Au mois de mai était sorti « le Voyage fluvial » qui rapporta à Stevenson 20 livres, et une invitation et un dîner chez Kegan Paul son éditeur (1).

(1) P. XV Pref. by Mrs Osbourne Tusi 17.

Mais Stevenson avait dû regagner Paris. Il ne s'agissait plus de Fontainebleau. Fleming Jenkin avait un poste officiel à la section britannique de l'Exposition universelle et le Professeur gallois avec sa générosité ordinaire avait offert à Stevenson de le prendre comme secrétaire rétribué. Ainsi, le temps fut passé en allées et venues entre Paris et Londres jusqu'au mois d'août, quand Mme Osbourne alla s'embarquer à Liverpool ou à Glasgow. Stevenson était sur le quai du départ du train. Sans doute échaffaudait-il des plans pour réaliser ses desseins. Mais la Revue London n'avait guère donné de résultats. Son « Club des Suicidés » y était passé tout à fait inaperçu, ou plutôt paraît-il, il avait assez contribué à la déconfiture de la tentative de Henley. Sur le quai, lorsque le train emporta la femme qu'il aimait, quoique son cœur fut plus que jamais engagé, il ne se détourna même pas (1).

Il est certain que depuis mai ou juin, il avait des soucis pécuniaires. Néanmoins, il avait cessé entièrement de retourner à Edimbourg. Après le départ de Mme Osbour, auquel il avait assisté, il avait rejoint Fleming Jenkin à Paris. Il devait d'ailleurs presque aussitôt être libéré de ses occupations. Mais d'autres le réclamaient. Il avait déjà commencé à publier en juin sans les avoir complétées ses « Notes pittoresques sur Edimbourg ». Il importait, tandis qu'elles continuaient à paraître dans Portfolio, de terminer l'ouvrage.

C'est ainsi qu'il alla s'installer quelque part dans les Cévennes, comme en un ermitage pour y travailler. Il séjourna trois semaines à Le Monestier dans le Velay. Il y avait des précédents à sa venue. Dans sa monographie de Le Monestier « Un gros bourg de Montagne » (2). Stevenson nous informe que jadis George Sand était venue vivre quelque temps tout près, à Laussonne, afin d'apprendre le patois et de rassembler des

(1) Lloyd Osbourne Pref. p. X Tusi 17.

(2) Publié comme ouvrage posthume en 1896 avec des dessins, (voir Tusi 17, p. 139).

matériaux en vue de son roman « Le Marquis de Villemer ».

De Le Monestier, Stevenson écrivit à sa mère ce passage très curieux qui apporte une indication sur sa situation : « Si je dois continuer à toucher ma pension de 25 livres par trimestre, et si cela ne vous gênait pas de me verser l'arriéré de deux trimestres échus, 50 livres, je confesse que j'en serais très satisfait et que je n'aurais pas l'impression d'avoir perdu mon pari » (1).

Deux trimestres d'arriéré nous reportent à Avril lorsque son père était venu s'entretenir avec lui à Paris des complications de sa vie en ce qui concerne Mme Osbourne. Pourquoi n'avait-on pas tenu les engagements qui semblent avoir été pris ? Quoi qu'il en fût, il semble bien que Stevenson se trouve dorénavant à la merci de sa famille. Reçut-il les subsides réclamés ? Dans tous les cas, après avoir acheté une ânesse appelée Modestine, au prix de 65 francs et un verre de rhum et s'être fait confectionner un sac de couchage pour 80 francs et deux verres de bière, il se mit en route un dimanche de septembre (le 23) ayant deux objectifs principaux en vue : Notre Dame des Neiges, le Couvent des Trappistes et le Pays des Camisards, ce qui lui permettait, en dehors des communions avec la nature auxquelles il pourrait librement se livrer de mener une double enquête, psychologique et religieuse.

En octobre parut enfin dans *The New Quarterly Review*, l'étude si longtemps méditée, plusieurs fois défaite et refaite sur Walt Whitman. Elle clôt un chapitre de sa jeunesse. Car dorénavant, sans cesser de manifester son admiration pour l'auteur des « Chants démocratiques » Stevenson semble avoir subi surtout l'influence d'une personnalité un peu antérieure, plus directement rattachée à l'idéologie néo-calviniste et transcendentale.

(1) P. 48. Vol. II Letters 1878. « But if I am still to have my allowance of 25 pounds a quarter and you would not mind giving me the arrears of 2 quarters due, 50 pounds, I own I should take that gladly and should not feel as if I had lost my wager ».

le, l'auteur de *Walden* et d'« Une semaine sur les rives Concord et Merrimac », Henry David Thoreau.

« Sur moi, ce pur, cet étroit Thoreau, avec son ascétisme ensoleillé, a exercé un grand charme. C'est à peine si j'ai écrit dix phrases, depuis que j'ai été initié à lui sans que son influence ne puisse d'une façon ou d'une autre être discernée par un observateur pénétrant » (1), constatera Stevenson plus tard. Dans sa familiarité intellectuelle, Stevenson qui a toujours manifesté les mêmes tendances s'orientera de plus en plus vers le thème de la vie simple, d'équilibre transcendantal et d'harmonie intime avec la nature. Ainsi se poursuit sous l'égide d'une pensée puritaine l'élaboration de son idéal ancien de vie errante, d'isolement social et de subjectivisme absolu.

Mais si Thoreau a contribué à façonner la sensibilité de Stevenson, il s'en faut que sa domination ait été totale et parfaite. Quand il effectue son excursion solitaire à travers les Cévennes, quoiqu'il soit à certains égards le dévot cénobite de la terre et des étoiles, il n'est jamais complètement subjugué par l'idéal de « *Walden* ». C'est son amour, encore qu'il ne contredise nullement la joie de son aventure, et ses perspectives de sérénité au cœur de la nature tend toujours à le modifier. Il semble quelquefois que Stevenson ait ressuscité une âme dans la froide extase, la logique cruelle, l'admirable, mais en tous points inhumaine, détermination de Thoreau. C'est une chose que son sentiment pour Mme Osbourne l'accompagne et qu'il ose le dire.

Ayant donc dans ces dispositions d'esprit quitté le Monestier poussant devant lui son âne, après mille difficultés pratiques pour gouverner l'animal, il atteignit le Goudet et Ussel. Il arriva le soir à Bouchet Saint Nicolas, au lieu du lac du même nom de l'autre côté du mont Mézenc comme il en avait eu l'intention. Là on lui enseigna — n'était-il pas en route pour apprendre — à

(1) P. XVIII Tusi 27 Pref. *Familiar Studies*. Upon me this pure, narrow, sunnily ascetic Thoreau has exercised a great charm. I have scarce written ten sentences, since I was introduced to him but his influence might be somewhere detected by a keen observer.

se servir d'un aiguillon pour son âne. De Bouchet il trouva Pradelles sur une colline dominant l'Allier que, descendant, il traversa au Pont de Langogne afin d'entrer dans le Gévaudan. Son itinéraire fut ensuite par Fonzillac, Le Chaylard l'Evêque sur les lisières de la forêt de Mercoire. A Cheylard, s'étant égaré, il lui fallut camper sous la pluie. De ces lieux, il rejoignit Luc près de l'Allier, et traversa la Bastide pour atteindre le Monastère trappiste. Quoi qu'il eût de la sympathie pour l'existence des moines, il se convainquit vite qu'il était protestant. Ce n'est pas que rien le choquât vraiment. Même au service du soir, il confessa : « qu'il n'y avait aucun de ces particularités où le protestant découvre le caractère puéril ou trop criard des cérémonies religieuses de l'église de Rome » (1). La différence est d'une autre qualité. Elle est dans l'idéologie, dans les habitudes de sensibilité, et même dans la nationalité ainsi qu'il le découvrira en se reconnaissant des affinités avec un moine irlandais qui parle comme lui l'anglais. On lui a proposé de se convertir. Mais après avoir évoqué l'horreur qu'en concevrait son père « le théologien familial », il s'échappe, non sans s'être posé la question : « Je me demande si je ne suis pas au fond, comme un critique indien plein de sel m'a surnommé, un hédoniste qui patage dans toutes les idées » (2).

Abandonnant le Monastère, qui lui rappelait les délices de son enfance où « chaque dimanche, dit-il, j'avais l'habitude d'étudier les ermites de Marco Sadeler — des gravures ravissantes, pleines de bois et de champs, et de paysages médiévaux aussi vastes qu'un comté dans lesquels l'imagination pouvait voyager à l'aise. » (3)

(1) P. 193 usq 17. — There were none of those circumstances which strike the Protestant as childish or as tawdry in the public offices of the Church of Rome.

(2) P. 199 Tusi 17. — « I am afraid, I must be at bottom what a cheerful Indian critic has dubbed me : « a faddling hedonist ».

(3) P. 185. — Every Sunday of my childhood I used to study the hermits of Marco Sadeler. Enchanting prints, full of wood and field and mediæval landscape as large as a county, for the imagination to travel in.

il remonta le cours de l'Allier pour revenir dans le Gers. Il traversa Chasseradès (28 septembre) descendit la vallée de Chassezac, Lestampes, Bleymard, afin d'escalader avec Modestine les pentes de la chaîne de la Lozère. C'est ainsi qu'il passa la nuit parmi les pins dans la société des étoiles.

Il gravit le pic Finiels de 1.900 mètres, et de là se dirigea vers le Sud. Il aperçut bientôt le pays des Camisards de protestante mémoire. Il descendit à Pont-d'Arnaud, célèbre dans « le souvenir des vieilles guerres », et « revit tous ces lieux ». Il suivit alors le Tarn vers Florac. De cette petite ville il remonta le Tarnon, la vallée de Mimente, et par Cassagnas et Saint Germain de Talberte, par le Gardon de Mialet atteignit Saint Etienne de Vallée française. C'est de là qu'il monta sur le mont Aigoal, ancien repaire du fameux partisan Castagnet. Il ne lui restait plus qu'à redescendre sur Saint Jean du Gard. Sa randonnée était finie, car il atteignit Alais par chemin de fer, après avoir vendu son âne pour 35 francs. Elle avait duré onze jours et lui avait fourni des aperçus de quelques-unes des plus curieuses profondeurs de sa vie morale.

Pourtant, ce n'était qu'un subterfuge d'attente. Ainsi qu'il s'en rendra vite compte, le problème de l'organisation de sa vie n'en était pas solutionné le moins du monde.

Avant de revenir en Angleterre, au début d'octobre il s'arrêta à Autun où Hammerton, qui avait déjà publié beaucoup de ses œuvres dans Portfolio se trouvait résider temporairement. L'arrêt à Paris fut bref. A Londres, en revanche, il s'attarda plus longtemps qu'il ne l'avait jamais fait peut-être. Il alla à Cambridge où Colvin pouvait lui donner l'hospitalité. Il reprit surtout sa vieille camaraderie avec Henley toujours sur la brèche dans le journalisme.

Mais quel contraste immédiat avec la soirée symbolique passée sur les pentes de la Lozère ! Quelle note tran-

quille dans celle-ci : « Je n'ai pas souvent joui d'une plus sereine possession de moi-même, et je ne me suis jamais senti plus indépendant des aides matérielles. Le monde extérieur dont nous nous abritons dans nos maisons semblait après tout un lieu plaisant et habitable et les nuits les unes après les autres, le lit d'un homme, était prêt, semblait-il, à le recevoir dans les champs où Dieu tient maison ouverte. Je pensais avoir découvert une seconde fois une de ces vérités qui ne sont révélées qu'aux sauvages : tout au moins, j'avais retrouvé un nouveau plaisir pour moi-même. Et cependant, tandis que j'exultais de ma solitude, je fus conscient d'une étrange imperfection de bonheur. Je souhaitai avoir une compagne étendue près de moi sous la clarté des étoiles, silencieuse et immobile et cependant près de moi. Car il y a une société plus calme même que la solitude, et qui bien comprise rend la solitude parfaite. Et vivre en plein air avec la femme qu'il aime est pour un homme de toutes les existences la plus complète et la plus libre » (1). Ainsi devaient être Adam et Eve au matin du monde, lorsque leur être en parfaite harmonie avec la nature éternelle jouissait d'une perfection divine.

Le séjour à Londres et la compagnie d'Henley semblent rompre l'équilibre fragile de ce merveilleux accord réalisé entre l'âme et les sens. Une inspiration de vie hâtive, le goût brûlant de l'aventure coûte que coûte, la soif du péché, des égarements virils paraissent l'avoir ressaisi. Est-ce une réaction irrésistible et brutale de l'instinct

(1) P. 208 Tusi 17. — I have not often enjoyed a more serene possession of myself, nor felt more independent of material aids. The outer world, from which we cower in our houses, seemed after all a gentle and habitable place ; and night after night a man's bed, it seemed was laid and waiting for him in the fields where God keeps an open house. I thought I had rediscovered one of those truths which are revealed to savages and hid from political economists : at the least I had discovered a new pleasure for myself. And yet even while I was exulting in my solitude I became aware of a strange lack. I wished a companion to lie near me in the starlight, silent and not moving, but ever within touch. For there is a fellowship more quiet even than solitude, and which rightly understood, is solitude made perfect. And to live out of doors with the woman a man loves is of all lives the most complete and the most free ».

Ceci est visiblement adressé à Mme Osbourne. Voir aussi le poème XXII Book I. Underwoods : A Camp. A bed was made.

sexuel, une grande lame de fond de son tempérament, saccageant toutes les constructions spirituelles échafaudées, qui déferle sur lui ? Est-ce le même homme qui est à l'affût des anciennes possibilités de libertinage, de désordre sensuel ? Ou cette vie irrégulière est-elle une nouvelle occasion de discipline du moi, un nouveau champ d'exploration de cet hédoniste bizarre qui est tantôt un ascète et tantôt un viveur ? Qui doute qu'il ne s'efforce quand même à travers les épreuves de la vie brutale à conserver la possession de son âme ?

Avec Henley il vécut ainsi une vie qui reste cependant semblable à elle-même par ses côtés toujours bohèmes. Il erra dans divers endroits de la banlieue de Londres et notamment à Ealing et à Acton. La collaboration littéraire sur le thème de Deacon Brodie continue. Les récits aux vertigineuses péripéties de ses *Nouvelles Mille* et *Une Nuits*, qui semblent refléter un peu de cette impatience d'une existence monotone qui agite Stevenson avec Henley sont terminés fin octobre. Leur succès a été mince. Dans tous les cas la Revue est en train de succomber. Stevenson a le temps d'y jeter, en novembre, une autre nouvelle : « La Providence et la Guitare ». C'est une histoire vécue qui lui a été contée en France (1). L'action très simple se déroule de nos jours, dans le voisinage de Fontainebleau. Il y a comme à Châtillon sur Loire un arrogant Commissaire. Les sujets principaux sont l'ostracisme dont l'artiste est l'objet de la part des bourgeois, l'impossibilité pour l'artiste, même médiocre d'être autre chose que ce qu'il est, le pharisaïsme social. Après avoir mis en scène un couple de musiciens ambulants, il les conduit dans la maison où habite un ménage d'artistes qui, par leur union, se sont aliéné la protection de la famille du mari. Il y a une atmosphère de sentiment un peu triste, mais qui, quand même, exalte l'amour. Il est visible que comme toujours ses œuvres reflètent très clairement ses préoccupations intimes.

(1) Stevenson envoya le produit de la publication à ceux qu'il avait devant les yeux en écrivant.

La Revue est morte, Henley n'a plus qu'à tenter autre chose. Il le tentera. Il ne sera jamais au bout de tentatives toujours courageuses et parfois glorieuses.

Après un dernier passage au Savile Club, Stevenson se décida à rejoindre Edimbourg où il n'était pas retourné depuis plusieurs mois. Ses Notes pittoresques achevaient de paraître dans Portfolio. Elles allaient sortir en volume aussi.

Elles contenaient de belles évocations de sa ville natale, dans son atmosphère historique. Mais ses affinités avec le passé étaient loin de lui concilier l'appréciation du présent. Glorifiant les sites et les monuments, il ne s'était pas interdit d'ajouter des réflexions comme celle-ci : « Mais ses citoyens, avec leurs cabs, leur tramways, leurs affiches ne sont pas du tout dans le ton. Habitué à déambuler partout sous la conduite des guides, ils ne respectent aucune localité historique et élèvent leurs enfants au milieu des sites les plus pittoresques avec une admirable indifférence humaine. Les voir se promenant en foule dans ces lieux avec leurs vêtements corrects et leur prétention de rectitude morale, leur petit air de domination qui confine à l'absurde n'est pas le trait le moins intéressant de l'endroit » (1).

Ces aménités à l'égard de ses concitoyens n'étaient probablement pas de nature à leur faire accepter plus favorablement tout ce qu'il y avait chez lui de choquant à leurs yeux. Aussi bien Stevenson ne vint pas à Edimbourg pour jouir de l'estime générale et de la considération qu'il n'avait pas encore atteintes. Il vint à Edimbourg sans doute afin de vivre quelque temps de façon plus économique dans la maison de ses parents, tandis

(1) P. 139. Tusi 26. — But these citizens, with their cabs and tramways, their trains and posters are altogether out of key. Chartered tourists, they make free with historical localities and rear their young among the most picturesque sites with a grand human indifference. To see them thronging by, in their neat clothes and conscious moral rectitude and with a little air of possession that verges on the absurd, is not the least striking feature of the place.

qu'il rédigerait son troisième volume d'après les notes de son voyage dans les Cévennes. Il y vint probablement aussi pour s'isoler et se recueillir en face des graves problèmes et des graves difficultés que soulevait son dessein de rejoindre quelque jour Mme Osbourne dont il ne voulait pas séparer sa vie.

III

LES DEUX ASPECTS DE STEVENSON ET LE TRIOMPHE DE L'AMOUR

Les dissipations de Stevenson à Edimbourg.

« La véracité des relations ». Le voyage dans les Cévennes. Morale laïque. Ses difficultés pécuniaires. Voyage en France. Difficultés familiales. Sa décision de rejoindre Mme Osbourne.

C'est ainsi que s'élabora le second de ces deux petits livres d'impressions de vie errante : « Le Voyage Fluvial » et le « Voyage avec un âne », l'un dans le Nord de la France, l'autre dans les Cévennes. Il est imprégné de l'influence de l'ermite de Walden, du disciple de P. W. Emerson. Et pourtant, au moment même où il le rédigeait, il semble qu'à Edimbourg, tout en affectant de tâcher de pratiquer sa profession d'avocat, il eût repris son ancienne vie. Le livre est plein de protestations d'attachement à celle qu'il appelait « Fanny » dans ses lettres à ses amis. Et tandis qu'il affirmait ainsi la place que tenait dans sa vie cet amour sacré, il était plus que jamais préoccupé d'amour profane.

Depuis le grave diagnostic formulé par le Dr Clarke à Londres, quelques années auparavant, il n'avait eu qu'une alerte : c'était précisément un peu avant son voyage dans les Cévennes qu'il était parti précipitamment de Paris où il secondait encore Fleming Jenkin pour rejoindre un instant le Midi. Il s'était vite rassuré. Ces onze jours passés à la dure, souvent sous la pluie, dans le Gévaudan et la Lozère semblaient confirmer cette impression optimiste, et c'est ainsi qu'il hivernait parmi les

brouillards de sa ville natale et y frôlait encore tout ce qui est dangereux pour « l'âme et le corps ».

Des anciens compagnons de l'Edinburgh University Magazine J. W. Ferrier s'était déjà brûlé les ailes dans sa carrière qu'il eût voulue audacieuse. R. G. Brown était mort l'année précédente sur la Riviera. Henley était à Londres. La Cigarette, Sir W. Simpson ne tenait déjà plus une aussi grande place dans sa vie. Il y avait surtout à Edimbourg Charles Baxter qui réussissait dans sa carrière d'homme de loi, mais restait toujours l'ami et le confident d'autrefois.

Stevenson n'écrivit pas seulement le Voyage dans les Cévennes, il mit au point une contribution à la série des essais de *Virginibus Puerisque* : « La sincérité des Relations » (1). On ne saurait peut-être mieux caractériser cet effort de métaphysique amoureuse qu'en disant que c'est une version écossaise, presbytérienne et puritaine du thème chevaleresque des devoirs et des vertus du parfait Amant. Il y discute de façon très consciencieuse, et peut-être trop consciente les conditions psychologiques et morales du maintien de rapports étroits entre deux êtres. Loin de s'abandonner à la spontanéité de l'instinct, il y fait une tentative presque intellectuellement héroïque d'analyse et d'introspection. Si dans ses intrigues « sexuelles » d'Edimbourg il laisse le champ libre aux forces du tempérament, ici, on discerne surtout une volonté de domination sur soi-même : « La sincérité des relations, dira-t-il sentencieusement, est quelque chose de plus difficile à réaliser que de s'abstenir de mensonges évident » (2). Rien de plus différent de l'amour passion que cet idéal de cristallisation mentale d'un bon vouloir autour de l'image d'une personne aimée !

Aux premiers mois de l'année 1879, Stevenson fit plusieurs allées et venues entre Londres et Edimbourg. En mars Henley vint séjourner avec lui à Swanston. Il l'a

(1) *Truth of Intercourse*. P. 34 Tusi 25.

(2) P. 34. Tusi 25. — *Truth of intercourse is something more difficult than to refrain from open lies.*

compagna à Londres pour revenir presque aussitôt dans son ermitage des Pentlands. C'est alors qu'il compose les nombreux fragments de « Morale laïque » (1) où il essaye de préciser les idées qui guident sa conduite. « La personne à qui cet écrit est destiné, écrira-t-il, est n'importe quel jeune homme, conscient de sa jeunesse, conscient de vagues facultés et capacités, et s'impatiantant des obstacles de la vie. Comme quelqu'un qui arrive en retard aux portes du théâtre, il trouve la foule qui barre l'entrée, et il erre à l'aventure. Il semble qu'il ne puisse être admis à participer aux affaires et aux plaisirs sérieux du monde des hommes ; et on lui demande en échange de s'intéresser à des études arides et plutôt sans objet, de suivre des règles arbitraires, et de supporter avec patience le reproche de personnes plus stupides que lui... Dans ce travail rien n'a été dit avec l'espérance de plaire aux parents et aux tuteurs » (2).

Stevenson n'achève pas ces fragments qui restent entre ses mains comme le testament intellectuel de la période qu'il traverse. D'ailleurs, après Whitman, après Knox, et conformément à un programme depuis longtemps envisagé, il travaille à une étude sur Burns (3). En avril, il est dans un établissement hydropathique, sans doute sous l'égide de sa famille à Garloch en Ecosse. En mai, il s'en va à Boxhill reprendre contact avec Meredith. Puis, après un séjour à Londres, il passe en France où nous le retrouvons à Cernay la Ville. Il songe à une excursion dans les Pyrénées. En juin, il écrit de Cernay à son père entre autres choses : « Merci de

(1) Lay Morals, Tusi 26.

(2) P. I, Tusi 26 — Lay Morals — The person to whom this writing is addressed is any young man, conscious of his youth, conscious of vague powers and qualities, and fretting at the bars of life. Like one who comes late to the doors of the theatre, he finds the crowd compact and wanders in the open. There seems no entry for him to the business or the serious pleasures of the human world ; and he is asked instead to mind dry and somewhat pointless studies, to follow arbitrary rules and to bear with patience the reproof of persons duller than himself... In this writing nothing has been said with the design of pleasing parents and guardians.

(3) Henley éditera plus tard l'édition du Centenaire de Burns (1896).

l'argent que vous m'avez envoyé et de votre lettre » (1). Mais en juillet, nous trouvons dans sa correspondance à sa mère : « Après une lutte désespérée contre les éléments de toutes sortes et principalement l'argent, je suis arrivé la nuit dernière à Londres avec 4 shillings en poche ». (2) Il annonce son retour, mais non sans constater : « à moins que de l'argent ne me soit envoyé je serai probablement mort de faim dans l'intervalle » (3). Peut-être exagère-t-il un peu, car il a des amis à Londres, mais il est trop clairement en proie à des difficultés matérielles dont sa famille ne semble pas toujours très pressée de le tirer. Quelles pensées a-t-on derrière la tête ? Stevenson, quant à lui songe toujours à rapprocher intimement son existence à celle de Mme Osbourne. Qu'il essaye sérieusement de trouver les moyens de se tirer d'affaires lui-même, c'est ce qui ressort de sa tentative en juin d'obtenir un emploi au journal *The Times* à Londres. Mais il ne réussit pas à s'émanciper pécuniairement. Après son voyage en France à Cernay la Ville où on le laisse à court d'argent, sa décision semble avoir été prise, décision désespérée : il rejoindra sur-le-champ Mme Osbourne en Californie.

Chose singulière, il a dans ce but suprême une somme suffisante pour tenter l'aventure. L'a-t-il réunie au dernier moment ? Il s'ouvre à ses amis de ses projets de voyage en Amérique dans des conditions aussi précaires. Tous essayent de l'en dissuader. Il y a trop d'obstacles et d'inconvénients. Et pourtant, on ne voit pas quel avenir il y a à demeurer dans son incertitude actuelle. Ses derniers mois à Edimbourg ont été marqués par des écarts de conduite auxquels il semble invinciblement enclin. Rien ne peut le tirer du gouffre, sinon la réalisation de l'idéal d'amour qu'il a formé.

(1) P. 60. Letters Vol. 2 — June 79 Cernay — My dear father... Thank you for the money and your letter.

(2) P. 62. Vol. 2. Letters to Mrs S. Savile Club — July 79 — After a desperate struggle with the elements of every sort and principally money I arrived last night in London the possessor of 4 shillings.

(3) But unless money is sent I shall probably have died of hunger in the meanwhile.

Après quelques allées et venues, Stevenson s'embarqua finalement le 7 août 1879 à Glasgow à bord du *Devonia* en route pour New-York. La lettre qu'il laissa derrière lui à son père montre bien qu'il n'avait pas pris sa décision à la légère, qu'il en avait envisagé toutes les conséquences, avec l'impression très nette de couper les ponts derrière lui.

Dans l'Angleterre intellectuelle d'aujourd'hui, le fait de tomber sincèrement amoureux de la femme d'un autre peut-être vertueusement envisagé sans horreur. Il y a matière à considérations humoristiques à se demander si le désir du fruit défendu est une circonstance pathologique ou l'expression de la psychologie normale. Bien que la situation fut différemment appréciée à l'époque, dans l'attitude de Stevenson vis-à-vis de Mme Osbourne, il y avait un peu du *Marchbanks* de *Candida* (1). La tragédie n'était pas dépourvue d'aspects comiques. Pas moins que la découverte des statuts et des noirs desseins contre la Société et la Religion, de la L.J. P., cette juvénile « société secrète » qui avait plongé Heriot Row quelques années auparavant dans la prostration morale la plus complète. Car il n'y avait pas place dans l'âme de M. Thomas Stevenson pour les ironies indulgentes aux illusions de la jeunesse. Déjà à cette époque, Stevenson avait réagi contre l'intransigeance du milieu familial par une solennité morale aussi impressionnante. Dès que son engouement pour Mme Osbourne se trouva combattu — et il le fut dès qu'il s'en ouvrit à son père au début de 1878 — par des arguments théologiques émouvants appuyés par tout l'appareil de la respectabilité, Stevenson s'évertua à penser de plus en plus profondément ; et par un processus mental inévitable, son amour pour elle devint en quelque sorte le postulat de sa philosophie. C'est dans ce ton qu'il composa la plupart de ses extériorisations littéraires. Et c'est ainsi qu'en mars 1879, il écrivit à Swanston, comme en se cachant, les fragments

(1) Une des *Four Pleasant Plays* de Bernard Shaw qui traite de cette situation.

ambitieux de « Morale laïque » où il cherche à cristalliser son point de vue. A cet égard, « Morale laïque » est un peu ce que le *Traité sur le Divorce et l'Aéropagitica* sont dans la vie de Milton : un subjectivisme en bataille qui s'appuie sur des idées comme un insurgé sur une barricade.

Stevenson tient à son amour pour des raisons idéologiques capitales : « Ce simple accident de tomber amoureux est aussi profitable qu'il est surprenant », a-t-il affirmé en l'enregistrant chez lui. « Il suspend l'influence pétrifiante des années, contredit les conclusions cyniques atteintes de sang-froid et réveille les sensibilités latentes » (1).

Nul doute qu'après sa renonciation à l'idéal auquel l'avait un instant intéressé Mrs Sitwell, « la Madone », après les mois d'ascendant exercé par Henley, après la satisfaction de la vie irrégulière et des amours clandestins, son nouveau respect pour la femme en la personne de Mme Osbourne ne constitue la source d'un renouveau intellectuel et morale dont elle est le symbole.

Sans doute, la vie de Stevenson n'est pas exempte d'épisodes dans un style tout différent. Mais, il est loin de se laisser démoraliser par le sentiment de ses contradictions. Il est beaucoup plus fort, il a beaucoup plus d'assiette psychologique qu'il y a quelques années. « Ne permettez jamais à votre esprit de s'appesantir sur votre inconduite », écrit-il en 1878 dans un fragment intitulé : *Discipline de conscience*, « la conscience a des sensibilités morbides ; il convient de s'appuyer sur elle et non de la choyer, de la même façon que l'imagination ou l'estomac » (2).

(1) P. 24. Tusi 25 — On falling in love — This simple accident of falling in love is as beneficial as it is astonishing. It arrests the petrifying influence of years, disproves cold blooded conclusions and awakens dormant sensibilities.

(2) P. 84. Tusi 26 — Never allow your mind to dwell on your own misconduct, that is ruin. The conscience has morbid sensibilities ; it must be employed, but not indulged, like the imagination or the stomach (On human life).

C'est dans ces conditions qu'il laisse coexister en lui deux courants d'activité. Il n'y a pas de doute que celui de son engouement pour Mme Osbourne représente l'exaltation de ses tendances les plus élevées. Seul, il est vraiment empreint du sceau des aspirations morales et religieuses. Et pourtant, c'est quand il se tourne de ce côté, qu'il est en butte à la plus cruelle opposition de la société, de la famille et de la religion. Car Mme Osbourne, quoique virtuellement séparée de son mari est mariée. Cette circonstance purement sociale, cette déplorable coïncidence le fera taxer d'athéisme, d'immoralité rien que d'envisager de rapprocher sa vie de celle qui est l'inspiratrice de ses plus salutaires mouvements.

Pas un instant d'ailleurs Stevenson ne songe à plaider le privilège de la passion, et les droits sacrés de l'instinct. Il ignore tout de la révolte chaotique de certains contre les sévérités de la morale. Ce n'est pas sa position de dénouer l'affreuse tyrannie d'un code de conduite trop rigide et trop strict dont il convient de s'affranchir.

C'est au contraire en arguant de la grossière incohérence, de la totale hypocrisie, et de la débilité morale des règles auxquelles on prétend le lier qu'il fait face à la pratique ordinaire. C'est sur le terrain même de la discipline et de l'organisation spirituelle qu'il se place. Sa citadelle est précisément la vieille inspiration véridique et consciencieuse du protestantisme. Celui-ci peut-il lui reprocher son individualisme ? Qu'a-t-il à lui opposer sinon la tyrannie maussade de la coutume cristallisée dans le formalisme bourgeois ?

Plus celui-ci le bat en brèche, plus il trouve de plaisir en somme à se maintenir. Aux difficultés qu'il rencontre à le faire accepter, son intérêt amoureux pour Mme Osbourne n'en acquiert que plus de valeur. Le formalisme bourgeois n'est-il pas son vieil ennemi ? Peut-on le confondre sans réellement porter atteinte à la morale ? Et de quel droit la représenterait-elle ? C'est pour s'en bien persuader et pour préciser son point de vue qu'il

a écrit « Morale laïque » très peu de temps avant sa grande décision de rejoindre Mme Osbourne. Malgré son nom, nous allons voir d'ailleurs que cet exposé reflète une attitude essentiellement religieuse et plus mystique que rationaliste. Si Stevenson est un philosophe, il appartient sans nul doute à l'école néo-calviniste et transcendantaliste.

IV

MORALE LAÏQUE ET SES DIRECTIVES DE CONDUITE

Caractère conscient de l'exaltation amoureuse de Stevenson. Ses affinités puritaines. Brève analyse de « Morale laïque ». Son inspiration éperdument protestante.

Interpréter, comme le fait M. Stuart, dans son livre sur Stevenson (1), le départ de celui-ci pour la Californie à la recherche de Mme Osbourne comme un acte spontané, un simple réflexe issu de l'amour passion qu'eût allumée en lui une hérédité « française », c'est se tromper sans doute lourdement sur l'aspect réel de sa personnalité écossaise. Toutes les manifestations de son activité mentale nous montrent au contraire d'ailleurs, avec quel zèle Stevenson s'est efforcé d'obéir à une ambition plus strictement puritaine, dont ses fragments de « Morale laïque » vont nous donner quelques aperçus.

Pourquoi « Morale laïque ? » Stevenson ne déclare-t-il pas « Le nom de Dieu, et des expressions telles que l'âme et le péché ont trouvé place dans ces pages... (2) Mais l'auteur fait remarquer que chacune de ces expressions se trouve expliquée au cours de l'ouvrage ; que leur

(1) J. A. Stenart — R. L. Stevenson — *Man and writer : a critical biography* 1924.

(2) P. 2. Tusi 26 (Lay morals) — The name of God and such expressions as « sin » and « the soul » have been allowed to find a place in the following pages. But the writer would have him notice (the reader) that, as the work goes on, each of these expressions has its own sense explained ; that the sense at least is eternal, being founded in experience ; that to invent new phrases from old thoughts, though it may be delicately flattering to a school of philosophy is not the business of a man who loves and seeks to use the purity of English speech.

sens est dans tous les cas éternel, étant fondé sur l'expérience et que d'inventer de nouvelles phrases pour de vieilles pensées... n'est pas l'affaire d'un homme qui aime et recherche la pureté de la langue anglaise. » Stevenson ne croit guère à la réalité objective de ces entités. Ce sont pour lui de simples notations d'expérience psychologique mais dont il reconnaît néanmoins la valeur symbolique.

Or, la vie religieuse est essentiellement telle, c'est-à-dire basée sur une interprétation individuelle des phénomènes de la conscience.

Sa morale est « laïque », non par opposition au point de vue religieux, mais par son indépendance des Eglises. Le reproche qu'il adresse à celles-ci, et tout spécialement à l'Eglise presbytérienne d'Ecosse dont le point de vue l'intéresse personnellement est son insuffisance de qualité vraiment religieuse et sa subordination à l'ordre social établi.

Le désir de plaire à la bourgeoisie régnante y est tellement implanté « qu'on se dispense d'interpréter les notions les plus élémentaires. Le précepte : Tu ne voleras point, n'a-t-il d'autre signification que d'interdire le vol flagrant ? Le riche ne vole-t-il pas constamment au pauvre, sa liberté, ses possibilités et même les biens matériels auxquels il a droit. » (1)

L'Eglise se tait, mais elle fait pis : par la bouche de ses pasteurs elle s'efforce d'atténuer l'inspiration idéaliste du Nouveau Testament. A propos du texte bien connu : « Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu, il s'écrie : « J'ai entendu ce texte et beaucoup d'autres similaires expliqués de façon à perdre toute leur signification. Loin de s'en servir, le pasteur de la paroisse, adoptant le rôle de M. Grand-Cœur (2), s'efforçait de faire place nette de ces embarras placés sur la

(1) Voir p. 18-19 — Lay Morals.

(2) Personnage hypocrite de l'allégorie de Bunyan : *The Pilgrim's Progress*.

route du pseudo-chrétien. Un de ces excellents hommes de Dieu nous dit que le trou d'une aiguille était une porterie orientale si basse que les chameaux ne pouvaient la franchir sans être déchargés, ce qui est très vraisemblablement exact ; et alors il continuait, confondant le royaume de Dieu avec le Ciel, le futur Paradis, afin de montrer qu'évidemment aucun riche ne pouvait espérer emporter sa richesse au-delà de la tombe, ce qui lui semblait trop certain, et qu'il n'avait jamais espéré. Plusieurs fidèles dont le péché était l'avarice buvaient cette doctrine réconfortante avec un vrai soulagement. Cela valait la peine d'être venu à l'Eglise ce dimanche matin. Tout était clair : La Bible, comme d'habitude ne signifiait rien qui modifiât le point de vue pratique : c'était simplement un livre d'école obscur et symbolique, et si un homme était seulement « respectable », il était tout à fait ce que Dieu voulait qu'il fût. » (1)

Ainsi, l'enseignement officiel de l'Eglise tend à l'abolition de la conscience religieuse elle-même !

C'est ce que Stevenson constate sur une foule de détails et notamment un qui lui tient au cœur : « Est-ce que quelques-uns des adultères les plus hideux ne sont pas commis dans le lit du mariage et sous la sanction de la religion et des lois » ? (2) Il fait évidemment allusion aux mariages d'intérêt qui unissent ceux qui aiment ailleurs.

A cette conception formaliste de l'Eglise, à ce maté-

(1) P. 41. Tusi 26 — I have heard this and similar texts ingeniously explained away and brushed from the path of the aspiring christian by the tender Great-heart of the parish.

One excellent clergyman told us that « the eye of a needle » meant a low, oriental postern, through which camels could not pass till they were unloaded, which is very likely just, and then went on, bravely confounding the kingdom of God with heaven, the future paradise, to show that of course no rich person could expect to carry his riches beyond the grave — which, of course, he could not and never did. Various greedy sinners of the congregation drank in that comfortable doctrine with relief. « It was worth the while to have come to church that Sunday morning. All was plain. The Bible, as usual meant nothing in particular. It was merely an obscure and figurative school book, and if a man were only respectable, he was a man after God's own heart.

(2) P. 12 — Tusi 26 — But some of the ugliest adulteries are committed in the bed of marriage and under the sanction of religion and law.

rialisme déguisé, à cette philosophie du fait accompli et de l'utilité, Stevenson oppose la nécessité de l'exaltation de la vie spirituelle, la beauté de l'initiative individuelle et la valeur de l'inspiration.

Sans doute, il s'agit d'un plaidoyer pro domo quand il s'écrie : « Il est bien, je crois, d'être respectable, mais il est beaucoup plus noble de se respecter soi-même et de donner expression au verbe de Dieu. Dieu, s'il en est un, parle journellement un nouveau langage par la bouche des hommes ; les pensées et les habitudes de chaque génération jettent une autre lumière sur l'Univers et contiennent un autre commentaire des Bibles imprimées ; tout scrupule, toute divergence de vues, tout aperçu de quelque chose de nouveau représente une lettre de l'alphabet de Dieu et quoiqu'il y ait une grave responsabilité pour celui qui parle, n'y en a-t-il pas une également pour ceux, qui de façon inique et impie, gardent le silence et se conforment à la lettre morte » (1).

Aussi, Stevenson, pour employer une autre phraséologie en appelle de l'Eglise visible à l'Eglise invisible, de l'Eglise des pasteurs à l'Eglise des Saints. Bien qu'il ne crût guère à la notion archaïque d'un Dieu anthropomorphique, bien qu'il y introduisît de nombreuses variantes il n'est pas loin de croire que sa propre théologie est plus conforme dans son esprit à la tradition héroïque du protestantisme que la confortable doctrine enseignée dans les temples.

Il y a une certaine assurance mystique à prétendre ainsi avoir raison contre la pratique de la collectivité, contre ce qu'une religion comme le Presbyterianisme préserve encore de hiérarchie.

(1) P. 32 — Tusi 25 (Lay Morals) — It is good, I believe, to be respectable, but much nobler to respect oneself and utter the voice of God. God, if there be any, speaks daily in a new language by the tongues of men ; the thoughts and habits of each fresh generation and each new coined spirit throw another light upon the universe and contain another commentary on the printed Bibles ; every scruple, every dissent, every glimpse of something new is a letter of God's alphabet and though there is a grave responsibility for all who speak, is there none for those who unrighteously keep silence and conform ?

Et pourtant, Stevenson ne revendique aucun privilège : « La conduite est une affaire personnelle ; dans l'effort vers le juste et le vrai, tout homme combat isolément ; les six cents préceptes de la Mishna ne sauraient ébranler mon jugement intime ; mon sacerdoce de moi-même est une charge imprescriptible et mes décisions absolues en fonction du temps et des circonstances » (1).

Cette attitude n'est pas sans nécessiter quelque effort. Et à la vérité, il est difficile de se la représenter comme un heureux abandon aux données élémentaires de la nature humaine. A cet égard, la doctrine de Stevenson n'est optimiste que sous les réserves les plus expresses : « Il y a une chose plus impie que toutes les autres, un effondrement dont il est impossible de se relever et qui entraîne tout le reste dans sa chute : c'est de perdre conscience de soi-même » (2). Ou sous une autre forme : « Quand la conscience est monopolisée par l'aspect réflexe et mécanique de la vie, et perd bientôt le pouvoir et la volonté de regarder en face de plus hautes considérations, c'est la ruine, c'est la suprême faillite de la vie, c'est la damnation sur terre » (3).

Comme le prophète de la Nouvelle Angleterre, le Sage de Concord, le protecteur de Carlyle, R. W. Emerson, R. L. Stevenson ne conçoit d'exaltation spirituelle du moi que comme un processus d'organisation d'une volonté.

Non seulement de volonté, mais de faculté de décision « A chaque instant, à chaque pas dans la vie, la question

(1) P. 20. Tusi 26 (Lay Morals) — Morals are a personal affair ; in the war of righteousness every man fights for his own hand ; all the six hundred precepts of the Mishna cannot shake my private judgment ; my magistracy of myself is an undefeasible charge and my decisions absolute for the time and case.

(2) P. 28 d° — There is one thing more unrighteous than all others and one declension that is irretrievable and draws on the rest : and this is to lose consciousness of oneself.

(3) P. 28 d° — When consciousness becomes engrossed among the reflex and mechanical parts of life, and soon loses both the will and power to look higher considerations in the face : this is ruin, this is the last failure in life ; this is temporal damnation. What shall it profit a man if he gain the whole world and lose himself ?

doit être tranchée, l'âme doit être sauvée, le Ciel doit être gagné ou perdu » (1).

Stevenson avait écrit ces réflexions de « Morale laïque » en mars 1879 et sans doute au cours de ces mois des questions de cette nature s'étaient souvent posées, pour lui. Mais jamais peut-être le problème de son existence ne s'était posé devant sa conscience personnelle de façon aussi angoissante qu'en juin-juillet 1879.

Il sent, par diverses expériences, que la chaîne qui le tient à Hériot Row se raccourcit chaque jour davantage. L'épuisement de ses dernières ressources, l'impossibilité de trouver une rémunération dans la littérature va le réduire bientôt à merci. Il est temps de prendre son parti.

Se laisser aller à la vie que lui offre Edimbourg ? Il s'y déplaît de plus en plus. Et pourtant, ce n'est pas par excès d'austérité, car loin de Mme Osbourne, en marge de ses aspirations, il a des fréquentations peu édifiantes. Il se comporte comme avait vécu Burns parmi les plaisirs que peuvent offrir les moins vertueuses des « Scotch lassies » ou les plus accessibles à sa séduction. Mais, l'essai qu'il écrit précisément à ce moment nous montre le peu de cas qu'il semble faire de ces jeux. Le poète-paysan de l'Ayrshire a paré d'impressionnantes déclamations, d'habiles ornements du langage, les circonstances successives de sa vie sexuelle : voilà comment Stevenson caractérise volontiers son œuvre. La langue qui n'est pas celle du Lothian, manque-t-elle de charme pour son oreille ? (2) Assouvit-il par son jugement sévère et son insistance à démasquer le manque de véritable sincérité et la conduite tortueuse de ce Don Juan, la rancune de son aïeul, le Révérend George Smith ? La vérité, c'est que Stevenson, adonné à une construction idéologique toute différente, refuse de participer à ce

(1) P. 32. Tusi 26 — At every instant, at every step in life the point has to be decided, our soul has to be saved, Heaven has to be gained or lost.

(2) Note to his Scots poems p. 98-99 — Tusi 22 — I confess that Burns has always sounded in my ears like something partly foreign.

qu'il croit être l'insincérité fondamentale et les faux semblants de l'amour-passion que Robert Burns représente. Son agression n'est pas tant dirigée contre celui-ci que contre certains aspects de lui-même. Ce sont ceux qu'il entend dépouiller en s'en allant vers la Californie.

Cette décision vint-elle à pas lents, ou procéda-t-elle tout à coup d'une impulsion irrésistible ? « La vie est une affaire de cavalerie, avait-il écrit, où le jugement rapide est seul possible et bien fondé » (1). Y avait-il une autre solution ? Celle-ci n'était-elle pas impliquée dans tout ce qu'il avait pensé, dans tout ce qu'il avait écrit, dans ses essais, dans ses nouvelles, depuis quelques années, dans sa « Morale laïque » dans son « Voyage dans les Cévennes », dans son « Etude sur Burns » qui devait paraître en octobre dans le Cornhill Magazine, et faire scandale à Edimbourg en raison de l'atteinte assez légère d'ailleurs portée au prestige du poète national ?

Pour tout dire, Stevenson est las de cette vie d'expédients : il aspire à réorganiser sa vie sur des bases loyales et sincères. Seule Mme Osbourne, de l'autre côté de l'Atlantique, à l'extrémité du Nouveau Continent est capable de lui en offrir la chance.

Certes, en mettant tout le monde, et lui-même le premier devant le fait accompli, il coupe les ponts derrière lui : c'est ce qu'il annonce dans la lettre par laquelle il prévient son père. C'est un risque à courir. Mais saurait-il agir autrement ? Par tout ce qu'il a avancé de lui-même de ce côté, par tout ce qu'il s'est promis, par la solennité des sentiments qu'il a entrevus, par la grandeur de sa philosophie, il est irrésistiblement entraîné. Dans la situation à laquelle il est réduit, il y aurait presque lâcheté à atermoyer. Mais il y a toujours quelque mérite à prendre la décision héroïque, même quand il n'y en a pas d'autre, parce que c'est le tournant où la plupart des hommes sombrent dans l'inanité.

(1) P. 32 — Tusi 26 — (Lay Morals) — Life is an affair of cavalry where rapid judgment are alone possible and right.

Sixième partie

La grande aventure



I

UN INDIVIDUALISTE DANS LE TROUPEAU

Rejet de tous les dilettantismes. Le Devonia. L'Histoire d'un mensonge. Initiation aux questions sociales. Le martyre d'« Au travers les plaines ». San Francisco et Monterey. Stevenson brisé et malade.

A bord du Devonia, Stevenson accomplit, après le « Voyage fluvial » et le « Voyage avec un âne », sa troisième pérégrination destinée à laisser une trace dans la littérature. Chacune marque à certains égards une étape dans le développement de son moi. Plus tard ne parlera-t-il pas du style recherché des deux premiers livres : de cette affectation des noms en italiques « minauderie typographique qui me paraissait dans le ton » ? (1) Il en reniera l'inspiration qui lui paraîtra désormais un peu mièvre. Et à la vérité, malgré ses réels mérites, Stevenson n'a été jusqu'à présent qu'un baladin supérieur. Son individualisme et son subjectivisme effrénés, sa révolte contre le formalisme bourgeois ne sont pas exempts d'un certain dilettantisme. Dans une très large mesure, tous ses états d'âme et ses manières d'être découlent de ce qu'il a été un enfant gâté, et que malgré le sectarisme occasionnel des siens, il tire de la situation de ceux-ci un irrésistible sentiment de sécurité. Il lui est loisible de dédaigner d'exercer une profession, de s'évertuer à vivre en marge, parce qu'il est en définitive un fils de famille pour qui le problème du lendemain n'existe pas.

(1) Letters Vol. 3 p. 54. To Archer. « My two affected books of travel, where a typographical minauderie of the sort appeared to me in character, etc. »

Son départ pour la Californie le met dans une position fort différente. Plus de ce parasitisme, qu'il a lui-même jugé si sévèrement dans sa « *Morale Laïque* » (1). Le voilà sur le plan de l'humanité ordinaire, et le voilà du même coup condamné sans ambages à mettre sa philosophie directement en application.

Son voyage à bord du *Devonia* qui inaugure cette nouvelle phase de sa destinée doit être considéré comme assez symbolique. Et bien qu'il nous soit littérairement révélé sous le titre de sa relation de « *L'Amateur émigrant* », il faut comprendre combien, par son inspiration première le mot d'amateur y est impropre. Jamais peut-être Stevenson ne fut aussi peu amateur que dans cette randonnée presque désespérée. La vie a pour lui cessé d'être un jeu.

Il voyagea comme émigrant parce qu'il n'avait pas les moyens d'effectuer le déplacement autrement (2). Grâce à un arrangement qui lui avait été conseillé, il eut à sa disposition une couchette et une table dans une cabine de 2^e classe comprise dans la zone des passagers d'entrepont. Et comme il s'agissait pour lui, à bref délai de faire son chemin dans la littérature, il se mit d'arrache-pied à écrire un roman. C'est ainsi que fut écrite « *L'histoire d'un mensonge* » (3) au cours des onze jours que dura la traversée.

Comme toujours, cette œuvre est plus ou moins autobiographique, et reflète, avec quelques changements de décor ses propres sentiments, et sa propre situation. Il y a des scènes de la vie anglaise à Paris, de la vie de bohème s'entend, et des incidents de la vie de province en Angleterre. Il y a surtout la narration de démêlés entre un père et un fils au sujet d'une affection manifestée par ce dernier. Après une rupture complète, le mariage du fils avec celle qu'il a choisie finit par être accepté. Stevenson voyait-il dans son propre avenir ?

(1) P. 14-15, Tusi 26.

(2) Le passage lui coûta seulement un peu plus de six livres. La traversée dura du 7 au 18 Août 1879.

(3) *The story of a lie.*

Ce roman, envoyé à Londres ne souleva guère d'enthousiasme parmi ses amis. Il fut néanmoins placé au *New Quarterly Magazine* dans lequel il parut presque aussitôt, en même temps que l'essai sur Burns dans le *Cornhill*, dans le numéro d'octobre. Mais la rémunération fut mince. Et sans doute Stevenson accepta-t-il ce verdict, car il ne republia jamais l'« Histoire d'un mensonge » de son vivant.

A bord du *Devonia*, il recueillit surtout des impressions, il se complut aux états d'âmes qui devaient constituer la trame de : « *L'Emigrant Amateur* ».

La version que nous en avons date de 1894, c'est-à-dire quinze ans plus tard. Elle constitua un remaniement de la version primitive écrite sous le coup du voyage. Il serait intéressant de comparer attentivement ces deux textes. Mais nous ne pouvons nous reporter ici qu'au dernier. Il est d'ailleurs pleinement caractéristique de cette phase de la vie de Stevenson.

A bord du *Devonia*, Stevenson est beaucoup plus près, beaucoup plus respectueux des hommes qu'il ne l'était dans ses voyages précédents. Il y a une note d'émotion, et de sincérité qu'on ne lui avait jamais entendue. Il sort de son subjectivisme au contact frappant des faits sociaux.

« Le monde ouvrier, en ces dernières années, dans toute l'étendue de la Grande-Bretagne avait subi une série prolongée de défaites complètes. J'avais vaguement entendu parler de ces revers, de rues entières désertées sur les bords de la Tyne, de portes de caves arrachées et emportées pour faire du feu, d'hommes sans foyer déambulant aux coins des rues de Glasgow avec leurs malles sur le trottoir, de grèves sans résultat, de filles de fabrique mourant de faim, mais je n'y avais jamais réfléchi sérieusement, je ne m'étais jamais représenté ces misères de façon frappante » (1). Il se les représentait au spectacle des passagers de l'entrepont.

(1) P. 9. Tusi 17 — Labouring mankind had in the last years, and throughout Great Britain, sustained a prolonged and crushing series of defeats. I had vaguely heard of these reverses ; of whole streets of houses standing deserted by the Tyne, of cellar doors

Comme il était loin de l'idéologie optimiste de Whitman dans son poème des « Pionniers » ! Quel triste contraste avec l'apologie de l'esprit d'aventure de Westward Ho ! Stevenson mesure encore une fois toutes les conséquences humaines du développement de la civilisation industrielle. Il perd une de ses illusions :

« Plus j'observais mes compagnons de voyage et moins j'étais tenté de revenir à la note lyrique. Peu d'entre eux, comparativement étaient au-dessous de trente ans ; beaucoup étaient mariés, surchargés d'enfants ; et un bon nombre étaient déjà avancés en âge » (1).

Ce n'était pas ainsi qu'il s'était, dans son enthousiasme romantique des livres, représenté l'émigration. « Ceux qui étaient autour de moi étaient pour la plupart des citoyens tranquilles, respectueux des lois, c'étaient des pères de famille usés par l'adversité, des gens dont la jeunesse le cédait déjà à la fatigue de l'âge, qui avaient échoué dans la vie, et d'autres qui avaient vu de meilleurs jours » (2). Et il y avait un certain pathétique à assister à une retraite, là où l'on s'attendait à se trouver au milieu d'une ruée, d'une offensive ambitieuse.

Aussi absorbé qu'il fût par son « Histoire d'un mensonge », Stevenson s'intéressa visiblement à ses compagnons de voyage. N'était-ce pas au milieu de gens du peuple qu'il avait passé une partie de sa vie ? Il n'avait jamais aimé à se considérer comme un membre de la bourgeoisie. « Quelques-uns de mes compagnons, dira-t-il tandis que je me mouvais ainsi au milieu d'eux sur un

broken and removed for firewood ; of homeless men loitering at the street-corners of Glasgow with their chests beside them ; of closed factories, useless strikes and starving girls. But I had never taken them home to me or represented these distresses livingly to my imagination.

(1) P. 9 d° — The more I saw of my fellow-passengers, the less I was tempted to the lyric note. Comparatively few of the men were below thirty ; many were married and encumbered with families ; not a few were already well up in years.

(2) P. 9. Tust 13 — Now those around me were for the most part quiet, orderly, obedient citizens, family men broken by adversity, elderly youths who had failed to place the onselves in life, and people who had seen better days. Mildness was the prevailing character.

pied d'égalité, me semblaient d'excellentes sortes de gentlemen. Ils n'étaient ni rudes, ni brusques, ni querelleurs, ils discutaient agréablement, différaient d'opinion tranquillement, ils étaient secourables, bons, patients et placides. Leurs manières étaient simples et même gauches ; il y avait peu de chose qui plût aux yeux chez eux, mais rien qui les choquât... Je songe aux meilleurs de mes compagnons ; car dans l'entrepont aussi bien que dans le salon de première, il y a un mélange » (1).

Et Stevenson s'assimila si bien, et confondit tellement leur classe avec la sienne que, quand surviennent parmi les émigrants, trois de ces voyageurs de première, faisant le tour du navire, « un homme et deux jeunes femmes qui se faufilent avec de petits rires gracieux et un air de supériorité aimable, il est piqué au vif.. par cette attitude d'aristocratie nonchalante avec laquelle ces demoiselles passaient parmi eux, et les regards insolents et badins de leur cavalier » (2).

A quoi tient la destinée ? Stevenson appartenait à une famille riche et prospère. Et c'est ainsi qu'à l'âge de vingt-neuf ans, inscrit au Barreau de sa ville natale, il accomplissait au rang des plébéiens son premier voyage aux Etats-Unis !

Il fut initié par ses compagnons aux différentes théories sociales qui avaient cours, il observa les différents tempéraments, les types variés d'humanité parmi lesquels l'Ecossois athée, et le Russe nihiliste ne passaient pas les plus inaperçus. A certains égards, les possibili-

(1) P. 59. Tusi 18 — Some of my fellow passengers, as I now moved among them in a relation of equality, seemed to me excellent gentlemen. They were not rough, nor hasty, nor disputatious, debated pleasantly, differed kindly ; were helpful, gentle, patient and placid. The type of manners was plain and even heavy ; there was little to please the eye, but nothing to shock... I speak of the best among my fellow-passengers ; for in the steerage as well as in the saloon there is a mixture.

(2) P. 22 — Tusi 18 — Through this merry and good hearted scene there came three cabin passengers, a gentleman and two young ladies, picking their way with little gracious titters of indulgence.. There was no shadow of an excuse for the swaying elegant superiority with which the damsels passed us, or for the stiff and wagging glances of their squire.

tés de distraction et même les horizons intellectuels étaient plus vastes que dans le salon des premières. Car il y avait aussi des musiciens, et des chanteurs. On organisait des concerts et jusqu'à de petites sauteries pittoresques.

La nourriture était franchement mauvaise. Mais on pouvait la supplémenter, et Stevenson, qui depuis longtemps avait l'habitude de la mer arriva à New-York assez satisfait de sa traversée, durant laquelle, anonyme comme il l'était, il avait fait plus de progrès dans la connaissance de la vie, de lui-même et des hommes que durant ses deux voyages précédents, de la Sambre à l'Oise ou dans les Cévennes.

Son vrai martyre ne commença qu'après son arrivée à New-York. Il passa une nuit dans un hôtel d'émigrant où deux servantes étaient justement en train de lire son « Voyage dans les Cévennes ». Et le lendemain matin il lui fallut s'acheminer sous la pluie, portant péniblement ses bagages vers le train (1).

Avant d'être enfin installé dans un compartiment, il lui fallut, comme les autres, subir de longs stationnements, procéder à des courses échevelées, atteindre enfin le quai d'embarquement. Fini le temps des voyages avec Simpson, avec le cousin Bob, dont la formule, selon l'expression d'Hazlitt était « l'indépendance, la parfaite liberté » (2) ! Il ne voyageait plus seul ou avec l'illusion de l'être : il était serré au milieu d'un troupeau d'humanité, dans un compartiment d'où il fallait parfois hâtivement descendre sur l'ordre d'un employé pour changer de train après avoir passivement attendu. Ce sont les péripéties de ce voyage interminable vers San Francisco, « Au travers des Plaines », qui nous ont été racontées non sans profondeur philosophique comme suite à l'« Amateur émigrant ».

Il n'eut qu'à se louer de ses compagnons de voyage.

(1) Il emportait outre ses bagages, les 6 volumes de l'Histoire des Etats-Unis de Bancroft.

(2) Hazlitt — Table Talk. On going a journey.

appartenant à une classe sociale où les gens sont habitués à s'entr'aider. Mais l'épreuve, en ce qui concerne la fatigue physique tout au moins, était au-dessus des forces de Robert-Louis Stevenson. Il était monté dans le train mouillé, et parfaitement démoralisé. Il prit froid. Son mal se réveilla. Les repas étaient irréguliers, incomplets. Toussant d'une toux sinistre, épuisé, défait, les membres engourdis par l'immobilité forcée des longues heures de train, dormant insuffisamment, il se raidit, il persévéra pour atteindre San-Francisco.

Arrivé enfin, il ne s'attarda pas dans cet inconnu, objet de ses rêves. Son objectif était Monterey. Il pouvait s'y rendre par le train. Car, si la voie ferrée normale ne dépassait pas Salinas, il suffisait d'emprunter une ligne plus étroite pour atteindre la ville où résidait Mme Osbourne. Peut-être préféra-t-il le service cotier bi-hebdomadaire ? Quoi qu'il en soit, il apparut bientôt là-bas.

Mais quel changement funeste se lisait sur les traits de l'ami de Sidney Colvin, de Leslie Stephen et de Henley, du jeune et sémillant littérateur de Fontainebleau ! Il avait toujours eu les yeux brillants. Mais maintenant ils le semblaient beaucoup trop. « Leur splendeur faisait ressortir l'amaigrissement et la pâleur de son visage ; ses vêtements qui n'étaient plus pittoresques mais simplement râpés tombaient de façon flasque sur son corps efflanqué ; toute sa personne dénotait un amoindrissement indescriptible de ses facultés et de son air de confiance en lui-même » (1).

Après être ainsi survenu directement dans l'existence de Mme Osbourne, Stevenson tâcha de se remettre. Il vécut quelque temps dans un ranch aux environs de Monterey, et il sembla bientôt qu'il eût réussi à surmonter cette défaillance de sa santé. Il s'installa dans la vieille capitale de la Californie, reprenant ses occupa-

(1) P. VIII. Tusi 18 — Pref. Lloyd Osburne. The brilliancy of his eyes emphasised the thinness and pallor of his face ; his clothes no longer picturesque but merely shabby, hung loosely on his shrunken body and there was about him an indescribable lessening of his alertness and self confidence.

tions littéraires et attendant que le divorce de Mme Osbourne pût lui permettre enfin de l'épouser, ce qui serait un point d'acquis dans la poursuite de sa destinée.

Il rédigeait « L'Amateur émigrant » ; mais tout en reprenant ses notes, son esprit revenait normalement à sa pente. Sans doute, ses épreuves de vie collective, d'initiation aux misères sociales laissaient dans sa sensibilité une trace précieuse, un levain de sympathie pour les déshérités, une plus courageuse acceptation de la souffrance pour lui-même, une plus riche sincérité. Mais tout cela pouvait-il intervenir autrement que pour servir à l'organisation, à l'élargissement de son point de vue ? Celui-ci était essentiellement subjectif, individuel, aussi peu amer que possible pour lui-même, et spontanément ignorant des perspectives d'amélioration sociales et politiques de l'humanité. Pour lui, il n'y a pas d'autre problème que celui des réalisations spirituelles intimes. Par d'autre solution que celle du salut « religieux » interprété selon les données de sa propre conscience.

II

MODERNISME ET EXOTISME

Le féminisme de Mme Osbourne. Son type exotique. Monterey. La vie archaïque et pittoresque. Yankees et Mexicains. Le mari de Mme Osbourne. Le divorce. La bonne et la mauvaise chance.

Stevenson avait rencontré Mme Osbourne dans des circonstances de nature à frapper son imagination et à lui inspirer une vive admiration. Au moment où il fréquentait plus ou moins régulièrement l'Université, la grande poussée féministe qui a, depuis, si profondément modifié la vie de la société européenne, ne s'était pas encore affirmée. Quelque vingt ans plus tard, la présence de femmes dans les milieux qui étaient jusqu'alors l'apanage de l'activité proprement masculine eût été consacrée par l'usage établi. Mais quand Mme Osbourne était venue étudier la peinture à Paris, quand elle s'était aventurée parmi ses compatriotes dans les auberges d'artistes de la Forêt, elle représentait encore un type exceptionnel. Qui pouvait d'ailleurs être choqué de sa présence ? Mme Osbourne n'était pas une jeune fille susceptible d'étourderie et de timidité. D'un caractère décidé, l'esprit solidement organisé par l'expérience, comment ne se fut-elle trouvée parfaitement à son aise ? Et quant à la question de principe, n'était-elle pas tranchée en sa faveur ? Si Brook Farm, la communauté littéraire et artistique du Massachusetts avait bien admis, comme les lecteurs de la « Blithedale Romance » de Hawthorne le savent Zenobia et Priscilla (1) vers les 1840, pourquoi

(1) Margaret Fuller et Louisa Alcott avec une certaine liberté d'interprétation.

les communautés artistiques anglo-saxonnes de Fontainebleau vers les 1875 les eussent-elles absolument exclues ? Et à la vérité, Mme Osbourne, tant physiquement que moralement, était une Zenobia.

Est-ce elle qui convertit Stevenson à l'idée de l'égalité des sexes ? Ou le jeune homme désireux de s'émanciper de la routine et du formalisme qu'il déplorait dans la société était-il tout naturellement enclin à admettre, à souhaiter même, l'émancipation des femmes ?

Pour lui, Mme Osbourne représentait donc un type d'avant-garde. Tout en sachant rester femme, elle élargissait l'horizon de son sexe et réalisait pour Stevenson, une vision d'humanité meilleure que celle qui lui était familière. La forte impression qu'elle avait faite sur lui était ainsi dans la mesure où ces sentiments peuvent être expliqués étrangement en rapport avec ses aspirations spirituelles.

Mais, au surplus — Stevenson y avait-il été insensible ? — il y avait chez Mme Osbourne un autre élément. A Monterey où elle habitait, quoique la ville fut théoriquement annexée aux Etats-Unis, on était aussi loin que possible du courant ordinaire de la bourgeoisie anglo-saxonne. Monterey, vieille capitale de la Californie détrônée par San-Francisco était, dans sa décrépitude, la dernière forteresse de l'irrédentisme mexicain. L'état social y était Sud-Américain. Quoiqu'elle fut issue d'une famille hollandaise et s'appelât originairement van de Grift, Mme Osbourne était assez curieusement assortie à ce milieu. Le teint sombre, les cheveux noirs, les traits décidés, plutôt petite avec un léger embonpoint, elle eût fait songer à une Espagnole. Sa mise ne contredisait pas cette impression qu'une fleur pourpre dans les cheveux eût rendue irrésistible. Qui doute que pour Stevenson, ce Celte trépidant en réaction contre la banalité du pharisaïsme anglo-saxon, ceci ne constituât un attrait ?

A Monterey, Mme Osbourne van de Grift avait un appartement chez des dames espagnoles toute la journée cachées derrière leurs jalousies. Mais quoiqu'elle parti-

cipât à ce décor, et qu'elle en reflétât un peu le charme dans sa personne, elle était pourtant essentiellement américaine. Elle appartenait à la civilisation conquérante. L'ambiance exotique, de même que pour ses compatriotes tous gens au-dessus du peuple, la dépouillait des timidités, de l'affadissement du convenu provincial, des routines intellectuelles de la vie moyenne.

Que pensa-t-on de R. L. Stevenson, l'indéfinissable amoureux de la dame américaine derrière les jalousies de Monterey ? Car il était impossible qu'il passât inaperçu dans cette ville somnolente, déjà archaïque avec ses deux ou trois rues simplement garnies d'une épaisseur de sable, ses ruelles transversales faites de madriers, et bordées de maisons de mauvaises briques cuites au soleil. Quelle figure faisait-il ? Il y avait peu de promeneurs, et encore moins de femmes. Des hommes hautains, la poitrine ou le chapeau ornés d'une fleur passaient parfois au grand galop de leur chevaux sur des selles antiques. Les visages, par leur fixité rappelaient la grandeur des Incas ou l'impassibilité du Maure. Ceux-ci pouvaient-ils sonder la valeur des subtiles perspectives intellectuelles ou des perceptions ambiguës de ce maigre et dégingandé jeune homme qui ne réussissait pas en Europe, à se faire accepter comme Anglais ? Aux yeux de Stevenson, Monterey était un pays de rêve. Pas d'éclairage la nuit. Dans la brousse au dehors, à l'entour des gros domaines souvent aux mains des Américains, il y avait encore des bandits. Ils entraient paisiblement dans la ville ; car dans les cafés il y avait toujours des distractions. On y jouait constamment aux cartes. D'ailleurs tout le monde y était secrètement armé.

Il y avait un prêtre espagnol, combattu par les esprits forts, mais qui jouissait d'une énorme influence. Et il y avait des Chinois avec leurs longues nattes et leurs accoutrements particuliers. Mais la pêche était pratiquée par des pêcheurs gënois, qui — venus de la vieille Europe civilisée — avaient des anneaux d'or dans les

oreilles et un air extraordinaire de férocité qui'en imposait même aux Espagnols.

Et pourtant, à Monterey, Stevenson n'était pas aussi loin de l'auberge de Siron qu'il eût pu se le figurer tout d'abord. Il logeait chez un docteur. Mais la modeste gargotte où il prenait ses repas était tenue par Simoneau. Dans ses « Deux ans marin à la voile », Dana, aventuré dans ces parages nous a parlé de la connaissance qu'il avait faite en 1836 (1) du Français Nicolas. Celui-ci était un simple et un géant. Simoneau était de la famille de Bazin, l'aubergiste de la Fère, l'un des personnages du « Voyage Fluvial ». C'est à l'aubergiste de Monterey que Stevenson écrira plus tard : « Toutes les races s'améliorent à sortir de leur pays ; mais, semble-t-il, les Français plus que les autres. Chez eux, je les aime assez. Mais parlez-moi du Français expérimenté ». Tel était Simoneau. Ce n'était pas un ami, car, lui dira de même Stevenson, « les Français sont incapables d'amitié » (1). Au sens Anglais du mot s'entend ! Mais non au sens entrevu jadis à Origny Ste Benoîte, où « quoique nous arrivâmes tard pour dîner, la compagnie nous offrit du vin mousseux. C'est ainsi que nous sommes en France, avait dit l'un : celui qui s'assied avec nous est un ami » (2). A Monterey, la compagnie était beaucoup plus exotique. Il y avait pour commencer « deux Portugais, un Italien, un Mexicain, un Chinois naturalisé, une femme Indienne ». Mais pour Simoneau, dont « la table n'était pas du tout ordinaire », Stevenson fut un ami à la française. C'est ainsi que leurs conversations philosophiques ou politiques se prolongeaient souvent très tard dans la nuit, après que tout le monde était parti.

Monterey fut une véritable mine d'or pour l'imagination romanesque de Stevenson. Il se délecta des intrigues

(1) Aux îles Sandwich dans le Pacifique, venant de Monterey.

(2) Letters Vol. 2 p. 253 — Summer 1833 — Lettre à Simoneau.

(3) P. 61. Tusi 17 — The company at table, Origny. — Although we came late for dinner, the company at table treated us to sparkling wine. « That is how we are in France », said one. « Those who sit down with us are our friend ».

du lieu. Il commença à écrire « Une vendetta dans l'Ouest ». Il poursuivit néanmoins diligemment la rédaction de l'« Emigrant amateur » qu'il avait l'intention de faire paraître le plus tôt possible en Angleterre. En même temps, il amorçait une Autobiographie dont il ne subsiste que quelques fragments (3).

C'est également de cette époque que date sa mise au point définitive de ses impressions de Thoreau; et son étude sur Yoshida Torajiro, le réformateur japonais. Et pourtant il trouvait encore moyen d'achever d'écrire « Le Pavillon sur les Dunes » qu'il avait déjà commencé à Londres avant son départ. C'était une continuation assez inattendue des récits fantastiques de la série des Nouvelles Mille et Une Nuits inaugurée dans London, le Magazine de Henley.

Mme Osbourne avait à Monterey une sœur, Nelly, celle qui, plus tard, épousa un Mexicain ou un Espagnol, Senor Adulfo Sanchez. Stevenson commença sous sa direction à apprendre l'espagnol. C'était d'ailleurs la langue parlée presque partout. Il ne semble pas y avoir fait des progrès considérables.

C'est à Miss Nelly van de Grift, comme il le lui rappellera plus tard dans sa dédicace de l'ouvrage achevé, que Stevenson parle déjà du sujet de son futur roman de « Prince Othon ». Il devait être en bonne voie, car quelques mois après, en février 1880, sous le titre de « The Forest State » (1), il en décrira très exactement les principaux personnages. Si avec « Le Pavillon sur les Dunes » Stevenson était par l'imagination sur la côte sauvage du Sud de l'Ecosse, avec « Le Prince Othon » il était dans la Forêt Noire.

Et pourtant son cœur était plus que jamais à Monterey. Son mariage avec Mme Osbourne née van de Grift avait été décidé en principe.

A vrai dire, sa venue n'avait pas été absolument inutile à mettre les choses au point. Il ne paraît pas que les

(1) Balfour p. 86.

(2) Vol. 2, Letters p. 105-106 — Letter febr. 1880 to W. E. Henley.

relations entre M. Osbourne et sa femme eussent été complètement rompues. Il semble même qu'il existât entre eux des sentiments assez cordiaux. M. Osbourne exerçait en dehors de Monterey, mais à une distance qui ne semble pas avoir été infranchissable, la profession d'ingénieur dans une exploitation minière. C'était « un grand bel homme, avec une barbe d'or taillée en pointe, et d'un tempérament aimable et séduisant » (1). Il était plus âgé que sa femme, mais il devait avoir conservé une certaine frivolité juvénile dont elle avait eu à souffrir.

Pour que Mme Osbourne se fut absentée plusieurs années avec ses enfants en Europe dans le dessein d'étudier la peinture, il fallait évidemment que les relations des deux époux mariés depuis une vingtaine d'années se fussent assez refroidies, en tant qu'homme et femme. Mais de là à prendre la décision de rompre complètement, était-il nécessaire qu'intervint un motif vraiment déterminant.

Après l'arrivée de Stevenson à Monterey, Mme et M. Osbourne eurent une entrevue qui marqua définitivement la fin de leur union. Elle ne manqua pas d'une caractère émouvant. On ne met pas impunément terme à une association de cette nature. Mais M. Osbourne, qui en l'occurrence ne se trouva pas dénué d'une certaine générosité et d'une certaine grandeur vit qu'il n'avait qu'à s'incliner devant cet aboutissement catastrophique de longues années d'aliénation, et en particulier d'une circonstance, lorsqu'au moment du décès de leur jeune fils Harvey (2) à Paris, il avait, sans doute par cas de force majeure, laissé sa femme dans de terribles embarras.

M. Osbourne eut si peu de rancune pour celui qui lui avait enlevé les affections de la compagne de sa vie, et aussi un peu celles de son fils qu'il manifesta la plus grande bonne volonté de venir en aide et de faire

(1) P. X. Tusi 18 — Pref. Lloyd Osburne — He was a tall, very fine looking man, with a pointed golden beard ; and a most winning lovable nature.

(2) En 1876, âge de cinq ans.

tout son possible pour hâter la solution d'un concours de circonstances avec lesquelles il fut presque bientôt d'humeur à sympathiser. Sur toutes ces transactions psychologiques il semble que planât un intellectualisme assez serein, et dans tous les cas dénué de férocité. Jamais on ne vit aussi peu des réflexes barbares et aveugles de l'amour passion, jamais autant d'horreur des faux semblants. Ce problème humain, entre tous, du transfert des affections et des liens qu'elles impliquent fut résolu avec une conscience et un esprit de méthode presque comique à force de compréhension transcendante.

Ainsi, pendant que s'accéléraient les formalités d'un divorce, la vie continua à Monterey, consacrée par Stevenson aux promenades, aux entretiens et à la littérature. M. Osbourne ne cessa pas de subvenir aux frais d'entretien de son fils et de sa femme. Il semble même qu'il ait étendu à Stevenson dans ses embarras pécuniaires une main secourable. Celui-ci s'était toujours montré généreux avec les autres. Sachant qu'il n'avait rien à attendre de son père, pour le moment, et peu enclin à se retrouver à la merci d'Heriot Row, il vivait d'ailleurs le plus économiquement possible.

Pourquoi Stevenson vers le milieu de décembre 1879 se transporta-t-il presque subitement à San Francisco ? Il paraîtrait que précisément vers cette date M. Samuel Osbourne perdit son emploi, et qu'imprévoyant comme il l'était il se trouva dans l'impossibilité de continuer à envoyer de l'argent à sa femme. Stevenson hérita ainsi de la charge du ménage de Monterey un peu plus tôt qu'il ne l'avait prévu et dans des conditions assez embarrassantes. Une des premières ressources de Mrs Osbourne fut d'abandonner Monterey et d'aller vivre chez une autre sœur mariée, Mrs Sam Orr qui habitait Alameda près d'Oakland dans le voisinage de San Francisco. C'est avant ce voyage que fut célébré, à Salinas, le mariage entre sa fille Isobel et le peintre Joe Strong qu'ils avaient certainement connu à Fontainebleau.

Stevenson, de son côté, ne restait pas inactif. Jamais il

n'avait cessé dans ses lettres à ses amis de Londres de faire comprendre qu'il s'agissait pour lui de tirer le plus d'argent possible de la littérature. Les réponses semblaient peu encourageantes. Peut-être espéra-t-il trouver un emploi dans le journalisme de la grande ville? Peut-être le départ de Mrs Osbourne l'entraîna-t-il dans son sillage? Quelle que fut la raison, et quel que fut l'arrangement, il passa un triste Noël solitaire et continua pendant plusieurs mois à mener à San Francisco une existence beaucoup plus morne qu'à Monterey.

III

DANS LA NUIT DE SAN-FRANCISCO

Raisons du départ de Monterey. La vie ascétique de Stevenson. Nouvelles initiations. Les spectacles des Portes d'Or, La solidarité humaine. Le pardon d'Hériot Row. Mme Osbourne à San-Francisco.

Une autre raison eût été très suffisante à lui faire abandonner Monterey. Il était là en pleine zone de paludisme, cette maladie déprimante des pays trop tièdes et insuffisamment cultivés. Pour un habitant du Nord transporté brusquement, il était impossible d'échapper aux réactions et aux malaises que l'inévitable contagion du moustique jette bientôt dans le sang. Un homme aussi averti que devait l'être sans doute M. Osbourne lui eût très justement conseillé le séjour à la ville. Après un séjour d'un peu plus d'un mois à San Francisco, Stevenson put écrire à Edmund Gosse : « Ce qui me rendait malade, à part les rhumes, et les petits picotements pleurétiques, était une malaria larvée — et elle s'est maintenant beaucoup atténuée » (1). Et sans doute, grâce au climat eût-il graduellement retrouvé la santé s'il avait pu suivre un régime convenable de suralimentation et de repos. Mais il s'agissait bien de cela pour lui ! Stevenson se représentait ses responsabilités de façon trop angoissante pour pouvoir s'inquiéter d'autre chose.

« J'ai maintenant 80 livres pour tout au monde, et deux établissements aux frais desquels il me faut faire

(1) Letters Vol. 2 p. 23. Janv. 1880 to Gosse — What was wrong with me, apart from colds and little pleuritic flea-bites, was a lingering malaria (and that is now greatly overcome).

face pour une période indéterminée » (1), expliquait-il à Hienley en janvier 1880. C'était, en effet sa situation avec Mme Osbourne et son fils à sa charge à Alameda et lui-même à San-Francisco.

Il ordonna de vendre à Edimbourg les quelques livres et autres objets de sa chambre dont on pouvait tirer quelque argent. Baxter s'acquitta de cette commission. Mais la somme réalisée fut médiocre. Stevenson semble avoir envoyé dès cette époque le manuscrit complet de l'« Emigrant Amateur ». Mais on ne paraissait pas pressé de le publier à Londres. L'étude sur Yoshida Torajiro, le réformateur martyr du Japon allait paraître en mars dans le Cornhill Magazine de Leslie Stephen. Mais ces sortes de travaux lui avaient toujours fort peu rapporté.

Stevenson avait-il besoin d'avoir devant les yeux le reproche que Mme Osbourne avait fait à son mari de l'avoir laissée dans le plus grand embarras d'argent en 1875 à Paris, pour remplir son devoir ? S'il tâcha de ménager la dépense, ce fut principalement en sacrifiant sur son propre entretien.

« Je ne puis guère dire en conscience que j'aie jamais été pauvre », expliquera-t-il plus tard, « ou que j'aie jamais su ce que c'était de ne pouvoir me payer un repas. J'ai été réduit, néanmoins à une très petite somme d'argent, sans espoir apparent de l'accroître, et à cette époque, je me réduisis à un repas par jour, ce qui eut pour ma santé les plus déplorables conséquences » (2), écrivant-il plus tard.

Il avait pris une chambre dans une modeste maison d'un faubourg de San Francisco, 608 Bush Street. Il consacra d'abord à ses repas la somme de 75 cents et descendit bientôt à 45 cents par jour, ce qui

(1) Letters Vol. 2 p. 96 — Janv. 1880 — I have now 80 pounds in the world and two houses to keep up for an indefinite period.

(2) P. 203. Letters Vol. 4 — I cannot fairly say that I have ever been poor, or know what it was to want a meal. I have been reduced, however to a very small sum of money, with no apparent prospect of increasing it, and at that time I reduced myself to practically a meal a day, with the most disgusting consequence to my health.

était insuffisant pour un homme bien portant, à plus forte raison pour quelqu'un dans son état.

Il faut présumer que les sommes versées au ménage d'Alameda étaient relativement élevées, puisqu'au bout de deux ou trois mois il paraît avoir été réduit à ses dernières ressources.

Mais sa situation — dont il prenait soin que ses parents fussent informés — n'était pas sans émouvoir graduellement la maison d'Heriot Row. Que n'avaient-ils imité la parfaite adaptation aux irrémédiables circonstances de la destinée dont avait fait preuve M. Samuel Osbourne ? Était-il nécessaire que ce jeune littérateur déjà miné par une redoutable affection pulmonaire dût démontrer la grandeur de sa vertu, l'intensité de sa bonne foi en se soumettant à des pratiques vraiment ascétiques, peu en rapport avec sa résistance physique ? Fallait-il qu'il fût physiquement brisé pour qu'on dût venir à son secours ? En attendant que cette impression fut produite, il était en proie à un cauchemar et à un lent épuisement.

Un attachement sentimental, autant qu'une longue habitude de la dépendance matérielle l'empêchaient de détourner complètement ses regards de la maison familiale. Quoiqu'ils n'en reçût aucune nouvelle il trouvait moyen que ses travaux littéraires fussent adressés à son père, et que ses amis l'informassent de sa conduite valeureuse et méritoire. A cet égard, sa vie à San Francisco, loin de Mme Osbourne, attendant le prononcé du divorce était le spectacle le plus édifiant qu'il pût fournir.

Savait-il combien sa relation de sa traversée comme émigrant était susceptible d'ébranler l'indifférence plus ou moins affectée de sa famille à son endroit ? L'Amateur émigrant était l'expression bien spontanée d'un état d'âme auquel le descendant d'une famille d'ingénieurs avait été réduit. Au fond il n'y avait guère pris plaisir. Mais le résultat littéraire n'était pas sans valeur. En vérité, il laissait bien loin derrière lui le Voyage fluvial et le Voyage avec un âne. Et pourquoi se fut-il effrayé lui-

même de révéler au public l'étrangeté de ses aventures et sa nouvelle situation ?

Dès le mois d'octobre, parlant de ce livre qu'il était en train de mettre sur pied d'après ses notes, il écrivait à Gosse : « Il relate une assez curieuse expérience, quelque chose, si je ne me trompe, qui n'a pas encore de précédent » (1).

A la vérité, il venait d'écrire un nouveau *Walden*, plus humain, secrète protestation contre l'étroitesse de vues et la sècheresse de conceptions du premier. Un disciple certes, mais un disciple inattendu ! Stevenson suivait, autant dans l'orientation de sa vie que dans l'évolution de ses thèmes littéraires, sa propre logique intérieure. Même l'envoi de l'étude sur Thoreau ne sembla pas dessiller les yeux de ses amis de Londres. Sa rupture complète avec la dernière affectation de dilettantisme, ce sérieux total nouvellement entrevu semblaient les avoir déconcertés.

Mais si l'Amateur Emigrant rompait avec ses anciens errements, « *Le Pavillon sur les Dunes* » avec son décor romanesque et ses ardeurs de passion annonçait également une métamorphose. Ce n'était d'ailleurs qu'un genre transitoire. En janvier, peu après son installation à San Francisco, il confessait à Colvin : « Je sais que je ferai toujours mieux que je n'ai fait jusqu'ici ; mais faites attention que cela ne sera jamais comme ceci. Mes sympathies, et mes affinités sont changées. Il n'y aura plus de livres de voyage pour moi. Je n'ai d'intérêt que pour le côté moral et dramatique, et plus du tout pour l'aspect pittoresque ou artistique en dehors de ce qui concerne les gens » (1). Où était le Stevenson des vingt cinq ans, le « *Gower Woodseer* » vu par Meredith, l'es-

(1) Letters Vol. 2 p. 78 to Edmund Gosse — Oct. 79 — It tells an odd enough experience and one — I think never told before.

(2) P. 99. Vol. 2. Letters Janvier 1880 — I know I shall do better work than ever I have done before ; but mind you, it will not be like it (*The Pavilion on the links*). My sympathies and interests are changed. There shall be no more books of travel for me. I care for nothing but the moral and the dramatic, not a jot for the picturesque or the beautiful other than about people.

sayiste de « Routes », l'infatigable observateur et le minutieux analyste de la nature ?

Le contact des réalités sociales, les responsabilités assumées, et faut-il le dire, les inquiétudes de l'âme et les souffrances ont mûri Stevenson sans pourtant le vieillir. Sa sensibilité a pris de la richesse et de l'ampleur. Bien suggestive d'un état d'esprit renouvelé de son enfance est la lettre qu'il écrit à un camarade :

« Et franchement, Meiklejohn, ce n'est pas vers Shakespeare que nous nous tournons quand nous sommes dans une mauvaise passe, ni vers George Eliot certainement, ni même Balzac. C'est vers Charles Reade, ou le vieux Dumas, ou ce qu'il y a de meilleur dans Scott, ou les Mille et Une Nuits ; ce sont des histoires qu'il nous faut, et non la haute fonction poétique qui représente le monde : nous sommes alors comme l'Asiatique avec son conteur, ou l'homme du Moyen Age avec son trouvère : au diable votre philosophie... Ainsi quand je suis bientôt hors de moi, je me plonge dans un roman comme une autruche dans un buisson » (2).

N'est-ce pas le sort d'une grande partie de l'humanité de tâcher par l'imagination, d'échapper à la réalité de sa propre vie ?

C'est ainsi que Stevenson poursuit la composition de son fameux « Prince Othon » (1) encore dénommé « The forest State » qu'il traîne partout avec lui. Quel singulier contraste avec l'étrange tumulte de San Francisco ! Et cependant, jusqu'à quel point la familiarité avec les intrigues démagogiques des Kearney, et des Coleman étalées sous ses yeux ne contribua-t-elle point à l'établis-

(1) P. 103. Vol. 2 lettres 1^{er} febr. 80 — And frankly Meiklejohn, it is not Shakespeare we take to, when we are in a hot corner ; nor certainly George Eliot — no, nor even Balzac. It is Charles Reade or old Dumas, or the Arabian Nights, or the best of W. Scott ; it is stories we want, not the high poetic function which represents the world ; we are then like the Asiatic with his improvisatore, or the middle-aged, with his trouvère. We want incident, interest, action : to the devil with your philosophy. When we are well again and have an easy mind, we shall peruse your important work... So when I am ready to go beside myself, I stick my head into a story-book, as the ostrich with her bush.

(2) Voir lettres à Henley de la même date.

sement de la version définitive de son roman plus ou moins philosophique en gestation ?

Et à San Francisco, ce singulier Ecossais, dans son dénuement trouva encore des amis comme il en avait trouvés jadis. Ce furent d'abord les Virgil Williams, un ménage d'artistes. Car il y avait des artistes même à San Francisco. Ce fut un écrivain, Charles Warren Stoddard, l'auteur, comme lui d'un livre de voyages, intitulé : « Une croisière d'été dans les îles du Pacifique ». Par eux, Stevenson fut initié à quelques livres qu'il ne connaissait pas encore : ceux d'Herman Melville (1) qui dataient déjà d'une trentaine d'années, Omoo et Typee, curieux récit d'aventures dans les îles Marquises. Il connut également le livre de Dana, comme Melville compatriote de Thoreau, « Deux ans marin à la voile » (2).

Et sortant de cette atmosphère de ses lectures il n'avait qu'à ouvrir les yeux pour deviner par delà le monde présent tout un monde lointain qui venait battre ces extrêmes rivages au bord desquels il attendait sa destinée. Les bassins de San Francisco regorgeaient de vaisseaux hétéroclites en partance pour la Chine et le Japon dont ils venaient. C'étaient des grands vapeurs et des grands cargos. Et il y avait aussi, ancrés ou amarrés aux quais de ces étranges barques du Pacifique, montées par des habitants des îles, aux types variés, depuis les superbes spécimens de Tahiti jusqu'aux hideuses et farouches physionomies des îles Gilbert et des Fidji. Quelle source de visions merveilleuses que tous ces objets et tous ces êtres tumultueusement assemblés là !

Pendant trois mois, Stevenson vécut ainsi au fond de Bush Street, se repaissant de tous les spectacles et frôlant tous les dangers de San Francisco, la ville tentaculaire, le point d'aboutissement de cette conquête de

(1) Melville, né à New-York 1819 — Son voyage fut effectué en 1841.

(2) « Two years before the mast » avait paru en 1840 — Dana, né en 1829, était à Brook Farm.

l'ouest, de cette marche à travers la prairie qu'avait chantée Walt Whitman !

Mais n'en avait-il jamais apprécié que les aspects purement subjectifs, avait-il tiré de ces thèmes tout ce qu'ils étaient susceptibles de fournir d'exaltation spirituelle et de foi dans l'avenir à sa jeunesse indigente ? Loin de la mère patrie, souffrant obscurément de ses démêlés avec les siens, dans l'attente anxieuse des nouvelles du divorce de la femme qu'il veut épouser, il semble que pour Stevenson ces aperçus d'existence à sa portée n'aient pas plus de réalité que ce qu'il voit s'agiter dans Charles Reade, Balzac ou Walter Scott... Stevenson demeure à l'écart de San Francisco. En face d'elle il est condamné à être encore un amateur de lui-même et un artiste.

Il ne va pas au-delà de chercher à gagner sa vie dans le journalisme. Car pour lui, il ne saurait y avoir d'autre moyen de subvenir à ses besoins que d'écrire. Et dans la situation dans laquelle il est placé, les résultats, comme on le lui indique de Londres, et comme il s'en rend compte également sur place, sont peu satisfaisants. En proie à cette unique alternative, Stevenson n'envisage d'autre solution que de continuer à écrire et de retrancher progressivement sur tout ce qui lui est le plus nécessaire à la vie, à sa santé, à sa joie. Comment la cité des glorieuses Portes d'Or du Pacifique serait-elle autre chose pour lui que ce qu'elle tend à devenir peu à peu dans sa vie : « La Cité de la Nuit effroyable » de l'âme, véritable purgatoire d'attente !

Il se souviendra longtemps de cette Nuit, de cette perte de l'allégresse, quand après avoir erré tant de fois de France en Ecosse, après sa longue aventure jusqu'à San Francisco, après tant de communions avec la nature, il était enfin au fond de Bush Street « acculé au mur ».

Il logeait avec des gens peu fortunés qui lui louaient un gîte. Mais dans ce gîte même s'introduisit l'inquiétude.

de. L'enfant de la famille tomba gravement malade. Il fallut le veiller, et Stevenson conscient des services de cette sorte qui, depuis son départ de Glasgow lui avaient été partout rendus par l'homme du peuple y consacra ses nuits. L'enfant fut arraché à la mort. Mais Stevenson usé par la maladie, par les privations et les fatigues s'effondra, dangereusement touché. Il ne désirait plus la solitude. Son hôtesse, heureusement, était là pour lui rendre le même service qu'il venait de lui rendre pour son enfant. Le divorce était-il prononcé ? Mme Osbourne accourut. Ils ne devaient plus être séparés. Quelques jours encore et la nuit se dissipe : son père lui télégraphie de ne plus avoir d'inquiétudes pécuniaires, le reste suit son cours.

Mais la nuit de San Francisco, la Nuit du Pèlerin n'avait pas été sans lui apporter aussi sa vision :

« J'ai été loin ; j'ai été près ; j'ai lutté acculé au mur, chantera-t-il. Cependant toujours luisait encore l'étoile pour me guider à travers tout : L'Amour de Dieu et l'aide de l'homme, tous deux me rendront fort. Pour prévaloir contre les Portes des Ténèbres, comme à côté des Portes d'Or » (1).

Il semblerait bien qu'il se fût vraiment haussé cette fois jusqu'à la totale sincérité dans son attente tenace, et que mieux que jamais auparavant, il ait eu la révélation de la force qui habite celui qui est doué de cet ineffable don de la foi sans laquelle il ne saurait y avoir de conscience religieuse.

(1) *New Poems* p. 160 CIII.

I have been near, I have been far, my back has been at the wall,
Yet aye and ever shone the star to guide me through it all ;
The love of God, the help of man, they both shall make me bold,
Against the Gates of darkness, as beside the Gates of Gold.

IV

LE MARIAGE ET LE RAFFERMISSEMENT DES SYMPATHIES ÉCOSSAISES

Stevenson pensionné par sa famille. Le mariage privé selon le rite presbytérien. Les époux et le jeune Lloyd en route vers les hauteurs au-dessus de San Francisco. Connaissances écossaises.

Une des notions morales les plus sérieusement mises en avant par Stevenson, avons-nous dit, dans ses fragments écrits à Swanston avant son départ, était qu'un homme, à partir d'un certain âge ne pouvait se résigner sans remords à devoir son entretien et sa subsistance à la générosité de sa famille (1). Quel droit avait-il plus qu'un autre de mener une vie de parasite ? Et il avait conçu l'ambition de tirer dorénavant ses ressources personnelles de la rémunération de son travail. Ce plan avait totalement échoué. Il colora plus ou moins sa défaite sur ce point en se persuadant que seule la maladie l'avait empêché de poursuivre son expérience. Et son état de santé déplorable excusait bien en vérité l'acceptation de la pension de 250 livres par an que son père commença à lui servir.

Tel était le bilan de ses imprudences, de ses privations, de ce combat moral désespéré de quelques mois : Stevenson n'était guère mieux qu'une misérable loque, lorsque la procédure du divorce définitivement terminée, il se trouva vis à vis de Mme Osbourne, aux yeux de ses parents dans des relations normales.

(1) P. 16. Tusi 26 — Lay Morals.

Ce mariage, qui vu l'état du contractant ressemblait à un mariage in-extremis pouvait d'ailleurs être réalisé aussitôt. La loi de la Californie ne mettait pas d'empêchement à ce que la femme divorcée convolât de nouveau sans délai. Mme Osbourne suggéra bien de laisser écouler la durée d'un an. Mais, que signifiait ce raffinement ? Il n'eût eu d'autre conséquence que de tenir séparés des gens qui avaient eu tant de peine à obtenir le droit de se rapprocher ? Au surplus Stevenson pouvait-il être laissé plus longtemps à lui-même ? Sa santé nécessitait une présence à ses côtés.

C'est ainsi que le dix-neuf mai 1880, moins de dix mois après l'arrivée de Stevenson en Californie, un pasteur de l'Eglise Presbytérienne d'Ecosse exerçant son ministère à San Francisco, prit la responsabilité d'enregistrer les engagements réciproques de Robert-Louis Stevenson et de Fanny van de Grift, épouse divorcée de Samuel Osbourne. Pour procéder à cette importante formalité, point n'eurent besoin les intéressés de se rendre dans un temple.. La cérémonie toute intime se déroula très brièvement chez le pasteur ou dans la modeste chambre de Stevenson lui-même. Il n'y eut pas d'autre consécration légale que celle que prêtait l'autorité spirituelle du pasteur. Un tel mariage est réputé valable par la loi des Etats-Unis, et par voie de conséquence dans tous les pays où elle est reconnue.

Il semble d'ailleurs que pour quelques puristes de la société anglaise ou la généralité du monde bourgeois la qualité de femme divorcée soit sujette à un certain ostracisme. Nous n'entreprendrons pas de l'expliquer. Quelle justification chez un peuple protestant peut-être plus irrécusable que celle qu'apporte la consécration de l'Eglise du Covenant ?

Les parents de Stevenson ne s'y trompèrent pas. Qui oserait se déclarer plus rigoriste que John Calvin ? Plus subtilement exclusif que le Puritanisme lui-même incarné dans le Presbytérianisme écossais ? Ils acceptèrent sans réserve la solidité du fait acquis.

Qui ce mariage si ardemment désiré par Stevenson lé-sait-il ? M. Samuel Osbourne semble avoir accueilli ce règlement final de sa vie conjugale avec un sentiment voisin de la satisfaction. Quand les nouveaux époux cherchèrent un lieu où se retirer en dehors de San Francisco, ce fut lui qui leur indiqua la station de santé de Callistoga, sur les hauteurs qui dominant la grande ville maritime.

Il en résulta que trois jours après, Stevenson, sa femme et son beau-fils Lloyd âgé de 12 ans, étaient à l'embranchement de Vallejo, en route pour un séjour au-dessus des brumes océaniques, et des fumées de San Francisco. En montant sur une colline ils purent discerner le sommet bleu de Tamalpais, « qui pareil à un phare, monte la garde aux Portes d'Or du Pacifique », là où l'horizon s'élargit vers la haute mer. La Métropole, à l'heure matinale où ils l'aperçurent étalée parmi les dunes qui l'entourent s'éveillait seulement. Et l'âme de Stevenson sortait également de sa Nuit. « A quelque distance au-delà de Vallejo, le train nous conduisit, dirait-il, parmi des pâturages verts et nus. A l'ouest, les hauteurs accidentées de Marin masquaient la vue de l'Océan... le soleil brillait largement sur les plateaux découverts, et les collines déboisées se dressaient contre le ciel » (1). Il avait besoin de retrouver la quiétude de la nature. Le train les amena à Callistoga, son terminus au pied du Mont St-Hélène. Au-delà, on ne pouvait continuer qu'en diligence. C'est ainsi qu'on voyageait jadis en Angleterre. Et comme en Angleterre il y a cent ans et quelques, le pays était encore infesté de bandits dont certains avaient des noms fameux. Pouvait-on trouver une atmosphère plus romantique ?

Callistoga possédait des hôtels de villégiature. C'était un lieu déjà réputé parmi les Indiens pour ses eaux sul-

(1) P. 157 — The Silverado Squatters. Tusi 18 — For some way beyond Vallejo the railway led us through bald green pastures. In the West the rough highlands of Marin shut off the Ocean ; the sun shone wide over open uplands, the displumed hills stood clear against the sky.

fureuses chaudes. Mais ce n'était pour aucune propriété de ces sources que Stevenson était monté de San Francisco aux approches de juin sur les flancs du mont St-Hélène. Il recherchait seulement l'altitude.

Le pays avoisinant lui fournit d'ailleurs une distraction. En France, il s'était initié à la qualité des vins. Il avait acquis la notion du cru. Et justement, sur ces coteaux de faible hauteur les propriétaires tâchaient de planter des vignes, et d'en tirer les meilleurs produits. Stevenson s'amusa à visiter quelques caves.

Parmi ces colons cherchant à tirer profit du sol de la Californie, Stevenson trouva un certain Mac Eckron qui n'était pas sans avoir des origines écossaises. Rien ne dépeint mieux son nouvel état d'esprit vis-à-vis de ses compatriotes, tant décriés par lui dans ses Notes pittoresques sur Edimbourg, que la façon dont il réagit dès lors à leur contact.

« Quand je suis chez moi, j'ai l'impression qu'un habitant de Glasgow est presque un rival, et un homme de Barra à moitié un étranger. Mais quand nous nous rencontrons dans un pays éloigné, que nous venions des montagnes de Manor ou de celles de Mar, une sympathie toujours présente nous rapproche sur-le-champ. Ce n'est pas la race. L'un est Norse, ou celtique, et l'autre Saxon. Il ne s'agit pas d'une identité de langue. Nous ne possédons pas cela entre nous ; et nous en jouissons de façon presque parfaite vis-à-vis des Anglais, des Irlandais et des Américains. Ce n'est pas le lien de la foi commune car nous nous reprochons mutuellement nos erreurs. Et cependant quelque part, très profondément, dans le cœur de chacun de nous, l'amour du vieux pays et de ses vieilles affections est bien enraciné. De tous les mystères du cœur humain celui-là est peut-être le plus insondable. Ce pays gris n'a guère de charme extérieur, avec son archipel pluvieux, battu par les vents, ses tristes étendues de montagnes ; ses lieux déplaisants tout noirs de charbon, ses champs nus et sans arbres, d'aspect hostile et morose, sa ville étrange autour de son château, où les cloches s'é-

branlent le dimanche et où les ouragans et les ondes salées volent et frappent... Quand je t'oublierai, « Old Reekie puisse ma main droite perdre sa dextérité » (1).

Et dans son chapitre sur les Ecossais à l'Etranger dans la relation de son séjour à Callistoga et à Silverado, Stevenson poursuit : « Le sort le plus heureux sur terre est d'être né Ecossais. Il vous faut payer cet avantage, comme toutes choses sur terre de multiples manières. Il faut apprendre les Paraphrases et le catéchisme presbytérien ; vous vous adonnez à la boisson, votre jeunesse, (autant que je puis m'en rendre compte, est une époque d'opposition plus bruyante à l'ordre social, de plus de désordres, de clameurs et de larmes que si par hasard vous étiez né Anglais. Mais, quoi qu'il en soit, la vie y est plus chaude et plus intime ; la flamme qui brûle dans l'âtre y est plus rouge... » (2).

Mac Eckron ne fut pas le seul Ecossais qu'il rencontra à Calistoga. Dès que sa présence dans la région fut signalée, il devint en quelque sorte le point de mire de tous et fut fêté et choyé à qui mieux-mieux par ses compatriotes. Un surtout le frappa. « C'était un résident,

(1) P. 172 — Tusi 18 — When I am at home, I feel a man from Glasgow to be something like a rival, a man from Barra to be more than half a foreigner. Yet let us meet in some far country, and, whether we hail from the crags of Manor or the braes of Mar, some ready-made affections join us on the instant. It is not race. Look at us. One is Norse, one Celtic, and another Saxon. It is not community of tongue. We have it not among ourselves ; and we have it almost to perfection, with English, or Irish or American. It is no tie of faith, for we detest each other's errors. And yet somewhere, deep down in the heart of each one of us, something yearns for the old land the old kindly people. — Of all the mysteries of the human heart, this is perhaps the most inscrutable. There is no special loveliness in that grey country, with its rainy, sea-beat archipelago ; its fields of dark mountains ; its unsightly places, black with coal ; its treeless, sour, unfriendly looking cornlands ; its quaint, grey, castled city where the bells clash of a Sunday and the wind squalls and the salt showers fly and beat. When I forget thee « Auld Reekie » may my right hand forget its cunning. — « Auld Reekie » est le surnom donné à Edimbourg par Burns, de to reek, fumer.

(2) P. 172 — Tusi 18 — The Scots Abroad — The Happiest lot on earth is to be born a Scotsman. You must pay for it in many ways, as for all other advantages on earth. You have to learn the Paraphrases and the Shorter Catechism ; you generally take to drink ; your youth, as far as I can find out, is a time of louder war against society, of more outcry and tears and turmoil, than if you had been born, for instance, in England. But somehow life is warmer and closer ; the hearth burns more redly.

homme circonspect et sérieux, de sentiments très religieux qui, pour le simple amour du pays, me fit visiter en voiture toute la vallée et manifesta pour moi autant d'intérêt affectueux que si j'eus été un fils : davantage peut-être, car un fils a des faiblesses trop vivement ressenties, tandis que le compatriote, en lui-même est parfait — comme une bouffée d'un feu de tourbe » (1).

Rien de singulier que Stevenson ait été bientôt à l'unisson de ces sentiments. Ironie du sort qu'il lui fallût habiter la Californie pour se découvrir des affinités avec l'homme en kilt ! Il est si facile à utiliser comme symbole ! Il évoque si bien la passion d'indépendance et d'originalité. L'habitant des Basses Terres fut gagné à l'enthousiasme du fifre et de la cornemuse. Il n'avait jamais été particulièrement fêru de cette soi-disant « force saxonne, solide comme un rocher de Harz, enracinée jusqu'aux profondeurs de la terre » (2). Et cependant il avouait quelques années auparavant « avoir rarement été capable de visiter dans un état d'esprit convenable les lieux sauvages et inhospitaliers de nos propres Highlands » (3). Point de danger qu'il se laisse aller dorénavant à de telles admissions d'incrédulité ou d'hérésie. Trois mois ne se passeront pas avant que, retourné à Edimbourg, son premier geste ne soit d'aller admirer comme un article de foi ce que, jusqu'alors il n'avait pas su ou n'avait pas voulu comprendre.

(1) P. 173 de — Another Scotsman there was, a resident, who for the mere love of the common country, douce, serious religious man, drove me all about the valley, and took as much interest in me as if I had been his son, more perhaps ; for the son has faults too keenly felt, while the abstract countryman is perfect — like a whiff of peats.

(2) Mot de Carlyle déjà cité (Essai sur Burns).

(3) P. 176 — Tusi 25 — Unpleasant places « For instance ; I have rarely been able to visit in the proper spirit the wild and inhospitable places of our own Highlands ».

EN PLEIN AZUR DU CIEL L'ÉTÉ DANS LA CALIFORNIE

L'épisode des « Silverado Squatters ». Le campement. Vicissitudes. Les jours et les nuits. Retour à l'individualisme. Ils rejoignent l'Ecosse. Suppression de l'Amateur émigrant.

En attendant de pouvoir affronter le voyage de retour au vieux pays, Stevenson chercha une résidence à une altitude plus élevée que Calistoga où montaient encore trop souvent la brume marine, si dangereuse pour ses poumons sensibles. Un certain Kelmar, aimable Israélite qui pratiquait un peu l'usure autant que le négoce dans toute la région qu'ils parcourait, lui indiqua le site de la vieille mine abandonnée de Silverado. Une reconnaissance permit d'entrevoir un bâtiment délabré, inhabitable en d'autres lieux, mais que la saison et le climat de la Californie rendaient susceptible de servir de campement. On se décida à camper ainsi en pleine nature.

La formule n'évoquait-elle pas quelques-unes des scènes de son Voyage dans les Cévennes ? C'était un retour vers le thème de Walden. En fait, c'était tout à fait l'expérience de Thoreau avec la variante d'une famille à ses côtés (1).

Dans cette maison où pas un cadre de fenêtre ne subsistait, où pas une porte ne tenait sur ses gonds, ils se transportèrent bientôt. C'était la solitude ; on était à une certaine distance du hameau. La construction était adossée à une colline. Il y avait trois pièces distinctes super-

(1) Cf. avec la situation examinée dans l'épisode des Cévennes, pages 241-42.

posées. Pas d'escalier : on y accédait séparément du dehors, de trois côtés et de trois niveaux différents. La pièce du haut avait deux fois la surface de celle du bas. Des couchettes comme celles d'un paquebot, qui avaient servi aux mineurs, étaient disposées contre les murs.

Les approches de cette singulière demeure étaient constituées de pierrailles, de graviers au milieu desquels toute une flore rabougrie, mais somptueuse d'exotisme avait réussi à se développer.

A cette époque de l'année ce parterre aux couleurs chatoyantes exhalait d'étranges et capiteuses senteurs. Incomparable ermitage naturel, situé sur un éperon de terrain, au-dessus d'une gorge, et comme suspendu dans le vide béant de la vallée !

Les Stevenson, accompagnés de leur chien Chuchu essayèrent d'y organiser leur existence. Mme Stevenson déploya une grande ingéniosité à rendre les locaux habitables. L'installation demeura néanmoins très primitive. Une forge ne servait-elle pas de fourneau de cuisine ? Et ils n'avaient ni table ni chaises.

Tout cela eût été supportable si Mme Stevenson et son fils n'étaient tombés malades. Comme Stevenson était loin d'avoir retrouvé la santé, il leur fut impossible de demeurer dans cette solitude. Ils durent revenir au hameau pour quelque temps. Quand Mme Stevenson fut enfin rétablie, on réintégra Silverado. Leurs moyens le leur permettant, les époux firent leur possible pour avoir à leur service un domestique chinois. Mais celui qu'ils avaient réussi à se procurer ne put jamais se persuader de les suivre là-bas. Ainsi ils revinrent à leur ermitage dans les mêmes conditions que la première fois.

Ils furent plus heureux dans cette seconde tentative. Les semaines s'écoulèrent tranquillement. Stevenson enseignait la grammaire latine et la géométrie à Lloyd dont on ne voulait pas négliger l'instruction. Il se levait de très bonne heure comme ce sera de plus en plus sa coutume. Il préparait le porridge et le café. Puis il li-

sait, ou il poursuivait quelque ouvrage. Il prenait des notes en vue de ce qui sera « *The Silverado Squatters* ». Comme il l'avait annoncé, il ne s'agissait plus d'un livre de voyages, mais de la relation d'un paisible train de vie dans la simplicité même de la nature.

Les oiseaux, la plupart nouveaux et surprenants pour lui, étaient rares. En revanche, on trouvait en abondance parmi les pierres et la végétation le redoutable serpent à sonnette. Dangereux voisinage dont les Stevenson, tout d'abord ignorants ne s'émouvaient guère, mais qui terrorisait le chien Chuchu, avec son sûr instinct animal.

La journée était naturellement très chaude. A titre de cure, Stevenson prenait des bains de soleil, ou dans le plus simple appareil faisait de la gymnastique rythmée.

A Silverado on était comme en plein ciel. A ce point que jamais les nuages qui pouvaient s'assembler au-dessous dans la vallée ne remontaient jusque-là. L'étroitesse de la plate-forme de rochers isolait la demeure du monde vivant. « Ce n'était pas seulement l'homme qui était exclu : les animaux, le chant des oiseaux, le mugissement du bétail, le bêlement des moutons... les variations du temps manquaient aussi, et comme pendant des jours et des jours, le ciel n'était qu'un seul dôme de bleu, et que les pins dans le creux se dressaient immobiles dans l'air tranquille, les heures elles-mêmes n'étaient caractérisées les unes des autres que par la série de nos propres occupations tandis que le soleil accomplissait sa course de l'est à l'Ouest à travers l'azur ».

Mais même l'extase du silence et de la lumière a ses limites. Ici après l'embrasement du jour, c'était la nuit qu'on accueillait avec ivresse. « Il serait difficile, dit Stevenson, d'exagérer le plaisir que nous ressentions à

(1) P. 244. usi 18 — It was not only man who was excluded : animals, the songs of the birds, the lowing of cattle, the bleating of sheep, clouds even, and the variations of the weather were also wanting : and as day after day, the sky was one dome of blue, and the pines below us stood motionless in the still air, so the hours themselves were marked out from each other only by the series of our own affairs, and the sun's great period as he ranged westward through the heavens.

son approche » (1). A la différence des jours d'été des pays septentrionaux comme l'Ecosse ceux de la Californie « n'étaient pas très longs, mais ils étaient très fatigants. »

La nuit ramenait le mystère et la rêverie. On y jouissait d'une fraîcheur bienfaisante dans laquelle on pouvait s'attarder. Car cette fraîcheur était encore tiède des effluves magnifiques du soleil. Et Stevenson pouvait s'imprégner de sensations et de senteurs, et de l'immensité poignante de l'éternelle, omniprésente nature. Après le bain de soleil de la journée il prenait en quelque sorte « un bain d'ombre » (1). C'est ainsi qu'au sortir d'une période d'analyse morale et d'efforts de conscience il récupérerait peu à peu son pouvoir d'abandon, et ses riches perspectives subconscientes dans la merveilleuse extase de la plénitude des forces de vie désormais retrouvées.

Car son séjour à Silverado ne constituait pas plus une expérience sociale que son voyage dans les Cévennes. Dans ce dernier, Stevenson nous avait donné comme Thoreau dans Walden quelques détails pécuniaires. Mais dans les « Silverado Squatters » cet aspect est dorénavant absent. Peu importe après tout les bases économiques. Les conditions psychologiques de son moi lui sont d'un intérêt suffisant pour constituer le seul point de vue digne d'être retenu et investigué. S'il avait jamais eu des velléités d'être un penseur social, il semble s'en être complètement dépouillé pour être essentiellement un individualiste de plus en plus adonné au développement de ses aspirations spirituelles et imaginatives.

Cette vie de camp de Silverado dura presque jusqu'à la fin du mois de juillet. A vrai dire, l'absence de confort domestique aux heures chaudes de la journée n'était pas exempte d'inconvénient, ainsi qu'il s'en rendit bientôt compte. De plus en plus ses parents réclamaient son retour ne fut-ce que pour faire la connaissance de

(1) P. 245 — Indeed it would be hard to exaggerate the pleasure that we took in the approach of night. Our day was not very long, but it was very, tiring.

(2) A bath of darkness, p. 246.

sa femme. Et Stevenson, conquis au fanatisme du vieux pays n'était pas fâché de le revoir. C'est ainsi qu'ils se décidèrent à faire, par petites étapes, comme le nécessitait son état de santé encore précaire, le trajet de San Francisco à New-York. Dans cette ville ils s'embarquèrent très bourgeoisement et presque prosaïquement, comme tout le monde, pour atteindre Liverpool le 17 août 1880.

Ni son « Histoire d'un mensonge », ni ses deux études sur Yoshida Torajiro et Thoreau n'avaient guère changé sa position littéraire depuis son départ. Quel surcroît d'autorité y eût apporté « l'Amateur émigrant », dont, après beaucoup de tergiversations on achevait enfin l'impression à Londres ? Cette relation d'une curieuse expérience psychologique et morale entreprise courageusement est un bien joli livre, un de ceux qui nous font le plus apprécier Stevenson. Mais sans doute faut-il pour lui donner tout son sel l'arrière fond de sa triomphale production littéraire qui, commençant par l'Île au Trésor, fit de Stevenson l'écrivain le plus en vue de l'Angleterre et de l'Amérique ?

Dans tous les cas, M. Thomas Stevenson semble avoir à cette époque particulièrement redouté sa publication. Le livre avait pourtant un mérite : il prouvait qu'à la différence de Burns qui avait écrit de si beaux vers sur le sujet (1) de son imminent départ pour l'Amérique, le fils d'une famille d'ingénieurs, dans des conditions assez dures pour lui, n'avait pas reculé au dernier moment devant le voyage, et qu'il était allé jusqu'au bout de sa détermination. Il prouvait encore qu'il était loisible dans certaines directions d'aller plus loin que Thoreau et son expérience de Walden.

Mais il était très désagréable au père, solide bourgeois, que l'on fut informé généralement que le fils avait

(1) Fare well to his native country :
The glooming night is gathering fast.
Stevenson venait justement d'étudier Burns et de le taxer d'insincérité.

dû voyager comme émigrant pour aller régler à San Francisco sa situation matrimoniale.

C'est pourquoi l'édition de 1880 de l'Amateur émigrant, dont quelques exemplaires avaient été déjà vendus fut rachetée, avec l'autorisation de l'auteur, dans son intégralité par M. Thomas Stevenson. Une œuvre à laquelle il avait consacré tant de travail cessa pour l'instant de compter à l'actif de l'écrivain.

Mais, dans le numéro de septembre du Cornhill Magazine paraissait enfin la première moitié du « Pavillon sur les Dunes ».

VI

LE RETOUR EN ÉCOSSE. LES HAUTES TERRES

**Abandon de Swanston. Bon accueil fait à
Mme Stevenson. Séjour dans le Rosshire :
Strathpeffer. « Le Retour de l'Ecossais de
l'Etranger ». « Pas encore mon âme. »
Consultation médicale.**

L'habituelle hospitalité de la maison de Swanston parut-elle désormais trop fade pour être offerte à ceux qui revenaient de ces rives lointaines ? Après le soupçon de scandale qui avait marqué la fuite de leur fils, les Stevenson d'Edimbourg préférèrent-ils emmener les nouveaux mariés quelque temps un peu plus à l'écart ? Dans tous les cas, en prévision de leur arrivée, la villégiature aux portes de la capitale qui avait été conservée de façon permanente depuis une douzaine d'années fut définitivement abandonnée. Elle passa à d'autres mains. Et avec cet adieu à Swanston c'est un chapitre de l'histoire morale de Stevenson qui se clôt.

Là, il avait si souvent fait retraite au temps où il se cherchait lui-même au travers de ses inquiétudes, de ses désirs. Ses regards s'étaient emplis de la tristesse des jours d'hiver, de la grisaille de la pluie fine, interminable dans le brouillard dolent ou de la grande clarté blafarde de la neige sur les collines. Ses yeux avaient contemplé les vastes étendues de bruyères toutes empourprées par l'été ; il avait connu l'or des genêts épineux et le faste magnifique de la lande. Là il s'était isolé pour méditer, lire ses livres favoris, essayer de résoudre quelques-uns des problèmes qui hantaient son intelligence.

Avant son départ pour la Californie il avait à Swanton écrit secrètement, et comme pour lui-même son Credo de « Morale laïque ».. Cet ermitage de sa jeunesse ne sera plus pour lui qu'un souvenir.

Stevenson, d'ailleurs, est changé imperceptiblement. Il a pris un nouvel aspect aux yeux de ses parents, qui, le principe de son mariage accepté, avec leur instinct bourgeois sont plus ou moins impressionnés par le fait nouveau de son incontestable statut social. Peut-il d'ailleurs échapper à quelques-unes des conséquences de sa situation ? Ses amis s'apercevront bien vite qu'une influence nantie de possibilités sans égales s'est fortifiée à ses côtés. Henley ne pourra plus jamais être le même genre de compagnon. Seulement trois ou quatre années et Stevenson pourra lui écrire : « Je continue, comme les autres d'entre nous à dégringoler peu à peu des hauteurs des splendides idées. J'ai commencé par tomber dans le désir du gain ; dans le désir du repos, dans la couardise de l'âge mûr, dans la tranquillité lâche du coin du feu » (1). Pure exagération d'ailleurs, mais qui n'est pas dénuée de quelque fond de véracité ! Stevenson s'apaise sans se résigner complètement à l'échec de tant de fiers défis dont il eût volontiers soulevé son âme.

Et c'est justement pour ce qu'elle apportait de consentement raisonnable aux nécessités établies dans la vie de leur fils, que les Stevenson firent, dès qu'ils purent l'apprécier, si bon accueil à la femme qu'il avait choisie. Il fut vite évident que grâce à elle, grâce à sa prudence et sa perspicacité féminines, les occasions futiles de conflit et de querelles avec les siens ne pourraient que disparaître.

C'est dans un tel état d'esprit que fut envisagé un séjour en famille dans les Highlands. Pouvait-on faire un meilleur choix ? Comment espérer mieux éblouir les yeux de la nouvelle venue qu'en lui présentant ce que

(1) P. 27. Letters Vol. III — Dec. 1884 — « I am, like all the rest of us, falling ever lower, from the bright ideas. I began with falling into greed, into idleness, into middleaged and silppered fire side cowardice ».

l'Ecosse a de plus célèbre ? D'un autre côté Stevenson n'avait-il pas conçu en Californie une subite curiosité pour des sites qu'il n'a jusqu'alors qu'imparfaitement appréciés ?

Ne faisant que traverser Edimbourg, de Liverpool, on s'en fut vite dans le Perthshire, où l'on s'arrêta au pied des Grampians à Blair Athole. De là, la randonnée fut poursuivie à travers toute l'étendue des Hautes Terres, jusque dans le Rosshire au nord d'Inverness. Ce ne fut qu'à Strathpeffer, villégiature de santé, réputée pour ses eaux et son air, à 5 milles de Dingwall, au fond du golfe de Tromarty que l'on séjourna trois semaines.

C'est à Strathpeffer que Stevenson rencontra le Principal Tulloch, directeur du Fraser's Magazine. Il eut ainsi l'occasion de faire publier par la revue fondée par Maginn, le bohème irlandais, venu d'Edimbourg à Londres quelques-unes de ses impressions de Californie sous le titre de : « La Vieille Capitale du Pacifique (Monte-rey) ».

Le même numéro de novembre devait contenir également un poème, écrit à Strathpeffer « Le Retour de l'Ecossais de l'Etranger ». C'était sa première œuvre en dialecte publiée jusqu'alors, et il est caractéristique que Fraser qui l'accepta, était édité à Londres où il s'était maintenu après avoir été lancé comme une imitation de Blackwood, le célèbre « Maga » des essayistes Ecossais.

Sous sa forme humoristique d'une lettre de M. Thomson à M. Johnstone, relatant les impressions du premier :

« Dans maints lieux étrangers j'ai été... (1)
Et toujours en tout âge et en toute position
Je n'ai vu qu'abominations
Dans leurs pays privés des bienfaits du Covenant...»

(1) Underwoods XII. In Scots.

In mony a foreign pairt I've been...
And still in ilka age an'station
Saw naething but abomination...
In their uncovenantit lands.
The gangrel Scot uptifts his hands
At lack of a'sectarian fūsh'n,
An'cauld religious destitūtion.

Ce poème contient une pensée sérieuse, une analyse désormais clairvoyante du caractère écossais. Que de naïveté, que d'affection il cache sous sa brusquerie. Que de nécessité de pardon implique tout naturellement le rigorisme même de la doctrine qu'il professe : l'Écossais de retour dans sa patrie n'attend pas de son pasteur l'expression fade d'une morale insipide.

Il est d'abord un peu désappointé par le calme et la froide expression de la prière par laquelle débute le service du jeune pasteur qui a succédé à celui d'autrefois, et qui lui semble au premier abord « une triste diminution de l'ancien » :

« La prière n'était pas ce que j'espérais...
Comme si la foi était dégénérée...
Mais juste comme je m'irritais
Il tira un texte très judicieux
Et se lançant dans ses prédilections,
Avec un bruit d'ailes d'oiseau de proie
Fonça contre toutes les defections (1).

.....

Ah quel bon air passa sur mon âme
D'entendre les points de doctrine mis en lumière
Et toutes les horreurs de la damnation
Détaillées avec un zèle plein de religion.
Ce n'était pas une tiède profession,
Nous étions tous damnés et cela était clair,
Et j'acquiesçai avec gratitude et admiration
Au plaisir d'une telle prédication (2).

- (1) « A saur' d'ecleension frae the auld »
Syne, as though a the faith was wreckit,
The prayer was not what I exspeckit...
But just as I was growin'vext
He wale a maist judeecious text,
An' launchin' into his prelections,
Swoopt, wi'a skirl, on a'defections.
- (2) O what a gale was on my speerit
To hear the p'int's o' doctrine clearit
And all the horrors o' damnation
Set furth wi'faithfûministration !
No shauchlin' testimony here —
We were a'damned, an'that was clear.
I owned, wi' gratitude an' wonder,
He was a pleisure to sit under.

Si la constatation n'est pas exempte d'une certaine ironie, il y a moins de sarcasme railleur qu'on pourrait le supposer. Stevenson ne s'est-il pas un peu retrouvé lui-même ? La vigueur dogmatique n'a rien pour effrayer un homme qui n'a jamais eu d'antipathie que pour l'inanité intellectuelle ou le vague laisser-aller.

Mais « l'Écossais de retour dans sa patrie » n'avait plus guère de temps à y séjourner. En dépit de l'enthousiasme que lui inspiraient maintenant les Hautes Terres, à la mi-septembre, il fallut battre en retraite sur Edimbourg. En ces latitudes élevées, le froid et l'humidité sont extrêmement précoces. Que Stevenson ne se faisait aucune illusion sur sa santé, le poème qu'il avait adressé à l'*Atlantic Monthly* (1); Magazine américain, où il parut en octobre nous l'indique de façon très frappante :

Ne quitte pas encore, mon âme le champ de bataille sans
[combattre, ni ne laisse
Tes dettes non réglées, et ne déserte pas ton poste
Sans rendre les services que tu dois rendre. Si tu tiens
[à ta vie
Lève-toi, oh mon âme, et défends ce fort d'argile
Ton corps, maintenant assiégé » (1).

Car après toutes ces années d'inquiétudes morales désormais à peu près apaisées, il ne lui est pas plus loisible de vivre d'un bonheur tranquille. Une véritable épée de Damoclès est suspendue sur sa tête. Le soldat exposé à des risques a moins le droit de se sentir dans l'incertitude de sa vie, il n'expérimente pas mieux le contact du danger que n'y est appelé Stevenson.

Examiné à Edimbourg par le docteur George Balfour, son oncle, ce diagnostic alarmant fut en tous points confirmé. Sept années auparavant, il avait été envoyé

(1) Not yet my soul, Underwoods XXIV — C'est dans l'*Atlantic Monthly* qu'il eût dû publier son « Amateur Emigrant ». Not yet my soul est, il faut le remarquer, son premier poème publié.

(2) « Leave not, my soul, the unfoughten field, nor leave
The debts dishonoured, nor the place desert
Without due service rendered. For thy life,
Up spirit, and defend that fort of clay,
Thy body, now beleaguered ;... »

dans le Midi. C'était à peu près le climat de la Californie où il ne s'était pas rétabli. On lui conseilla plutôt une station d'altitude pour passer l'hiver.

La vogue que la faveur médicale commençait à développer pour cette méthode de traitement instituait de divers côtés de tels lieux de séjour. Parmi eux on mettait beaucoup en avant en Angleterre le site de Davos Platz dans l'Engadine, canton des Grisons. Ce fut ainsi que le départ de Stevenson pour cette station fut décidé. Celui-ci, accompagné de sa femme et de son fils Lloyd se mit donc bientôt en route pour Londres.

Il se promettait, si grande était maintenant sa passion nouvelle pour les Highlands, de revenir l'année prochaine y passer l'été.

Septième partie

**Les premiers élans
de l'inspiration**



I

DANS LE GRAND SILENCE BLANC DES AUSTÈRES MONTAGNES

Londres. Gosse et John Addington Symonds. Davos. Ses travaux. « Les Hautes Terres. » Quelques essais. *Virginibus Puerisque* en volume. La moralité de la profession littéraire.

Lorsque dans la première quinzaine d'octobre 1880, Stevenson chassé des Hautes Terres par le mauvais temps se dirigea vers Londres, son dernier passage dans la capitale datait de plus d'un an. Et que d'impressions, que d'événements intervenus dans sa vie depuis cette époque ! Que de travaux poursuivis aussi. Ce mois même le « Pavillon sur les dunes » ne venait-il pas de commencer à paraître ? Sidney Colvin connaissait déjà la physionomie de son ami, marié, assagi, et malade. Il connaissait Mme Stevenson. Car il était venu les attendre avec la famille à Liverpool. A Londres, Stevenson revit Henley toujours aussi ravi, toujours aussi militant dans sa sphère littéraire. Mais sur lui, la présence régulière de Mme Stevenson au côté de son mari dont elle surveillait le régime ne fit pas, il faut bien le dire une impression aussi favorable que sur M. et Mme Thomas Stevenson. Celle-ci d'ailleurs semble n'avoir goûté Henley qu'avec quelques réserves. Que valait pour Stevenson l'influence d'Henley ? Sans doute cet esprit ardent et presque fiévreux avait pu jadis servir d'animateur. Mais un homme comme Stevenson ne gagnait-il pas à être laissé à lui-même, pour accomplir plus tranquillement son évolution ?

Stevenson revit le docteur Clarke, le spécialiste de Londres qui l'avait jadis envoyé d'urgence à Menton. Il confirma les recommandations du docteur Balfour.

On était en automne, il n'y avait aucun intérêt pour Stevenson à s'attarder sur les bords brumeux de la Tamise. Les derniers préparatifs du départ furent bientôt faits. Colvin promit une visite à Davos. Edmund Gosse révéla la présence dans ce lieu d'un homme de lettres assez connu, pour lequel, il donna à Stevenson une lettre d'introduction. C'était John Addington Symonds, une sorte de Walter Pater, un esthète d'Oxford, spécialisé dans l'étude de la Renaissance italienne, une excellente société pour un Presbytérien écossais en réaction contre le Puritanisme un peu étroit du Nord.

On se mit en route avec des bagages, et l'on emporta même un délicieux chien de luxe, don de Sir Walter Simpson, qui durant quelques années constitua l'un des traits de l'installation plus ou moins ambulante des Stevenson. Il a été décrit dans un essai (1) dont il suggéra sans doute la composition. « Walter, Woggs ou Bogue, ce sont les noms qu'il assuma successivement, est un petit Skye terrier, alerte, bien élevé et intelligent, aussi noir qu'un chapeau, avec une framboise humide en guise de nez, et deux cristaux de roche jaune en guise d'yeux. L'observateur humain le proclame très joli, mais il semble un objet d'horreur aux dames de sa race » (2). Bogue eut l'honneur d'être peint par Caldecott, et son portrait est aujourd'hui exposé dans une galerie de Londres.

Où était le temps où Stevenson, seul ou avec son cousin, passait comme un tourbillon d'une capitale à l'autre, négligeant même d'emporter avec lui du linge et des vêtements de rechange pour être plus libre de ses mouve-

(1) *The Character of Dogs* — (febr. 84). *English Illustrated Mag. Memories and Portraits* (1887).

(2) P. 101 — *Tusi* 29 — *Mem. and Portraits*. « He is a little alert, well-bred, intelligent Skye, as black as a hat, with a wet bramble for a nose and two cairngorms for eyes. To the human observer, he is decidedly well-looking ; but to the ladies of his race he seems abhorrent.

ments ? Le convoi dont il faisait partie se dirigea sans hâte vers l'Engadine. Mme Stevenson veillait minutieusement à son confort. On s'arrêtait souvent pour se reposer dans une ville du parcours. Et c'est ainsi qu'ayant quitté Londres au milieu d'octobre, ils arrivèrent, Stevenson, sa femme et le jeune Lloyd, accompagnés de leur Skye terrier, le 4 novembre seulement à Davos.

La dernière partie du voyage s'effectuait en voiture ou en traîneau. Davos est en effet à 1.500 mètres parmi les montagnes des hautes vallées de l'Inn. L'agglomération n'en était qu'à ses débuts. Elle consistait en une double rangée irrégulière de maisons médiocres qui figurait vaguement une rue. Les boutiques étaient généralement tenues par des personnes souffrant de maladies pulmonaires. Il y avait un sanatorium d'assistance publique.

Comme St Moritz qui se trouve dans la même région, et qui, comme elle a connu depuis une fortune singulière, Davos n'avait pas à cette époque les somptueux hôtels qui y ont été construits. Il ne s'y trouvait que trois hôtels assez modestes. Stevenson descendit à l'hôtel Belvédère, et le lendemain il trouva John Addington Symonds à l'hôtel Buol.

Singulière rencontre que celle de ces deux hommes, dans le cadre de cette nature inanimée des hautes altitudes l'hiver. De toutes parts, c'est la solitude et le silence du grand désert blanc, le spectacle farouche, et l'indicible horreur des cîmes abruptes, des champs de neige et des glaciers. Voisinage aux suggestions austères et qui écrase ou atterre l'imagination !

Stevenson et Symonds rapprochés l'un de l'autre, réduits par l'isolement relatif de Davos à cet exceptionnel tête-à-tête !

Stevenson, curieux, intrépide mélange de pastiche et d'inspiration, de sincérité et d'histrionisme, de réticence et d'abandon. Symonds, ancien élève de Harrow, étudiant de Balliol, « fellow » de Magdalen à Oxford.

(1) Comme Sir Walter Simpson il avait voyagé jusqu'en Egypte.

« Ses connaissances exotiques et variées, ses sympathies aussi averties que peu empressées, une gracieuse aisance et une certaine précision de langage lui permettent de se considérer comme le meilleur des causeurs ; c'est peut-être son cas vis-à-vis de quelques-uns, mais pas tout à fait avec moi — proxime accessit, dirais-je. Il chante les louanges de la terre et les arts, les fleurs et les joyaux, le vin, et la musique dans le style d'une sérénade au clair de lune, et comme en s'accompagnant d'une guitare légère... Nul, n'est à la vérité, plus harmonieux dans les notes élevées. Mais même lorsqu'il chante le chant des Sirènes, il écoute encore l'abolement du Sphinx. Des accents byroniens plutôt discordant interrompent le flot de son épicurisme sur le mode d'Horace. Sa gaieté a un peu comme arrière plan perpétuel la tragédie du monde, et il festoie comme Don Juan au son de deux orchestres contraires, l'un invitant agréablement à la danse, l'autre tonnait au loin comme un concert de Beethoven... Il ne s'abandonne pas toujours, peut-être rarement complètement dans la conversation... De là quelques déceptions et même une injustice occasionnelle à l'égard de ses interlocuteurs... » (1).

Tel est le portrait que nous a laissé Stevenson de John Addington Symonds. En même temps qu'il rend hommage au talent de l'homme, il souligne leur très grande disparité de point de vue et de formation. Symonds était l'aîné. Fils d'un médecin célèbre, spécialisé dans le trai-

(1) P. 86 — Tusi — Talks and Talkers, end Part I. — His various and exotic knowledge, complete although unready sympathies and his fine, full, discriminative flow of language fit him out to be the best of talkers : so perhaps he is with some, not quite with me — proxime accessit, I should say. He sings the praises of the earth and the arts, flowers and jewels, wine and music, in a moonlight, serenading manner, as to the light guitar ; even wisdom comes from his tongue like singing ; no one is, indeed more tuneful in the upper note. But even while he sings the Song of the Sirens, he still hearkens to the barking of the Sphinx. Jarring byronic notes interrupt the flow of his Horatian humours. His mirth has something of the tragedy of the world for its perpetual background ; and he feasts like Don Giovanni to a double orchestra, one lightly sounding the dance, one pealing Beethoven in the distance. He is not truly reconciled either with life or with himself. He does not always, perhaps not often, frankly surrender himself in conversation. Hence arise occasional disappointments ; even an occasional unfairness for his companions,

tement des maladies pulmonaires et dont il avait hérité, il était possesseur d'une assez large fortune. Ayant trouvé Davos à sa convenance, il s'y faisait construire une villa. Représentant authentique et autorisé de la culture universitaire anglaise il était aussi le plus socialement favorisé.

Jusqu'alors, Stevenson n'avait pas plus que lui tiré profit de sa production littéraire, et ce n'est pas à Davos qu'il entrera dans cette voie.

Sans doute il roule de grands projets dans son esprit. L'attrait qu'il s'est découvert pour tout ce qui se rapporte aux Hautes Terres d'Ecosse lui inspire le désir d'en écrire l'histoire. Il entrevoit quelque chose d'épique et d'émouvant. Il fait venir des livres en prévision du séjour qu'il doit faire là-bas en été. Il se plonge avec enthousiasme dans tout ce qui évoque des scènes dont il va visiter bientôt les sites. Il s'efforce de se mettre dans un état d'âme convenable pour apprécier le décor de la partie la plus farouche, la plus primitive et la plus romanesque de son pays.

Mais au fond, est-il possible à Stevenson d'entreprendre un ouvrage de longue haleine, ou qui réclame une inspiration soutenue ? Il est soumis, en considération de son état, à une discipline médicale sérieuse. Il ne lui est pas permis de travailler plus de deux heures le matin et parfois une heure encore dans l'après-midi. Les effets de l'altitude au surplus n'étaient pas sans faire sentir leur action. Il avait des alternatives de violents maux de tête et de vague dépression nerveuse. Comme il l'explique dans un de ses essais, pour le malade dans l'état de langueur qui était le sien à son arrivée, les Alpes sont une fontaine de Jouvence : mais « cette fontaine ne fonctionne pas avec beaucoup de régularité » (1). Le renouveau de sa vitalité était coupé d'accès de lassitude. Rien n'était moins propice à la création littéraire.

Aussi son activité se disperse-t-elle en œuvres accessoires. Comme il avait tiré jadis un essai de ses impressions

(1) P. 157 — *The stimulation of the Alps*. Tusi 30.

de malade « Condamné à passer l'hiver dans le Midi », il fera paraître dans le *Pall Mall Gazette*, en février et en mars 1881 quatre essais du même genre : « La Santé et les Montagnes », « Davos en hiver », « les Diversions des Alpes », « l'Influence tonique des Alpes ».

Leur procédé en est beaucoup moins l'évocation pittoresque que l'introspection. Il décrit des états d'âme, des fluctuations psychologiques plutôt que des aspects concrets. Son véritable sujet, c'est lui-même considéré dans les variations de sa vie intérieure. Comment les Alpes rétentissent sur elle, voilà toute la question. Il l'expose avec une absence de précision réaliste, et une discrétion personnelle transcendante qui transpose la note d'égotisme en méditation grave et sereine.

Ces essais n'ajoutèrent pas à sa renommée d'essayiste. Celle-ci est établie beaucoup mieux par ceux qu'il avait déjà publiés et qu'il s'occupa justement à Davos de réunir en recueil.

Dans *Virginibus Puerisque*, qui prend son titre de l'essai initial, comme nous l'avons déjà montré, Stevenson a condensé l'examen de quelques-unes des questions qui le préoccupèrent le plus au cours des années antérieures. Se plaçant sur le terrain de l'accroissement spirituel, il ne soumet au lecteur que la quintessence littéraire, la sublimation de la matière précieuse. Il évite toute brutalité concrète, il élimine le véritable relent individuel. Méthode étonnamment puritaine que celle qui résulte d'une telle pudeur d'expression spontanée, d'affirmation naïve des penchants et des instincts, qui vise infatigablement à faire apparaître la signification abstraite et générale plutôt que le cas particulier. Rien de plus artistique d'ailleurs que cette recherche savante et sévère de la façon de se révéler, que ce refoulement intellectuel des données immédiates du tempérament.

Mais quel que soit son succès dans l'affirmation purement transcendante, quel que soit son effort vers l'éclaircissement absolu du relatif, cette exploration des sentiments, des émotions et des idées procède exclusive-

ment de la conscience tenace et presque exclusive du moi. Et de cet égotisme essentiel, elle porte la manière et le cachet particulier.

Virginibus Puerisque qui nous donne cette image de la personnalité artistique de Stevenson parut en avril, au moment où s'achevait son premier hiver à Davos, lorsque son retour en Angleterre était imminent.

À la même époque, il répondit dans la *Fortnightly Review* tout spécialement à un article d'« un très vivant et très populaire écrivain », James Payn, où celui-ci, se plaçant du point de vue de la rétribution pécuniaire « donnait de la profession d'homme de lettres un aperçu très encourageant » (1).

Sans cesser d'être courtois, dans « La Moralité de la Profession littéraire » Stevenson est certainement plus brutal. On sent passer un peu de cette virulence écossaise et presbytérienne à la fois avec laquelle il avait secrètement rédigé ses fragments de « Morale laïque ».

« Traiter tous les sujets du ton le plus élevé, le plus honorable et le plus hardi compatible avec les faits est le premier devoir de l'écrivain. S'il est bien payé, comme je suis heureux de le lui entendre dire, ce devoir n'en devient que plus urgent » (2).

C'est ainsi que Stevenson, toujours préoccupé de trouver des justifications pour toutes ses actions et ses initiatives entend donner des bases au choix et à l'exercice de la profession d'écrivain : « Il y a deux bonnes raisons au choix de n'importe quelle méthode d'existence : la première est un goût inné chez l'homme, la seconde quelque utilité élevée dans l'activité choisie. La littérature, comme n'importe quel autre art est singulièrement

(1) P. 51. Tusi 28 — The profession of letters has been lately debated in the public prints... Sometime ago, in particular, a lively, pleasant, popular writer devoted an essay, lively and pleasant like himself to a very encouraging view of the profession. — James Payn est principalement un romancier. Fut directeur du *Chamber's Journal* et du *Cornhill Magazine*. — (1830-1899).

(2) P. 52 d° — To treat all subjects in the highest, the most honourable and the pluckiest spirit, consistent with the fact is the first duty of the writer. If he be well paid, as I am glad to hear he is, this duty is the more urgent.

intéressante pour l'artiste ; et à un degré tout spécial parmi les arts, elle est utile à l'humanité. Voilà des justifications suffisantes pour n'importe quel homme ou n'importe quelle femme qui l'adopte pour y consacrer sa vie » (1).

Malgré ses aspirations artistiques, et son admission d'une qualité morale, rien qui soit moins exclusif que sa façon d'envisager la littérature : « Le total des lectures d'une nation, en ces jours de journaux quotidiens modifie profondément le total de ses conversations, et les conversations et les lectures, dans l'ensemble forment le milieu efficace pour l'éducation de la jeunesse » (2).

En passant, il nous livre le secret de sa méthode de développement personnel : « Tout homme devrait tâcher d'apprendre ce qui est en lui afin de pouvoir s'efforcer de s'améliorer... Deux devoirs incombent à tout homme qui adopte la profession d'écrivain : la fidélité aux faits et un ton convenable dans l'exposé » (3).

Il ne veut cependant pas trop restreindre la liberté de l'art : « Il y a mille dispositions d'esprit différentes qui procèdent de l'homme, et pour chacune d'elles, quand elle prédomine, quelque littérature tend à se manifester. Ceci doit-il être permis ? Certainement pas dans tous les cas, et cependant beaucoup plus largement que les rigoristes ne se l'imaginent. Il serait à désirer que toute œuvre littéraire, et principalement toute œuvre d'art fut issue de saines impulsions humaines, vigoureuses et puissantes, quelle qu'en soit la forme, grave, ou gaie, d'inspi-

(1) P. 53 d° — There are two just reasons for the choice of any way of life : the first is inbred taste in the chooser : the second some high utility in the industry selected. Literature, like any other art, is singularly interesting to the artist : and in a degree peculiar to itself among the arts, it is useful to mankind. These are sufficient justification for any young man or woman who adopts it as the business of his life.

(2) P. 54 — The total of a nation's reading in these days of daily papers greatly modifies the total of a nation's speech and the speech and reading, taken together form the efficient educational medium of youth.

(3) P. 55 — There are two duties incumbent upon any man who enters on the business of writing : truth to fact and a good spirit in the treatment... Each man should learn what is within him that he may strive to mend.

ration légère ou romantique ou religieuse... Cependant, l'homme est imparfait et dans sa littérature il lui faut s'exprimer quand même, exprimer ses vues, et ses préférences ; car procéder de toute autre manière serait aboutir à quelque chose de plus dangereux que de risquer d'être immoral, ce serait être certain de manquer de véracité... En littérature, comme dans la vie, on ne peut jamais espérer être complètement au point où il faut » (1).

Avec ces principes on peut aller plus ou moins loin dans la voie de la tolérance. Stevenson est prêt à aller au moins aussi loin que Swinburne, par exemple, qu'il cite en note avec un commentaire favorable sur la largeur de ses sympathies littéraires » (2).

Dans l'art affirme-t-il, comme dans la vie, il y a un temps pour tout « Il y a un temps pour danser et un temps pour pleurer, pour être revêche et pour être sentimental, pour être ascétique aussi bien que pour glorifier les appétits » (3).

Certes, la question d'opportunité peut intervenir. Au fond, il n'y a qu'un manquement susceptible de le faire sursauter : c'est l'intervention de cet élément qu'on appelle la vulgarité. Peu de doute qu'il se fasse de la véracité d'expression, de la sincérité et de la constitution de la personnalité même l'aboutissement d'une recherche délicate plutôt qu'une manifestation immédiate.

C'est pourquoi Stevenson aura toujours tendance à considérer indispensablement la manière de ce qui est dit

(1) P. 56 — There are a thousand different humours in the mind, and about each of them when it is uppermost, some literature tends to be deposited. Is this to be allowed ? Not certainly in every case, and yet more than rigorists would fancy. It were to be desired that all literary work, and chiefly work of art issued from sound, human, healthy and potent impulses, whether grave or laughing, humorous, romantic or religious... Yet man is imperfect, yet in his literature he must express himself, and his own views and preferences ; for to do anything else is to do a far more perilous thing than to risk being immoral ; it is to be sure of being untrue... In literature as in conduct, you can never hope to do exactly right.

(2) P. 58 d° footnote. « The width of literary sympathy displayed by Mr. Swinburne.

(3) P. 59 — There is a time to dance and a time to mourn, to be harsh as to be sentimental, to be ascetic as well as to glorify the appetites.

« Rien ne devrait être écrit en hâte qui pourrait l'être lentement... Si vous méditez une œuvre d'art, vous en devez longtemps retourner le sujet dans la tête » (1). La qualité proprement « esthétique » autorise en somme toutes les audaces. « Le premier devoir de celui qui veut écrire est intellectuel » (2), dira-t-il encore.

C'est au nom de son respect pour la personnalité, au nom de ses aperçus d'individualisme systématique que Stevenson corrige ce que ses prémisses puritaines qui introduisent la notion de moralité dans l'exercice de la profession d'écrivain pourraient avoir de dangereux pour sa liberté.

« Dans toute œuvre d'art, pour parler largement, c'est tout d'abord l'attitude de l'auteur qui nous est relatée, bien que dans cette attitude soit impliquée toute une expérience et toute une théorie de la vie » (3), affirme-t-il. Plus libéral que Ruskin, il admet fort bien qu'il puisse y avoir une variété de théories de la vie, une multiplicité d'expériences, une gamme d'individualités contradictoires. Il renonce à parler le langage strictement religieux de « l'âme ». Il remplace cette notion par celle de la personnalité. Mais se fie-t-il davantage aux ressources du tempérament ? Si dans sa « Morale laïque » il insistait sur la nécessité de la conscience de soi-même combien plus impérieuse encore lui apparaît celle de l'expression.

C'est sur ce terrain curieusement large et curieusement gardé à la fois que se situe Stevenson dans son manifeste de 1881, sur « La Moralité de la profession littéraire ». Mais sera-ce son dernier mot ?

(1) P. 60 — Nothing should be done in a hurry that can be done slowly... If you meditate a work of art, you should first long roll the subject under the tongue.

(2) P. 58 — The first duty of any man who is to write is intellectual.

(3) P. 57. Tusi 28 — The Morality of the profession of letters — In all works of art, widely speaking it is first of all the author's attitude that is narrated, though in the attitude there be implied a whole experience and a theory of life.

II

LA VIE CACHÉE D'UN GRAVE ESSAYISTE

Les amusements de Stevenson à Davos. The Davos Press et Lloyd Osbourne, « Sifflets d'un sou ». Les suggestions de l'enfant. Etude sur Samuel Pepys. Le deuil de Mme Sitwell.

Depuis l'époque où Stevenson, sur le conseil des médecins vint s'enfermer ainsi pour quelques mois dans sa Thébaïde glacée, Davos a subi une métamorphose. Les facilités d'arrivée et de départ ont été développées. Le nombre de ceux qui y séjournent s'est beaucoup accru. La station a pris un aspect mondain, et les possibilités d'organisation de la vie s'y sont multipliées. Pour l'éducation des enfants il y a un lycée ; une véritable petite ville de somptueux hôtels et de gracieuses villas s'est édifiée d'où l'on atteint des sites de montagne au moyen d'un funiculaire. Ainsi puissamment fondé, Davos est un lieu qui ne se distingue des autres coins à la mode de la civilisation européenne que par l'ardeur de ses fêtes et la multiplicité de ses distractions. C'est une perpétuelle bacchanale dans l'air pur, avec le soleil sur la neige. On y pratique le jour les sports d'hiver, on y danse la nuit. On y soupe. Il y a le théâtre, des concerts, des chants. Le ton de la vie a pris une qualité audacieuse et artistique que n'y trouva pas son plus célèbre malade.

Stevenson fit des promenades, il pratiqua même un peu le toboggan. Les distractions se réduisaient à quelques modestes concerts organisés avec les ressources locales.

Ce fut ainsi que le jeune Lloyd Osbourne, alors âgé de treize ou quatorze ans, y collabora en imprimant avec un matériel d'enfant qui lui avait été acheté comme jouet, les programmes vendus chaque fois dans la salle.

Ce genre d'activité fut l'origine de plus importants travaux. Stevenson, à toutes les périodes de sa vie, s'était intéressé aux occupations et aux traits du jeune âge et il y avait trouvé matière à études littéraires. En 1874 le jeune Nelitschka lui avait inspiré un essai « Sur les mouvements des jeunes enfants » paru dans *Portfolio*. En 1878, il avait écrit « Jeux d'enfants » pour le *Co. . hill*.

Il était continuellement en contact, depuis son mariage, avec Lloyd, le fils de sa femme, à qui il servait de précepteur. L'enfant lui témoignait beaucoup d'affection et de confiance et une sorte de camaraderie était née entre le beau-père de trente ans et le fils adoptif de treize.

La « Davos Press », c'est ainsi qu'on appelait le matériel d'imprimerie qui servait à imprimer les programmes des concerts fut bientôt mise à contribution pour des réalisations artistiques assez curieuses, où Stevenson se complut bientôt autant que le jeune Lloyd.

Ils imprimèrent des vers spécialement composés à cet effet, et ils tirèrent même des gravures. Stevenson s'adonna laborieusement à ces jeux, perfectionnant ses procédés de dessin et de technique. C'est ainsi que virent le jour diverses compositions sous le titre d'« Emblèmes moraux » accompagnées de devises en quatrains.

Engagé sur cette pente, Stevenson commença sous le nom de « Sifflets d'un sou » (1) les premiers éléments d'une série qui devait constituer ultérieurement : « Le jardin poétique d'enfant ». Imaginativement, sous l'influence de son intimité avec celui qui s'agite sous ses yeux, il revient aux impressions de son enfance, il essaye de les classer tout en se les remémorant.

Comme des personnes plus âgées jouent aux échecs, il s'amuse à jouer aux soldats. Il se plaît à raconter ou à

(1) Penny whistles

entendre les histoires de pirates. Il s'assimile tout à fait la psychologie juvénile et se rend compte qu'il y prend intérêt.

Activité mentale essentiellement frivole ? Pas autant qu'il peut paraître. Stevenson s'est jadis penché sur Schopenhauer, et connaît la nature du problème posé dans « Le Monde comme Volonté et comme représentation ». Si certaines de ses aspirations exaltent la conscience, il subsiste chez lui une volonté de vie très forte, d'autant plus forte qu'il est de plus près frôlé par la menace de la mort.

Peut-on calculer l'influence de la terrible maladie qui le menace sur le ressort de résistance vivante déployé par lui ? Peut-on discerner ce que dans son activité trépidante, dans son besoin de nouveautés et d'émotions, il y a d'instinct à se rattacher de toutes ses forces aux manifestations qui constituent la substance même de la vie ?

Son effort d'introspection, d'analyse spirituelle et de conscience n'est issu que d'un réflexe du même ordre auquel il se subordonne : celui de se libérer de la tyrannie étroite et tatillonne de son milieu initial. C'est sa façon de réagir contre le pessimisme dont celui-ci tend à l'envelopper. Dans la mesure où il est émancipé de ce joug qui diminuait l'élan de sa vitalité, Stevenson peut s'adonner à l'inconscient, et il s'y adonne avec joie.

Ce n'est pas la vie de la pensée, mais celle des sensations qu'il convoite au fond avec le plus d'ardeur. Mais comment s'adonner à la vie machinale quand nous sentons de toutes parts le danger que la discipline, la pression de la société fait courir à la plénitude de nos instincts ? Conviction intime éminemment protestante que cette façon d'interpréter la conception religieuse de la chute, qui hante encore les âmes comme une détérioration du moi susceptible d'être imputée à la nature artificielle, et partant erronée, de notre civilisation !

Stevenson se plaît à l'attitude de l'enfant, parce qu'il

semble le plus près des sources spontanées de la vie. De celles-ci, elle est l'expression la plus primitive, la plus élémentaire, et partant la plus vraie et la plus précieuse. C'est par elle qu'il se sent le plus libre, et le plus richement situé au cœur même de la nature. N'est-ce point le symbole de l'âge d'or ? Retrouver cette attitude sous la protection de sa conscience mûrie dans l'effort, est une aspiration spirituelle, qui couronne tout l'édifice de sa structure mentale. Ce n'est pas tout d'avoir atteint à la maîtrise de l'âme à la véracité des points de vue, il faut encore acquérir l'abandon, l'abandon aux forces intérieures libérées des malsaines et asservissantes influences de la pratique sociale.

Mais cette suggestion ne s'épanouit pas encore pleinement à Davos.

La vraie qualité du développement psychologique de ces derniers mois semble plutôt donnée par son essai sur « Samuel Pepys » qui parut en juillet dans le *Cornhill Magazine*.

Avec lui, Stevenson clôt sans doute l'effort réalisé dans une série qui va de Knox à David Thoreau afin de s'étudier à travers d'autres. Car ce sera la dernière de ses études familières qui lui ont fait analyser les amitiés féminines du fondateur du protestantisme, les consolations artistiques de Charles d'Orléans, le bohémianisme de François Villon, l'Evangile selon Walt Whitman, « quelques aspects de Robert Burns » et l'ascétisme optimiste et ensoleillé de Henri David Thoreau. L'homme qui depuis dix ans remuait dans son esprit le thème de vie cachée de Deacon Brodie, trouvait dans Samuel Pepys une admirable matière à étudier.

En 1879, M. Mynors Bright, en donnant une nouvelle transcription du fameux journal jadis édité par Lord Braybrooks avait à nouveau attiré l'attention des lettrés sur ce problème extraordinaire. Y avait-il chez l'auteur de « la Véracité des relations » un Samuel Pepys en puissance ? Ce qu'il dit de l'auteur du journal intime

nous fait singulièrement penser à lui-même, et peut-on mieux définir Stevenson que par ces phrases :

« Rêvant au vieil âge du monde, et à la première innocence de l'homme, c'est ainsi qu'il marcha à travers la vie, les yeux et les oreilles bien ouvertes, et la main point close vous le noterez aussi ; et de cette manière il observa la vie, les discours et les manières de ses semblables avec une fidélité prosaïque de détail et néanmoins un charme romanesque persistant » (1) ou ailleurs : « Ce fut par le plaisir et le plaisir seulement qu'il chercha à combattre le chagrin... Le monde entier, la ville ou la campagne étaient pour Pepys un jardin d'Armide. Quel que fut l'endroit où il portât ses pas, il y allait légèrement, plein d'un ardent espoir ; tout ce qu'il faisait était entrepris avec la plus vive animation et le plus délicieux plaisir. Une insatiable curiosité de tous les spectacles du monde et de tous les secrets du savoir le remplissait à pleins bords du désir irrésistible de voyager et le soutenait dans son labeur intellectuel » (2).

Le rapprochement avec lui-même n'est-il pas à s'y méprendre lorsque Stevenson s'écrie : « Pour sympathiser complètement avec Pepys, il nous faut revenir une fois de plus à notre vie d'enfant... Pepys était un jeune homme pour son âge, il prit lentement conscience de lui-même, jeta sa gourme très tard, s'adonna tard au travail et conserva jusqu'à près de quarante ans la fougue et la fraîcheur d'une âme juvénile. Ainsi, pour comprendre exactement l'état d'esprit dans lequel le journal fut rédigé au jour le jour, il nous faut évoquer dans nos souvenirs une catégorie de sentiments qui, chez la plupart d'entre nous, est presque épuisé avant l'âge de douze ans » (2).

(1) P. 193 — Tusi 27 — Pepys still dreaming of the old age of the world and the early innocence of man. This was how he walked through life, his eyes and ears wide open and his hand, you will observe, not shut : and thus he observed the lives, the speech and the manners of his fellow-men with prose fidelity of detail and yet a living glamour of romance.

(2) P. 190 d^e — It was with pleasure and with pleasure only that he sought to drive out sorrow...

P. 188 — The whole world, town or country, was to Pepys a garden

Ceci est à rapprocher des occupations favorites de Stevenson à Davos de l'intérêt manifesté pour les jeux du jeune Lloyd et de son retour vers ses impressions d'enfance. Chacune de ses études antérieures, de Villon à Thoreau, a contribué à fortifier ou à décourager en lui une attitude. L'étude de Pepys, elle aussi, semble très certainement jouer un rôle dans l'orientation de sa curiosité, et surtout dans son choix d'un champs d'exploitation artistique de quelques-unes des données de son tempérament. Si c'est par son côté grave et sérieux que Samuel Pepys s'est toute sa vie imposé à l'administration de l'Amirauté dont il a gravi tous les échelons, c'est par ce qu'il y avait en lui de secrètement frivole qu'il a suscité l'intérêt durable de la postérité. C'est par la révélation des détails infimes de sa vie privée que dans son fameux journal il s'est presque classé, sans le vouloir, parmi les artistes.

Les dernières semaines de la résidence de Stevenson à Davos furent attristées par un incident poignant qui évoqua le fantôme des années déjà lointaines.

Comme il l'avait promis, Sydney Colvin l'ami des premières tentatives littéraires vint passer quelque temps à Davos au mois de janvier. La visite fut une pure joie.

Avant le mois d'avril, ce fut le tour de Mrs Sitvell d'effectuer le voyage. Combien différente sa venue ! Elle amenait à Davos son fils Isla âgé de quinze ans, atteint d'une phtisie dangereuse et qui se révéla bientôt galopante. Sous les yeux affolés de sa mère et sous ceux de Stevenson et de sa femme, le jeune être fut emporté.

of Armida. Wherever he went, his steps were winged with the most eager expectations ; whatever he did, it was done with the most lively pleasure. An insatiable curiosity in all the show of the world and all the secrets of knowledge, filled him brimful of the longing to travel and supported him in the toils of study.

P. 184 — But to be quite in sympathy with Pepys we must return once more to the experience of children.

P. 183 — Pepys was a young man for his age, came slowly to himself in the world, sowed his wild oats late, took late to industry and preserved till nearly forty the headlong gusto of a boy. So, to come rightly at the spirit in which the diary was written, we must recall a class of sentiments which with most of us are over and done before the age of twelve.

Avant sa mort, Lloyd était déjà parti pour l'Angleterre où il devançait sa famille. Pour ceux qui restaient le coup fut rude. Certes, on mourait souvent à Davos. Mais quelle sensation de la mort pouvait se comparer à celle-là !

C'est à cette occasion que Stevenson écrivit ses quelques strophes d'In Memoriam F. A. S. Elles ne sont pas d'un très grand poète comme les stances de Victor Hugo à Villequier. Mais nul sentiment ne fut plus sincère que la façon dont il partagea le sentiment d'une mère atteinte jusqu'au fond du cœur.

« Cependant, oh cœur frappé souviens-toi, oh souviens-
[toi

Que des jours d'ici-bas il a vécu la meilleure part...
Avril l'a vu s'épanouir et jamais l'obscur décembre
N'a soufflé sa froideur sur sa tête ou son cœur.

Ici, enfant, il a vécu pendant toute l'heureuse saison
Et avant le jour du chagrin il est parti comme il était
[venu... » (1).

Toujours l'apologie de l'heureux état de l'enfance !
C'est sous l'impression de cette douloureuse tragédie que les Stevenson quittèrent Davos à la fin d'avril. L'Ecosse les appelait, avec ses bruyères, et ses genêts d'or, et ses montagnes tristes et violentes, mais si différentes du grand désert blanc de l'Engadine.

(1) In Memoriam — Underwoods — Book I — In English :

Yet, O stricken heart, remember, O remember
How of human days he lived the better part.
April came to bloom and never dim December
Breathed its killing chills upon the head or heart.
.....
Here, a boy, he dwelt through all the singing season
And ere the day of sorrow departed as he came.

III

L'ÉTÉ DES HIGHLANDS ET SES PERCEPTIONS INSPIRÉES

Acheminement vers l'Ecosse. Fontainebleau, Paris, Edimbourg. Kinnaird Cottage à Pitlochrie. « Jeanne la Torte ». » Les joyeux lurons ». « Les voleurs de cadavres ». La chaire d'histoire constitutionnelle.

En route pour Edimbourg, avec sa femme, Stevenson s'arrêta encore à Fontainebleau. Ensemble ils revirent les sites qui les avaient rapprochés l'un de l'autre : Grez, Barbizon, Montigny, autant de lieux aussi chers à leur cœur que définitivement célèbres dans l'histoire de l'évolution anglo-saxonne ! Là il était jadis passé, trépidant, en proie à une vague inquiétude, à une sourde rébellion. S'il trouvait la nature toujours la même, il y avait dans les gens, dans les choses autant de transformations qu'il pouvait en observer en lui-même. Sans doute parmi ceux qui avaient hanté jadis les communautés artistiques n'était-il pas le seul à avoir fait, comme l'on dit, une fin. Et d'autres arrivaient encore d'Outre-Manche ou d'Outre-Atlantique jusqu'à ce que la société de la Forêt se fut répandue dans tous les coins où sévissaient encore l'esthétique dogmatique.

Quant à lui, il avait changé ses inquiétudes pour d'autres. Le malade de Davos en avait fini pour l'instant des voyages à pied de la camaraderie des jeunes gens, et des difficultés morales de cette période. Mais son existence n'en était pas mieux assise.

Est-ce l'essence même de l'originalité de Stevenson que cette continuelle suggestion d'insécurité qui assume tour

à tour tant d'aspects différents ! Il a perdu la santé. Mais du côté de l'expérience psychologique, que de terrain gagné. Il est riche de tant de choses, de pensées et de visions, si riche que dorénavant il n'a plus besoin ni de la Forêt ni de sa société. Le temps approche où il va réagir vis-à-vis du siècle, y apporter son signe et son empreinte. Car il est déjà virtuellement le Robert Louis Stevenson qui va développer sa légende.

Les Stevenson partirent pour Paris, mais bientôt ils préférèrent habiter Saint-Germain. Ils s'attardèrent, et dès lors, il leur arriva ce qui était arrivé si souvent à Stevenson jadis : ils se trouvèrent à court d'argent. Sans doute avaient-ils expédié déjà la plupart de leurs bagages, car ils en restaient nantis très légèrement, si légèrement que les personnes chez qui ils avaient trouvé une installation meublée s'alarmèrent de leur impécuniosité. Il y eut des scènes, des menaces de comparution au commissariat de police. Tout s'arrangea enfin à l'arrivée des subsides envoyés d'Edimbourg.

A qui incombait la responsabilité de ces ennuis ? Les Stevenson avaient-ils dépassé leurs revenus, ou les parents avaient-ils négligé de leur adresser à la date régulière la somme sur laquelle ils comptaient ? Il y avait certainement beaucoup de désordre et d'imprévoyance dans l'existence de Stevenson, mais peut-être n'était-il pas le seul fautif.

L'inconvénient qu'il pouvait y avoir à mener une existence irrégulière, même après les quelques mois de cure d'altitude n'avait pas tardé au surplus à se manifester. Stevenson eut une assez grave hémoptisie dont il se remit pourtant assez vite. C'était un avertissement plutôt sérieux dont il ne tint pas beaucoup compte.

Après avoir retardé suffisamment leur départ, ils traversèrent la Manche et ne firent qu'un très court séjour à Londres. Cependant, ce ne fut que le 30 mai qu'ils atteignirent Edimbourg. Stevenson ne s'y arrêta que trois jours. Avec une impatience bien caractéristique de ses nouveaux élans d'imagination il se précipita vers les

Hautes Terres où l'on avait décidé de passer l'été. Il attendit ses parents à Perth.

Il semble que ceux-ci à leur manière aient été en proie à la même instabilité que leur fils. Chez eux, on prenait toujours les décisions à la dernière minute. Stevenson avait marqué sa répugnance pour la vie d'hôtel dont il venait de goûter à Davos. Il s'agissait d'habiter ensemble un chalet. On le découvrit enfin quand on commença vraiment à s'en occuper.

Kinnaird Cottage, à Pitlochrie, était la résidence estivale habituelle de l'helléniste Blackie, le Professeur d'Edimbourg, célèbre par la bizarrerie de ses allures et de son accoutrement. Le chalet étant libre cette année-là fut loué par les Stevenson. Robert-Louis s'y rendit de Perth, et ses parents, sa femme et le jeune Lloyd y vinrent en même temps d'Edimbourg.

La région n'était pas absolument inconnue à l'auteur du Voyage dans les Cévennes, puisque dans ce livre, écrit quelques années auparavant il y compare (1) la vallée du Tarn à la passe de Killiecrankie qui, justement se trouve dans le voisinage.

Mais Stevenson voyait l'Ecosse gaëlique avec d'autres yeux que jadis. Son imagination avait pris une tournure plus violente, et Killiecrankie évoquait désormais une atmosphère de légende : c'est là, en effet, qu'en 1689, le célèbre Claverhouse, le « Bonnie Dundee » des ballades populaires, l'implacable adversaire des Covenantaires, l'un des personnages de Waverley, avait trouvé la mort au milieu de la victoire remportée là par lui sur le général Mackay.

Le site avait beau être traversé maintenant par une route et un chemin de fer, il n'était pas entièrement dépouillé de cet aspect sauvage qui justement mettait de plus en plus les Highlands à la mode. Le Ben Vrackie, imposante montagne dominait les lieux. Autour de Kinnaird Cottage, Stevenson trouva tout le décor pittoresque de l'Ecosse : une abondance de genêts et de bruyère,

(1) P, 224. Tusi 17.

des paysages accidentés, et surtout un délicieux torrent de montagne qui descendait en rugissant parmi les rochers. Kinnaird Cottage fit ses délices.

L'été, comme c'est souvent le cas à si haute altitude, fut particulièrement humide et pluvieux, si pluvieux que Mme Stevenson habituée à la Californie se refusa à constater le moindre indice de la présence de l'été. Stevenson dut très souvent garder la chambre. Le faible éloignement de la mer dans un pays naturellement brumeux n'était pas ce qui convenait le mieux, même en été à l'état précaire de la santé de Stevenson. Mais la famille écossaise conservait ses illusions sur la valeur curative de l'air pur de leur pays.

Il conserva souvent la chambre, disions-nous. Et quelles possibilités de distraction sinon de s'adonner à ses travaux littéraires favoris ?

Longtemps, Stevenson avait été un essayiste. La série de *Virginibus Puerisque* qui venait d'être remise sous les yeux du public et de la critique attestait son succès et son originalité. Les livres de voyages en canot, à pied, à bord d'un navire d'émigrants, en chemin de fer dont quelques-uns restaient encore à livrer au public n'étaient qu'une adaptation, qu'un heureux et pittoresque développement de ce genre initial. A côté de cela, Stevenson avait bien écrit quelques nouvelles, et il remuait dans son esprit le thème et le scénario du Prince Othon. Mais à l'âge de trente ans, il n'avait rien réalisé de concluant. Rien de singulier, comme l'affirme le professeur Saintsbury (1), qui ne fut pas étranger à son cercle, que la plupart des amis de Stevenson l'incitassent à continuer à cultiver surtout ses talents d'essayiste.

Mais il semble que déjà à Davos Stevenson était bien décidé à s'engager au contraire dans la voie de la littérature d'imagination. A plusieurs reprises, sa correspondance atteste qu'il est conscient depuis longtemps des possibilités d'influence plus vastes, que ce genre est sus-

(1) *History of English Literature XIXth C.* p. 361 — Very early when most of his critical friend, etc.

ceptible d'offrir. Dans son essai sur la Moralité de la profession d'écrivain, il glissera cette réflexion encore : « Les plus médiocres romans sont une félicité pour ceux qui sont dans la détresse, le chloroforme lui-même n'en est pas une plus grande. Plaire est se rendre utile » (1). Colorer les pensées des autres, n'est-ce pas l'unique objet de la littérature, et de quelle façon ce résultat peut-il être mieux atteint que par l'ascendant exercé sur l'imagination ?

N'est-ce pas le programme de ses prochaines tentatives dans ce sens qu'il expose à la fin de cet essai ? Parlant de la littérature d'imagination, si souvent ravaudée, et traitée comme une simple source de rémunération, il s'écrie : « Voilà donc un travail qui vaut la peine d'être entrepris, et qui vaut aussi qu'on s'efforce de bien l'effectuer... Et ainsi, si j'avais l'intention d'encourager une plus large participation, ce ne serait pas parce qu'on pourrait en tirer un plus haut salaire, mais parce que ce métier me semble utile à un très grand et très haut degré... parce qu'il est difficile à bien exercer, et qu'on peut s'y perfectionner chaque année ; parce qu'il réclame des pensées scrupuleuses de la part de ceux qui peuvent le pratiquer, et sert ainsi de méthode d'éducation à leur plus noble nature ; et que, qu'on le paye autant qu'on voudra, dans la grande majorité des meilleurs cas, il sera encore insuffisamment rétribué... » (2)

C'est ainsi qu'il opposait sa conception consciencieuse au brillant scepticisme et à la frivolité charmante de James Payn, romancier sans arrière pensée.

(1) P. 60 — Tusi 28 — The slightest novels are a blessing to those in distress, not chloroform itself a greater. To please is to serve... to colour the thoughts of others. Cf. La dernière soirée du Tasse, Du Sang, de la Volupté et de la Mort de Maurice Barrès où la même question est posée.

(2) P. 61 — Tusi 28 — Here then is work worth doing and worth trying to do well... And so, if I were minded to welcome any great accession to our trade, it should not be from any reason of a higher wage, but because it was a trade which was useful in a very great and in a very high degree... which was difficult to do well and possible to do better every year ; which called for scrupulous thoughts on the part of all who practise it, and hence became a perpetual education to their nobler natures ; and which, pay it as you please, in a large majority of the best cases, will still be underpaid.

A Kinnaird Cottage, Stevenson composa coup sur coup trois récits tragiques, qui évoquent trois aspects de la vie écossaise, où le cynisme des acteurs finit uniformément par être vaincu par la crainte irraisonnée, et mystérieuse de l'au-delà.

Le premier : *Jeanne la torve* » fut écrit en dialecte écossais. Il s'agit d'un clergyman, frais émoulu de la société de la ville et qui ne veut pas croire aux sorcières, comme les gens du village. C'est ainsi qu'il en protège une dans son isolement, et la prend même pour servante. Mais la suggestion de la lande est trop forte. Il est bientôt en proie à de terrifiantes visions. Il est vaincu par les superstitions du pays.

Ce récit qui s'inspire de toutes les nuances, de toutes les possibilités du vocabulaire des Basses Terres au milieu desquelles il se déroule est évidemment intraduisible. Il n'est pas très étendu. Stevenson après l'avoir lu à son père l'envoya à Londres, où il fut accepté sans hésitation par le *Cornhill Magazine*.

« *Les Joyeux lurons* » furent ensuite écrits. Cette nouvelle est plus étendue que la précédente, et il y eût eu matière à un plus long récit encore si Stevenson n'eût manqué de souffle, ou plutôt d'expérience. Il y évoque sans la nommer la petite île d'Earraid dont il nous parle dans ses essais, et où il a séjourné quelque dix ans auparavant. Dans cette île dont il connaît tous les aspects qui résultent de l'état du ciel et de la mer, il a placé trois êtres, un fermier des Basses Terres, sa fille, et un cousin venu de l'Université d'Edimbourg passer quelques jours. Quelles réactions le spectacle des tempêtes, le voisinage des naufrages produit sur l'imagination du fermier, déjà imprégnée de l'idéologie et des visions du livre qui forme depuis son enfance sa principale lecture, la Bible, c'est ce que le récit reflète. Ici encore l'homme est vaincu par le milieu.

Mais le récit le plus sinistre, et le plus discutable que Stevenson écrivit à Kinnaird Cottage est encore : « *Le Voleur de Cadavres* ». Nous sommes simplement à

Edimbourg dans un milieu d'étudiants en médecine vers 1820. C'est l'époque d'un fameux scandale qui compromit plusieurs sommités médicales. Un individu, qui ultérieurement fut découvert et exécuté, livrait presque régulièrement à l'amphithéâtre des cadavres qui provenaient du meurtre, par lui-même ourdi, de personnes dont la disparition n'était pas susceptible d'être trop remarquée. Stevenson s'autorise seulement de cette affaire célèbre. Le récit surgit de la confrontation inattendue de deux hommes âgés dans une auberge anglaise, l'un médecin réputé, l'autre son ancien camarade plutôt déchu. C'est ce dernier qui raconte à quel degré de cynisme au cours de leurs études à Edimbourg jadis ils en étaient arrivés. Le médecin, maintenant si respecté, après avoir dans son service au laboratoire d'anatomie accepté sans scrupule des cadavres suspects en était allé jusqu'à se rendre le complice et l'instigateur d'un meurtre. Pour tenir approvisionné l'amphithéâtre de dissection, ils en étaient allés jusqu'à voler des cadavres fraîchement ensevelis dans les cimetières des environs. Le récit est mal composé, mais il s'arrête sur une scène où ces deux étudiants aguerris aux réalités de la mort et à la sensation du crime voient leur impudent sans-froid, comme il était arrivé à Peter Bell, subitement défait par le silence, les ténèbres et les suggestions mystérieuses de la lande.

Ni les « Joyeux lurons », ni les « Voleurs de Cadavres » ne furent publiés immédiatement. Mais tels étaient les fruits du séjour à Pitlochrie de juin jusqu'au 1^{er} août.

Et maintenant, Stevenson prenant enfin en aversion le climat de Pitlochrie s'en alla avec les siens à Castleton, près de Braemar, dans un autre chalet.

Stevenson était plein d'un autre projet qui l'occupait tout l'été. La chaire d'Histoire constitutionnelle de l'Ecosse était sur le point de devenir vacante par la retraite de son occupant, le professeur Aeneas Mac Kay. Il s'agissait d'une série de cours sur la question, assez peu nombreux pour être donnés pendant la belle saison. A la

vérité, cette fondation était un peu de la nature d'une sinécure, et beaucoup de ses occupants l'avaient traitée comme telle. Stevenson, avec son enthousiasme caractéristique, ne l'envisageait pas ainsi. Mais il mettait néanmoins au premier plan de ses espérances le traitement stable, qui, ajouté aux subsides de sa famille, lui eût permis d'échapper aux soucis d'argent, dont — l'incident de St-Germain en témoigne — il était sans cesse assiégé.

L'auteur de *Virginibus Puerisque* et du *Voyage dans les Cévennes*, le critique des études familières, toutes publiées, était un candidat parfaitement éligible. N'était-il pas membre du Barreau d'Edimbourg, seule condition essentielle au choix de la Compagnie qui devait désigner le nouveau titulaire de la chaire.

Stevenson ne semble pas avoir trouvé beaucoup d'encouragement dans sa ville natale. Le Professeur Fleming Jenkins, consulté, conseilla « d'accumuler les témoignages anglais d'appréciation ». Telle était en effet la méthode pour poser sa candidature d'adresser en même temps des références. Dans une lettre à Colvin, Stevenson se plaint de ne connaître que Stephen, Symonds, Lang, Gosse, Colvin et Meredith ! (1) Du point de vue général, ce n'était peut-être pas trop décourageant, car il y avait là quelques noms assez représentatifs. A Edimbourg, cependant, il put au moins compter sur l'appui d'un ancien camarade de la Société Speculative, devenu depuis Lord Guthrie et l'un des plus enthousiastes Stevensoniens de son pays. Mais l'élection devant the Faculty of Advocates ne venait qu'en octobre lorsqu'il aurait repris pour quelques mois encore le chemin de Davos.

(1) Letter dated June 81 to Colvin, Kinnaird Cottage : Jenkins approves highly ; but pille in English testimonials. Now I only know Stephen, Symonds, Lang, Gosse and you and Meredith to be sure.

IV

BRAEMAR ET LES PREMIERS CHAPITRES DE « L'ILE AU TRÉSOR »

Braemar et Balmoral. H. A. Page biographe de Thoreau. La composition de l'île au Trésor. Ses ingrédients. Sa publication dans « Young Folks ». Son achèvement à Davos.

Braemar, au sud-ouest de l'Aberdeenshire, était un endroit très en vogue. La proximité immédiate du château de Balmoral où résidaient la Reine et la Cour à cette époque de l'année lui donnait un prestige incomparable. Mais ni Stevenson ni les siens pendant tout leur séjour ne virent personne qui, de près ou de loin, touchât à la Cour. Les quelques visiteurs qu'ils reçurent leur vinrent directement de Londres ou d'Edimbourg. Ce furent Colvin et Baxter, d'anciennes connaissances, et un nouveau venu H. A. Page, pseudonyme littéraire d'un certain Docteur Japp, compatriote de Mme Stevenson et qui n'était dénué d'une certaine influence aux Etats-Unis.

H. A. Page avait lu l'étude de Stevenson sur Thoreau parue dans le Cornhill Magazine l'année précédente. Le littérateur américain était un biographe de Thoreau pour lequel il professait une très grande admiration. Certaines appréciations de Stevenson « avaient allumé une telle colère dans son cœur », nous dit Stevenson, « que si nous avions été des hommes de moins de sang-froid, et d'équité, le conflit eût fait de nous des ennemis au lieu d'amis » (1).

Comme Colvin et Baxter, H. A. Page vint à Braemar sur l'invitation de Stevenson et s'entretint avec lui de son sujet favori. Ils trouvèrent le jeune valétudinaire, si souvent reclus par la pluie et le mauvais temps de l'été, plongé dans la rédaction d'un nouveau récit dont l'idée lui était récemment venue.

Il s'agissait d'un roman qui tenait à la fois de Poe et de Smollett, du Scarabée d'Or et de Roderick Random. Dans un essai paru en 1894, dans « the Idler » (2), Stevenson nous a raconté ce qui paraît être la genèse de l'Ile au Trésor. C'est en se prêtant aux jeux de son fils adoptif le jeune Lloyd que la carte d'une île déserte où devait être caché un trésor fut tout d'abord conçue. Ainsi l'œuvre se relie aux tendances d'imagination que nous avons déjà notées à Davos et qui avaient gravité autour de la Davos Press, des histoires de pirates dont la jeunesse est friande et des soldats de plomb pour les combats fictifs desquels Stevenson s'amusant avec Lloyd tenait son journal de campagne.

Si l'on peut trouver dans l'œuvre d'un Charles Kingsley un parallélisme inquiétant avec les préoccupations politiques de l'époque qui font de ses romans de véritables machines de propagande, au contraire, dans ses essais, dans ses relations d'expérience, autant que dans sa façon de traiter le thème de l'Ile au Trésor, rien qui soit aussi merveilleusement subjectif, aussi exclusivement individuel que le réveil de sentiment d'où procède l'inspiration de Robert-Louis Stevenson.

Rien ne peut mieux servir à interpréter sa position et l'innocenter à priori de toutes tendances spécifiquement belliqueuses ou guerrières que son attitude quelques mois auparavant lorsque s'était posée la question de la pour-

(1) P. XVIII. Preface Familiar studies — The study indeed raised so much ire in the breast of Dr. Japp (H. A. Page), Thoreau's sincere and learned disciple, that had either of us been men, I please myself with thinking, of less temper and justice, the difference might have made us enemies instead of making us friends.

(2) Réimprimé en tête de l'Ile au Trésor, Volume 2 — Tusitala Edition, p. XXIII.

suite d'opérations de conquête anglaise contre les Républiques Sud-Africaines.

Les relations avec les Boers, qui ont longtemps préoccupé la politique britannique sont aussi la pierre de touche des différents aspects du tempérament Anglo-Saxon.

On sait que tout d'abord possesseurs du littoral de la colonie du Cap les colons hollandais et français, de religion protestante, pour fuir la domination britannique ont peu à peu pénétré vers l'intérieur. C'est ainsi que furent fondés le Transvaal et l'Orange. Ce dernier état, annexé en 1848 avait recouvré son indépendance en 1854. Le Transvaal avait perdu la sienne en 1877. En 1880, il en était résulté un soulèvement qui avait abouti à la victoire de Majuba Hill remportée sur les Anglais. En février 1881, lorsque Stevenson était à Davos, l'opinion publique anglaise était divisée. Les uns étaient enclins à mener une vigoureuse politique impérialiste ; l'Angleterre s'emplissait d'excitation chauvines.

Stevenson formula son avis dans une lettre significative. Il y disait notamment : « Je reconnais que je me repais de passions qui sont le propre du chauvin, mais je ne suis tel que dans les circonstances convenables (1)... Que nous ayons été battus et battus honnêtement par le vigoureux petit état ne constitue pas un argument pour la continuation de la guerre » (1).

La lettre fut interceptée semble-t-il par sa femme et ne parut jamais dans le Times. Mais pour être restée dans le cercle intime et personnel, l'expression de cette opinion n'en est pas moins intéressante pour éclairer notre interprétation de la psychologie de Stevenson, ici en contraste singulier avec celle de Kipling qui, dans la grande crise finale des relations Anglo-Boers de 1899

(1) Il l'avait été en 1878 au sujet de la guerre contre l'Afghanistan.

(2) Protest on behalf of the Boers. *Tusi* 28 — I was a jingo when jingoism was in season and I own I pall myself still of like passions with the jingo... that we have been beaten and fairly beaten by the stalwart little state are not, in my mind, arguments for any prolongation of the war.

se révéla au contraire le champion de l'impérialisme le plus effréné.

Avec son individualisme religieux, son tempérament et son esprit marqués du coin de la petite patrie, son aptitude à reconnaître les qualités de l'étranger et à en jouir, Stevenson a les yeux fixés beaucoup plus sur l'exemple de la qualité de vie qui procède de l'héroïsme que sur la satisfaction d'un appétit de succès et de conquête.

Il y a une grandeur de détachement dans le point de vue d'où fut ainsi composé l'Ile au Trésor, une saveur de quintessence dans l'exaltation du concret qui le dépouille de toute note vulgaire. L'intérêt y est pur de toute interpolation : aucune théories, aucun fanatisme, aucun aspect fragmentaire et injuste d'humanité. Stevenson n'y mit que la substance la plus exquise des émotions élémentaires de la terreur, de la curiosité et de la joie, et des passions primitives du déploiement de la ruse et de la violence. Il réalisait là la vision latente d'une aventure personnelle, et rien de plus. Et en ce faisant, il donnait seulement le ton d'une qualité d'existence. L'expérience du roman n'a pas d'autre sens et ne peut avoir aucune autre conséquence idéologique.

C'est ainsi qu'au cours des semaines qui suivirent son arrivée à Braemar se développa la rédaction de l'Ile au Trésor. Au sujet primitif, s'incorpora une grande multiplicité de thèmes que Stevenson recueillait dans sa mémoire. Ce fut le costume et le décor de l'époque Georgienne (1) ; ce furent aussi quelques-uns des scénarios des fameux Deux sous en noir et Quatre sous en couleurs ressuscités de son enfance, l'auberge au coin mystérieux de la grande route, le vieux loup de mer ; le coffre (2) ; ce furent les terribles boucaniers, la technique du voilier (3), le docteur et le squire, tout ce que contient le roman de circonstances colorées. Ce dut être une ivresse

(1) Voir à ce sujet : A chapter on dreams, Tusi 30.

(2) Voir Tusi 2. P. XXX.

(3) Voir lettre à Henley. Vol 2, p. 276 — Of course my seamanship is Jimmy.

pour Stevenson que de faire revivre tout ce qui avait à un moment ou un autre hanté quelque peu son âme.

Il exclut la femme et l'amour. Que serait venu faire le sentiment parmi ces incidents pleins de concentration et de violence ? L'amour qui convenait à de tels protagonistes, à une semblable atmosphère eût tout de suite dépassé les possibilités du public anglais d'alors. L'Île au Trésor resta un thème d'intensité mentale.

Sidney Colvin et H. A. Page ne virent que les premiers chapitres de l'Île au Trésor que Stevenson était en train de composer. Ils ne se privèrent pas de fournir leurs suggestions. H. A. Page intervint de façon plus active encore en mettant Stevenson en relation avec l'éditeur d'un journal susceptible d'accueillir le roman. Il s'agissait d'un hebdomadaire pour enfants : *Young Folks*.

Stevenson ne prolongea pas très avant son séjour à Brèmar. Son état ne s'était guère amélioré depuis qu'il avait quitté Davos, et peut-être était-ce une imprudence de sa part que de demeurer dans les Highlands quand même jusqu'au 23 septembre. Il était si mal en point que pour voyager on le munit d'une sorte de masque respiratoire dont il sera contraint de s'affubler encore l'année suivante et qui lui inspira quelques vers comiques.

A Londres, sa visite fut principalement marquée par son passage aux bureaux de « *Young Folks* » qui devait bientôt commencer la publication de l'Île au Trésor. Stevenson s'entendit avec son directeur Henderson. L'auteur devait recevoir une rémunération, mais l'œuvre n'était pas présentée sous son nom, d'ailleurs aussi nouveau que le pseudonyme (1) qu'il choisit.

Puis, ces détails arrêtés, Stevenson prit pour la seconde fois le chemin de sa Thébaïde. Le 1^{er} octobre, l'Île au Trésor dont la publication prochaine avait été annoncée avec un grand éloge de l'auteur commença à paraître, en

(1) Captain George North.

assez bonne place, mais non à la place d'honneur du journal d'aventures et de voyages.

Jamais événement littéraire ne passa plus inaperçu. Comme son nom l'indique, Young Folk s'adressait exclusivement à la jeunesse. Il n'était lu par aucun critique, par aucune personne susceptible de porter une appréciation de quelque conséquence. Ses lecteurs habituels d'ailleurs furent loin de trouver le récit entièrement à leur convenance. Leur imagination était entraînée à des relations moins sobres. Le fini artistique des premiers chapitres leur parut presque ennuyeux.

A Davos, où il arriva le 18 octobre, en avance de quelques semaines sur l'année précédente, Stevenson fut d'abord sollicité par Symonds d'écrire un essai sur les Caractères de Theophraste. Il se tourna un instant vers une Vie d'Hazlitt qu'il avait toujours tant admiré et dont il était à maints points de vue le disciple. Mais dans l'intervalle de ces recherches et de ces hésitations, les derniers chapitres de l'Ile au Trésor qui restait en suspens furent écrits, et le roman put poursuivre dans « Young Folk » son obscure carrière jusqu'au 28 janvier 1882.

STEVENSON TOUJOURS ESSAYISTE

Second séjour à Davos. Le chalet de l'hôtel Buol. Intimité avec Symonds. Edition des Etudes familières. Premiers essais de Souvenirs et Portraits. Sur le roman romanesque, The Davos Press. The Child's garden of Verse. Retour en Ecosse. Difficultés du séjour. Kingussie et le « Trésor de Franchard ».

Les Stevenson n'étaient pas revenus à l'hôtel Belvédère en octobre 1881. Dans un but d'économie ils avaient loué un chalet meublé dépendant de l'hôtel Buol où résidait encore Symonds. Avec l'aide d'une servante, le ménage pouvait être facilement géré par Mme Stevenson. Cet arrangement, pour sensé qu'il fut, ne se montra pas à l'épreuve des vicissitudes de l'existence.

Au mois de Décembre, Mme Stevenson commença à souffrir des conséquences de l'altitude. Il lui fut nécessaire de descendre se reposer quelque temps à Zurich d'abord, à Berne ensuite après une seconde tentative infructueuse d'acclimatation. L'hiver se passa pour elle en allées et venues de cette sorte, qui rendirent le séjour de Stevenson à Davos relativement onéreux.

La chaire d'histoire constitutionnelle de l'Ecosse ne lui fut pas attribuée. Il n'obtint qu'un très petit nombre de suffrages.

Il semble avoir complètement abandonné son projet d'écrire une histoire des Hautes Terres. Un autre lui succéda. Il fut en relation avec Edmund Gosse. Il s'agissait de composer entre eux une histoire des crimes célèbres. Mais l'intention ne prit guère corps.

Après qu'il eut fini d'écrire « l'Ile au Trésor », Stevenson semble s'être mis sérieusement au travail. Il rédigea d'après ses notes la relation définitive de son séjour sur les flancs du Mont Saint-Hélène en Californie, qui parut sous le titre des Estiveurs du Silverado (1). C'était commencer par la fin la publication de cette série de péripéties de son existence qui furent la conséquence de son voyage à bord du Devonian. « L'Emigrant amateur » avait été retiré, et « À travers les Plaines » ne devait être écrit que plus tard. « Les Estiveurs du Silverado » sont à leur manière un délicieux ouvrage que nous avons souvent cité pour décrire cet épisode intéressant de la vie de Stevenson.

Tous les essais qui constituent les « Etudes familières d'hommes et de livres » (2), étant désormais achevés, — le dernier sur Pepys paru au mois de juin, — Stevenson en prépara une édition sous forme de recueil qui sortit au mois de mars.

Pendant ce temps, il avait déjà inauguré la série des essais de « Souvenirs et Portraits ». Les deux parties de « Causeries et causeurs » (3) parurent en avril et en août dans le Cornhill Magazine où elles devaient être suivies et précédées en juin de la nouvelle des « Joyeux lurons » écrite à Kinnaird Cottage.

Faut-il signaler l'essai : « L'étranger dans son propre pays » où il décrit la situation particulière de l'Ecossois en Angleterre, paru dans la même revue, au mois de mai et qui avait été également écrit pendant l'hiver de Davos ?

Ce séjour, en ce qui concerne la production littéraire fut évidemment plus fructueux que celui de l'année précédente, mais il ne semble pas que sa santé ait fait les mêmes progrès. L'effet du changement d'altitude semble avoir épuisé à la fois ses conséquences toniques et ses inconvénients.

(1) The Silverado Squatters.

(2) Familiar studies of men and Books.

(3) Talk and Talkers.

Stevenson ne semble guère être revenu à la littérature d'imagination à la production de laquelle il s'était exclusivement adonné, et de façon si brillante, pendant l'été des Highlands. Mais qu'il continue à s'en préoccuper extrêmement on ne peut le mettre en doute en lisant l'essai « Sur le Roman romanesque » (1) qu'il composa en février, quoiqu'il ne dût paraître qu'en novembre dans le *Longman's Magazine*. Mais il s'agit avant tout de vues théoriques.

En revanche, il s'adonna plus que jamais aux travaux qui gravitaient autour de la Davos Press. La série des « Emblèmes moraux » évolua vers les « Contes moraux » (2), puis ce fut « Le graveur et la plume » (3), toujours marqués du coin d'exécution artistique inséparable, même dans ces productions, de la personnalité de Robert Louis Stevenson.

Si quelques appréciations de la partie de l'essai sur la « Conversation et les causeurs » consacrée à Symonds sous le nom d'Opalstein pouvaient laisser croire à un manque de cordialité dans les relations entre les deux hommes, la correspondance de Stevenson atteste le contraire.

En mars, il écrira à Colvin : « Symonds me conquiert chaque jour davantage ; de mille manières, et là où vous vous y attendriez le moins. C'est un homme d'un jugement très sûr ; et très sage d'une sage façon. Il est curieux de voir comment Fanny et moi nous tournons régulièrement vers lui quand il s'agit d'obtenir un conseil : nous avons appris à nous rendre compte que son avis est bon » (4).

Un mois plus tard, il dira pareillement au Dr

(1) A Gossip on romance.

(2) Moral Tales.

(3) The Graver and the Pen.

On peut noter ici le parallélisme frappant, tant dans l'inspiration que dans les moyens d'exécution, avec William Blake, au mysticisme si caractéristique.

(4) P. 191 — Letters Vol. — March 82 — Symonds grows much on me ; in many, ways, what you would least expect ; a very sound man, and very wise in a wise way. It is curious how Fanny and I always turn to him for advice ; we have learned that his advice is good.

Japp : « Il est bien meilleur, et beaucoup plus intéressant par lui-même qu'aucun de ses livres » (1).

Ce second hiver à Davos s'acheva sans événement tragique comparable à celui qui avait marqué la fin du premier. Il avait cependant été marqué par de nombreux ennuis, Mme Stevenson étant obligée à chaque instant pour sa santé de laisser son mari seul. Le jeune Lloyd atteignait peu à peu un âge où les leçons de son père adoptif ne pouvaient suffire à son éducation. Il fut décidé d'y pourvoir en Angleterre. Par ailleurs il s'avérait de plus en plus que Mme Stevenson ne pouvait supporter le séjour de Davos.

Le docteur Ruedi auquel Stevenson s'était confié à la station ne voyait pas d'inconvénient à ce qu'il ne revint pas à la montagne et changeât sa résidence.

Toutes ces raisons aboutirent à la solution de quitter Davos au mois d'avril sans idée de retour.

Mais les époux, comme l'année précédente ne réintégrèrent pas instantanément l'Ecosse. Ils s'étaient arrêtés à Fontainebleau et à Paris. Cette fois, ils s'attardèrent en Angleterre, principalement à Weybridge, avant d'aller enfin à la fameuse auberge de Barford Bridge, près de Boxhill, où était déjà venu Stevenson.

Il s'agissait évidemment de revoir Meredith. Etaient-ce les affinités celtiques ? Il y avait de réelles sympathies entre les deux hommes, dont l'aîné avait alors cinquante quatre ans et le plus jeune trente-deux ans.

Dans l'intervalle de la dernière visite de Stevenson, Meredith avait, assez tardivement, pour un écrivain qui était sur la brèche depuis trente et quelques années, publié son chef-d'œuvre, l'une des plus belles pages de la littérature anglaise : « L'Egoïste ». « Les Comédiens tragiques » et *Diana of the Crossways* allaient suivre. Meredith était loin de son déclin.

S'il était intéressant en lui-même, il l'était encore à d'autres titres. De nombreuses années auparavant, avant

(1) P. 195 — *Letters* Vol. — April I 1882 — He is a far better and more interesting thing than any of his books.

de venir à Flint Cottage, n'avait-il pas vécu dans l'intimité des Rossetti, des Swinburne, des Morris, et des Burne Jones, ces esthètes tout à fait fameux ? Il apportait des échos de tous ces mouvements de pensée.

Ayant enfin atteint Edimbourg le 20 mai, Stevenson contrairement aux années précédentes s'attarda dans la ville de son enfance et de sa jeunesse. S'il la quitta, ce ne fut que pour aller faire une excursion avec son père à Lochcarnhead, près des collines du Balquhidder, au-dessus de Stirling. On était seulement sur les confins des Highlands dans lesquels il ne semble pas avoir désiré retourner. Le grand enthousiasme qui lui avait inspiré l'ambition d'en écrire l'histoire était tombé.

Mais le projet envisagé avec Gosse d'écrire une histoire des meurtres célèbres avait attiré son attention sur le meurtre d'Appin, qui a trait à l'assassinat sur la grande route près de Glenure, au pays des Steuarts, de l'intendant Colin Roy qui y représentait le duc d'Argyll, chef du clan des Campbells leurs adversaires traditionnels. L'épisode est du milieu du XVIII^e siècle, et de cet incident tragique des luttes entre jacobites et hanovriens Stevenson retrouva des souvenirs jusqu'au pays de Balquhidder, qui concentrèrent encore son imagination sur lui. On sait qu'il en tira plus tard une partie de l'intrigue des aventures de David Balfour.

Pour l'instant Stevenson avec sa famille tout entière alla passer l'été au Sud d'Edimbourg, c'est-à-dire bien loin des Highlands. On avait loué dans le Peeblesshire (1) une espèce de presbytère appelé Stobo Manse. Le choix n'était pas heureux, car le lieu était humide. La région parsemée de collines qui servaient de pâturage constituait un paysage bien connu, trop connu de Stevenson. Il y tomba malade, il s'y ennuya.

Quinze jours après son arrivée à Stobo Manse, il était en route pour Londres afin de consulter l'excellent doc-

(1) Dans la haute vallée — peu élevée d'ailleurs — de la Tweed qui se jette à Berwick dans la mer du Nord.

teur Clarke qui l'avait jadis envoyé à Menton et à Davos en temps opportun.

Il revint accompagné de Colvin. Stobo Manse était trop mal situé, trop près de la mer. Le docteur avait indiqué un coin des Hautes Terres, encore peu connu, mais destiné à devenir extrêmement à la mode. C'était Kingussie. Il s'agissait de remonter tout au nord, en traversant les monts Grampians et d'atteindre le voisinage de la vallée de la Spey, rivière qui coulant vers le Nord-Est va se jeter dans le Moray Firth entre Elgin et Banff. Changement complet de décor.

Stevenson partit le premier avec Colvin, la famille résolue à le rejoindre. Il fut de nouveau repris par l'aspect des Highlands. La Spey est la rivière la plus rapide de la Grande-Bretagne. C'est dire le caractère accidenté du pays. On y pêche d'abondantes truites. Kingussie est sur un torrent qui la rejoint. On est en pleine incantation gaélique, parmi les bruyères violentes et les genêts.

Arrivé à Kingussie fin juillet il ne put guère y prolonger son séjour que jusqu'au 9 septembre. Car, une hémoptysie et d'autres symptômes alarmants l'incitèrent alors à recourir à nouveau aux avis du Dr Clarke à Londres. Mais dans l'intervalle de ces cinq semaines, l'inspiration qui s'était allumée l'année précédente et qui avait donné naissance à Jeanne la Torte, les Joyeux Lurons, l'Île au Trésor l'avait encore visité.

Chose singulière, dans la nouvelle qu'il composa il s'agit encore d'un trésor, et l'un des principaux personnages est encore un enfant. Le site des aventures est transporté de l'île mystérieuse des boucaniers à la forêt de Fontainebleau. Et en même temps que l'atmosphère de redoutable tension mentale qui donne aux incidents et au pittoresque de l'Île au Trésor leurs possibilités de surexcitation, se dissipe, et fait place à une certaine bonhomie souriante et sensuelle, voilà qu'apparaît subitement la liberté d'une pensée philosophique.

Que cela est bien vu, ou plutôt bien senti ! Dans le roman anglais avec ses personnages à la psychologie répri-

mée, il n'y a pas d'alternative à la recherche et à la conquête violente du trésor.

Du premier moment jusqu'au dernier, il semble que tous s'inclinent devant la vertu ineffable de l'or. C'est l'aimant irrésistible de tous les désirs et de toutes les volontés tendues. C'est exactement le contraire de ce qui se déroule dans le récit du Trésor de Franchard.

Serait-ce que dans l'Ile au Trésor apparaît l'une des conséquences de cette interrogation que pose Stevenson dans l'Amateur Emigrant : « Si le Puritanisme en bannissant de l'âme humaine toutes les autres passions, n'aboutit pas en définitive à n'y laisser développer que la seule cupidité des biens matériels » (1) ?

L'Ile au Trésor, où pas une réflexion n'entrave à aucun moment le développement d'une telle aspiration chez le moindre des personnages, où le prestige de l'or enfoui semble dominer l'action de fond en comble, du commencement jusqu'à la fin, peut être mise entre toutes les mains. Tandis que le Trésor de Franchard, avec ses oscillations d'humanité, avec sa plénitude de points de vue, réussit, nous dit Stevenson (2) pour cette raison même à être taxée d'immoralité.

(1) P. 31 — The Amateur emigrant — Tusi 18 — Can it be that the Puritan School, by divorcing a man from nature, by thinning out his instincts, and setting a stamp of disapproval on whole fields of human activity and interest, leads at last directly to material greed ?

(2) P. 148 — Letters Vol. 4 31 Janv. 92 — to Colvin. It is a poison bad world for the romancer, this Anglo-Saxon world ; I usually get out of it by not having any women at all in it ; but when I remember I had the Treasure of Franchard refused as unfit for a family magazine, I feel despair weigh upon my wrists.

Huitieme partie

**La Venue de la
Renommée**



SUR LE BORD DES FLOTS BLEUS DE LA MÉDITERRANÉE

D'Ecosse en France. Marseille. Hyères et la Villa La Solitude. Toujours le Prince Othon. Stevenson heureux. Le succès de l'Ile au Trésor. Fin de sa vie française. Retour en Angleterre.

En quittant incidemment Kingussie au début de septembre 1882, afin de se précipiter à Londres pour consulter le spécialiste, Stevenson sans qu'il s'en doutât prenait le chemin de l'exil définitif de l'Ecosse. Il reverra bien Edimbourg quelques années plus tard lorsqu'il lui faudra présider à tous les arrangements qu'entraînera la mort de son père. Mais ce sera pour garder la chambre dans l'appartement d'Heriot Row. Il ne se retrouvera plus comme autrefois face à face avec aucun des aspects des Basses ou des Hautes Terres. L'Ecosse n'existe pour lui désormais que dans l'imagination et dans la mesure où son caprice ou son affection sont susceptibles de l'évoquer.

Le spécialiste de Londres lui interdit en effet de séjourner en Ecosse même pendant la belle saison. Il lui conseilla un climat plus sec que même les sites de belle exposition n'étaient capables de lui offrir.

La crainte des hémoptisies, et son état général assez précaire déconseillaient de le laisser voyager seul. Mme Stevenson était malade. Ce fut le cousin Bob qui se chargea de l'accompagner. C'est ainsi que fuyant la Grande-Bretagne et ses brouillards et se rapprochant du Midi de la France où même à l'automne le soleil fait ressentir son action bienfaisante sur l'atmosphère, Stevenson arriva à Montpellier.

Où peut-on trouver un climat plus sec que dans le Bas Languedoc? Stevenson y eut néanmoins une rechute. Il consulta un médecin de l'endroit. Montpellier est d'ailleurs fameux comme centre d'études médicales, et soit les soins qu'il reçut, soit l'action exercée peu à peu par un meilleur état de l'atmosphère, Stevenson commença à prendre le dessus. Il parut suffisamment rétabli de la crise qu'il avait traversée pour que son cousin le quittât.

Dans l'intervalle, Mme Stevenson avait également recouvré la santé ; rien ne lui interdisait plus de rejoindre son mari. Celui-ci n'avait pas l'intention de rester à Montpellier. Ce fut à Marseille que les deux époux se donnèrent rendez-vous. Le 11 octobre 1882 Stevenson était sur la Cannebière. Sa femme l'y rejoignit. C'était leur intention de passer l'hiver sur la Côte-d'Azur.

Robert Louis Stevenson ne s'attarda pas dans la grande métropole méditerranéenne, où Joseph Conrad, qui nous a conté ses allées et venues dans « La Flèche d'Or » beaucoup plus tard, était déjà arrivé quelques années auparavant. Sur la route de Toulon, à 7 ou 8 kilomètres à l'est de Marseille, il découvrit une villa à louer meublée et entourée d'un jardin qui tout d'abord le séduisit. Il s'agissait de « la campagne Delfi ou Delfini », dans le faubourg mi-ouvrier et industriel de St-Marcel près d'Aubagne. Les espaces libres, les belles propriétés abondaient encore, et donnaient à ce coin une physionomie rurale. On apercevait d'ailleurs le massif admirable de la Sainte Beaulme, dernier contrefort des Alpes, que Stevenson appréciait mieux que toutes les majestueuses horreurs de l'Engadine.

Avant de se fixer à St-Marcel, les deux époux firent le voyage de Nice. Était-ce cette inquiétude des lieux qui les tourmentera toujours si fort ? Ils y retournèrent au mois de janvier. La santé de Stevenson donna lieu à des alertes. Sa femme prit en aversion le voisinage de la campagne marseillaise. Elle s'alarma de façon plus ou moins imaginaire de ce qu'elle entrevoyait sous le rap-

port sanitaire. Une villa beaucoup plus exigüe à Hyères lui sembla en tous points préférable à habiter. C'est ainsi que non sans quelques froissements avec le propriétaire de St-Marcel, ils émigrèrent bientôt là-bas. Le 20 mars 1883 Stevenson prit sa nouvelle résidence à la Villa La Solitude.

Hyères, où les prédilections anglaises se sont depuis tant affirmées, est dans le site admirable d'un vieux bourg de Provence. La petite cité antique autour de laquelle se sont construits des hôtels internationaux et des propriétés somptueuses est encore entourée de ramparts. N'y a-t-il pas dans ses ruelles et ses voutes fortifiées quelque chose qui rappelait la Vieille Ville d'Edimbourg ? Quelle majesté dans l'horizon ! Mais quel changement de décor ! Les tristes montagnes de Maures se profilent derrière, pendant qu'au large, vers le Sud, c'est toute la splendeur, tout le faste exubérant de la nature méditerranéenne.

De sa villa La Solitude, au pied du château ruiné, Stevenson pouvait contempler par dessus les Salins l'étendue azurée de cette rade bordée par des îles fertiles. Porquerolles et Port Cros, semblables à quelque vision des paysages de la Grèce lointaine, la nature primitive où prirent naissance dans la lumière toutes ces perceptions artistiques, vrai trésor de l'humanité.

Hyères est naturellement abritée du souffle glacé du terrible mistral qui sévissait à St-Marcel. Mais on était maintenant au printemps, presque en été. La santé de l'écrivain sembla merveilleusement s'améliorer. Dans ce cadre enchanteur de l'horizon de la mer, des prairies pleines d'asphodèles, des bois d'oliviers, des jardins en fleurs, parfumés de roses et de mimosas, avec leurs étranges aspects de cactus et d'aloès, leurs bariolages criards de bougainvilliers et d'ibiscus où plane la majesté lente des palmes, Stevenson sembla renaître à la vie, à la quiétude, à l'espérance.

Au travers de toutes ses appréhensions pour sa santé

l'avait-il jamais perdue ? A quel moment avait-il ralenti son effort ? Non seulement il continuait vaillamment d'écrire, mais il s'évertuait à fortifier ses positions acquises. Après ses « Etudes familières d'hommes et de livres » réunies en volume en mars, il avait publié en août son premier recueil de littérature d'imagination, ses « Nouvelles Mille et Une Nuits » dont les premiers récits avaient paru dans le *London d'Henley* dès 1878, et qui étaient demeurées éparses dans diverses revues. Son essai dans le *Longman's Magazine* de novembre « Sur le roman romanesque » montre combien il était préoccupé des qualités de ce genre de production où il aspirait à s'affirmer.

A la campagne Delfi Stevenson avait commencé pour *Young Folks*, le périodique où avait paru « *L'Ile au Trésor* », un nouveau roman juvénile : « *La Flèche Noire*, une aventure de la Forêt de Tunstall », qui devait paraître en juin 1883 sous son pseudonyme de capitaine George North. Son imagination s'enfonçait dans un passé plus ancien que le XVIII^e siècle ; il s'agissait ici de l'époque de la terrible guerre des deux Roses, fertile en épisodes tragiques.

Mais à Hyères, il reprit plutôt cette œuvre depuis si longtemps caressée, si souvent remaniée, amendée, embellie qui devait être le Prince Othon, trame charmante et peut-être unique dans l'extraordinaire versatilité de sa production. Jamais il ne fut plus loin de la formule réaliste que dans ce roman quintessencié, aussi artificiel que la comédie anglaise du XVIII^e siècle, et aussi transcendant qu'une œuvre de Meredith.

A Hyères, Stevenson vécut la vie de son personnage du *Trésor de Franchard*, le docteur Desprez. Il jouissait d'une retraite tranquille, laissant s'épanouir en lui une sensualité légère, si différente de ses égarements d'Edimbourg. Jamais il ne prit tant plaisir à s'assimiler quelques-unes des vraies qualités françaises. Il cultivait ses goûts, fortifiant ses propres penchants au contact de no-

tre littérature. Rien de singulier qu'en son gîte provençal il eût une partialité pour l'aimable verve d'Alphonse Daudet. Toute sa correspondance depuis Davos indique son aversion pour Zola (1), aussi bien pour sa crudité que pour ses minauderies sentimentales. Quel plus grand injure pouvait-il décocher contre l'objet de son irritation que le qualificatif de « bourgeois » ?

Son engouement au contraire pour le fantastique Barbey d'Aurevilly, (2) sa dernière trouvaille, dénonce ses imaginatives tendances.

Il est peu croyable, quand on l'entrevoit ainsi, qu'il ait songé, comme le bruit en a couru (3), à écrire alors un roman d'amour qui mit en scène une prostituée. S'il est vrai, comme il l'affirmera plus tard que « sa manière était un peu rude pour un roman d'amour », (4) qu'il fut comme nous l'avons décrit un sensualiste, ou comme il s'est proclamé « un réaliste » en ces matières de relations entre les sexes, à quoi un tel projet eut-il pu artistiquement aboutir ? Si tant est que Stevenson ait jamais songé à utiliser ses souvenirs de l'époque de ses dissipations et de ses extravagances intellectuelles, c'eût été d'une manière totalement différente de ce que peut imaginer le romantisme ou le réalisme français. Car malgré ses affections passagères, malgré tous ses congés et ses détentes, pour toute l'organisation spirituelle, pour tout l'effort sérieux, pour tout le fond du tempérament, il est toujours le reflet, la réaction ou la conséquence de cette omnipotente réalité du Calvinisme écossais.

Et c'est comme il s'attardait à rêver au-dessus de la mer « ce saphir aux formes irrégulières à la surface duquel l'Espagne, l'Italie, la France, Alger et Tunis, con-

(1) Voir lettre de Mars 1882 Vol. II, p. 189.

(2) Letters Vol. 2, p. 295, Hyères Mars 1884 — Il l'appelle : « A psychological Poe ».

(3) Voir le livre de J. M. Carré : La Vie de Stevenson, p. 141.

(4) Voir lettre à Colvin p. 184, Vol. 4 I am afraid I am a little broad etc...

templent leurs montagnes renversées » (1), cette mer qu'avait aimée Shelley, que tout à coup, de l'Angleterre la gloire vint le surprendre.

Les deux époux étaient allés faire une saison à Royat, l'automne avait succédé à l'été. Mais la saison des fleurs n'avait pas cessé. Stevenson était occupé à son « Jardin poétique d'enfant ». De fin juin à Octobre, sa Flèche Noire avait paru dans Young Folks où elle avait été bien accueillie par son public de jeunes lecteurs. Ce n'était pas un critérium d'appréciation artistique, car son Ile au Trésor avait été accueillie assez froidement. Et pourtant, lorsqu'après avoir publié en novembre dans le Century Magazine son petit chef-d'œuvre des Estivants de Silverado, Stevenson au mois de décembre, fit paraître en volume son texte définitif de l'Ile au Trésor, le monde de la critique qui le connaissait pour la première fois fit subitement entendre un tel concert d'éloges que l'auteur en eut sa renommée définitivement consacrée.

Depuis Davos, d'ailleurs, ses revenus littéraires avaient continuellement progressé. En cette année 1882, ils atteignirent plus de trois cents livres indépendamment de l'Ile au Trésor. Stevenson était sorti de la pénurie dans laquelle ce fils de la bourgeoisie fortunée s'était si souvent débattu.

Lorsqu'en janvier Henley et Baxter, ces vieux compagnons des dissipations autant que des luttes d'autrefois arrivèrent à Hyères, on en profita pour aller avec eux à Nice. La villa La Solitude était vraiment trop petite. Au surplus, Stevenson n'était-il pas repris par son humeur vagabonde ? Mais cette vie plus irrégulière et agitée, la fraîcheur de l'hiver qui n'en règne pas moins sur la Côte d'Azur réveillèrent le mal assoupi. Il eut une pneumonie. Son existence s'emplit de visites de médecins

(1) P. 252, Poems. Vol. 2. To Virgil and Dora Williams.
By that unshapen sapphire in whose face
Spain, Italy, France, Algiers and Tunis view
Their introverted mountains.

d'allées et venues, d'appréhensions, d'incidents graves, pour sa santé. Le charme d'Hyères était rompu. Mme Stevenson mit en question l'état sanitaire des lieux. Leurs imaginations brodèrent. Ils entrevirent des épidémies dans l'ombre des ruelles de la Vieille ville. Enfin, ils étaient impatients des consultants français. Il leur semblait qu'un spécialiste anglais éclairerait bien mieux la situation.

Dès le mois de mai, les deux époux allèrent à Royat; ils ne revinrent à Hyères que pour lui dire adieu, et comme il avait dit adieu à l'Ecosse, ce fut ici encore un adieu pour toujours.

« Vous m'avez demandé si réellement j'étais heureux, écrira-t-il plus tard à un ami. Je n'ai jamais été heureux qu'une fois, ce fut à Hyères... Depuis lors, comme auparavant, je ne sais pas ce que cela veut dire. Mais je connais le plaisir encore avec ses mille visages, mais aucun d'eux de parfait » (1).

Stevenson en Angleterre éprouva la joie de jouir de son succès nouveau, délicieuse satisfaction pour celui qui avait fait de l'exercice de la profession littéraire une des principales préoccupations de sa vie après le soin de son âme.

(1) P. 59. — Vol. 4 To Colvin 91 — Methought you asked me — frankly, was I happy.. Happy (said-I) I was only happy once : that was at Hyères ; since then, as before then, I know not what it means. But I know pleasure still ; pleasure with a thousand faces and none perfect.

II

DERNIÈRES ANNÉES D'ANGLETERRE

Bournemouth. La tentative dramatique avec Henley. Skerryvore et la mauvaise santé de Stevenson. Les essais. Markheim. Olalla. Le Dr Jekyll et M. Hyde. Enlevé. Mort de M. Thomas Stevenson.

Lorsque Stevenson et sa femme revinrent au mois de juillet en Angleterre, les médecins lui déconseillèrent formellement le séjour en Ecosse, même en été. Le jeune Lloyd, dont la présence à ses côtés n'avait pas été étrangère à la composition de *l'Île au Trésor*, se trouvait à Bournemouth où il complétait son instruction en vue de poursuivre ses études à Edimbourg. Les parents vinrent naturellement le voir, et c'est ainsi que l'idée naquit de continuer à résider dans le sud de l'Angleterre.

A cet arrangement il y avait beaucoup d'avantages. Le climat de Bournemouth, ses bois de pins jouissaient d'une assez bonne réputation. Le site était d'ailleurs charmant. La proximité de Londres n'était pas non plus une circonstance à dédaigner. Et très certainement d'ailleurs, Stevenson se trouva assez bien d'abord de ce séjour sur la côte sud de l'Angleterre.

Les premières semaines furent marquées par une tentative de collaboration dramatique avec Henley. Ne venait-on pas de jouer à Londres leur « *Deacon Brodie* » ? Le succès avait été médiocre. Mais c'était seulement une œuvre de jeunesse. Tous deux, en dehors de l'ambition littéraire étaient avides de s'attribuer à leur tour les gros revenus que comporte la réussite d'une pièce sur la scène. C'est dans cette attente que furent écrits, non sans

brio, « Beau Austin », « L'Amiral Guinée » et enfin « Robert Macaire ».

Henley qui avait un frère comédien rencontra cependant de grandes difficultés à les faire accepter par un théâtre quelconque. L'auteur de l'Ile au Trésor ressentit l'affront, et se remit graduellement à ses tâches familières : les essais et les romans.

Après sa « note sur le réalisme » en novembre 1883, ont paru ses « Silverado Squatters », « Du caractère des chiens », « Deux sous en noir et quatre sous en couleurs », « Old Mortality » qui lui fut inspiré par la mort de Ferrier qu'il avait apprise à Hyères où elle avait assombri un instant ses méditations, « Fontainebleau », « Une humble remontrance » dans divers périodiques. Il a donné au Pall Mall Gazette pour son numéro de Noël, « le Voleur de Cadavres », écrit jadis après les « Joyeux lurons ». Au mois d'avril est sorti enfin, le Prince Othon qui paraît d'abord en feuilletons dans une revue.

Si la collaboration dramatique avec Henley a échoué, Mme Stevenson est heureuse de voir la sienne s'affirmer par la publication d'une nouvelle série de récits des « Nouvelles mille et une Nuits », inaugurés jadis dans le « London ». A Davos, et plus récemment à Hyères, Mme Stevenson a écrit seule ou avec son mari une grande partie du volume. Elle persévéra plus tard et opposera encore au drame de vie secrète de « Deacon Brodie », sa propre conception artistique du « Juge Pendeur », drame sentimental et larmoyant, qu'écrira avec elle Stevenson.

Que l'homme des « communautés artistiques de Fontainebleau » attache toujours une grande importance à la perfection du métier, on n'en peut douter à lire son essai sur « Quelques éléments techniques du style dans la littérature » qui parut au mois d'avril suivant l'hiver passé à Bournemouth.

Mais le véritable indice de l'activité créatrice de Stevenson, c'est Markheim, écrit avant la fin de 1884. Avec

une certaine maîtrise d'exécution artistique, l'auteur du *Prince Othon* y accentue ses préoccupations d'analyse morale. Il se rapproche de Hawthorne, et y affirme une manière déjà entrevue dans son œuvre, notamment avec son « *Will du Moulin* », de caractère régulièrement néo-calviniste et d'avant garde puritaine.

Malgré certaines différences d'aspect, ce n'est pas à tort qu'il a placé Olalla tout près de Markheim dans la présentation de son œuvre. Car, malgré l'évocation prétendue d'une atmosphère catholique malgré le recours au décor d'un pittoresque exotique, ce sont des états d'âmes hantés par des images de la femme que tend à créer en lui son inquiétude religieuse toujours conçue à la Bunnan que nous révèle Olalla.

N'est-il pas d'ailleurs en train de s'enfoncer davantage dans les habitudes du Nord bien qu'au Sud de l'Angleterre ? Peu après la publication en mars et en avril 85 de son *Jardin poétique d'enfant* et de son fameux *Prince Othon* écrits surtout sur la Riviera, M. Thomas Stevenson lui ayant acheté une villa qui fut appelée Skerryvore, en l'honneur d'un des plus grands phares construits par le vieil ingénieur, l'écrivain sembla installé solidement à Bournemouth, comme il ne l'avait nulle part été depuis les jours d'Heriot Row. Et l'illusion fut complétée par le contact journalier des vieux parents écossais venus eux-mêmes passer leurs jours dans une habitation toute proche de celle où résidait leur fils.

Skerryvore, aménagée et meublée selon le goût de Mme Stevenson devint pour quelques années le centre d'une influence littéraire perpétuellement grandissante.

Le détracteur de la vie rangée fit bien quelques tentatives pour rompre la monotonie de ce confort sédentaire.

En juin 1885, il s'en fut habiter chez Colvin à Cambridge. En août, il parcourut avec sa femme les sites les plus réputés de l'ouest de l'Angleterre, visitant Dartmoor, Dorchester, Exeter. L'année suivante, il alla à Londres, passa ensuite quelque temps dans un établis-

sement hydropathique à Matlock (Derbyshire) puis revint malgré tout chez lui. Plus tard, en août, il fit une nouvelle apparition dans la capitale. Il y retrouva Sidney Colvin devenu Conservateur des estampes au British Museum. Ils s'aventura jusqu'à Paris où il vit Henley. Mais quelques jours lui suffirent. Vite il revint à Skerryvore.

Car si le premier hiver de Bournemouth avait été supporté sans encombres, la résidence sur la côte Sud de l'Angleterre réduisit cependant Stevenson à garder la chambre pendant de nombreux mois. Il fut, dans sa villa de Skerryvore, selon sa propre expression « comme un charançon dans un biscuit » (1).

Outre sa maladie incurable, il souffrit de toutes sortes de maux, dus sans doute au manque d'exercice, crampe d'écrivain, maux d'yeux, etc. Mais comme il le rappellera un jour, malgré sa grande fragilité physique, l'absence de cruelles douleurs autant que de fièvres élevées qui caractérise l'évolution de la consommation, lui laissait très largement sa liberté d'esprit, la possibilité de se retenir continuellement dans le repos et le sommeil.

Aussi cette claustration marque-t-elle plutôt un développement de son pouvoir de création imaginaire qu'un recul quelconque ou une détérioration de ses facultés.

« Le cas étrange du docteur Jekyll et de M. Hyde » publié en janvier 1886, est toujours, comme Markheim, du roman symbolique, une sorte d'introspection imagée. S'il s'y trouve du Wilkie Collins, du Lytton et du Gaboriau, cette relation supposée d'un méticuleux homme de loi a sa raideur bien puritaine, son affectation scientifique qui rappellent les jeunes années de l'existence d'Edimbourg, avec leurs contrastes frappants d'intellectualisme lucide et de sensualité brutale.

Le nouveau roman d'« Enlevé » qui du 1^{er} mai au 1^{er} juin paraît dans *Young Folks*, sans qu'il prit de pseudonyme, cette fois, est d'une manière très différente plein

(1) « Like a weevil in a biscuit » Letters Vol. 4 p. 180, to Colvin.

de sensations jeunes et violentes, plein de réflexes hardis. Le symbolisme s'atténue devant la vie en action. L'inquiétude des paysages des Basses Terres, les rumeurs de la mer, le charme mystérieux de l'Ecosse celtique, une acuité de perceptions élémentaires, emplissent ce roman du passé, ce journal de David Balfour, d'une plénitude de vie animale, de vigueur concrète dans sa sobriété de perspectives psychologiques. Mais celles-ci n'existent pas moins. Elles révèlent le visage toujours attentif du Presbytérianisme écossais, autant que la versatilité, et l'humeur inlassablement héroïque et nerveuse de l'Ecosse celtique.

Après le grand succès remporté par « L'Etrange cas du docteur Jekyll et de M. Hyde » qui eut les honneurs d'un sermon à Saint-Paul, la cathédrale anglicane de Londres, Stevenson réunit en volume au mois de janvier 1887, la série de ses plus courtes nouvelles éparses dans les revues, sous l'égide de l'épisode des « Joyeux lurons », sa création de Kingussie.

Il demeura cependant au cours de tous ces mois un inlassable essayiste. Donnait-il déjà l'impression d'avoir renouvelé ce genre un peu détérioré depuis Lamb ?

Il avait eu la douleur de perdre son vieux protecteur d'Edimbourg, le Professeur Fleming Jenkin. En attendant d'écrire son volumineux « Mémoire », il lui consacra une notice mortuaire dans l'Academy. Puis un certain nombre d'essais qui figurent aujourd'hui dans « Souvenirs et Portraits », « Quelques Souvenirs d'Université », « Pastorale », « Le Presbytère », et quelques autres tels que « Les livres qui m'ont influencé » défilèrent de mois en mois dans les revues.

Mais le moment approchait où son existence de Skerryvore, à la fois si terne et si fertile allait subitement prendre fin.

Le 6 mai 1887, fut-il mandé d'urgence à Edimbourg ou y suivit-il son père que l'on y transportait ? Toujours est-il que le 8 mai, le vieil ingénieur qui donnait

depuis longtemps des signes de plus en plus évidents de débilité sénile y décédait après l'arrivée de son fils. Le coup était douloureux, car M. Thomas Stevenson avait été un père qui avait péché plutôt par excès d'affection et d'intérêt pour son enfant unique et qui particulièrement depuis 1880 faisait pleuvoir ses bienfaits sur celui dont le triomphe reconfortait maintenant ses dernières années incertaines. C'est sous l'impression d'un grave sentiment filial que Stevenson demeura enfermé dans la vieille demeure d'Heriot Row. Car son état de santé ne lui permit pas même d'assister aux funérailles. Trois semaines il s'attarda dans ces chambres pleines de tant de souvenirs, passant son temps à écrire l'essai sur « Thomas Stevenson, ingénieur des phares » qui parut à Londres dans la *Contemporary Review*. Ce fut là aussi qu'il composa son poème « Ticonderoga », si tragiquement évocateur de la puissance incoercible de la Destinée.

Comme il avait abandonné Fontainebleau, Hyères et Davos, Stevenson abandonnait du même coup Skerryvore et Edimbourg. En passant par Ticonderoga, il retournait vers la Californie. Il sortait de sa longue inaction durant laquelle il avait acquis tant de prestige littéraire ; il reprenait la route. Et pour un homme brisé comme lui dans sa vigueur physique, mais en qui n'étaient point encore taris les rêves et les curiosités, quel plus beau chemin à parcourir que l'horizon mystérieux des flots, quelle plus belle lande à traverser que l'étendue de la mer ?

Conclusion

Peut-être à cet instant où Robert Louis Stevenson s'en va quitter le Vieux Monde, échanger ses voisinages pour des décors exotiques, reprendre ses vagabondages après les années de retraite et de labeur sédentaire, convient-il une dernière fois, avant que se métamorphosent ses jours, de se pencher sur sa vie passée pour en noter l'impression d'ensemble.

Certes, nous ne reprendrons pas les analyses minutieuses qui nous ont semblé nécessaires à donner tout leur sens à ses éclosions successives. Et comment en tracer une image qui lui demeure un peu fidèle dans un cadre trop étroit ? Ce qui s'est fixé en lui de ses variations subtiles, de ses vicissitudes morales, ce qui s'est incorporé à ses énergies instinctives, nous ne le saurons que plus tard. Rien ne révélera mieux peut-être le véritable Stevenson que l'épreuve du Pacifique où il assume toute sa taille.

Mais nous essaierons quand même, comme il le fit certainement lors de sa dernière visite à la maison d'Heriot Row, de nous représenter brièvement l'orientation de sa vie.

Sans doute à ce triste retour, qui réveillait tant de souvenirs, Stevenson songeur, et sous le coup d'une mort à laquelle son propre état faisait un accompagnement tragique, dut-il sentir combien la solidité du logis, l'esprit conservateur, les apparences bourgeoises et la volonté orthodoxe de la théologie paternelle avaient eu peu de pouvoir d'exemple et de force d'initiation.

C'étaient des influences plus intimes, venant d'un fond plus mystérieux, qui se dérobaient à celles-ci s'étaient affirmées contre elles. C'étaient les faiblesses du logis, ce qui s'y maintenait secrètement de pure nature humaine

qui avaient été responsables de son développement personnel.

N'a-t-il pas marqué dans son œuvre combien c'était dans la famille elle-même qu'il avait puisé le goût des fortes impressions dramatiques et des recrus émouvants qui ne s'arrêtaient pas à la Bible, l'originalité du caractère, et presque la bizarrerie, les tendances à répudier la discipline intellectuelle, le don d'une certaine terreur qui cherchait l'inspiration dans la voie individuelle ?

Était-ce le signe de la race, de cette race gaëlique du côté de laquelle l'auteur d'« Enlevé », qui fit avec Alan Breck l'apologie, rare en son temps, de la vivacité celtique, se classe très aisément par son tempérament personnel ? Était-ce encore le résultat de la secrète survivance dans une famille bourgeoise de cet « esprit covenantaire », protestant révolutionnaire, qu'expliquent suffisamment ses origines paysannes ?

Mais c'était, dans tous les cas, sur cette pente indépendante et quelque peu chaotique, qu'il s'était aventuré. Ne se plaisait-il pas d'ailleurs à sa justification ?

Certes, il ne s'y trouvait point seul puisqu'il avait eu des maîtres, mais toujours librement choisis, comme on se crée des amis, d'inspiration si disparate et si inattendue qu'ils allaient de Bunyan à Dumas, de Whitman à Herbert Spencer et de Villon à Thoreau. Il avait eu des compagnons, du Vieux Berger écossais à John Addington Symonds et des conseillers intimes, du Professeur Jenkin à Henley, de Baxter à Sidney Colvin !

Sans eux, quelles probabilités de développement médiocre. Et même avec eux, quels dangers ! Quel instinct profond et sûr, l'avait au contraire guidé, à travers un dédale d'idées et de renouvellement tumultueux jusqu'aux réalisations fortes de la personnalité ?

Élevé sans vraie méthode, dans ce qui représentait pour lui « l'emprisonnement familial », il avait largement pratiqué, pendant son enfance malade, l'évasion imaginative. Il se souviendra toujours de ses aspirations

d'enfant et des instincts qu'elles dénotent. Puis, avec l'âme déchaînée hors de l'atmosphère moyenne du siècle de la Reine Victoria, lorsqu'il avait pu se mêler à l'existence d'Edimbourg, il avait saisi avidement ses possibilités cachées. C'étaient les aventures d'étudiant à la manière démocratique de l'Université, les premières intrigues amoureuses, la conduite irrégulière, le cynisme grandissant à envisager « le péché ».

Si l'abandon presque total de la théologie calviniste qu'on lui avait inculquée entraînait pour sa vie morale un danger assez palpable, il avait été fort heureux que se manifestassent chez lui des enthousiasmes intellectuels. L'Ecosse lui en fournit quelques-uns qu'élargissaient ses lectures faites toujours sans contrôle. C'est ainsi qu'il s'était engoué de Whitman et d'Herbert Spencer.

Sa période de préparation à la profession d'ingénieur qui était celle de son père, à laquelle il était censé s'initier avait été entrecoupée de voyages maritimes, de séjours dans les sites sauvages des plus lointaines îles du nord... Il en avait profité d'autant mieux qu'il était déjà formé aux rêveries sur la lande dans le voisinage d'Edimbourg où vient battre le pays celtique. Corrigeant les influences de son existence urbaine, ces contacts de la nature entretenaient toujours en lui des possibilités mystiques, imprégnaient son âme d'émois et de sensations profondes, en face de la nature éternelle.

Etudiant pour le Barreau — car il avait dû confesser son inaptitude aux enthousiasmes techniques — il avait été repris davantage par le milieu intellectuel et les amusements ordinaires, les dissipations flagrantes d'une jeunesse impatiente des prohibitions puritaines et s'exerçant à les violer. C'est ainsi qu'avait éclaté son premier dissentiment avoué avec la maison paternelle effrayée de ses hardiesses.

Mais, c'est sur ces entrefaites que s'étaient dessinées pour lui les premières perspectives d'aboutissements littéraires. Ce tournant de sa vocation ne correspondait-

il pas d'ailleurs à une désertion de l'Ecosse ? Il y avait des années qu'il s'exerçait à écrire. Pourtant dans sa ville natale, les encouragements vrais n'avaient guère dépassé le cercle d'une société de jeunesse. Rien de singulier qu'il tournât les yeux vers Londres dès qu'il sut pouvoir y compter sur l'amitié éclairée de Sidney Colvin en attendant le patronage de Leslie Stephen et de son Cornhill Magazine. Ne s'était-il pas rendu compte au surplus de l'incompatibilité de ses dons et de ses curiosités même avec ce qu'exige le Barreau ? Avant que d'y être admis, il y avait déjà renoncé.

Le fait d'être sous le coup d'une adoration platonique pour la femme distinguée, intellectuelle et esthète que était Mrs Sitwell, nouvellement rencontrée, avait bien entendu profondément modifié ses dispositions intimes. Et sa métamorphose morale avait été complétée par cette circonstance heureuse que, sa mauvaise santé ouvertement reconnue, il avait été appelé à passer l'hiver loin de son milieu écossais, sous le ciel plus ensoleillé de la Riviera française, dans une société plus aisée des distractions moins âpres.

Mais sa grise ville natale avec sa rigueur puritaine, son atmosphère dolente du nord et ses contrastes violents de brutale sensualité et de sentimentalité secrète, comme il en évoquera plus tard l'atmosphère avec son port de Ballantrae, pouvait-elle ne pas le reprendre ?

La fin de l'influence exercée de façon trop distante par l'exquise Mrs Sitwell avait correspondu d'ailleurs avec l'entrée en scène de ce nouvel ami destiné à jouer un grand rôle, qui s'appelait W. E. Henley. Avec lui triomphait encore et sous une forme plus accusée la vigoureuse apologie de la vie violente, de l'impudence sensuelle, et des réactions militantes de la pensée et du geste contre le pharisaïsme.

Pourtant, la manière d'Henley n'était-elle pas déjà minée dans l'esprit de Stevenson par d'autres initiatives, et cela au moment même où il s'y adonnait le plus ?

Depuis longtemps déjà — n'était-ce pas là d'ailleurs une tradition de l'Ecosse ? — Il s'était senti attiré par les perspectives françaises. C'est par une imitation de la bohème parisienne qu'il affectait un genre esthète et qu'il cultivait avec soin la ressemblance gallique. Mais ses hardiesses intellectuelles et ses dissipations d'Edimbourg se ressentaient trop du défi à la rectitude doctrinale et à la suggestion dogmatique dont elles étaient animées.

C'est une conscience plus sereine, des instincts plus nuancés, venant d'une source plus riche dans l'âme que ses séjours en France vont peu à peu dégager, par des voies inattendues.

Car, que signifiait au fond son attitude réfractaire à la conformité de l'école, de l'Université, de l'occupation pratique et des conventions établies ?

Par quelles aspirations, pendant de longues années, en face de la nature éternelle et de ses propres sentiments humains avait-il laborieusement poli, autant qu'animé son style, cherchant la fraîcheur d'expression et la vivacité sentie ? Il y avait sans doute chez lui un tempérament artistique que l'exemple français enchantait, aiguillant ses perceptions.

Mais il est par ailleurs impossible de ne pas discerner surtout ses profondes affinités dans le courant anglo-saxon, l'évolution protestante d'Amérique ou d'Angleterre.

Fuyant la redoutable emprise des sentiments familiers et l'autorité des aînés, en déracinant son âme pour des révélations neuves, de féconds renouvellements de spontanéité vivante, qui suivait-il, sinon le sentier caractéristique d'un néo-calvinisme moderne qui, hors du dogmatisme ancien vise à une reconstruction de l'âme par un effort individuel conforme à la tradition mystique.

Est-ce l'influence des livres ou un dernier aboutissement d'une tendance toujours vivante ? « Prédicant non conformiste » comme l'avait noté Henley, non sans une fine ironie, ses affectations d'esthète, son mysti-

cisme contemplatif en face de la nature, son analyse intellectuelle, ses exaltations d'instinct avaient des sources religieuses et ne pouvaient s'harmoniser que par une synthèse semblable.

Le nombre des compatriotes venus chercher, comme lui, dans la parfaite liberté de la Forêt de Fontainebleau, l'épanouissement d'eux-mêmes attestait que ce besoin était largement répandu dans la génération nouvelle.

C'est sous le signe de Thoreau et d'un transcendantalisme en action avec d'étranges variantes que Stevenson avait développé sa conception de la bohème.

Il faut reconnaître d'ailleurs qu'une tentative qui vise, quels que soient les moyens suivis, à réveiller en soi-même, contre les capitulations d'habitude et de réussite sociale, une âme bien individuelle et vivante constitue un effort austère, une entreprise « puritaine » contre l'indolence morale, source de cette corruption vrai qu'est l'esprit conservateur.

Pendant des mois et des années, il s'était ainsi évertué à l'affranchissement de son âme, à trouver l'inspiration dans « le bel entrain de la route ». C'est l'époque des Voyages en France et de ses deux premiers livres : « le Voyage sur les Rivières » et « Le Voyage avec un âne dans les Cévennes ». Ce sont les rêves de vie errante et des débuts d'application de cette « bohème » elargie, spirituelle et transcendante, qui, parfois, aux côtés d'Henry, reprend un caractère brutal.

Il fallait une donnée de l'âme pour ouvrir de nouvelles voies à l'activité imaginative, aux enthousiasmes intellectuels de R. L. Stevenson. Et voilà qu'avait éclaté la révélation de l'amour.

Nous ne reprendrons pas l'histoire de cette grande phase de sa vie. Ce sentiment nouveau qu'il exalta à souhait fut la source de maints essais et nouvelles qui dénotent toute son importance dans ses préoccupations

intimes. Car Stevenson s'avère intensément personnel dans sa matière littéraire.

Il ne fait guère de doute que l'attachement conçu par lui pour Mrs Osbourne procède de sentiments élevés, stimule une activité morale encore indécise en lui. Mais ne témoigne-t-il pas d'un mépris complet pour le solide ordre social, ne constitue-t-elle pas comme un surcroît d'évasion ?

Lorsqu'il va poursuivre en Californie la future compagne de sa vie encore légalement unie à son premier mari, c'est la rupture complète avec la famille bourgeoise aux prohibitions puritaines, ce sont les moyens réduits, après l'apaisement du voyage. Et pour Stevenson malade et tentant de tous côtés de tirer des revenus de sa profession littéraire, quelles heures de misère obscure sur les bords du Pacifique, au fond de San Francisco ! Mais il en reviendra tout plein des premières visions exotiques. Il en reviendra marié, rasséréné en lui-même.

Si dans ses « Notes pittoresques sur Edimbourg » il a laissé entrevoir une certaine impatience de ses compatriotes écossais, et s'il a préféré jusqu'ici promener son indépendance et contempler la nature en dehors du vieux pays, c'est avec un sentiment filial qu'il apprécie désormais l'Ecosse et se tournera vers sa force, toujours primitive et sauvage.

Un Stevenson valétudinaire, soignant sa maladie pulmonaire errera des Hautes Terres d'Ecosse à Davos. Il viendra s'installer à Hyères. Il s'établira à la fin dans le sud de l'Angleterre.

Nous l'avons pas à pas suivi. Nous avons montré par quelles voies d'expérience personnelle, ayant scruté la nature humaine, ayant enrichi son âme de perceptions vivantes il avait exprimé dans son œuvre les aspirations de son être, comme dans l'Ile au Trésor, ou les données profondes de sa conscience morale comme dans le Cas étrange du docteur Jekyll et de M. Hyde.

Pendant plus de dix années, depuis son premier essai

« les Routes », il s'était en vain servi de son style lesté et clair pour atteindre à la renommée. Avec une certaine grâce d'expression qui a trouvé depuis des admirateurs, il avait remué les idées non sans quelque réticence, tiré profit de son expérience et de ses observations, analysé ses sentiments, discuté des problèmes de conduite. Il avait même en définitive esquissé une « Morale ». Il était resté loin du but.

Mais n'avait-il pas acquis un précieux talisman ? Avec son intensité aiguisée par l'appréciation artistique, sa physionomie gardait l'ambiguïté des tendances et l'énergie des aventures de la vie intellectuelle prête à s'épanouir en lui en images de volonté.

Après avoir tenté en vain en collaboration d'Henley de travailler pour la scène, il avait poursuivi le succès atteint avec son « Ile au Trésor ». Avec ses romans d'« Enlevé » et le « Cas étrange du Dr Jekyll et de M. Hyde », malgré l'échec du « Prince Othon » qu'il couvait depuis si longtemps, il exerçait une influence qui pour être assez subtile était désormais indéniable.

Elle n'avait pas seulement un caractère littéraire. Il ressortait, sans nul doute, de ses œuvres d'imagination une qualité vraiment exquise, une aisance de rendu qui devait les recommander à l'accueil des connaisseurs. Mais il était trop évident que non moins que l'essayiste, le vigoureux romancier était le reflet de l'homme, témoignant de prédilections, manifestant des points de vue ayant leur portée morale, leurs suggestions psychologiques qui ne pouvaient manquer d'avoir de très sérieuses conséquences dans l'orientation britannique où la sombre humeur de Carlyle commençait à peser un peu.

Et que par l'imagination, il s'enfonçât bien loin vers l'ouest, vers son mystère d'El Dorado et ses paysages exotiques, ou remontât les mers du nord, avec leur dédale d'îlots, leurs côtes de rochers déserts, avant qu'ils fussent jalonnés organisés, administrés, ou qu'il évoquât Alan Breck et le jeune David Balfour dans les profondeurs dangereuses de la vieille Ecosse celtique, habitées

de haines passionnées, d'implacables fidélités, c'était dans l'exaltation d'une âme à qui répugnait toujours l'abstraction professionnelle et le pur intellectualisme. C'était un relent âcre de vie qui envahissait la scène.

Il ne s'agissait pas d'ailleurs d'une démonstration « réaliste ». Soit qu'il eût déjà mesuré la résistance anglo-saxonne, soit qu'il préférât demeurer sur le terrain transcendant, il offrait de sa vigueur la quintessence artistique.

Avec quelle concentration symbolique il avait campé le docteur Jekyll, jonglant dans le laboratoire scientifique avec la nature humaine, dans un complet oubli de l'âme, réalisant d'un côté l'image de la perfection morale et cultivant en secret la sensualité intégrale, caricature monstrueuse de l'être humain véritable.

Rompant la froide incantation de la respectabilité moderne qui ne réussit qu'à tuer l'âme au nom d'un faux puritanisme, il y opposait ses hantises.

C'était la résurrection de l'atmosphère morale d'entreprises dangereuses et violentes dans le décor pittoresque du XVIII^e siècle. C'était l'évasion hors du cadre d'une vie trop policée vers les confins sauvages. C'était la vision des batailles d'un tragique toujours barbare, c'était l'appel de la mer...

Dans une très large mesure, le sentiment de l'âme qui s'affirme chez l'enfant, et son souvenir de lui-même, son besoin de force jeune, l'aidaient à retrouver le sens de la plénitude intime, issue non d'un plan de conduite solide, mais des profondeurs obscures de la mystique ancestrale.

Miné par la maladie depuis de longues années, après ses démonstrations littéraires, il retrouvait quand même et mieux qu'imaginativement, la force élémentaire de sortir de l'inaction, de l'existence sédentaire et de ses extériorisations artistiques pour obéir à l'appel des grands horizons d'aventure encore si puissants sur lui.

Tel était le sens de son départ vers l'Amérique qui de-

vait le conduire si loin, jusqu'au cœur du Pacifique, qu'il n'avait fait qu'entrevoir à sa première émigration.

Nous nous arrêtons là, sans avoir tenté encore d'étudier son œuvre inachevée. Il tourne ici une nouvelle page de son développement personnel, mais il inaugure aussi un nouveau chapitre de la vieille littérature anglaise. Car telle était sa vocation impérieuse et sa prédestination en tant que fils de l'Ecosse encore marqué du signe de l'insoumission nationale et des ressources de la race. La race qui conquiert les îles, (1) et qui, du haut de ses montagnes où son âme s'est retranchée, sait encore tenir la plaine jusque dans l'infini des flots.

(1) Voir chapitre 5, Deuxième Partie, page 96.

Table des Matières

	Pages
AVANT-PROPOS	7
ET REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES	14
PREMIERE PARTIE	
L'enfance et les débuts de l'adolescence	
CHAPITRE PREMIER. — <i>La famille d'Edimbourg et le problème ancestral.</i> — La famille bourgeoise. Une lignée d'ingénieurs. Le pasteur de Colinton et les Balfour. Les ancêtres obscurs d'une paroisse de l'Ouest. Les origines celtiques	19
CHAPITRE 2. — <i>Les premières années de l'enfance et les suggestions religieuses de la famille.</i> — La nourrice Cummie. Le Covenant. Le Cathéchisme presbytérien. La tension mentale précoce. L'enfance pathologique	30
CHAPITRE 3. — <i>Nouveaux aspects de l'enfance.</i> — Le Presbytère de Colinton. Les Voyages. Manque d'assiduité scolaire. Originalité du père. La théorie de l'inspiration. Contraste avec le système anglais d'éducation ..	41
CHAPITRE 4. — <i>La vie imaginative intérieure.</i> — Les sources familiales des tendances d'imagination de R. L. S. Les deux sous en noir. Les Mille et une Nuits. Les romans dans la maison	49
CHAPITRE 5. — <i>Loin du Presbytérianisme bourgeois.</i> — Le rôle grandissant des romans. L'initiation artificielle à la vie. L'anarchie intime. Principaux auteurs. L'influence du milieu vraiment national	57
CHAPITRE 6. — <i>La Revanche du Calvinisme.</i> — La désintégration de la foi n'exclut pas l'influence de la pression calviniste. Particularités du calvinisme. La terrible vertu du silence	63

DEUXIEME PARTIE

Les années de transition

CHAPITRE PREMIER. — <i>Regard jeté en arrière et considérations préliminaires.</i> — Les premières manifestations littéraires favorisées par le père. Stevenson apologiste de son absence d'éducation. Insuffisance notoire de la discipline presbytérienne. L'atmosphère d'Edimbourg. L'Ecosse pays des contrastes absolus	69
CHAPITRE 2. — <i>Premier contact avec l'Université.</i> — Carlyle et Stevenson. L'Université. Son caractère et le manque d'assiduité de l'étudiant ingénieur. Quelques professeurs. Swanston. Le costume et le thème de la vie de bohème parisienne	76
CHAPITRE 3. — <i>Recrudescence de la vie cachée.</i> — La femme dans la vie du jeune étudiant. Ses fréquentations plébéiennes. Swanston. Mépris de l'instinct	83
CHAPITRE 4. — <i>Le développement intellectuel.</i> — Les amis R. A. M. Stevenson. Fleming Jenkins. Son intimité. Ses vœux. Les représentations théâtrales. La vie d'Edimbourg	90
CHAPITRE 5. — <i>Aux pays des phares du Nord.</i> — Les suggestions de la vieille Ecosse. Archaïsme et modernisme. Le thème de la civilisation. Faible attrait des travaux pratiques. Les influences du Nord. Toujours la vie cachée. Premières sensations mystiques	96
CHAPITRE 6. — <i>Tout près de la Nature éternelle.</i> — Le scaphandrier. La petite île d'Eàrraid. Les grands travaux. Le chantier et le voisinage de la nature sauvage. Impressions de la mer. Triomphe de la vie subjective	105
CHAPITRE 7. — <i>Premiers indices de la vocation.</i> — L'éducation de la nature et le style. Mysticisme intellectuel. Similarité et dissemblance des vocations du père et du fils	111
CHAPITRE 8. — <i>Stevenson et la décadence intellectuelle d'Edimbourg.</i> — L'Edimbourg de Stevenson. Regard en arrière. La décadence intellectuelle du moment. Le provincialisme. Les discussions religieuses. L'ambiance rationaliste. La résistance du subconscient chez Stevenson	116

TROISIEME PARTIE

Les débuts de la recherche et de l'affirmation du moi 125

CHAPITRE PREMIER. — *Les livres. Un point d'appui doctrinaire : L'Amérique et Walt Whitman.* — La portée intellectuelle des livres. Les romans. Walt Whitman. Position de Whitman. Emerson, première étape du déclin du Puritanisme conservateur. La vie intégrale. Aristocratie et bourgeoisie 127

CHAPITRE 2. — *Le milieu universitaire et les précoces tentatives littéraires.* — Profit personnel de la vie d'étudiant. L'Edinburgh University Magazine (1871). Ferrier et Brown. Premiers essais. Stevenson critique de la gravité de la jeunesse écossaise 135

CHAPITRE 3. — *L'orientation vers le Barreau et l'influence croissante d'Edimbourg.* — Adieux de Stevenson à la profession de son père. Le Barreau. Motifs du choix. Le stage chez un homme de loi et les études. Dissipations de Stevenson 144

CHAPITRE 4. — *L'ébullition intellectuelle de la jeunesse et les contacts élargis.* — Occupations sédentaires. Nouvelles influences. Spencer et Huxley. Le jacobinisme juvénile de Stevenson. La L. J. L. Séjour en Allemagne. Frankfort, Baden. La Forêt Noire 151

CHAPITRE 5. — *Conséquences des nouveaux développements : Conflit familial.* — Fin du système de réticence intellectuelle avec son père. Soucis de véracité de Stevenson. Nécessité des convictions personnelles. Stevenson fidèle quand même à l'inspiration du protestantisme. Sa résistance de conscience. Nouveaux aspects de Stevenson : sa persévérance au travail 159

QUATRIEME PARTIE

Les commencements de la destinée littéraire 169

CHAPITRE PREMIER. — *Premiers appuis d'Angleterre et leurs conséquences.* — Un voyage dans le Suffolk. L'atmosphère des Universités anglaises. Sidney Colvin et Mme Sitwell. Premier essai. Stevenson à Londres. Sa maladie. « Condamné à passer l'hiver dans le Midi ». La Côte d'Azur et ses bienfaits. André Lang 171

CHAPITRE 2. — <i>Essai de vie rangée à Edimbourg et Mme Sitwell.</i> — Mme Sitwell et Stevenson. L'harmonie Heriot Row. Excursions. Stevenson sérieusement au travail. Ses projets littéraires. Déclin de la phase idéaliste. Stevenson repris par les dissipations d'Edimbourg	179
CHAPITRE 5. — <i>Une entrée en scène : Henley.</i> — Henley et la décroissance de l'influence de Mrs Sitwell. La réaction anti-prosaïque en pleine vigueur. Stevenson avocat. Premiers déplacements. Fontainebleau.	186
CHAPITRE 4. — <i>Nouvelle émancipation : Fontainebleau.</i> — La Bohème anglaise à Paris. Stevenson entre Du Maurier et George Moore. Les communautés artistiques de Fontainebleau. Le déclin de l'influence de Ruskin	193
CHAPITRE 5. — <i>Analyse de l'influence de la Forêt.</i> — Brook Farm. Interprétation anglo-saxonne de la vie simple à Grez, Barbizon, Cernay, Montigny. La manière passagère de Stevenson	200
CHAPITRE 6. — <i>L'Homme de la Route et de la Rivière.</i> — La fréquence des migrations de Stevenson. Son premier essai : « Les Routes ». Son dédain des paysages grandioses. Le mysticisme de la Nature. Périgrinations en Ile de France et en Orléanais. Villon. Charles d'Orléans. Le Voyage fluvial de la Sambre à l'Oise. Les projets de vie errante. Sa production littéraire. Le parfait bohémianisme	204
CHAPITRE 7. — <i>Stevenson déchaîné.</i> — Ses dissipations scandaleuses en compagnie d'Henley à Edimbourg. Sa vie plus sobre en France. Son affectation de matérialisme. Son attitude essentiellement religieuse : l'exaltation protestante de l'individualité. Ses résultats littéraires	214

CINQUIÈME PARTIE

Au tournant décisif de la vie 221

CHAPITRE PREMIER. — <i>Sous le règne de la véracité de l'amour.</i> — La donation de son père. Embarras d'argent et vie plus large. Mme Osbourne. L'essai sur le sentiment amoureux. La série de Virginibus. Le principe du mariage. Complications de la situation vis-à-vis
--

de Mme Osbourne. Etude sur Villon. Premières œuvres d'imagination : Un logement pour la Nuit. Le Sire de Malétroit. Will du Moulin	223
CHAPITRE 2. — <i>Les préoccupations intimes et la production littéraire.</i> — Meredith. Mme Osbourne à Londres. Stevenson aussi. Henley et la Revue « London ». Les nouvelles Milles et Une Nuits. Avec Jenkin à Paris. Départ de Mme Osbourne. Le voyage fluvial. Les Notes pittoresques sur Edimbourg. Le Voyage dans les Cévennes. Dissipations avec Henley à Londres. Retour à Edimbourg	234
CHAPITRE 3. — <i>Les deux aspects de Stevenson et le triomphe de l'amour.</i> — Les dissipations de Stevenson à Edimbourg. « La véracité des relations ». Le Voyage dans les Cévennes. Morale laïque. Les difficultés pécuniaires. Difficultés familiales. Sa décision de rejoindre Osbourne	246
CHAPITRE 4. — « <i>Morale laïque</i> » et ses directives de conduite. — Caractère conscient de l'exaltation amoureuse de Stevenson. Ses affinités « puritaines ». Brève analyse de « <i>Morale laïque</i> ». Son inspiration éperdument protestante	254

SIXIÈME PARTIE

La grande aventure	261
CHAPITRE PREMIER. — <i>Un individualiste dans le troupeau.</i> — Rejet de tous les dilettantismes. Le Devon. L'histoire d'un mensonge. Initiative aux questions sociales. Le martyr d'« Au travers les plaines ». San Francisco et Monterey. Stevenson brisé et malade	263
CHAPITRE 2. — <i>Modernisme et exotisme.</i> — Le féminisme de Mme Osbourne. Son type exotique. Monterey. La vie archaïque et pittoresque. Yankees et Mexicains. Le mari de Mme Osbourne. Le divorce. La bonne et la mauvaise chance	271
CHAPITRE 3. — <i>Dans la Nuit de San Francisco.</i> — Raisons du départ de Monterey. La vie ascétique de Stevenson. Nouvelles initiatives. Les spectacles des Portes d'Or. La solidarité humaine. Le pardon d'Heriot	

Row, Mme Osbourne à San Francisco	279
CHAPITRE 4. — <i>Le mariage et le raffermissement des sympathies écossaises.</i> — Stevenson pensionné par sa famille. Le mariage privé selon le rite presbytérien. Les époux et le jeune Lloyd vers les hauteurs au-dessus de San Francisco. Connaissances écossaises	287
CHAPITRE 5. — <i>En plein azur, l'été, dans la Californie.</i> — L'épisode des « Silverado Squatters ». Le campement. Vicissitudes. Les jours et les nuits. Retour à l'individualisme. Ils rejoignent l'Ecosse. Suppression de « l'Amateur émigrant »	293
CHAPITRE 6. — <i>Le Retour en Ecosse. Les Hautes Terres.</i> — Abandon de Swanston. Bon accueil fait à Mme Stevenson. Séjour dans le Rosshire. Strathpeffer. « Le Retour de l'Ecosse de l'Etranger ». « Pas encore mon âme ». Consultation médicale. Décisions	299

SEPTIÈME PARTIE

Les premiers élans de l'inspiration	305
CHAPITRE PREMIER. — <i>Dans le grand silence blanc des Alpes austères.</i> — Londres. Gosse et John Addington Symonds. Davos. Ses travaux. Les Hautes Terres. Quelques essais. <i>Virginibus Puerisque</i> en volume. « La moralité de la profession littéraire »	307
CHAPITRE 2. — <i>La vie cachée d'un grave essayiste.</i> — Les amusements de Stevenson à Davos. The Davos Press et Lloyd Osbourne. Sifflets d'un sou. Les suggestions de l'enfant. Etude sur Samuel Pepys. Le deuil de Mme Sitwell	317
CHAPITRE 3. — <i>L'été des Highlands et ses perceptions inspirées.</i> — Acheminement vers l'Ecosse. Fontainebleau, Paris, Edimbourg, Kinnaird Cottage à Pitlochrie. « Jeanne la Torte ». « Les Joyeux Lurons ». « Les voleurs de cadavres ». La chaire d'histoire constitutionnelle	324
CHAPITRE 4. — <i>Braemar et les premiers chapitres de l'« Ile au Trésor ».</i> — Braemar et Balmoral. H. A. Page biographe de Thoreau. La composition de l'Ile au Trésor. Ses ingrédients. La publication dans Young	

Folks. Son achèvement à Davos	332
CHAPITRE 5. — <i>Stevenson toujours essayiste. Le Trésor de Franchard.</i> — Second séjour à Davos. Le chalet de l'hôtel Buol. Intimité avec Symonds. Edition des « Etudes familières ». Premiers essais de « Souvenirs et Portraits ». « Sur le Roman romanesque ». La Davos Press. The Child's Garden of Verse. Retour en Ecosse. Difficultés du séjour. Kingussie et « le Trésor de Franchard »	338

HUITIÈME PARTIE

La venue de la renommée	345
CHAPITRE PREMIER. — <i>Sur le bord des flots bleus de la Méditerranée française.</i> — D'Ecosse en France. Hyères et la villa « La Solitude ». Toujours « Le Prince Othon ». Stevenson heureux. Le succès de l'Ile au Trésor. Retour en Angleterre	347
CHAPITRE 2. — <i>L'installation à Bournemouth et l'affirmation du succès dans la production romanesque.</i> — Bournemouth. La tentative dramatique avec Henley. Skerryvore et la mauvaise santé de Stevenson. Markheim. Olalla. Le Dr Jekyll et M. Hyde. Enlevé. Le succès bien assis. Mort de M. Thomas Stevenson. L'appel de la mer	354
CONCLUSION.	361
Table des matières	373

Vu le 9 décembre 1929
Le Doyen de la Faculté
des lettres de l'Université de Paris

Signé : H. DELACROIX

Vu et permis d'imprimer
Le Recteur de
l'Académie de Paris

Signé : S. CHARLETY.

